HISTOIRE DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

PAR

L. Charles FÉRAUD,

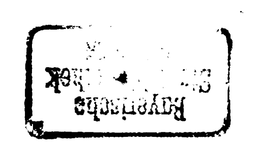
Interprète de l'armée d'Afrique.

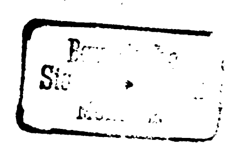
[1.]

BOUGIE



CONSTANTINE
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE L. ARNOLET.
1869


Bayerische



HISTOIRE DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

Sparsa colligo.

Dans la plupart de nos villes algériennes, les hommes chez lesquels s'est éveillé le désir et la curiosité bien naturelle de connaître le passé du pays où la destinée les a placés, sont généralement privés des ressources littéraires que la métropole offre en si grande abondance. Constantine, elle-même, chef-lieu de notre province, si largement pourvue que puisse être sa bibliothèque municipale, ne possède pas encore son histoire. Personne, jusqu'ici, n'a entrepris d'en établir la chaîne à peu près complète et détaillée; les éléments en sont épars dans une série de publications spéciales, souvent très rares, appartenant au domaine de l'érudition et qui ne sont, à vrai dire, connues que de très peu de monde; il faut, pour les rassembler, avoir le loisir de se livrer à de nombreuses et patientes recherches.

J'ai entendu beaucoup de gens se plaindre de l'absence

d'un livre accessible à chacun, commode à consulter et réunissant en même temps sur leur patrie d'adoption tout ce qu'il leur importait de connaître. La Société Archéologique de la province de Constantine, qui s'est imposé la tâche de recueillir et de livrer à la publicité tous les faits authentiques pouvant jeter quelque lumière sur l'histoire locale, tient aussi à honneur de répondre au désir manifesté, et nous osons espérer que le projet qu'elle a conçu, loin d'être considéré comme prématuré, sera au contraire accueilli avec sympathie.

Une œuvre de cette étendue, bien qu'elle se compose de nombreux extraits des meilleurs ouvrages déjà publiés, ne peut s'improviser en un jour ; mais il ne dépendra pas de nous qu'elle ne soit achevée dans le plus court délai possible. Sans aucune prétention au point de vue littéraire, elle aura néanmoins, pour les habitants du pays, le mérite de son utilité.

Notre rôle, pour le moment, se borne, répétons-le, à grouper et à coordonner les faits, celui des futurs historiens de l'Algérie sera de les juger et d'en tirer des vues d'ensemble. Chacune des villes de notre province va donc être, dans ce Recueil, l'objet d'une étude spéciale, et c'est par Bougie, réputée la plus ancienne, que commence, dès à présent, cette série de monographies.



بجاية

BOUGIE

Il n'y a guère, en Algérie, de ville qui, par la grandeur des souvenirs dont se compose son passé, et par l'importance politique, militaire et commerciale que lui réserve assurément l'avenir, justifie plus que Bougie, l'antique Saldæ, les différents travaux que lui ont consacré plusieurs écrivains. Jadis cité florissante, d'une population de cent mille âmes, elle en compte à peine quatre mille aujourd'hui. Déchue de son ancienne splendeur, appauvrie, délaissée, elle a eu le sort de tout ce qui cesse d'exciter l'intérêt. Il ne faut pas la juger, cependant, d'après l'état de décadence où l'ont amenée les causes que nous aurons à raconter ; il faut la revoir, par la pensée, à l'époque du moyen âge, lorsqu'elle avait, sur la côte d'Afrique, la prépondérance des lettres et du commerce. Elle avait alors une forte existence individuelle ; non-seulement elle vivait libre et avait modifié à son profit l'autorité des sultans de l'Orient et de l'Occi-

dent dont elle relevait d'abord, mais elle avait encore ajouté à sa force personnelle, en s'unissant par des traîtés d'alliance et de commerce aux principales cités du littoral de la France, de l'Espagne et aux puissantes républiques d'Italie.

Capitale, dit-on, des premières possessions vandales en Afrique, Bougie devint, de nouveau, sous le gouvernement des émirs, la capitale d'un royaume dont l'autorité s'étendait sur toute la province actuelle de Constantine et une partie de celle d'Alger. Le surnom de *Ville Sainte* et de *Petite Mecque,* qu'on lui donnait dans le monde musulman, et l'hospitalité qu'elle accorda libéralement dans ses murs à un nombre considérable de Maures et de Juifs chassés d'Espagne, sont autant de faits qui en disent assez pour que toute réflexion soit superflue.

On a pensé que si, au XVIe siècle, Barberousse était parvenu à enlever cette ville aux Espagnols qui l'occupaient depuis l'an 1509, le hardi corsaire en aurait probablement fait le siége de la domination turque sur la côte barbaresque. Alger, que le hasard des circonstances mit au premier rang, serait, dès lors, resté une modeste bourgade, comme l'étaient, au moment de notre conquête, la plupart des autres centres de population du littoral. Puisque nous voilà lancé sur le terrain des inductions, il convient d'ajouter que les avantages offerts par la position exceptionnelle de Bougie, auraient, sans doute, décidé Louis XIV à y fonder un établissement durable, si, mieux renseigné, il avait dirigé sur ce point l'expédition commandée par le duc de Beaufort, au lieu de lui préférer Gigelli, dont on ne prit possession que d'une manière éphémère.

Il fallait remonter le cours des siècles pour coordonner mon travail, et il eût été stérile, si je n'avais eu à ma disposition divers ouvrages que j'indiquerai et auxquels j'ai fait de nombreux emprunts. Après avoir exposé rapidement le rôle que joua *Saldæ,* nom primitif de Bougie, aux époques carthaginoise, romaine et vandale, je reproduirai fidèlement, sur la période arabe et berbère, les récits d'Ibn-Khaldoun, si savamment traduits par M. le baron de Slane.

Le remarquable livre publié naguère par M. de Mas-Latrie : ***Traités de paix et de commerce concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen-âge,*** relate, sur la même période, des faits entièrement inédits et du plus haut intérêt, desquels j'ai extrait tout ce qui appartenait à mon sujet. Les documents précieux que M. de Mas-Latrie a recueillis dans les archives des principales villes du midi de l'Europe, seront désormais indispensables à tous ceux qui étudieront le passé des états barbaresques.

Pour l'occupation espagnole, je dirai ce que nous apprend le manuscrit arabe du cheïkh Ali Ibrahim el-Merini.

C'est à l'obligeante initiative de M. le colonel Bonvalet, commandant supérieur du cercle de Bougie, que je dois la communication de ce curieux document, découvert entre les mains d'un taleb de la tribu kabile des Ben Yala.

Jusqu'à ce jour, nous avions été obligés de nous en tenir aux narrations de Léon l'Africain, Marmol et Mariana, les seuls qui eussent parlé d'une manière quelque peu détaillée des phases de la domination espagnole sur

la côte d'Afrique, et en particulier de ce qui avait trait à Bougie. Il était cependant permis de supposer que la conquête d'une ville aussi importante que l'était encore Bougie, au commencement du XVIe siècle, n'avait pu passer inaperçue. Elle avait dû, au contraire, frapper les imaginations et stimuler la verve littéraire des écrivains d'une cité réputée la plus éclairée de l'Algérie, qui se voyaient chassés de leurs foyers par une invasion chrétienne. Mais si ces documents contemporains existaient, ils étaient inconnus. Ainsi que je l'ai dit déjà, dans un autre travail, on ne se forme pas la moindre idée des difficultés qu'on rencontre, non seulement pour découvrir les manuscrits arabes, mais surtout pour qu'il nous soit permis d'en prendre connaissance. Il y avait longtemps que mes recherches, sur le passé de Bougie, se portaient plus spécialement sur l'époque de l'occupation espagnole; le peu de succès que j'avais eu commençait à m'y faire renoncer, quand j'appris qu'un taleb kabile possédait un ouvrage relatif à cette période.

Il ne fallait pas songer à se procurer le texte original, car nous savons par expérience combien les indigènes tiennent à leurs vieux papiers de famille; mais je devais tâcher d'obtenir au moins la faveur d'en prendre une copie.

Après bien des démarches infructueuses, un Bougiote, nommé Si Saïd ben Ali, offrit de se rendre lui même aux Beni Yala, auprès du détenteur du manuscrit, et on doit juger de la satisfaction que j'éprouvai lorsque, peu de temps après, M. le colonel Bonvalet me transmit la copie tant désirée dont je publiai immédiatement une première traduction dans la *Revue africaine*.

Les autres ouvrages dans lesquels j'ai encore puisé des renseignements, sont :

La fondation de la Régence d'Alger, par Sander-Rang et Denys ;

Vingt-six mois à Bougie, mémoires par M. le commandant Lapène ;

Études sur la Kabilie, par M. Carette (*Exploration scientifique* de l'Algérie) ;

Le Commerce et la Navigation de l'Algérie, avant la conquête française, par M. Elie de la Primaudaie ;

Les Époques militaires de la Grande Kabilie, par M. Berbrugger.

De nombreuses notes que j'ai recueillies pendant mon séjour à Bougie (1), dont la *Revue africaine* a déjà publié plusieurs extraits, compléteront enfin cette monographie.

A côté des documents historiques, existent des traditions qui, de père en fils, se sont conservées dans le pays sous forme de légendes. Œuvre de l'exagération bien connue des indigènes, elles fourmillent parfois d'événements merveilleux, de faits entachés d'invraisemblance et de grossières erreurs chronologiques; mais nous ne devons cependant pas les négliger, car la nouvelle génération algérienne, si indolente et si indifférente, ne tarderait pas à les laisser tomber dans l'oubli le plus complet. C'est ce qui m'a engagé à les recueillir, ne serait-ce que pour conserver le souvenir du génie poétique d'un peuple. Elles renferment des particularités très-curieuses, qui dédommageront le lecteur de la monotonie

(1) Alors interprète militaire, attaché au commandant supérieur du cercle de Bougie.

et de la sécheresse habituelle des récits purement historiques.

En raison du cadre habituel de notre Recueil périodique, peut-être trouvera-t-on trop étendue cette monographie consacrée à une seule ville de la province. Il était impossible de faire autrement, à moins de la donner incomplète, ce qui n'aurait pas répondu au but que nous nous sommes proposé en entreprenant ce travail.

I

DESCRIPTION DE LA VILLE DE BOUGIE.

Qu'on se représente trois contreforts à peu près parallèles, issus de la même chaîne et séparés l'un de l'autre par deux gorges débouchant à la mer. Que l'on applique sur la crête des deux contreforts extrêmes deux hautes murailles en briques, flanquées de tourelles, percées de meurtrières, surmontées de clochetons, conformes enfin aux besoins et aux habitudes militaires du moyen âge.

Que l'on couvre l'espace compris entre ces deux murailles de vingt mille petites habitations à un étage, s'élevant en espaliers sur les pentes de la montagne et ornées d'une galerie couverte, d'où la vue s'étendait sur la mer; que l'on intercale dans l'intérieur de ce massif une foule de jardins où dominent l'oranger, le grenadier et la vigne arrondie en berceau; enfin que l'on répartisse sur ce fond environ cinquante mosquées avec leurs coupoles et leurs minarets blancs; on aura ainsi une idée de ce qu'a dû être Bougie, la capitale des Beni

Hammad et l'une des principales cités berbères du nord de l'Afrique (1).

Telle était, au XIe siècle, l'œuvre du sultan hammadite En-Nacer, l'ami du pape Grégoire VII. Le goût des créations, rapporte la légende, devint chez ce monarque une passion qui l'absorba complètement; il ne songeait plus à de nouvelles conquêtes, négligeait même l'administration importante du reste de son empire, consacrant ainsi tout son temps à surveiller l'exécution des ouvrages qu'il avait conçus et ordonnés. Il contraignit, en outre, tous ses sujets à construire des maisons, et afin que le manque de matériaux ne devînt pas un prétexte à la lenteur des travaux, il prit une décision ainsi conçue : « Tout individu qui voudra pénétrer dans la cité, sera tenu d'y apporter une pierre; ceux qui ne se conformeront pas à cet ordre, paieront un droit d'un *naceri*. Or, le *naceri* était une petite monnaie en or, frappée au coin du prince, de la valeur de 4 fr. 50 à 5 francs.

Ce moyen réussit à merveille, et, sous l'impulsion de ce souverain, doué d'un génie entreprenant et organisateur, Bougie ne tarda pas à devenir la ville la plus florissante du Moghreb. Son immense enceinte, ses quais, ses édifices publics et ses colléges, faisaient l'admiration des étrangers; de nombreux étudiants accouraient de toutes parts pour y apprendre la théologie, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine et l'astronomie, sous les maîtres les plus distingués de l'époque. Bougie, enfin, devint un lieu de pélerinage pour les fidèles mu-

(1) Carette.

sulmans, ce qui lui valut le surnom de *Mekka serira,* la petite Mecque.

Suivi des grands de sa cour et de nombreux musiciens, le sultan En-Nacer, montait chaque soir en bateau et se rendait au milieu du golfe pour mieux contempler, de là, les progrès de son œuvre civilisatrice. La beauté du panorama qui se déroule autour de Bougie, dût beaucoup contribuer à inspirer et à exalter l'imagination de ce monarque intelligent. Le golfe, sur le bord duquel la ville s'élève en amphithéâtre, offre, en effet, l'aspect d'un vaste lac entouré d'un rideau de montagnes aux profils capricieux, qui ne le cèdent à aucunes autres par l'originalité de leurs découpures pittoresques ; d'abord la crête du Gouraïa, qui domine la ville ; à sa droite, le pic de Toudja ; en face, et suivant l'ellipse du littoral, viennent ensuite les cimes du Bou Andas, les dentelures rocheuses des Beni Tizi, du Djebel Takoucht, d'Adrar Amellal, de Tizi-ou-Zerzour, la large croupe du Babor, longtemps couronnée de neige, à côté de l'arête du Tababort ; enfin, au dernier plan, la silhouette bleuâtre du pays de Gigelli. La limpidité de l'atmosphère africaine, qui semble rapprocher les distances, permet de suivre les moindres détails de tout ce ravissant paysage, dont les effets d'ombre et de lumière changent d'aspect aux différentes heures de la journée. Lorsque le soleil, disparaissant à l'horizon, laisse derrière lui des nuages étincelants d'or, toutes ces montagnes sont diaprées des plus vives couleurs et se réfléchissent avec une netteté merveilleuse sur la nappe transparente et mobile de la mer ; ce spectacle grandiose se ternit ensuite progressivement sous l'influence des vapeurs humides, en passant par les nuances les plus ravissantes.

Bougie était le séjour de nombreux marabouts dont l'austérité, ainsi que la science, étaient citées comme exemple dans tout le monde musulman, au point que, des contrées les plus éloignées, on accourait pour les consulter. A leur tête, se faisait remarquer un saint personnage vivant dans l'ascétisme le plus absolu : c'était Sidi Touati, fondateur du monastère, longtemps en grande vénération, dont nous reparlerons plus loin. Le sultan En-Nacer parvint un jour à le tirer de ses méditations, et l'emmena dans sa promenade au milieu du golfe.

« Admire, lui dit-il, les progrès de mon entreprise et la splendeur dont brille aujourd'hui notre capitale, du sein de laquelle s'élèvent majestueusement les minarets d'une infinité de mosquées. Bougie n'est-elle pas la plus belle ville du monde, et ne mérite-t-elle pas de porter le nom de Petite Mecque ? »

Sidi Touati, loin de s'enthousiasmer devant ce magnifique tableau, adressa au contraire de très-vives remontrances au sultan, blâma son ambition et sa passion aveugle pour le luxe et la manie des créations.

« Tu oublies, répondit-il, l'instabilité des choses humaines ; apprends donc que les monuments que tu t'obstine à élever à grands frais tomberont en ruines, seront réduits en poussière, et que la renommée que tu espère fonder sur leur durée, s'écroulera comme eux avec le temps ! »

Le prince paraissait sourd à toute exhortation.

Le saint marabout fit alors appel à l'intervention divine, afin de convaincre son maître par une preuve surnaturelle de ce qu'il prédisait. Agissant sous l'inspiration céleste et doué d'une illumination soudaine, il ôte son

burnous, le déploie devant le sultan, lui cachant ainsi la vue de Bougie. A travers ce rideau improvisé et devenu transparent, En-Nacer aperçut une ville; mais ce n'était plus la sienne; partout le sol était jonché de ruines; les mosquées, les palais et les resplendissants édifices avaient disparu ; en un mot, ajoute le légendaire, il vit Bougie des temps modernes ruinée et presque inhabitée.

La prophétie du marabout s'est vérifiée. Peut-être, dira-t-on, a-t-elle été imaginée après coup par quelque taleb malicieux; mais où sont, en effet, ces palais couverts de marbre et d'émail, dus à la magnificence des princes hammadites? Que sont devenues ces nombreuses mosquées aux minarets élancés, du haut desquels le moudden, appelant les fidèles à la prière, lançait aux quatre vents le nom d'Allah et du Prophète? Tout a disparu. On cherche en vain leurs vestiges au milieu d'un sol accidenté, couvert de débris qu'envahissent les ronces. Quelques murs chancelants, témoins de terribles attaques et d'héroïques défenses, quelques tertres élevés, qui indiquent la place d'édifices disparus, attestent seuls la splendeur de l'ancienne ville.

Les phases de l'existence de Bougie ont été très diverses, et on conçoit qu'elle a dû inévitablement s'en ressentir et éprouver de nombreux changements. Successivement carthaginoise, romaine, vandale, berbère et arabe, espagnole, turque et française, telles sont les péripéties, les mouvements qui agitèrent son sein, qui changèrent sa face. Souvent désolée par les guerres, remuée par les tremblements de terre, ayant subi plusieurs fois le sort des vaincus, pillée par les Espagnols, l'œuvre de destruction, avancée par l'insouciance des Turcs, a été

enfin complétée par l'action du temps. La nature, abandonnée à elle-même, a alors tout envahi. Au lieu de Bougie tel qu'il existait au moyen âge, nous n'y avons trouvé, en 1833, que deux cents petites maisons, qui n'étaient que des masures dont les murs croulaient chaque jour dans des quartiers abandonnés. Mais cependant, l'aspect de la ville était bien autrement pittoresque qu'il ne l'est aujourd'hui; à peine apercevait-on, çà et là, quelques toits de maisons, quelques pans de muraille ; la ville entière était cachée sous l'ombrage d'une forêt d'arbres fruitiers, d'orangers et de vignes.

Dans l'étude qui va suivre, nous dirons ce que fut la ville de Bougie aux diverses époques, et les transformations qu'elle subit sous les différents maîtres qui la possédèrent. Mais avant d'entrer dans ces détails, il importe de décrire sa situation topographique, ce qu'elle est devenue entre nos mains et le rôle important que lui réserve l'avenir.

Vers le milieu des côtes qu'embrasse l'Algérie, se présente une anfractuosité semi-elliptique, large de 28 milles, profonde de 7 ou 8, ouverte au nord: c'est le golfe de Bougie (1). Il est compris entre le cap Carbon et le cap Cavallo, et se distingue des autres golfes de la même côte par l'élévation et la raideur des montagnes qui en bordent le contour. La ville et le port de Bougie occupent le segment occidental de ce large hémicycle, situation analogue à celle des principaux établissements maritimes de l'Algérie, tous situés dans la région la plus avancée au

(1) *Études sur la Kabilie*, par M. Carette.

couchant des anses ou des baies auxquelles ils donnent leurs noms. Il existe toutefois, au point de vue nautique, des différences considérables entre ces divers établissements, suivant la forme des caps auxquels ils sont adossés. Les uns se terminent par une pointe dirigée au nord, d'autres par un crochet en retour, vers l'est, qui protége contre la mer et les vents une partie de l'espace situé en arrière. Cette dernière disposition, si favorable pour la sûreté du mouillage, se remarque surtout dans les ports de Mers el-Kebir, d'Arzeu et de Bougie, et leur assigne une grande supériorité de conformation nautique. Dans le golfe de Bougie, le crochet en retour, môle naturel qu'aucun ouvrage d'art ne saurait suppléer, se compose d'une chaîne de hauteurs dirigée de l'est à l'ouest. Le fort Gouraïa en occupe le sommet le plus élevé (680 mètres de hauteur) ; il est situé droit au nord de Bougie.

De la plate forme du fort, on jouit d'une vue splendide, l'œil ne sait où se fixer; d'un côté, l'immensité de la mer, puis le littoral richement festonné de caps et de promontoires, et de l'autre, les fouillis majestueux des montagnes de la Kabilie.

Depuis le Gouraïa (1) jusqu'à la pointe du cap, la crête s'abaisse par ressauts successifs. Le premier, immédiatement au-dessous et à l'est du Gouraïa, porte le nom de Mlâab ed-dib (*le théâtre du chacal*). A cette éminence,

(1) Le nom de Gouraïa viendrait, dit-on, des Vandales qui auraient fait de Bougie leur première capitale. En leur langue, *Goura* signifie *montagne*. D'après les indigènes, cette montagne tire son nom d'une maraboute, Lalla Gouraïa, qui y fut enterrée. Peut-être prit-elle le nom du lieu de la sépulture.

font suite sept dentelures juxtaposées que les Bougiotes comprennent sous la dénomination commune de Sebâ Djebilat (*les sept petites montagnes*).

La dernière, celle qui plonge dans la mer, forme une saillie appelée par les indigènes Ras bou-Haï (*le cap de bou Haï*) et par les Français le cap Noir. C'est une des trois pointes dont la réunion détermine la corne occidentale du golfe de Bougie. Les deux autres sont : au nord le cap Carbon, et au sud le cap Bouac. Le premier porte, dans la géographie locale, le nom d'el-Metkoub (*la roche percée*), le second celui de Sidi el-Mlih (littéralement *monsieur le bon*). Le cap Carbon est surmonté d'un morne rocheux au-dessous duquel règne une caverne haute et profonde, creusée par le choc incessant des vagues qui viennent s'y engouffrer. Elle traverse le rocher de part en part ; c'est là ce qui lui a fait donner son nom. Nous croyons que c'est à ce cap, et non à celui de Cavallo, où ne se voit aucun rocher percé, qu'il faut appliquer le nom de *Treton,* le *promontoire percé* des géographes de l'antiquité (1).

(1) Quelques auteurs un peu trop amis du merveilleux font passer les navires à voile sous cette crypte naturelle, où la mer, en pénétrant, conserve une certaine profondeur. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les petits bateaux du pays peuvent s'engager seuls dans cet étroit passage. Je l'ai traversé moi-même plusieurs fois dans un canot à la voile, et j'ai eu lieu de remarquer que cet endroit servait de retraite à des troupeaux de veaux marins (phoques).

Une tradition, recueillie par le voyageur anglais Shaw, assure que c'est à la roche percée que se retira Raymond Lulle dont nous reparlerons plus loin. Le séjour de cet anachorète était probablement la vallée des Singes ou la presqu'île formée par la pointe du cap Noir ; car à la roche percée, on ne voit aucun abri où un être humain ait pu se retirer, le rocher tombant à pic dans la mer.

Le cap Bouac, sur la cime duquel existait autrefois une batterie turque de 4 canons, tire son nom de son ancienne affectation. Un garde, chargé de signaler les navires qui paraissaient à l'horizon, y résidait en permanence. Dès qu'une voile était aperçue au large, il sonnait d'un instrument appelé *bouc* (buccina),— d'où est venu le nom de bouac, le sonneur de bouc, — et prévenait ainsi la ville de ce qui se passait en mer (1).

La crête qui s'étend du Gouraïa à la pointe Noire domine au nord la mer au large, et au sud l'intérieur du golfe. Le versant septentrional, peuplé exclusivement de singes, va aboutir par des pentes extrêmement rapides à une bordure de falaises nues, abruptes, qui plongent dans la mer à de grandes profondeurs, et rendent cette partie de la côte inabordable.

Un peu au-delà de cette ligne rocheuse, se voit l'îlot des Pisans, nommé île de Djeribia par les indigènes. C'est un rocher long de quelques centaines de mètres, dont le sommet tronqué est peu élevé au-dessus de la mer ; ses flancs, vers le sud, sont recouverts de quelque végétation. Aujourd'hui, cet îlot n'a aucune importance ; il sert de retraite à d'innombrables oiseaux de mer.

Le versant méridional du Gouraïa, dont la base s'étend

(1) Entre les escarpements du cap Carbon et le cap Bouac, s'enfonce une gorge dite Vallée des Singes, couverte d'oliviers et de caroubiers. C'est un site très pittoresque, au milieu duquel existait autrefois une coupole recouvrant la tombe du marabout Sidi Aïça Sebouki. D'après les historiens indigènes, c'est sur ce point que Pierre de Navarre, venant faire la conquête de Bougie, aurait effectué son débarquement en 1509. Il s'y trouve une belle source, qu'il est question depuis longtemps d'aménager, et dont les eaux, conduites dans l'anse de Sidi-Yahïa, permettraient de créer une aiguade pour les besoins de la marine.

depuis le cap Bouac jusqu'au fond du golfe, présente lui-même quelques ressauts brusques, quelques ravins escarpés, surtout dans le voisinage de la crête ; mais la pente générale en est beaucoup moins raide ; c'est au pied de ce versant que la ville de Bougie est assise (1).

La disposition qui vient d'être décrite, et la présence du crochet naturel formé en retour sur le fond du golfe, donnent à la station de Bougie une supériorité marquée sur toutes les autres stations de la côte d'Algérie. Derrière cet immense paravent, la rade se trouve abritée contre toutes les tempêtes du nord et de l'ouest.

La partie de la côte située à la base méridionale du paravent, se partage en trois découpures dessinées par les saillies du cap Bouac, du fort Abd el-Kader et de la Kasba.

La première de ces anfractuosités partielles possède une mosquée marabout, dont elle porte le nom : c'est l'anse de Sidi Yahïa, le mouillage militaire de Bougie (2).

La seconde, bordée par les édifices de la ville et pourvue d'un petit débarcadère, s'appelle, pour cette raison, le *nouveau port*.

La troisième, abandonnée depuis longtemps, conserve cependant encore des traces nombreuses de sa destination ancienne ; on y voit des restes de constructions hydrauliques et d'autres monuments d'origine romaine : c'est *l'ancien port*.

(1) Carette, *Etudes sur la Kabilie*.

(2) Le marabout fut transformé par les Français en *Direction du port*. Un nouvel établissement pour la marine militaire, beaucoup mieux aménagé que le précédent, a été construit, vers 1853, sur le bord de la mer, au-dessous du marabout.

Abritée contre les vents de l'ouest et du nord par la crête prolongée du Gouraïa, protégée contre les vents du sud par les hautes terres qui couronnent le fond du golfe, l'anse de Sidi Yahïa se trouve encore soustraite accidentellement à l'action des vents de l'est par la saillie du cap Bouac. Le fond y est le même que celui du reste de la baie, de vase argileuse; la tenue est parfaite, les ancres happant à la vase, les bâtiments chassant rarement dessus. Les profondeurs d'eau varient depuis douze jusqu'à vingt mètres. Grâce à ce concours de dispositions naturelles, la baie de Sidi Yahïa est regardée par tous les marins comme l'un des meilleurs mouillages de la côte d'Afrique. Au reste, les Turcs en avaient fait la station d'hiver de leur flotte, ce qui prouve que ses qualités nautiques avaient été appréciées par eux. Aujourd'hui encore, elle offre une retraite sûre aux bâtiments qui se rendent de Bône dans les ports de l'ouest, et même de ceux qui vont de France à Alger, ces derniers étant généralement déviés de leur route par les vents d'ouest qui dominent sur la Méditerranée.

Dans les circonstances les plus défavorables, c'est-à-dire lorsque les rafales de la partie est s'engouffrent dans le fond du golfe et y soulèvent une mer affreuse, les navires peuvent en toute sûreté venir jeter l'ancre dans le fond de la rade de Sidi-Yahïa: quelle que soit la violence de la tempête, ils n'y courent aucun risque. Des chalands, de simples embarcations laissées sur leurs amarres, ont vu passer les plus gros temps sans éprouver aucune avarie. L'anse de Sidi-Yahïa est assez grande pour contenir une division navale de vaisseaux de haut-bord, et elle peut encore donner refuge à un grand nombre de bâti-

ments légers entre le mouillage des vaisseaux et la côte.

La grandeur de Bougie, aux diverses époques de l'histoire, s'explique par la configuration particulière de sa rade. L'anse du fond, adossée à une plage douce et basse, convenait mieux que les deux autres aux besoins et aux habitudes de la navigation ancienne. Les galères romaines se hâlaient à terre comme le sandal maure.

Mais déjà, à l'époque de la conquête espagnole, l'art de la navigation s'était perfectionné. Les navires, construits sur des proportions plus grandes, exigeaient de plus grandes profondeurs d'eau. Dès lors, le port romain devenait insuffisant. Aussi la création du fort Abd el-Kader et de la Kasba indiquent-elles la translation du port dans l'anse comprise entre les deux forteresses. Aujourd'hui, l'anse espagnole, elle-même, ne suffit plus aux exigences de la navigation ; aussi voyons-nous les marins et les ingénieurs tourner leurs regards vers la rade de Sidi-Yahïa, et réserver à la marine marchande le port de Charles-Quint. Ainsi, le progrès de la science nautique, fatal à tant d'anciens ports, prête au contraire, à celui de Bougie, une importance nouvelle et lui assure une place éminente dans l'avenir de nos possessions (1).

Le percement de l'isthme de Suez va peut-être résoudre prochainement cette question. Dans ces dernières années, du reste, plusieurs escadres de notre marine militaire ont mouillé devant Bougie, et les amiraux qui les commandaient ont été unanimes pour reconnaître son admirable situation.

Dans le cas d'une guerre maritime, ce mouillage nous

(1) Carette, *Exploration scientifique de l'Algérie*.

offrirait, même tel qu'il est aujourd'hui, un point de ravitaillement pour les navires de l'État. Il faciliterait à tenir, entre les îles Baléares et la côte d'Afrique, une ligne de croisière très serrée et parfaitement perpendiculaire à la direction du passage des vaisseaux ennemis. Il est donc hors de doute que la nature destine ce mouillage à être, un jour, notre plus beau port militaire de l'Algérie. L'inspection seule du gisement de la partie du littoral dont il est bordé suffit pour convaincre qu'il est, plus qu'aucun autre, à l'abri des tempêtes qui battent en pleine côte d'Afrique. Il sera facile d'en faire une vaste rade, mieux abritée encore, et pouvant offrir un asile sûr à une forte escadre.

Le cap Bouac, qui est la pointe nord-est de la rade de Sidi-Yahïa, est une grande masse de pierre rougeâtre formée de diverses carrières. On pourrait, en faisant jouer la mine à l'extrémité du cap, y établir des enrochements sous-marins que l'on terminerait, à la surface, par des blocs de béton, comme on l'a fait pour le port d'Alger. De l'extrémité du cap, suivant une direction sud-est, on aurait à travailler sur un fond dont le maximum de profondeur est d'environ treize brasses.

Le projet d'établissement définitif, étudié par M. Lieussou, ingénieur hydrographe, aurait pour résultat de créer à Bougie :

1° une belle rade de 900 hectares, accessible aux vaisseaux sur la moitié de son étendue, parfaitement abritée des vents et de la mer, fermée aux attaques de l'ennemi, facile à prendre et à quitter en toute circonstance par une armée navale ;

2° Une darse militaire dans l'anse de Sidi-Yahïa, enve-

loppée par de vastes terre-pleins sur lesquels serait établi l'arsenal;

3° Une darse marchande de 15 hectares de superficie, située au sud-est de la ville, à l'entrée de la plaine, où viendraient aboutir toutes les routes venant de l'intérieur du pays (1).

Cet établissement maritime, comparable, par ses proportions et ses qualités nautiques, aux ports militaires de France, serait un digne pendant de celui de Toulon (2).

Trois fois par mois, les bateaux à vapeur des Messageries impériales qui font le courrier de la côte de l'est, mouillent à Bougie en se rendant d'Alger à Bône, et trois fois aussi au retour, en regagnant Alger (3). Par les plus gros temps, l'entrée du port leur est facile; la plupart des autres ports où ces bateaux doivent faire escale leur sont souvent fermés par les tempêtes de l'hiver; mais Bougie leur offre toujours un refuge assuré en attendant une mer plus calme.

Les navires qui viennent du large reconnaissent l'atterrage de Bougie à une très grande distance : à l'ouest, le mont Toudja; à l'est, les montagnes au-dessus des Beni Mimoun, remarquables par leur élévation et leur isolement, qui encadrent l'énorme rocher du Gouraïa.

Un magnifique tunnel, taillé dans le roc, a rendu ac-

(1) La création d'un port de commerce devant la ville paraît décidée. Une jetée d'une certaine longueur serait prochainement construite à la pointe du fort Abd el-Kader. Ce port marchand n'aurait pas moins d'une trentaine d'hectares de superficie.

(2) *Études sur les ports de l'Algérie*, par feu M. A. Lieussou, ingénieur hydrographe, pendant les années 1843 à 1846.

(3) Des lignes télégraphiques mettent, en outre, Bougie en communication avec Alger, Constantine et le reste de l'Algérie.

cessible le cap Carbon, que surmonte un phare de premier ordre à feu tournant qui signale aux navigateurs le port de Bougie. Un feu fixe au cap Bouac, et un second au fort Abd el-Kader, leur indiquent les caps à doubler pour entrer dans la rade.

La fortification actuelle, formée par un mur crénelé, est dans l'enceinte même de la ville sarrasine; mais elle n'occupe que la septième partie environ de son ancienne étendue. La défense de ce mur est renforcée vers son milieu, à la partie supérieure du terrain, et du côté de la montagne, par le fort Barral, qui domine entièrement la ville, et aux deux extrémités, par les forts Abd el-Kader et Kasba. Cinq portes ont été conservées: ce sont les portes Fouka, des Vieillards, d'Abd el-Kader, de Barral, de la Kasba. Ces trois dernières communiquent aux trois forteresses défendant les abords de la place, assise sur les pentes du ravin profond d'Abzaz, qui, à toute époque, a coupé la ville en deux, ce qui explique la forme plurielle donnée à son nom latin *Saldæ*, les Saldes. Les maisons, éparpillées au milieu des arbres sur la déclivité où se festonne une riante verdure, ont un caractère champêtre, qui contraste avec la nature sévère des montagnes voisines. Mais elles commencent à perdre de leur aspect primitif, car les jardins, les fraîches tonnelles aux vignes grimpantes et les arbres de différentes essences qui les entouraient, tendent à disparaître de jour en jour, depuis le percement des nouvelles rues et la construction de quelques vastes et disgracieuses maisons, véritables casernes, dans lesquelles l'esprit de spéculation, a plus de part que le bon goût. La forme des habitations indigènes, complétée par tous les aména-

gements qui contribuent au bien-être de la vie civilisée, est certainement bien préférable à celle de nos constructions à plusieurs étages, pour se préserver des ardeurs du climat.

Un autre inconvénient est celui des dangers auxquels on est exposé dans les maisons à plusieurs étages, quand malheureusement les tremblements de terre se font sentir. Les secousses éprouvées en 1856, ont été faibles à Bougie, quelques lézardes seulement se produisirent; mais à Gigelli leur violence causa un véritable désastre.

Quoiqu'il en soit de cette appréciation personnelle, nous devons néanmoins reconnaître que des rues larges et bien alignées ont succédé aux rues étroites des indigènes ; où pouvait seul passer un homme, maintenant des voitures circulent sans encombre. Rien n'a été négligé pour parvenir à ce résultat : là, des maisons ont été abattues ; ailleurs la mine a fait sauter des rochers pour établir un passage commode. La direction générale de ces rues est de l'est à l'ouest, à peu près parallèlement à la rade ; les plus importantes, sont la rue du Port, qui s'étend de la place de la Marine à la Kasba, garnie seulement de maisons en face du débarcadère ; la rue Trézel, qui mesure presque toute la largeur de la partie habitée de la ville ; la rue Fathma, qui la continue ; la rue des Vieillards, qui se joint à la rue Trézel, vers le milieu de son parcours. La disposition du sol ne permet pas d'établir des rues transversales propres à relier entre elles les rues à peu près parallèles que nous venons d'indiquer, et qui se joignent à angles aigus. La différence de niveau est trop considérable, en effet, et, pour la combler, des escaliers ont été indispen-

sables. D'autres rues ou voies, non garnies de maisons et plantées d'arbres, conduisent au fort Abd-el-Kader, et, par des circuits qui adoucissent les pentes, à l'hôpital militaire et à la caserne de Bridja. Les places Louis-Philippe et de la Marine sont également entourées d'arbres: il serait à désirer que des plantations fussent faites sur la place de l'Arsenal, où, le matin, se tient le marché de la ville.

En raison de la direction générale des rues, la plupart des constructions européennes ont une face au nord, vers le Gouraïa, l'autre au sud, regardant la mer; et le sol de la ville s'élevant en amphithéâtre de la mer vers le Gouraïa, par des pentes rapides, il en résulte que chaque habitation, se trouve construite entre deux rues de niveau bien différent. Pour certaines maisons construites sur le bord de la mer, par exemple, le second et même le troisième étage de la face sud, se trouvent à hauteur du rez-de-chaussée de la face nord sur la rue Trézel, et ainsi de toutes celles qui ont une orientation analogue, et suivant que la différence de niveau des deux rues parallèles est plus ou moins considérable. De cette façon, l'étage ou les étages inférieurs qui font face à la mer, sont souterrains par rapport à la rue qui les domine au nord.

Il ne reste actuellement à Bougie que fort peu d'anciennes habitations; on n'en voit plus guère que dans la partie de la ville dite quartier arabe, où se trouve groupé tout ce qui existe de population indigène, au-dessous du fort Barral.

L'église, édifiée par nous, n'a rien qui la distingue, sinon une immense coupole, qui se voit de très loin,

surtout quand on est en mer. On remarque, sur sa façade, des armoiries données par nous ne savons quel collége héraldique. L'écu est chargé d'un croissant, d'une comète et d'une ruche : le croissant rappelle la domination musulmane ; la comète fait allusion à celle qui parut à l'époque où l'on construisait l'église (1858); la ruche, enfin, doit être l'emblème de l'activité des colons et des populations kabiles, à moins qu'elle ne rappelle la cire dont on fait les bougies, qui auraient pris leur nom de celui de la ville.

Cet écu est supporté par un singe, ce qui s'explique par la présence de cet animal aux environs de la ville.

L'emplacement de l'église présente cette circonstance curieuse, qu'on a trouvé, à trois mètres au-dessous du sol, les fondations d'une mosquée, dite Djama Sidi el-Mohoub, encore debout en 1832; et à cinq mètres plus bas, les assises en pierres de taille d'un temple de la colonie romaine, comme le constate l'inscription qu'on y a découverte (1). La tradition des peuples a donc perpétué la destination religieuse de cet emplacement, temple d'abord, ensuite mosquée, aujourd'hui église.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'existe plus aucune des anciennes mosquées qui faisaient autrefois le principal ornement de Bougie. On n'y voit que quelques koubba, oratoires ou chapelles, d'un aspect très mesquin, consistant en une chambre dans laquelle reposent les cendres d'un saint homme dont les musulmans vénèrent le souvenir.

Les établissements civils sont sans importance; il n'y

(1) *Revue africaine*, t. II, p. 69.

a guère à citer que l'ancien commissariat civil transformé en hôtel-de-ville.

Les établissements militaires sont plus nombreux; ils comprennent les casernes et l'hôpital militaire, situés à Bridja, sur un plateau qui domine la ville à l'est. Nous ne parlerons pas du casernement qui existe dans les trois forts qui défendent la place. L'hôtel du commandant supérieur est une modeste maison restaurée à l'européenne, entourée d'un jardin èt située auprès de la Kasba.

Il a été plusieurs fois question d'un nouveau système de fortifications, qui porterait l'enceinte de la ville bien au-delà de la ligne qu'elle occupe actuellement. Quelques travaux ont été même exécutés, et quand les projets seront définitivement arrêtés, la zône comprise dans cette nouvelle enceinte sera sans doute utilisée en constructions et jardins.

Il paraît probable qu'à certaines époques la ville a souffert par le manque d'eau : l'établissement des citernes, dont la plupart des maisons sont pourvues, a dû être un acte de prévoyance et de nécessité. On retrouve, sur presque tous les points, des ruines d'anciens conduits, remontant à l'époque de la splendeur de Bougie. Nous aurons plus loin à reparler de l'aqueduc romain qui amenait les eaux de la montagne de Toudja jusque dans les murs de l'antique Saldæ. Aujourd'hui, les rues sont pourvues de fontaines pour les besoins de la population ; les sources du versant du Gouraïa ont été amenagées.

Le marché journalier de Bougie, qui se tient sur la place de l'Arsenal, dans le haut de la ville, est assez bien approvisionné. Les jardiniers européens et indigènes y

apportent beaucoup de légumes et de fruits. La baie, qui est abondamment poissonneuse, procure aussi des ressources précieuses et de très bonne qualité.

Au-delà de la Kasba, qui forme l'extrémité méridionale du mur d'enceinte de Bougie, le fond du golfe aboutit à une plaine qui se dessine au pied de la ville, en offrant la forme d'un demi cercle, dont la corde est représentée par la mer. Le pays est plat; le littoral est formé d'une plage sablonneuse qui s'infléchit à l'ouest jusque vers le sud-est, à deux milles environ de la ville, où se trouve l'embouchure de la rivière la Soumam, sur laquelle nous avons placé un pont de bateaux, qu'il est question de remplacer par un pont en maçonnerie. La plaine est entourée de montagnes quelque peu boisées; elle semble le jardin naturel de Bougie : malheureusement, son étendue n'est guère que de deux lieues carrées, les contreforts où elle se termine étant assez rapprochés du littoral. Outre la Soumam, on trouve, dans la plaine, plusieurs cours d'eau : le premier, appelé la *Petite rivière,* vient des hauteurs de la tribu des Mezzaïa; le second, appelé le *Grand ravin,* descend des pentes rocheuses du Gouraïa. Près de l'embouchure du Grand ravin, se voit le mur d'enceinte de notre parc à fourrages; entre cet établissement et l'abreuvoir pour la cavalerie, s'étend un plateau où, de temps immémorial, s'est tenu le marché dit Souk el-Khemis, où, tous les jeudis, les Kabiles des tribus viennent commercer avec les habitants de la ville. La plaine et les côteaux environnants sont très fertiles; la végétation y a une force et une vigueur qui feraient envie aux plus belles parties de la France. L'oranger, le citronnier, le jujubier, le figuier, l'olivier et la vigne

y poussent naturellement et produisent des fruits délicieux (1). Du temps de la splendeur de Bougie, cette plaine était cultivée avec un soin tout particulier par les habitants de la ville. On voit encore, aujourd'hui, à côté des ruines de travaux hydrauliques de l'époque romaine, les restes des rigoles et des canaux qu'ils avaient construits pour l'assainir et dessécher les marais qui s'y trouvaient en quelques endroits. Pendant les premières années de la conquête, la plaine fut le théâtre de combats incessants; les massifs d'arbres qui la couvraient, derrière lesquels s'embusquaient les Kabiles pour guetter les imprudents qui franchissaient la ligne de défense, furent coupés ou brûlés. Les eaux n'étant plus aménagées et utilisées, croupissaient dans les ravins et en rendaient les abords fort malsains. Celles qui s'écoulaient dans la plaine, y formaient des marécages pestilentiels, cause inévitable de graves maladies pendant les chaleurs de l'été. Cette insalubrité explique l'effrayante mortalité qui désola Bougie en 1834. Malheureusement, il nous fut longtemps impossible de nous emparer de ce terrain; notre garnison, bloquée dans l'intérieur de la ville, et ne pouvant franchir la ligne d'avant-postes formée par les blockaus, était exposée aux émanations miasmatiques d'un foyer pestilentiel que nous ne pouvions atteindre. Dès que l'on put s'occuper de ce travail, avec les causes d'insalubrité disparurent les pertes éprouvées par la population (2). De 1846 à 1848, de nombreux canaux, creusés

(1) Plusieurs Européens, entre autres MM. Blanc et Dufour, ont fait de belles plantations de vignes. Leur vin est d'excellente qualité et jouit déjà d'une certaine réputation en Algérie.

(2) *Étude médicale sur Bougie*, par le docteur Anselin.

par nos troupes, desséchèrent 1,500 hectares de terrain cultivable, compris entre la rive gauche de la Soumam, les contreforts du Gouraïa et la mer, de sorte que la plaine fut en grande partie assainie. Des concessions de terre y ont été accordées depuis près de vingt ans à nos colons; la plaine a commencé dès lors à se reboiser peu à peu, beaucoup d'arbres ont été plantés, les rejetons des anciens ont été soignés et repoussent aujourd'hui avec vigueur. Au milieu de ces riants bosquets, que traversent de belles promenades, s'élèvent aujourd'hui de charmantes maisons de campagne, qui rappellent les villas ou les bastides du midi de la France.

La partie de la plaine qui aboutit à l'ancien port romain, est destinée à devenir prochainement le faubourg de la ville. C'est là que le commerce établira, probablement, ses entrepôts de marchandises, dès que la route de Setif sera achevée. Un large quai, partant de ce faubourg, contournerait les assises de la Kasba et aboutirait horizontalement au débarcadère de la ville, devant lequel se tiendraient les bâtiments en chargement.

Bougie, située par 2° 45' de longitude orientale et 36° 45' de latitude nord, doit la douceur de son climat à son heureuse position, à l'élévation montueuse du sol et, plus encore, au voisinage de la mer; sa température moyenne est de 17°. Néanmoins la chaleur varie parfois en été, par les jours de sirocco, entre 30° et 40° centigrades; car le Gouraïa, ainsi que nous l'avons dit, barre entièrement à Bougie les vents du nord; et cette ville, à l'exposition du sud, reçoit en outre la réverbération des montagnes situées au fond du golfe.

En dehors des pluies de la saison d'hiver, qui durent

souvent des journées et des nuits entières, accompagnées de bourrasques et de coups de tonnerre, dans les autres saisons, les orages, tempêtes et coups de vent, s'observent surtout la nuit.

Il est certain que Bougie est un lieu salubre, quoique, par une prévention funeste dont nous avons déjà dit quelques mots et sur laquelle nous reviendrons, on l'ait regardé, au début de l'occupation, comme un des points les plus malsains de la côte septentrionale d'Afrique. Non, Bougie n'est point une ville malsaine, son climat est, au contraire, plus doux qu'en plusieurs autres lieux de l'Algérie; le peu de maladies qui règnent dans la ville, même pendant la chaleur la plus forte, prouvent cette vérité. Un fait à signaler, c'est qu'elle a été pour ainsi dire toujours épargnée par le choléra, depuis que nous en sommes maîtres.

La prise de Bougie remonte au 29 septembre 1833. On s'empara d'abord de la ville pour venger une insulte; on s'y installa dans le but d'agir sur les populations kabiles, de les forcer à reconnaître notre domination et d'ouvrir avec elles des relations commerciales. Après plusieurs années d'occupation, il fallut renoncer à ces espérances, et Bougie ne fut plus qu'un poste militaire où l'on maintenait la conquête comme un fait accompli, mais avec des prévisions d'avenir un peu indéterminées. On s'y soutenait à l'abri d'une insulte, mais sans relations politiques avec les tribus, sans commerce, n'ayant qu'une banlieue restreinte, sans parcours, sans pâturages, obligé de faire venir par mer tous les moyens de subsistance.

La population civile ne se composait alors que des fournisseurs qui suivent les armées, de quelques entre-

preneurs de travaux et d'ouvriers employés par eux.

En 1847, le maréchal Bugeaud descendit la vallée de l'oued Sahel et vint à Bougie, où il se rencontra avec la colonne du général Bedeau, commandant la province de Constantine. Ce dernier avait réuni ses troupes à Setif, et il avait traversé tout le pâté montagneux qui sépare cette ville de Bougie.

Ces deux colonnes furent les premières qui firent la reconnaissance du pays et purent pénétrer dans les régions, jusque là inexplorées, des montagnes de la Kabilie. Cette expédition amena la soumission d'un grand nombre de tribus, et c'est alors seulement que commencèrent les relations commerciales avec les Kabiles. Un commissariat civil fut créé à Bougie, le 21 novembre 1848.

En 1849, les généraux de Salles et de Saint-Arnaud obtinrent, après une lutte assez longue, la soumission des Beni Seliman, et visitèrent ensuite toutes les tribus déjà soumises au maréchal Bugeaud. A partir de ce moment, la ville reprit les relations commerciales qu'elle avait avant notre occupation avec la Kabilie, la Medjana, Setif et les contrées environnantes. Alors, le cercle fut réellement constitué, tant sous le rapport administratif que militaire, et un décret du Président de la république, en date du 10 mai 1850, fit passer Bougie dans la province de Constantine. Cette annexion lui fut si favorable et lui imprima un mouvement de prospérité si rapide, qu'elle devint un centre de commerce important, et qu'en 1854, un décret impérial du 13 juillet l'érigea en commune. L'importance commerciale s'étant accrue, la population civile ayant augmenté, un nouveau décret supprima, en 1858, le commissaire

civil, et depuis la commune est administrée par un maire et un conseil municipal.

Le dernier dénombrement quinquennal de la population civile de Bougie (en 1866), a donné les chiffres suivants :

Français......... ...	785
Étrangers...........	519
Israélites indigènes...	300
Musulmans..........	1,216
Total....	2,820

L'effectif des troupes de la garnison qui, pendant les premières années de l'occupation, s'éleva jusqu'au chiffre de 5,000 hommes, a été considérablement réduit depuis la pacification de la Kabilie. Ces troupes sont placées sous les ordres d'un commandant supérieur, qui administre tout le pays formant le cercle de Bougie.

La soumission complète des montagnes place la ville dans les conditions les plus favorables ; elle ne fut longtemps qu'un poste d'occupation militaire ; mais aujourd'hui, elle peut se développer rapidement au milieu d'un pays tranquille.

Son marché ne tardera pas à reprendre l'animation qu'il devait avoir au moyen âge, lorsqu'il était fréquenté par les négociants de Pise, de Florence, de Venise, de Barcelone et de Marseille. Les nombreux produits que le Kabile retire de ses travaux industriels, de la culture de ses oliviers et de ses vergers, il a besoin de les écouler au dehors ; au milieu de toutes ses ressources, d'ailleurs, il manque souvent des choses nécessaires à la vie, dont il ne possède, pour ainsi dire, que le superflu. Il ne

récolte pas suffisamment de grains pour nourrir sa famille; il manque de laine pour la vêtir ; il possède des fruits à profusion, du miel; mais ce n'est encore que le superflu. Pour les choses indispensables, il est tributaire des voisins, et il a besoin d'eux encore pour tirer parti des récoltes de sa terre et des produits de son industrie: aussi est-il commerçant. Les relations avec ces montagnards donnent donc à Bougie un commerce très étendu également avantageux aux Européens et aux populations indigènes.

La principale richesse des tribus de la vallée de l'oued-Sahel et de celle du Bou-Sellam, est l'huile d'olive ; il en arrive de très grandes quantités sur le marché de Bougie ; dans une seule année, *cinq millions* de litres d'huile y ont été apportés.

Un chroniqueur arabe raconte que la première fois que les habitants de l'Afrique, récemment conquise par les musulmans, vinrent payer le tribut à leurs vainqueurs, un des capitaines arabes voyant apporter un sac de pièces d'or, demanda à un des contribuables comment ils gagnaient cet or. Celui-ci, cherchant autour de lui, aperçut un olivier, le montra à Abd-Allah et lui dit : « Voilà d'où nous tirons notre or. »

De nos jours, les Kabiles du pays de Bougie pourraient faire la même réponse pour expliquer le bien-être dont ils jouissent, car l'olivier tient le premier rang dans l'exploitation du sol sur les deux rives de la vallée de l'oued-Sahel. Il est très productif et donne, chaque année, d'abondantes récoltes. C'est là qu'il atteint son plus haut degré de prospérité et de développement. La circonférence de son tronc paraît phénoménale,

comparée à celle des oliviers du midi de la France.

Des usines perfectionnées, établies dans plusieurs tribus par de hardis industriels européens, ont encore augmenté, depuis quelques années, le produit des olives, broyées jusqu'alors à l'aide de moulins indigènes tout-à-fait défectueux. Quand les propriétaires kabiles auront leurs intérêts étroitement liés à ceux des Européens, le commerce des huiles atteindra à Bougie une extension immense.

Le miel, la cire, les fruits secs (figues et raisins), les caroubes et les peaux, figurent aussi au nombre des denrées apportées en abondance sur le marché.

L'exploitation des riches forêts qui couronnent les montagnes voisines, depuis l'Akfadou jusqu'aux Beni-Four'al, dans lesquelles on peut à la fois récolter beaucoup de liége, de la résine, et extraire des bois propres aux constructions navales, est également en voie de progrès.

La région qui borde le littoral du golfe de Bougie est, sans contredit, celle qui possède les plus belles forêts de l'Algérie. Une puissante végétation la couvre de verdure; autant le versant sud de ce massif de montagnes paraît fauve et aride, autant la partie qui fait face à la mer, est pleine de sève et de vie. Sur de hautes collines sillonnées par de profonds ravins où murmurent constamment des eaux, qui tombent en cascades, abondent le pin, le cèdre et toutes les variétés de chênes mélangées à une infinité d'autres essences; mais l'arbre le plus estimé à cause de ses qualités résistantes, et aussi par les dimensions majestueuses qu'il atteint dans certains cantons, c'est le chêne zan, dit afarès (*quercus castanei-*

folia), dont la société forestière algérienne, tire aujourd'hui, un si utile parti.

Il faut espérer que l'on pourra bientôt en dire autant de l'exploitation des mines de fer, de cuivre et de plomb argentifère, qui existent également dans la contrée (1).

Dans le golfe de Bougie, notamment à hauteur de Ziama, existent des bancs de corail que l'on pourrait exploiter comme autrefois. La pêche du corail était jadis le privilége des Catalans, et, en 1446, un Barcelonais chargé de diriger cette industrie résidait encore à Bougie.

Du jour où nos colonnes expéditionnaires ont pénétré dans ces montagnes, tous les efforts ont tendu à créer des communications entre Bougie et l'intérieur. Là où ne se voyaient précédemment que d'étroits sillons tracés par le pied de l'homme, souvent impraticables en hiver et qu'on ne pouvait même pas appeler des sentiers, nos troupes ont ouvert des routes muletières :

En 1849, le colonel de Lourmel inaugurait les pre-

(1) Pendant mes courses dans le cercle, j'ai reconnu les gisements minéralogiques dont voici le détail :

1° Mine de fer très-riche entre les Berbacha et les Beni-Sliman, exploitée par les Kabiles, à 12 lieues de Bougie ;

2° Mine de fer très-riche chez les Beni-Seliman, près Kombita, à 14 lieues du port ;

3° Mine de plomb argentifère, chez les Beni-Djelil.— J'ai reconnu cette mine en 1852.— Les Kabiles ont cessé de l'exploiter, il y a environ 60 ans, à la suite d'un éboulement qui engloutit plusieurs hommes. On m'a assuré qu'elle était très-riche. Les échantillons que j'ai fait analyser ont confirmé cette opinion. — A 14 lieues;

4° De superbes échantillons de minerai de cuivre ont été apportés de Toudja. Les Kabiles n'ont pas voulu m'indiquer le gisement..... Et bien d'autres gisements dont j'ai entendu parler, mais que je n'ai point explorés.

miers chantiers de travailleurs, sur la route stratégique, projetée entre Bougie et Setif.

En 1852, la colonne d'observation, sous les ordres du général Maissiat, élargissait et améliorait cette même route ; l'année suivante, les travaux étaient continués avec ardeur, et quatre caravanserails étaient construits, de distance en distance, pour servir de gîtes d'étapes aux voyageurs.

Les travaux, suspendus pendant la guerre d'Orient, étaient repris en 1856 et continués durant trois années consécutives ; le passage par les crêtes des Guifsar présentant de grands inconvénients, avait été abandonné, et un autre tracé par les Beni Seliman jugé préférable ; mais ces routes manquant les unes et les autres de travaux d'art et de soins permanents, ne tardaient pas à devenir impraticables, même aux muletiers, à cause des éboulements causés par la fonte des neiges.

Depuis, M. l'ingénieur de l'Epinay a étudié le tracé d'une nouvelle route définitive, actuellement en exécution, et qui ne tardera pas à être achevée. Le tracé de M. de l'Epinay passe par le Chabet el-Akhera, et aboutit au littoral en longeant la vallée de l'Oued Aguerioun. Il offre, sur celui des anciennes routes, le double avantage d'être d'abord plus court, puisque Setif ne sera plus qu'à 72 kilomètres de la mer, et ensuite de se maintenir beaucoup moins longtemps dans la région où les neiges peuvent interrompre la circulation. Cette voie de communication, ouverte pour relier Bougie et Setif, intéresse ces deux villes au même degré ; elle rendra son ancienne importance au port, qui servira de débouché à toutes les denrées des plaines fertiles de Setif, de la

Medjana et de Hodna, et l'on pourra voir ainsi renaître bientôt à Bougie l'activité qui l'animait au moyen âge.

Une autre route constamment en plaine, le long de la vallée, jusqu'aux Beni Mansour, lui assurera bientôt aussi le commerce des riches campagnes qui s'étendent au pied du Jurjura, et la reliera à la grande communication établie entre Constantine et Alger.

Possédant à ses portes tant d'éléments de richesses forestières et minéralogiques qui peuvent alimenter en permanence des usines, arsenaux ou chantiers de construction, et dans une position topographique si admirablement favorisée par la nature, Bougie deviendra assurément une des villes importantes de l'Algérie; on pourra surtout y développer l'activité de la race kabile, qui, par ses mœurs laborieuses, entre le plus franchement dans la voie du progrès; elle reprendra alors son rang de cité maritime, de grand centre commercial, et jouira enfin d'une vie nouvelle et féconde.

II

TEMPS PRIMITIFS

CARTHAGINOIS. — ROMAINS. — VANDALES. — BYZANTINS.

A l'époque où les colonies phéniciennes florissaient sur la côte septentrionale d'Afrique, Carthage étendit ses relations commerciales vers les plages de la Numidie et de la Mauritanie. Elle y fonda des villes, établit des ports et des forteresses qui formaient, sur tous les points avantageux du littoral, une chaîne non interrompue, depuis les Syrtes jusqu'au détroit de Gibraltar. C'était ce qu'on appelait dans l'antiquité les *emporiæ,* ou comptoirs commerciaux.

Comme la plupart de nos comptoirs modernes, ces villes phéniciennes étaient des postes isolés sur une plage étrangère, n'ayant dans leur dépendance qu'un petit territoire à l'entour de leurs murailles; et nous savons avec certitude qu'il avait fallu acheter des indigènes les emplacements sur lesquels on s'était établi : le prix de cette cession était une redevance annuelle. Carthage paya

longtemps les *coutumes* convenues ; puis, quand elle se crut assez forte pour répudier ce témoignage constant d'une position précaire, elle voulut être chez elle maîtresse incommutable, et elle lutta, à diverses reprises, contre les indigènes qui se prétendaient les véritables propriétaires du sol (1).

Avant l'occupation du nord de l'Afrique par les Romains, le pays de Bougie appartenait à la Numidie de Massinissa. Ce prince indigène était l'allié des Romains. La révolte et la défaite de Jugurtha changèrent plus tard Rome d'alliée en suzeraine, et amenèrent l'annexion de la Numidie occidentale à la Mauritanie. Auguste convertit alors la Mauritanie en provinces. Selon Pline, Bougie fut une des colonies fondées par Auguste dans la Mauritanie dès la première annexion, 33 ans avant J.-C. On sait que huit ans après, revenant sur cette mesure, il donna cette province africaine à Juba II, en dédommagement de ses états héréditaires, définitivement incorporés à l'empire.

Quelqu'un se fondant sur la configuration du pays, prétendait naguères que les ruines de Bougie n'étaient autres que celles de l'antique Carthage. Cette opinion est inadmissible, car les recherches scientifiques auxquelles se sont livrés des hommes d'un savoir incontestable, tels que MM. Léon Renier et Beulé, constatent, d'une façon si péremptoire, l'emplacement respectif de Saldæ et de

(1) L'immense golfe compris entre l'*Audum promontorium* (cap Cavallo) et le *Tetrum promontorium* (cap Carbon), présente une série de petits ports naturels qui, dès la plus haute antiquité, attirèrent l'attention des navigateurs phéniciens. C'est à eux que doit probablement remonter la première fondation des escales de Saldæ (Bougie), Muslubio, Choba (Ziama) et Horrea, dont les vestiges se voient encore sur la plage, le long de ce golfe.

Carthage, que le doute à ce sujet n'est plus possible.

La synonymie de Bougie avec Saldæ est parfaitement démontrée par cette inscription :

COL IVL AVG SALDANT

Colonia Julia Augusta Saldantium (1).

Au temps d'Auguste, les Romains construisirent aussi, sur la rive gauche de la Nasava (oued Sahel), à huit lieues de Saldæ, une forteresse dite Tubuscum oppidum ou Tubusuptus, dont les traces monumentales se reconnaissent dans les ruines de Tiklat, au pied des Fenaïa. Le Numide Tacfarinas, semblable à nos cherifs des temps modernes, entraîna les populations maures et numides dans une grande révolte. Il parcourut le pays, promenant le drapeau national, grossissant ses forces, annonçant partout le prochain renversement de la puissance romaine. Tacfarinas pénétra dans la vallée de la Nasava ; peut-être poussa-t-il jusqu'auprès de Saldæ, car, en l'an 25, nous le voyons investir la place de Tubusuptus ; mais par une marche rapide, le proconsul Dollabella vint le forcer à lever le siége.

Trois siècles plus tard, une nouvelle révolte éclata dans les montagnes voisines de Saldæ. Firmus, fils de Nubel, de la nation quinquegentienne, nom que l'on donnait alors aux tribus kabiles du massif du Jurjura, fit entendre au loin son appel aux armes. Il voulait venger tous les Maures des odieuses exactions du gouverneur impérial Romanus. Chrétien de religion, il avait entraîné son peuple à embrasser avec ardeur le donatisme, pour ne pas

(1) Léon Renier. — Cette inscription a été transportée à Paris, au musée algérien du Louvre.

professer le même culte que son ennemi (1). L'empereur s'empressa d'envoyer en Afrique le comte Théodose. Celui-ci part secrètement d'Arles, aborde sur le littoral de Gigelli et se rend à Setif, où les troupes qu'on lui envoie d'Europe ne tardent pas à le rejoindre. De Setif, Théodose arrive à Tubusuptus, et commence ses opérations militaires contre les révoltés, les *Massinissenses,* entre autres, dont les descendants, les Msisna ou Imsinen, forment encore, de nos jours, une des principales tribus de la vallée de l'oued Sahel, non loin de Bougie. Deux années de luttes ne suffirent pas à Théodose pour amener le calme dans le pays, dont la population d'alors avait le même caractère guerrier, les mêmes instincts de liberté que celle de nos jours. Firmus ne se laissa pas prendre vivant ; au moment d'être livré par un allié perfide, il s'étrangla de ses mains (2).

Une inscription, trouvée par M. Pelletier en exécutant les travaux de terrassement de la nouvelle église de Bougie, signale, vers l'an 293, une autre expédition qui aurait été dirigée contre les Quinquegentiens (les montagnards de la Kabilie).

En voici la traduction donnée par M. Berbrugger :

A Junon et aux autres divinités immortelles !

En reconnaissance de ce que, après avoir réuni autour de soi les soldats de nos seigneurs, les invincibles Augustes, tant ceux de la Mauritanie Césarienne que ceux aussi de la Setifienne, — il a attaqué les Quinquegentiens rebelles, en a tué un grand nombre, en a ramené beaucoup, pris vivants, a fait du butin dans leur pays ; et leur tentative désespérée étant réprimée, a remporté la victoire.

Aurelius Litua, homme perfectissime, gouverneur civil de la province de Mauritanie Césarienne a élevé ce monument.

(1). Ammien Marcellin.

(2) Voir sur cette guerre Ammien Marcellin.

M. Poulle, dans son remarquable travail sur la Mauritanie Setifienne (1), pense avec raison que les Salditains, à cause de leur voisinage avec les Quinquegentiens, avaient probablement souffert des dommages considérables. Ils écrivirent alors sur la pierre le bulletin qui a transmis jusqu'à nous le souvenir de la victoire d'Aurelius Litua.

Cette guerre contre les Quinquegentiens ne se termina qu'en l'an 297; elle paraît avoir été bien rude, puisque l'empereur Maximien Hercule crut devoir la diriger en personne (2).

D'autres rebellions, entre autres celle de Gildon, frère de Firmus, troublèrent encore le repos de la contrée. Le comte Boniface, général de Valentinien III, pacifia l'Afrique mauritanienne et la rattacha à l'empire d'Occident. Aetius, autre général de Valentinien, conçut une vive jalousie du succès de son collègue, et le rendit suspect à l'impératrice régente Placidie, qui le rappella. Boniface, bravant le ressentiment de sa souveraine, fit alors appel aux Vandales pour l'aider à se défendre. A cette époque, l'Afrique était le théâtre des plus affreuses dissensions; les orthodoxes, circoncellions et manichéens, ensanglantaient leurs mains dans des querelles religieuses, se persécutant et se massacrant réciproquement. Ce fut dans ces circonstances, que Genseric apparut en Afrique. Il était Arien, et les persécutés se rallièrent à lui. Les Maures, opprimés par les Romains, l'appuyèrent aussi.

(1) Voir notre *Recueil archéologique*, année 1863 : *A travers la Mauritanie Setifienne*, par M. Poulle, vérificateur des Domaines.

(2) Voir, sur les Quinquegentiens, les *Époques militaires de la grande Kabilie*, par M. Berbrugger, et aussi la *Revue Africaine*, t. 4, p. 434.

A l'appel de Boniface, les Vandales, quittant l'Espagne, passèrent en Afrique. Dès leur entrée dans ce pays, ils portèrent, dans tous les lieux habités qu'ils rencontrèrent, le fer et la flamme. Les riches et populeux établissements fondés sur la côte par les Carthaginois ou les Romains furent anéantis. Ce fut ainsi que les Vandales parcoururent, massacrant et ravageant, les trois Mauritanies, et qu'ils arrivèrent au fleuve Amsaga, qui devait être, aux termes du traité conclu avec Boniface, la limite de leur empire (1).

C'est, dit-on, Saldæ que Genseric choisit alors pour capitale de ses nouveaux états. Cette assertion a été repétée de confiance par plusieurs écrivains sur des données fort vagues; ni Marcus, ni Yanoski, dans leurs histoires des Vandales, ne relatent rien à ce sujet, ce qui nous oblige à n'en parler qu'avec une extrême réserve. Il est présumable que Saldæ, au moment même de l'invasion Vandale, ne fut pas atteinte par le flot envahisseur, par les raisons que nous aurons bientôt à développer en racontant les phases de la conquête arabe. Le fouillis de montagnes qui environne cette ville était une barrière naturelle contre les agressions d'un peuple étranger.

Gramaye (*Africæ illustratæ*) est le seul auteur qui a mis en avant cette assertion de Bougie capitale vandale, et il a été suivi, copié, par Davity, Dapper, Delacroix et autrés.

Débarqués à Gadès vers la fin du mois de mai ou au commencement de juin 429, les Vandales ne firent que passer, sans s'y arrêter dans les Mauritanies. Genseric et les siens étaient déjà un an plus tard, — dans l'été 430, —

(1) *Histoire de la domination vandale en Afrique*, par Yanoski.

devant les murs d'Hippone qu'ils ne prirent qu'après quatorze mois mois de siége, et ils n'avaient certainement pas eu le temps d'installer un centre d'action, une capitale à Bougie. C'est à Hippone que fut signé le traité du 11 février 435. Pourquoi seraient-ils retournés à Bougie, dans un pays ennemi, tandis qu'ils étaient les maîtres d'une ville plus commode, qui commandait une contrée admirable et de facile accès? Du reste, c'est de Bône que partirent toujours leurs flottes jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de Carthage.

Quoiqu'il en soit, se trouvant plus tard trop à l'étroit dans la région où ils avaient concentré leurs forces, les Vandales poussèrent plus loin leurs conquêtes, et, en l'an 439, il s'emparèrent de Carthage qui devint alors leur véritable capitale.

L'Afrique, cette terre classique des grandes révolutions, où presque toutes les religions ont célébré leurs rites, fut de nouveau le théâtre de luttes acharnées entre les ariens et les catholiques. Le roi Hunéric, en l'an 484, réunissait à Carthage les évêques ariens et catholiques pour les faire discuter sur les points qui séparaient les deux églises. Paschasius, le seul évêque de Saldæ dont le nom ait échappé à l'oubli, assistait à ce concile, qui fut suivi, comme on le sait, par un édit de persécution contre les catholiques.

Bientôt la discorde régna dans le pays; les populations indigènes se révoltèrent et l'empereur Justinien, vivement sollicité, se décida à envoyer Bélisaire en Afrique. Ce fut en 533 que l'armée partie de Constantinople débarquait et s'emparait de Carthage, après avoir fait éprouver plusieurs échecs aux Vandales. Dans une ba-

taille décisive, Gélimer, roi des Vandales, est encore battu et se voit forcé de se refugier sur une montagne escarpée où la misère le force à capituler.

L'Afrique fut reconquise alors avec une rapidité merveilleuse par les armes byzantines; mais les populations indigènes, fatiguées encore d'oppression, reprirent leurs révoltes avec une nouvelle ardeur, se retranchant dans les montagnes quand elles ne pouvaient plus tenir dans les plaines. Après les victoires de Bélisaire et de Salomon, l'Afrique put croire un instant que Justinien avait le désir sincère de porter remède à ses maux et de la rendre florissante. Il s'était empressé, en effet, de relever les murailles des villes, de réparer les ports et d'embellir chaque localité; mais ce n'étaient que de trompeuses espérances, et on ne tarda pas à sentir que le gouvernement des Byzantins était plus oppressif que celui des Vandales. La domination byzantine durait depuis plus d'un siècle, l'invasion arabe allait la renverser.

L'enceinte de la Saldæ carthaginoise ou romaine était encore reconnaissable il y a quelques années. Elle était surtout dirigée contre les surprises de terre, et ne comptait pas plus de 3,000 mètres de circuit. Deux points fortement occupés la protégeaient : leurs ruines l'attestent. Ils étaient du côté de terre; c'étaient les postes appelés plus tard Moussa et Bridja. Une simple ligne de murailles, sans luxe d'ouvrages défensifs, paraît avoir relié ces deux points et, de plus, garanti les contours du mouillage actuel de la ville, depuis la pointe d'Abd-el-Kader jusqu'à la Kasba. Cette ligne se prolongeait ensuite le long du rocher qui borde la ville au sud, jusqu'à Moussa.

Ainsi donc, la cité antique était édifiée sur la déclivité des deux contreforts de Moussa et de Bridja, que sépare le ravin appelé par les indigènes Oued Abzaz ; de cette configuration topographique provenait la forme plurielle du nom de Saldæ, les Saldes.

Dans l'intérieur de la ville, on voit encore les vestiges de constructions considérables, tels que temples et cirques ; des colonnes de granit, des chapiteaux, des pierres votives (1) et de vastes citernes qui étaient alimentées par les eaux de la source de Toudja, à 21 kilomètres de Bougie. La conduite d'eau suivait d'une manière presque constante le tracé de la route actuelle, dite des crêtes. Au col que les indigènes nomment El-Hanaïat, *les arceaux,* on voit les restes d'une rangée d'arcades sur lesquelles passait l'aqueduc romain pour franchir le col ; 18 pilastres carrés, en pierres de grand appareil, dont les plus élevés n'ont pas moins de 15 mètres de hauteur sont encore debout (2).

La tradition locale attribue aux princes Hammadites la construction des aqueducs et de tous les travaux hydrauliques destinés à approvisionner d'eau la ville de Bougie.

Il est probable, en effet, que ces princes, intelligents et éclairés, aient utilisé les travaux exécutés jadis par leurs devanciers, qu'ils aient même réparé les dégats causés par le temps ou par la main des hommes ; mais

(1) Ces pierres votives nous font connaître que les habitants de Saldæ appartenaient à la tribu ARNIENNE.

(2) Voir, sur l'aqueduc de Bougie, les études de M. le lieutenant Melix et de M. le capitaine du génie Dewulf. *Recueil archéologique* de Constantine, années 1865 et 1866.

un examen attentif du mode de construction démontrerait déjà que la tradition est erronée. Une dernière preuve concluante résout, du reste, la question, c'est la découverte, à Lambèse, d'une remarquable inscription dont le fac-simile a été publié dans le *Recueil archéologique* de Constantine (année 1868).

Il ressort, en effet, de ce document épigraphique si heureusement transmis à la postérité, que l'achèvement de l'aqueduc de Saldæ (Bougie) avait nécessité la présence d'un vétéran de la 3e légion Auguste, le nommé Nonius Datus, résidant à Lambèse. Le tunnel destiné à amener les eaux traversant une montagne, fut attaqué à la fois des deux côtés. Les plans donnés par le Vétéran n'ayant pas été exactement suivis par les ouvriers, les deux tunnels ne se rencontrèrent pas. Il fallut demander, à deux reprises différentes, le retour sur place de l'ingénieur, afin de réparer les fautes commises en son absence et atteindre le but de l'entreprise. Cette inscription est du temps d'Antonin le Pieux, la construction de l'aqueduc de Bougie date, par conséquent, du règne de cet empereur (1).

La montagne à travers laquelle passe ce tunnel, est située sur la crête du pays des Mezzaïa, où les vestiges de l'aqueduc sont encore très apparents. De grands réservoirs, situés sur le plateau supérieur de la ville, recevaient l'eau amenée par l'aqueduc; elle était distribuée de là sur divers points; d'immenses citernes très multipliées servaient aux besoins publics et privés. Aux anciens temps, cette abondance d'eau était bien supérieure aux besoins de la population; elle devait être

(1) Léon Renier.

destinée à approvisionner les flottes ou les bâtiments de l'époque qui venaient s'en pourvoir à Saldæ ; c'est peut-être l'une des causes premières de la prospérité de cette antique colonie.

Le port romain était situé dans la petite anse, au pied de la Kasba. En 1848, sur la plage, à la hauteur du blockaus Salomon, on voyait encore des fragments de maçonnerie ayant sans doute appartenu à un môle ou à une jetée. Par suite du facheux ensablement de cette partie de la rade, ensablement qui progresse chaque année, tous ces vestiges tendent à disparaître. Ainsi, la mer, qui baignait presque le talus du blockaus et arrivait à quelques mètres seulement du parc à fourrages, s'est retirée depuis. Une plage sablonneuse qui a plus de cent mètres de large, s'est formée progressivement (1).

Plusieurs voies romaines dont on retrouve encore les vestiges, reliaient Saldæ avec les autres villes de la province. L'une d'elles remontait la vallée de la Nasava, passait à Tubusuptus et arrivait à Auzia (Aumale); une autre, suivant le littoral à l'ouest, allait jusqu'à Russucuru (Dellys); deux autres, enfin, la reliaient à Sitifis et à Igilgili.

M. Mac-Carthy pense avoir trouvé dans Ptolémée la route qui reliait Saldæ à Auzia, en passant le long de la Grande Kabilie. Cette route est ainsi jalonnée :

Saldæ (*Bougie*).
Tubusuptus (*Tiklat*).
Rhobonda (*?*)
Ausum (*Akbou*).

(1) Voir la statistique des ruines romaines de Bougie, que j'ai publiée en 1858, dans la *Revue africaine*, t. 3, p. 304.

Vazagada (?).
Auzia (*Aumale*).

Ptolémée et l'itinéraire d'Antonin indiquent une autre voie allant de Dellys à Bougie, en passant par l'intérieur de la Grande Kabilie; en voici le détail :

Saldæ (*Bougie*).
Ruha (*Ksar Kebouch*).
Bida ou Syda (*Djema Saharidj*).
Tigisis (*Taourga*).
Russucuru (*Dellys*).

De Saldæ à Igilgeli, la voie romaine suivant le littoral passait par :

Saldæ (*Bougie*).
Muslubio (*Andriache*).
Ziama (*Choba*).
Horrea (?).
Igilgeli (*Gigelli*).

Enfin, la voie dirigée sur Sitifis avait plusieurs stations qui ne sont pas déterminées encore d'une manière précise. Des vestiges d'un poste se voient à Aïn-Roua (*Horrea*); d'autres au Drâ-el-Arba, chez les Guifsar et sur divers points intermédiaires.



III

INVASION ARABE

La rapidité avec laquelle les Vandales et, après eux, les Byzantins, parvinrent à s'emparer du nord de l'Afrique, tient du prodige; la conquête arabe n'en est pas moins surprenante, en ce qu'elle s'opéra à peu près dans les mêmes conditions.

Par un sentiment d'amour propre national, fréquent chez la plupart de ceux qui écrivent les annales de leur patrie, les historiens musulmans ont exagéré le nombre d'ennemis que leur armée d'invasion eut à combattre. Ils ont même pris ce sujet pour thème d'une épopée intitulée *Conquête de l'Afrique,* où nous voyons leurs héros jouer un rôle des plus chevaleresques, et rappeler les prouesses merveilleuses des guerriers arabes du roman d'Antar. Mais en considérant la situation politique dans laquelle se trouvait alors l'Afrique, on arrive à conclure que cette invasion fut, au contraire, favorisée par les populations berbères des campagnes, qui n'opposèrent aucune résistance. Fatiguées du joug despotique, de l'administration égoïste et rapace des gouverneurs byzantins,

ces populations attendaient avec impatience l'heure de la délivrance : c'est donc en libérateurs et avec enthousiasme qu'elles accueillirent les nouveaux conquérants.

Pour la première fois, en l'an 27 de l'hégire (647 de J.-C.), les musulmans pénétraient en Afrique ; ils ne l'évacuaient qu'après avoir tué le patrice Grégoire et perçu une imposition de guerre estimée à plus de trois millions de francs. Ce succès était de bon augure. Séduits dès lors par l'appât de richesses faciles à acquérir et par la gloire de combattre les infidèles, ils entreprirent une seconde, puis une troisième campagne ; et c'est à la suite de ces victoires, que leur chef Okba fonda la ville de Kaïrouan pour servir de capitale au pays conquis.

En 682, Okba, appelé pour la deuxième fois au gouvernement de l'Afrique, poussa plus loin encore vers l'occident ses armes victorieuses ; il s'empara de la Numidie et des Mauritanies, renversant tout sur son passage. Arrivé à Tanger, il lançait son cheval dans les flots de l'Océan et s'écriait :

« Dieu puissant ! sans cette barrière que tu m'opposes, j'irais forcer d'autres nations qui t'ignorent à n'adorer que toi ou à mourir ! »

Mais les populations berbères, après avoir salué ce nouveau drapeau, s'aperçurent, le moment d'entraînement passé, qu'elles n'avaient fait que changer de maîtres. Ecrasées bientôt sous la tyrannie de leurs oppresseurs, elles ne tardèrent pas à regretter leurs anciens chefs. Koceïla d'abord, puis la Kahena, reine des monts Aurès, alliés aux Romains, se mirent à la tête de cette immense révolte du peuple berbère contre les sectateurs de Mahomet, qui s'étendit de l'orient à l'occident et dont

la première victime fut l'impétueux Okba lui-même. La Kahena employa alors un moyen extrême pour dégoûter les Arabes de remettre les pieds en Afrique : elle fit ravager et incendier le pays, qui, au dire des historiens, n'était auparavant qu'un immense bocage et une succession continuelle de villages, depuis Tripoli jusqu'à Tanger.

Néanmoins, Hassan ben Nôman, en 693, reprenait aux rebelles tout ce qu'ils avaient enlevé ; Moussa Ibn Nacer continuait après lui cette nouvelle œuvre de conquête et, en plusieurs rencontres, battait les berbères Zenata et Ketama, habitants de la province de Constantine, auxquels il faisait cinq mille prisonniers. Mais des révoltes partielles devaient encore ensanglanter le pays ; les soumissions des Berbères, imposées par la nécessité, étaient peu durables, et plus fragiles encore étaient leurs conversions à la religion de l'islam, puisque, de l'aveu même de l'historien Ibn Khaldoun, ils apostasièrent jusqu'à douze fois.

Quelques écrivains européens, s'appuyant sur je ne sais quel document, ont avancé que Okba, en 670, et ensuite Moussa Ibn Nacer, en 700, s'étaient emparés de Bougie (1). L'historien Ibn Khaldoun et le livre dont nous avons déjà parlé, la *Conquête de l'Afrique,* ne font aucune mention spéciale de ce fait. Il faut reconnaître, du reste, que l'un et l'autre sont d'une extrême sobriété de détails ; car après avoir raconté les exploits des musulmans dans la région de la province de Constantine,

(1) Il est probable que ce mot de *Conquête de l'Afrique* leur a fait supposer que tout le pays, sans exception, se soumit alors aux musulmans.

ils les font arriver d'un bond prodigieux, et sans aucune transition, jusque sur les rives de l'Océan.

Suivant Abou el-Feda, tout le massif de montagnes qui entoure Bougie, pendant les premiers siècles de la domination arabe en Afrique, était appelé *el-Adaoua,* la terre ennemie, épithète qui a une certaine analogie avec le nom de *Mons Ferratus,* la montagne bardée de fer, que les Romains donnaient à cette région indépendante. L'histoire ne fournit que très peu de lumières sur la destinée de Bougie, durant ces trois premiers siècles; le flot de l'invasion arabe dut s'amortir au pied des montagnes qui la protégeaient; mais une tradition, que j'ai recueillie auprès de lettrés Kabiles, donne une nouvelle valeur à cette appellation d'*el-Adaoua.*

« Lorsque les armées musulmanes, disent-ils, eurent envahi tout le pays compris depuis Constantine jusqu'à Setif, les survivants de la population chrétienne de ces deux villes et les habitants des plaines voisines, qui refusaient de reconnaître l'autorité des Arabes et d'embrasser leur religion, se refugièrent dans les montagnes du côté de Bougie. Ces émigrés, d'origines diverses, unis par une commune adversité, se fusionnèrent en un seul peuple, et leur retraite, au milieu de ce fouillis de ravins et de rochers, fut respectée, parce que, pour les Arabes, dont la force consistait surtout en cavalerie, ce pays était inexpugnable. C'est alors que les conquérants musulmans donnèrent à cette région montagneuse le nom d'*el-Adaoua,* la terre ennemie, et à la population, moitié autochtone, moitié romaine, qui s'était retirée dans la principale ville de cette contrée, c'est-à-dire Saldæ, celui de *Bekaïa* بقاية et de *Nedjaïa* نجاية, c'est-à-dire : *les*

survivants, ceux qui ont échappé au sabre, ou *ceux qui se sont sauvés,* termes dont la valeur est synonyme. Le nom de Bekaïa prévalut, et les Arabes nomades, substituant facilement le son *ka* en *gua,* lequel s'orthographie par le *djim,* ce nom de *Bekaïa* devint ainsi *Bedjaïa,* بجاية (1).

Du reste, Ibn-Khaldoun (2) nous dit à ce sujet : « Bedjaïa est une localité habitée par une tribu berbère du même nom. Chez eux *Bedjaïa* s'écrit *Bekaïa* et se prononce *Begaïa.* —En l'an 460 (1067-8), le sultan En-Nacer s'empara de la montagne de Bougie (Bedjaïa), localité habitée par une tribu berbère du même nom, et y fonda une ville à laquelle il donna le nom d'En-Naceria, mais tout le monde l'appelle Bougie du nom de la tribu. »

De nos jours encore, les Kabiles n'appellent pas autrement la ville de Bougie que *Begaït,* qui nous semble être la corruption berbérisée de l'épithète arabe indiquée plus haut, *Bekaïa* ou *Begaïa, les survivants,* prononcée selon les différentes manières usitées chez les indigènes. On trouvera peut-être étrange qu'un nom appartenant à la langue arabe ait été porté par une ville et une population berbère. Mais la légende explique elle-même cette anomalie, puisqu'elle ajoute que le nom de Begaïa lui fut donné par les conquérants arabes. Les portulans, c'est-

(1) Les orientalistes connaissent parfaitement cette substitution de la lettre *kaf* en *djim.* C'est par la même loi de permutation que le nom propre Izenaguen-Sanhaga est devenu Sanhadja ; il a été moins altéré dans le nom de Sénégal, qui se rapproche davantage de la forme primitive.

Il serait facile de citer de nombreux exemples de cette substitution. Le lecteur peut voir ce que dit à ce sujet M. le baron de Slane, dans sa préface d'Ibn-Khaldoun.

(2) Ibn-Khaldoun, 2e vol., p. 51.

à-dire les cartes maritimes dressées par les navigateurs du moyen-âge, de 1318 à 1524, orthographiaient ainsi qu'il suit le nom de cette ville, fréquentée alors, comme on le sait, par les commerçants du midi de l'Europe :

Bugia, Buzia, Bugea, Buzana (1).

Cette digression sur l'étymologie du nom de Bedjaïa,— Bougie, fournie par les lettrés indigènes, devait nécessairement trouver ici sa place. Elle semble nous avoir écarté du sujet que nous avions commencé à traiter, tandis qu'elle en est réellement le complément. Sous la forme d'un jeu de mots, elle nous révèle une particularité qui, — si elle était exacte, — comblerait une lacune regrettable de l'histoire, puisqu'elle se rattache à la destinée inconnue de la ville de Saldæ et de ses habitants, pendant les premiers siècles de la domination musulmane en Afrique.

Toute légende, nous venant de gens doués d'une imagination aussi capricieuse et aussi enclins au merveilleux que le sont généralement les lettrés indigènes, peut être contestée ; il est même du devoir de l'historien de signaler combien les indigènes se complaisent volontiers dans ces conceptions chimériques ; mais il convient de reconnaître aussi que leurs fables traditionnelles cachent, parfois, certaines lueurs de vérité précieuse qu'il importe de ne pas laisser échapper.

(1) Il est admis que, de ces noms de Bugia et Buzana, dérivent ceux, aujourd'hui usuels, de bougie et de basane. A Bougie, on a toujours vendu beaucoup de cire; la *candela di Bugia* jouissait, au moyen-âge, d'une certaine renommée en Europe.

Les cuirs et peaux de Bougie ou Buzana étaient également l'objet d'un grand commerce, d'où est venu le nom de basane. C'est ainsi que les cuirs du Maroc ont été appelés maroquins.

La prise de Bougie, une première fois, en 670, par Okba, puis en 708, par Moussa Ibn Nacer, n'est, à ma connaissance, constatée par aucun document authentique. C'est donc, à mon avis, un fait erroné, et je dirai même que les historiens européens qui l'ont avancé, ont commis l'erreur de confondre le nom de Bougie, — Bedjaïa, — avec celui de *Baghaïa,* localité située au pied des montagnes de l'Aurès, ou bien avec celui de *Bedja*, ville de la Tunisie (1), qui, à plusieurs reprises, furent en effet enlevées d'assaut ou pillées par les Arabes des premières invasions, comme le raconte du reste, fort en détail, l'historien Ibn Khaldoun.

Les deux conquérants arabes auxquels on a attribué si bénévolement la prise de Bougie, ou plutôt de la Saldæ romaine, malgré leurs prodigieuses victoires en pays de plaine, n'auraient pas commis l'imprudence de s'aventurer avec leur cavalerie dans des montagnes d'un accès difficile, peuplées surtout par la race la plus vaillante de l'Algérie, et qu'a dominé, à toute époque, l'amour le plus ardent de l'indépendance. L'inviolabilité dont jouit le pays de Bougie pendant la première période de la conquête musulmane, semble d'autant plus confirmée, que, trois siècles plus tard, le prince Hammadite El-Mansour, ne pouvant résister dans son château fort de la Kalâa, aux attaques incessantes des Arabes nomades, vint se retirer à Bougie, fondée par son père En-Nacer, parce que, dit l'historien Ibn Khaldoun, « *la difficulté des chemins mettait cette ville à l'abri de leurs atta-*

(1) Baghaïa, — Baraï, — ancienne ville romaine, située au pied des derniers contreforts de l'Aurès, à l'ouest de Theveste.

Bedja, — l'ancienne Vacca de Salluste, située à 16 lieues ouest de Tunis.

ques. » — N'anticipons pas sur les événements, mais ajoutons que Marmol commet aussi la même erreur, en disant qu'en l'an 330 de l'hégire (941 de J.-C.), Bougie, qui possédait dans ses murailles vingt mille édifices et cent mille habitants, fut prise et ruinée par le khalife de Kaïrouan, El-Kaïm.

Lui aussi a confondu Bedjaïa,— Bougie,— avec Bedja ou Beghaïa, dont nous avons déjà indiqué la position respective, et que se disputaient, en effet, à cette époque, les partisans de l'agitateur Abou Yezid et les troupes du khalife El-Kaïm. Cette grande révolte, racontée tout au long par Ibn Khaldoun et d'autres historiens, eut surtout pour théâtre le territoire de la régence actuelle de Tunis. Dans la province de Constantine, elle ne gagna sérieusement que la partie orientale et méridionale. C'était la première manifestation de la race berbère à ressaisir l'empire de l'Afrique, et il est possible que les Kabiles des montagnes de Bougie aient participé à cette guerre nationale ; mais aucune hostilité n'eut lieu dans leur pays, et si Bougie avait appelé sur elle les rigueurs du khalife, les historiens arabes n'auraient pas négligé de mentionner ce nouvel exploit de leurs guerriers, comme ils l'ont fait pour tant d'autres villes emportées d'assaut. Ibn Hammad n'en parle pas non plus dans sa chronique : mieux que personne, il connaissait cependant les événements de sa patrie, puisqu'il est admis que cet écrivain était l'un des membres de la famille des Sanhadja Hammadites qui régna à Bougie. Comme on le verra du reste plus loin, le chef berbère Ziri ben Menad, au lieu de résister au khalife qui s'avançait de son côté, lui offrit au contraire son concours pour combattre l'agitateur Abou Yezid, cause de cette

grande révolte. Le khalife n'eut qu'à se louer, en cette circonstance, de l'attitude des Sanhadja, qui contribuèrent à la capture d'Abou Yezid. Loin de porter la dévastation chez les Berbères de cette région, il les combla de cadeaux et d'honneurs.

Une certaine similitude entre Bedjaïa et Bedja ou Beghaïa, à laquelle ne se méprendrait pas aujourd'hui un orientaliste tant soit peu attentif, a causé cette première erreur de Marmol, que d'autres ont ensuite répétée de confiance. Mais, faute d'éléments de contrôle, il a commis, en outre, un anachronisme, en attribuant à Bougie, en l'an 941, comme ville monumentale et populeuse, une importance qu'elle ne commença à acquérir qu'un siècle plus tard, sous les princes de la dynastie Hammadite, ainsi que nous aurons bientôt à le raconter.

D'après l'historien Ibn Khaldoun, c'est en l'an 460 (1067-8) que le sultan En-Nacer s'empara de la montatagne de Bougie et y fonda une ville, à laquelle il essaya vainement de donner son nom. Il n'est nullement question de l'antique Saldæ, ce qui fait supposer qu'à cette époque cette cité était déjà tombée en ruines ou n'avait plus guère d'importance.

Depuis l'invasion arabe, plus de trois siècles s'étaient écoulés; qu'étaient devenus pendant cette période les citoyens de Saldæ? Si nous devons ajouter foi à la légende que nous avons rapportée plus haut, ils auraient reçu parmi eux leurs frères chrétiens de Constantine, de Setif et autres, fuyant devant le flot de l'invasion arabe. Ce noyau de population, d'origines diverses, était assez considérable pour que les Arabes conquérants lui donnassent le nom de Bękaïa, — le *restant,* les *survivants.*

Abandonnés de l'Europe, ne pouvant plus peut-être communiquer avec elle par mer, ces *survivants,* comme on les appelait, restaient réduits à leurs propres ressources; dès lors, toute relation avec l'extérieur étant anéantie, la nécessité dut leur imposer l'obligation de s'assimiler au peuple berbère qui les entourait. Cette fusion des deux races était cimentée par un même sentiment d'indépendance, et, qui le sait, par une communauté de croyance religieuse, ce qui est encore possible, puisque, du temps de Firmus, les montagnards du Jurjura professaient le christianisme (1). D'après la tradition locale, confirmée par plusieurs documents authentiques que nous aurons le soin de reproduire textuellement, nous pourrons suivre longtemps encore la trace de ce restant de population chrétienne. Quant à la ville elle-même, l'antique Saldæ, elle dut rester étrangère aux événements qui survinrent dans la région accessible aux Arabes. A la suite de tremblements de terre, peut-être d'un événement partiel dont la tradition locale n'a conservé aucun souvenir, tel qu'une descente de corsaires arabes qui l'auraient pillée, ou bien encore l'œuvre du temps s'accomplissant sans que la main de l'homme en réparât les dégâts (2), — hypothèse qui me paraît la plus admissible, car il est dans la nature humaine de ne plus s'intéresser à ce qu'on est exposé à perdre; — toujours est-il que les monuments de Saldæ tombèrent en ruines et que, sur ces ruines le prince En-Nacer vint ensuite fonder

(1) Ammien Marcellin.

(2) La tradition locale prétend, à tort ou à raison, que la ville de Bougie a été renversée sept fois par les tremblements de terre ou les dévastations de l'ennemi.

Bougie, capitale d'un royaume berbère, qui brilla d'un certain éclat sur la côte d'Afrique.

Avant de nous engager dans le récit des événements multiples qui marquèrent les phases de ce royaume, il convient d'indiquer d'abord le nom des diverses dynasties qui, tour à tour, y occupèrent le pouvoir.

En 335 (946 de J.-C.), la dynastie de Ziri ben Menad est investie du commandement des Berbères Sanhadja.

En-Nacer, chef de la branche des Sanhadja Hammadites, fonde Bougie en 460 (1067) et en fait sa capitale.

Abd el-Moumen, souverain des Almohades, s'empare de cette ville en 546 (1152) et renverse les Hammadites.

En 626 (1228), Abou Zakaria Ier, le Hafside, se fait reconnaître souverain. Sous la dynastie Hafside, Bougie demeure le chef-lieu d'une principauté dépendant du gouvernement de Tunis et appartenant, à titre d'apanage, au fils de l'émir.

Au quatorzième siècle, commence une longue série de luttes entre les trois dynasties des Beni Merin, de Fès, des Beni Zeïan, de Tlemsen, et des Hafsides, de Tunis; luttes dont le résultat devait être la décadence progressive des peuples africains. Durant ces longues et sanglantes collisions, Bougie, située au centre de ce vaste champ de bataille, est tour à tour la proie de l'un des partis (1).

Au moment du débarquement des Espagnols, en 1509, un prince de la famille Hafside gouvernait encore Bougie.

Les Sanhadja, d'après Ibn Khaldoun, étaient une des tribus berbères, les plus considérables par leur nombre,

(1) Carette. *Exploration scientifique.*

et formaient la majeure partie de la population du Moghreb. Chaque montagne, chaque plaine de cette région, renferme, dit-il, une peuplade Sanhadjienne; c'en est au point que bien des personnes les regardent comme formant le tiers de toute la race berbère. Leur chef, Ziri ben Menad, fonda la principauté d'Achir (1).

En 335 de l'hégire (946 de J.-C.), le khalife Mansour, successeur d'El-Kaïm, quitta sa résidence de Kaïrouan, pour s'avancer à la poursuite de l'infatigable agitateur Abou Yezid. Il devait traverser la principauté d'Achir. Au lieu d'opposer au khalife une résistance que son origine africaine devait faire craindre, Ziri vint pacifiquement à sa rencontre, et lui offrit sa soumission et son concours. Pénétré de reconnaissance pour cette démarche, le khalife le combla d'honneurs et le confirma dans son titre de prince d'Achir et de ses dépendances. Depuis lors, la principauté féodale d'Achir, s'accrut encore des libéralités du souverain (2).

Hammad, descendant de Ziri, fonda, en 378, (1007-8), la ville d'El-Kalâa, sur le flanc méridional d'une montagne voisine de Mcila, nommée Kiana, habitée de nos

(1) Achir, ville fondée dans le Kef el-Akhdar, à 100 kilomètres environ au sud d'Alger. Berbrugger.

(2) Le chroniqueur Ibn Hammad entre dans de très grands détails sur cette alliance du khalife arabe avec le prince berbère. M. Cherbonneau, le savant orientaliste, a publié dans le *Journal asiatique* (n° 15 de l'année 1853), la traduction d'un chapitre relatif à cet événement. Ziri, comblé d'honneurs et de cadeaux par le khalife, lui prêta son concours pour combattre les partisans d'Abou Yezid. Cet agitateur, battu dans plusieurs rencontres, s'était réfugié dans la montagne de la Kiana (le djebel Aïad, au nord de Mcila). Les troupes arabes et berbères gravirent cette montagne et prirent Abou Yezid vivant.

jours par la tribu arabe des Aïad. Il peupla cette ville qu'il entoura de murs, après y avoir construit plusieurs mosquées, caravanserails et autres édifices publics. La Kalâa atteignit bientôt une haute prospérité; sa population s'accrut rapidement, et les artisans, ainsi que les étudiants, s'y rendirent en foule, des pays les plus éloignés et des extrémités de l'empire. Cette affluence de voyageurs eut pour cause les grandes ressources que la nouvelle capitale offrait à ceux qui cultivaient les sciences, le commerce et les arts. Le royaume Hammadite comprenait la province de Constantine et celle d'Alger, c'est-à-dire à peu près les trois quarts de l'Algérie actuelle ; il devait s'étendre depuis le méridien de La Calle, jusqu'à celui de Ténès (1).

Les papes, conservant les anciennes dénominations de l'époque romaine, donnaient aux princes Hammadites, avec lesquels ils eurent des relations très suivies, le titre de Rois de la Mauritanie Setifienne (2).

En l'an 453 (1062-3 de J.-C.), En-Nacer, fils d'Alennas, quatrième successeur de Hammad, son aïeul, arrivait au pouvoir. Ce fut sous son règne que la dynastie hammadite atteignit au faîte de sa puissance. Ce monarque éleva

(1) Carette. *Exploration scientifique.* — Kabilie.

(2) Des pièces en or (de la valeur de 18 fr.) remontant à cette époque et trouvées dans les ruines de la Kalâa, portent ces mots:

Sur une face : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est son prophète.*

Sur l'autre : *L'Émir souverain des Beni Hammad.*

En exergue sont plusieurs mots, parmi lesquels nous n'avons pu lire que le nom de صنهاكة Sanhaka, — les Sanhadja, d'après l'orthographe adoptée. Ces pièces remontent donc au Ve siècle de l'hégire, le XIe de l'ère chrétienne.

des bâtiments magnifiques, fonda plusieurs grandes villes et fit de nombreuses expéditions dans le Moghreb (1).

En-Nacer s'empara de la montagne de Bougie (Bedjaïa) et y fonda une ville à laquelle il donna le nom d'En-Naceria, mais que tout le monde appela Bougie, du nom de la tribu. Il y construisit un palais d'une beauté admirable, qui porta le nom de Château de la Perle (Kasr el-Louloua). Ayant peuplé sa nouvelle capitale, il exempta les habitants de l'impôt et, en l'an 461 (1068-9), il alla s'y établir lui-même (2).

La tradition locale nous a conservé sur ce monarque des souvenirs encore très populaires. Moula en-Nacer, c'est ainsi qu'il est nommé, choisit, en effet, Bougie pour en faire la capitale de ses états; des milliers d'ouvriers se mirent à l'œuvre et construisirent, en quelques mois, l'immense mur d'enceinte flanqué de bastions qui, des bords de la mer, s'élève encore par gradins et va se perdre dans les rochers abruptes du mont Gouraïa (3). Son prolongement suivait les sinuosités de la baie et fermait également la ville du côté de la mer. Au sud-ouest de Bougie, entre la Kasba et notre parc à fourrages, existait un quartier nommé Dar-Senâa, darse, arsenal maritime, chantier de construction de la marine bougiote. De ce point, partait un large môle qui contournait les assises de la Kasba, passait devant l'emplacement de la ville ac-

(1) Ibn Khaldoun.

(2) Ibn Khaldoun.

(3) Pendant que la ville se contruisait, le sultan habitait sous la tente le quartier qui, depuis, a porté le nom de Dar-Nacer, au-delà du fort Clauzel, au pied de la montagne.

tuelle et arrivait enfin à hauteur du fort Abd el-Kader (1).

Nous avons déjà raconté la légende populaire de la prophétie de Sidi Touati, qui révéla à En-Nacer la destinée de sa capitale. Ce qui précède suffirait déjà pour faire apprécier les mérites de ce prince berbère, si, à côté des récits d'Ibn Khaldoun et de la tradition locale, les historiens européens ne nous fournissaient encore des documents précieux sur cette époque.

Une opinion généralement répandue, c'est que les nouveaux conquérants, dans un but de prosélytisme, prescrivaient la conversion immédiate ou l'extermination des peuplades vaincues. Les hommes du Livre (la Bible), les juifs et les chrétiens, ces derniers surtout, pour lesquels les musulmans eurent toujours moins de répulsion, n'eurent qu'à se soumettre à l'impôt. A ces conditions ils gardèrent leurs biens, leur culte, et leur commerce fut longtemps encore toléré. Ce n'est qu'exceptionnellement et à la suite de luttes violentes, que la force fut employée pour les contraindre à abandonner leur croyance ou à s'expatrier.

Jusqu'au XIIIe siècle, plusieurs évêchés, et entre autres ceux de Carthage et d'Hippone, subsistèrent encore; le christianisme n'était pas éteint dans plusieurs villes et parmi les tribus berbères.

Les princes hammadites reçurent, à une époque vraisemblablement assez voisine de la fondation d'El-Kalâa, une colonie nombreuse de chrétiens berbères parmi les tribus qui vinrent peupler leur première capitale et qui continuèrent à l'habiter encore longtemps après la fondation

(1) Il est question de construire un quai qui aurait le même développement, et qui serait d'une grande utilité pour le commerce.

de Bougie. La bonne entente existant entre ces princes et le saint siége donnait une entière sécurité à leurs sujets chrétiens (1). Il y eut même pendant longtemps, et jusqu'au XIIIe siècle, des chrétiens servant dans les armées des princes africains. Des facilités leur étaient données pour la libre pratique de leur culte au milieu des troupes et des populations musulmanes : l'église et les gouvernements chrétiens en permettaient le recrutement en Europe.

Ce qui nous reste de la correspondance pontificale, montre Grégoire VII s'occupant encore plusieurs fois de l'église d'Afrique, et recevant quelques satisfactions de ce pays, malgré la ruine presque entière de son église. — Le Pape avait consacré lui-même un évêque pour l'un de ces rares évêchés. A peine le nouveau prélat était-il retourné en Afrique, que le siége de Bône vint à vaquer.... Au mois de juin 1076, le Pape chargeait l'archevêque de Carthage de se concerter avec le prélat récemment consacré à Rome, pour choisir ensemble un sujet digne de recevoir l'imposition des mains du souverain Pontife, et capable de défendre avec eux les instructions sacrées qui lui seraient données.

Conformément aux instructions de Grégoire VII, l'archevêque de Carthage et son collègue avaient cependant choisi parmi leurs prêtres un candidat à l'ordination épiscopale, en cherchant à répondre autant que possible aux désirs du clergé et du peuple d'Hippone, que cette déférence associait ainsi à l'élection. Le prêtre désigné se nommait Servand. Le roi En-Nacer agréa ce choix, et quand Servand partit pour Rome, il lui remit des lettres

(1) De Mas-Latrie.

et des cadeaux destinés au Pape. Il fit plus : voulant témoigner à Grégoire VII le prix qu'il attachait à son amitié, et l'assurer de ses dispositions favorables pour ceux de ses sujets qui professaient la religion chrétienne, il fit racheter tous les prisonniers chrétiens que l'on trouva dans ses états et les envoya au Souverain Pontife. Il promit de même tous ceux que l'on pourrait découvrir par la suite.

Ces procédés touchèrent extrêmement la cour apostolique et les Romains. Plusieurs patriciens et hauts dignitaires ecclésiastiques voulurent rentrer en relations directes avec l'émir. Ils profitèrent du retour de Servand en Afrique, qui eut lieu en 1076 ou 1077, et envoyèrent avec lui plusieurs messagers chargés de complimenter le roi en leur nom. Le nouvel évêque rapportait, en outre, à En-Nacer une réponse extrêmement gracieuse de Grégoire VII lui même. Cette lettre, d'un caractère plus expansif qu'aucune de celles qui ont été échangées entre les papes et les rois du Moghreb, mérite d'être relue. En voici la teneur toute entière :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Anzir (En-Nacer), roi de la Mauritanie de la province Setifienne, en Afrique, salut et bénédiction apostolique.

» Votre Noblesse nous a écrit cette année pour nous prier de consacrer évêque, suivant les constitutions chrétiennes, le prêtre Servand, ce que nous nous sommes empressé de faire, parce que votre demande était juste. Vous nous avez en même temps envoyé des présents ; vous avez, par déférence pour le bienheureux Pierre, prince des apôtres, et par amour pour nous, racheté les

chrétiens qui étaient captifs chez vous, et promis de racheter ceux que l'on trouverait encore. Dieu, le créateur de toutes choses, sans lequel nous ne pouvons absolument rien, vous a évidemment inspiré cette bonté, et a disposé votre cœur à cet acte généreux. Le Dieu tout puissant, qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'aucun ne périsse, n'approuve, en effet, rien davantage chez nous, que l'amour de nos semblables, après l'amour que nous lui devons, et que l'observation de ce précepte : *Faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fut fait.* Nous devons plus particulièrement que les autres peuples pratiquer cette vertu de la charité, vous et nous, qui, sous des formes différentes, adorons le même Dieu unique, et qui chaque jour louons et vénérons en lui le créateur des siècles et le maître du monde.

» Les nobles de la ville de Rome ayant appris par nous l'acte que Dieu vous a inspiré, admirent l'élévation de votre cœur et publient vos louanges. Deux d'entre eux, nos commensaux les plus habituels, Albéric et Cencius, élevés avec nous dès leur adolescence dans le palais de Rome, désiraient vivement se lier d'amitié et de services réciproques avec vous. Ils seraient heureux de pouvoir vous être agréables en ce pays. Ils vous envoient quelques-uns de leurs hommes, qui vous diront combien leurs maîtres ont de l'estime pour votre expérience et votre grandeur, et combien ils seront satisfaits de vous servir ici. Nous les recommandons à Votre Magnificence, et nous vous demandons pour eux cet amour et ce dévouement que nous aurons toujours pour vous et pour tout ce qui vous concerne. Dieu sait que l'honneur du Dieu tout-puissant inspire l'amitié que nous vous avons vouée, et

combien nous souhaitons votre salut et votre gloire dans cette vie et dans l'autre. Nous le prions du fond du cœur de vous recevoir, après une longue vie, dans le sein de la béatitude du très-saint patriarche Abraham. »

Jamais peut-être, dit M. De Mas-Latrie, pontife romain, n'a plus affectueusement marqué sa sympathie à un prince musulman ; jamais surtout, nous n'avons remarqué qu'un Pape ait exprimé avec cette effusion intime et ces ménagements la croyance commune des musulmans et des chrétiens au même Dieu, unique et immortel, servi et honoré par des cultes respectables quoique divers. Cette invocation d'Abraham, ce soin de rappeler les seuls points qui rapprochent deux mondes religieux si opposés d'ailleurs sur tout le reste, sont bien éloignés du ton général des missives échangées entre les papes et les princes musulmans. Quelques égards qu'ils aient témoigné à des khalifes ou à des émirs, dans les lettres les plus instantes qu'ils leur aient adressées pour demander une faveur ou les en remercier, les souverains pontifes conservent un accent d'autorité, de remontrance ou tout au moins de compassion, que les princes de l'islam prenaient aussi dans leurs missives, mais qui se fait à peine sentir dans les relations d'En-Nacer et de Grégoire VII. L'origine berbère et chrétienne du fils de Hammad et de sa nation, le secret espoir que pouvait donner une pareille descendance, étaient peut-être la cause de ces ménagements. Mais nous n'oserions pas insister sur de semblables conjectures (1).

Le commerce profita toujours de ces relations, dont il

(1) De Mas-Latrie.

était souvent l'agent et qu'il facilitait à son tour. On peut considérer comme une chose certaine que, dans la plupart des cas, le même navire qui portait un envoyé ou une mission apostolique, avait à son bord des marchands et des marchandises. Du temps du sultan En-Nacer, les citoyens des républiques de Gaëte et d'Amalfi, venaient déjà faire du commerce à Bougie.

D'après Ibn Khaldoun, En-Nacer mourut en l'an 481 (1088-9 de J.-C.). La légende ajoute quelques détails assez curieux sur la fin de ce prince. Après que le marabout Sidi Touati lui eut montré Bougie des temps modernes, c'est-à-dire ruinée et presque inhabitée, il en resta vivement impressionné et comme frappé d'aliénation mentale. Renonçant aux honneurs, il abdiqua en faveur de son fils El-Mansour, et à quelque temps de là, disparut pendant la nuit. On fit durant quatre ans les recherches les plus minutieuses pour découvrir sa retraite. Enfin, une barque de pêcheurs aborda un jour, par hasard, l'ilot de Djeribia (1). Les marins bougiotes trouvèrent sur ce rocher un anachorète presque nu et réduit à un état prodigieux de maigreur ; c'était le sultan Moula en-Nacer. Comment avait-il vécu quatre années sur ce roc aride et solitaire ? C'est ce que la légende explique, en ajoutant que chaque fois que En-Nacer plongeait la main dans la mer, un poisson venait s'attacher à chacun de ses doigts.

La nouvelle de cette découverte ne tarda pas à être connue à Bougie. El-Mansour et tous les grands de son

(1) L'îlot que les Arabes nomment Djeribia et que nous avons appelé l'île des Pisans, est situé non loin du littoral, au nord de la montagne du Gouraïa.

empire se rendirent aussitôt en grande pompe et processionnellement à l'îlot de Djeribia pour ramener le sultan fugitif. En-Nacer, inébranlable dans sa résolution, persista dans son isolement et mourut enfin sur son rocher.

Une autre version prétend que les paroles seules du marabout Sidi Touati décidèrent En-Nacer à rentrer dans le monde, et à vivre longtemps encore pour la gloire de l'islamisme. Laissant toujours les rênes de son gouvernement entre les mains de son fils, il serait parti de Bougie avec une armée innombrable et aurait abordé en Espagne, théâtre alors des grandes luttes entre les Andalous (1) et les chrétiens. Ce contingent aurait beaucoup contribué à la conquête de l'Espagne; Moula en-Nacer se serait signalé par de nombreux exploits, *en marchant dans la voie de Dieu,* et aurait enfin donné de nouveaux exemples de son génie organisateur.

Nous avons fidèlement traduit la légende, telle que la donne la tradition locale ; mais le dernier passage renferme une erreur qu'il convient de signaler : En-Nacer, le fondateur de Bougie, n'est jamais passé en Espagne; on le confond ici avec En-Nacer l'almohade, qui se rendit en effet à Séville, vers l'an 1211.

El-Mansour, fils et successeur d'En-Nacer, sortit de la ville d'El-Kalâa en l'an 483 (1090-1) et alla faire sa résidence à Bougie avec ses troupes et sa cour. Il s'éloigna ainsi d'une région où la violence et la tyrannie des Arabes avaient tout ruiné. — L'audace de ces brigands en était venue à un tel point, qu'ils portaient la dévastation dans les environs de la Kalâa, et enlevaient tout ce qui se montrait en dehors de la ville. Ces entreprises leur

(1) Andalous, nom donné par les Arabes aux Maures d'Espagne.

étaient d'autant plus faciles, que leurs montures pouvaient y arriver par des routes toujours praticables. Il en était bien autrement à Bougie; la difficulté des chemins mettait cette ville à l'abri de leurs attaques.

El-Mansour ayant fait de Bougie le siége et le boulevard de son empire, en restaura les palais et éleva les murs de la grande mosquée. Doué, comme son père, d'un esprit créateur et ordonnateur, il se plaisait à fonder des édifices d'utilité publique, à bâtir des palais, à distribuer les eaux dans des parcs et des jardins; aussi l'on peut dire que, par ses soins, le royaume hammadite échangea son organisation nomade contre celle qui résulte de la vie à demeure fixe. Après avoir érigé à la Kalâa le palais du gouvernement, le palais du Fanal et le palais du Salut, il construisit à Bougie ceux de la Perle, d'Amimoun et acheva celui de l'Étoile (1).

Voilà comment l'historien Ibn Khaldoun nous parle des commencements du règne du sultan El-Mansour, fils d'En-Nacer. — Dans une notice arabe, rédigée probablement d'après d'anciennes chroniques locales, et que nous a communiquée un Bougiote, nous trouvons d'autres renseignements sur les travaux exécutés sous le règne d'El-Mansour. Ce prince, y est-il dit, étant en relations amicales avec le souverain du pays de Roum (le Pape), lui demanda des architectes et des ouvriers pour continuer les embellissements de sa capitale. Le Pape lui envoya *onze cents* artisans, experts dans leurs différentes professions.

Du côté de la ville qui fait face au couchant et au midi, ces ouvriers élevèrent d'abord une tour majes-

(1) Ibn Khaldoun.

tueuse que l'on nomma *Chouf er-Riad,* l'observatoire des jardins; cette tour protégeait trois portes, dont la principale, dite *Bab el-Benoud* (la porte des Armées), était monumentale, garnie de grandes lames de fer, et se trouvait encadrée par deux bastions; elle ouvrait du côté des jardins et de l'Oued el-Kebir (1). Au sommet de cette tour existait un appareil à miroirs, correspondant à d'autres semblables, établis sur différentes directions, à l'aide desquels on pouvait correspondre rapidement d'un bout à l'autre de l'empire avec toutes les villes, telles que Constantine, Tunis, El-Kalâa. Pendant la nuit, les signaux se faisaient avec des feux disposés d'une manière convenue; c'est pour cela que la tour du Chouf er-Riad fut également nommée *el-Menara,* la *Tour des feux* (2).

Le prince fit construire *le Château Amimoun, le palais de l'Étoile,* et acheva celui de *la Perle* commencé par son père. En exécutant ces différents travaux, les ouvriers trouvèrent, dans les ruines d'une ancienne église chrétienne, deux colonnes monolithes d'une pierre extrême-

(1) C'était la porte existant encore aujourd'hui sous le nom de Bab el-Fouka. Elle est, en effet, garnie, à droite et à gauche, de deux tourelles servant à en défendre les abords.

(2) Le prince arlabite, Ibrahim, qui régnait en Afrique au III[e] siècle de l'hégire, avait déjà établi un vaste système télégraphique dont il se servait pour être informé, en peu de temps, des faits importants qui pouvaient surgir sur un point éloigné de ses états et pour y transmettre ses ordres avec rapidité. Plusieurs milliers de tours furent construites, par ses soins, le long du littoral, depuis la frontière de l'Égypte jusqu'à l'Océan, et du haut de ces tours, des feux allumés pendant la nuit servaient à la fois et de moyens télégraphiques et de phares pour les navires qui se trouvaient près des côtes. C'étaient, en outre, de vigilantes sentinelles en cas de débarquement d'un ennemi.

ment rare, et on assure qu'à cette nouvelle, le Pape offrit de les acheter pour une somme considérable; mais El-Mansour refusa de les céder, préférant les employer à l'ornementation du palais de la Perle. Tous ceux qui ont vu ces deux colonnes affirment n'en connaître de pareilles nulle part dans l'univers.

La grande mosquée royale, située à côté du palais de la Perle, était un monument des plus remarquables. Son minaret avait soixante coudées de haut, sur vingt coudées de large à la base. On y entrait par une grande porte qu'encadraient des plaques de marbre, revêtues d'inscriptions artistement sculptées. Le vaisseau de la mosquée, soutenu par trente-deux colonnes de marbre, avait 220 coudées de long sur 150 de large. Sa façade était ornée de dix-sept portiques; une immense coupole la surmontait. L'intérieur était tout pavé de marbre. Autour des murs latéraux, couverts de faïences émaillées, couraient deux cordons sur lesquels étaient gravés des versets du Koran. Rien de comparable ne se voyait ailleurs. Le temple sacré avait, en outre, vingt-deux petites portes, dont une particulière, ouvrant dans l'enceinte réservée aux femmes, était placée sous la surveillance d'un vieillard.

La huitième année de son règne, le sultan El-Mansour fit élever un grand mur pour enceindre le jardin dit Er-Rafâ, situé au-dessous du palais de l'Étoile, afin que les regards indiscrets ne vissent pas les femmes du harem qui allaient s'y divertir. — Ce jardin était arrosé par les eaux de vastes citernes qu'alimentaient celles du djebel Zan, amenées par des aqueducs (1).

(1) Les eaux, amenées par les aqueducs pour alimenter Bougie, venaient

Le jardin d'Er-Rafâ était couvert d'arbres de toutes sortes : palmiers, grenadiers , jujubiers, orangers et autres, à fruits succulents ; on y voyait également des arbustes à fleurs, tels que, le cassier, le rosier, le jasmin (1).

Le sultan El-Mansour avait l'habitude d'aller s'asseoir sur la plate-forme de Bab el-Benoud ; de là, sa vue s'étendait sur les jardins et il observait, en outre, tous ceux qui entraient ou sortaient de la ville.

Les constructions de Bougie surpassaient tout ce qui avait été fait précédemment dans les autres villes ; devenue capitale de l'empire hammadite, de nombreux habitants arrivèrent de tous côtés pour s'y fixer. Si la ville de Bougie était la plus belle du monde, à cause de ses nombreux palais et de ses merveilleux édifices, la réputation de science dont jouissaient ses gens de lettres n'en était pas moins répandue. Un savant de Bougie, passant à Bagdad, répondit en ces termes à ceux qui l'interrogaient sur sa patrie :

« Bagdad, le Caire et toutes les villes de l'orient, sont aujourd'hui éclipsées ;

» Il n'en est aucune qui soit comparable à En-Naceria ;

» Qui jouisse, à la fois, comme elle, des agréments de la mer, de la terre et des eaux de nombreuses sources.

de la montagne de Toudja, et non du djebel Zan, qui est éloigné du double.

(1) La tradition locale prétend que la ville était percée de cinq grandes rues, bordées de plantations de palmiers, que le prince fit apporter des oasis du Zab.

» Son fleuve ressemble à un serpent d'argent par ses ondulations.

» On est heureux d'y vivre.

» Si tu regardes la campagne, tu la vois émaillée de verdure, de fleurs et de fruits.

» Si tu considères la mer, tu es charmé de l'aspect des vagues qui se poussent l'une l'autre pour venir la baigner.

» O! vous, qui demandez la description de cette ville, souhaitez que Dieu y fixe le séjour de vos familles et de vos enfants. »

La ville n'avait pas cent ans d'existence, qu'Edrisi parlait ainsi de sa richesse et de l'étendue de ses relations :

« De nos jours, Bedjaïa fait partie de l'Afrique moyenne, et est la capitale des Beni-Hammad. Les vaisseaux y abordent, les caravanes y viennent et c'est un entrepôt de marchandises. Ses habitants sont riches et plus habiles, dans divers arts et métiers, qu'on ne l'est généralement ailleurs, en sorte que le commerce y est florissant. Les marchands de cette ville sont en relations avec ceux de l'Afrique occidentale, ainsi qu'avec ceux du Sahara et de l'Orient ; on y entrepose beaucoup de marchandises de toute espèce. Autour de la ville, sont des plaines cultivées, où l'on recueille du blé, de l'orge et des fruits en abondance. On y construit de gros bâtiments, des navires et des galères, car les montagnes et les vallées environnantes sont très-boisées et produisent de la résine et du goudron d'excellente qualité..... On y trouve des fruits, d'excellents comestibles à prix mo-

diques et une grande variété de viandes. Dans ce pays, le bétail et les troupeaux réussissent à merveille, et les récoltes sont tellement abondantes, qu'en temps ordinaire elles excèdent les besoins des consommateurs et qu'elles suffisent dans les années de stérilité. Les habitants de Bougie se livrent à l'exploitation des mines de fer, qui donnent de très-bon minerai. En un mot, la ville est très industrieuse...., c'est un centre de communications. »

L'étude des sciences était aussi en grand honneur à Bougie. Les savants de cette ville imitèrent le mouvement artistique et littéraire qui se produisait à Bagdad, et s'efforcèrent de rivaliser avec eux. Cette émulation fit de Bougie un foyer de lumière et d'érudition, où, pendant longtemps, la jeunesse musulmane vint puiser les connaissances les plus variées. Le manuscrit arabe ayant pour titre : *Galerie des littérateurs de Bougie,* traduit par le savant professeur Cherbonneau, est un ouvrage précieux au point de vue de la littérature africaine. Il renferme une série de biographies des docteurs les plus célèbres, qui nous font connaître la tendance des esprits à l'époque de la plus grande splendeur de Bougie. Médecins, jurisconsultes, historiens, poètes, littérateurs, les uns venus d'Espagne, les autres de l'Orient, semblent s'être donné rendez-vous dans cette ville.

Au nombre des savants et des saints personnages qui vécurent à Bougie, on cite entre autres l'ouali Sidi Boumedin, natif de Séville, dans l'Andalousie, dont le tombeau est encore à Tlemsen l'objet d'un grand respect. Voici ce que M. Brosselard dit à son sujet :

« Sidi Boumedin voyageait beaucoup. Comme sa réputation était considérable, toutes les villes importantes se

le disputaient. Il professa successivement à Bagdad, à Séville, à Cordoue, à Bougie. Il s'établit définitivement dans cette dernière ville, où la science était alors en grand honneur et que, pour cette raison, il préférait à toute autre; son séjour est enchanteur, disait-il, et contribue à nous faire rechercher la jouissance des choses licites. » Des savants de tous les pays venaient le voir et le consulter dans cette résidence. « Il se plaisait, dit son biographe, à leur dévoiler les mystères de l'avenir. Ses connaissances en jurisprudence n'étaient pas moins approfondies que celles qu'il possédait en théologie. Il était capable de résoudre immédiatement les questions de droit les plus ardues et les plus subtiles (1).

Ibn Khaldoun nous apprend qu'El-Mansour fut tiré de ses occupations favorites par des révoltes intérieures, qui l'obligèrent souvent à mettre des troupes en campagne et à prendre lui-même les armes. A peine fut-il monté sur le trône que son oncle Belbar, auquel avait été confié le gouvernement de Constantine, forma le projet de se rendre indépendant. Une expédition dirigée de ce côté fit perdre au prince révolté sa ville et sa liberté. Le successeur de Belbar se révolta à son tour; il fallut partir de nouveau, et le calme ne se rétablit qu'après la prise de Constantine, de Bône, et la mort du chef des rebelles. La dynastie Hammadite s'était alliée par des mariages aux Beni Ouemannou, famille unie et puissante qui exerçait alors le commandement suprême chez les Zenata, tribu dont elle faisait partie. En-Nacer avait épousé une sœur de Makhoukh, chef de cette maison, et El-Mansour en avait épousé une autre. Ces alliances ne purent em-

(1) Voir Sidi Boumedin, par M. Brosselard, *Revue Africaine*, t. 4, p. 1.

pêcher la guerre d'éclater entre les Sanhadja et les Zenata; El-Mansour marcha contre son beau-frère, essuya une défaite et rentra à Bougie. La colère qu'il en éprouva fut si grande, qu'il tua sa femme parce qu'elle était la sœur de son adversaire. Ce forfait confirma davantage la haine que Makhoukh lui portait; rempli d'indignation, il embrassa le parti des Almoravides, émirs de Tlemsen, et les poussa à envahir le territoire Sanhadjien. Cet événement fut un des motifs qui décidèrent El-Mansour à marcher sur Tlemsen. Ayant appelé sous ses drapeaux toute la population Sanhadjienne, et s'étant assuré l'appui des Arabes, il se porta sur Tlemsen l'an 496 (1102-3) à la tête de vingt mille hommes, et fit essuyer une terrible défaite à Tachefin, souverain de cette ville. L'armée d'El-Mansour avait déjà commencé à saccager Tlemsen, quand Haoua, la femme de Tachefin, sortit au devant de lui et implora sa miséricorde, en faisant valoir les liens de parenté qui existaient entre les deux nations Sanhadjiennes. Profondément touché de la démarche de cette dame, le vainqueur l'accueillit de la manière la plus honorable, épargna la ville et reprit, la même matinée, le chemin de sa capitale El-Kalâa.

Rentré à Bougie, il attaqua les tribus qui en occupaient les environs, et leur fit éprouver tant de pertes, qu'elles se jetèrent dans le Beni Amran, le Beni Tazrout, le Mansouria, le Sahridj, le Nador, le Hadjer el-Maëz et autres montagnes presque inabordables (1). Jusqu'alors

(1) Toutes ces montagnes, dont quelques-unes conservent de nos jours les mêmes noms, sont situées non loin de Bougie, et habitées par des tribus berbères animées, alors comme de tout temps, du sentiment le plus prononcé pour l'indépendance.

les souverains Hammadites avaient attaqué ces tribus sans pouvoir les soumettre. Par des entreprises de cette nature, El-Mansour parvint à maintenir son autorité et à raffermir sa puissance.

La mort d'El-Mansour eut lieu en 498 (1104-5).

Badis, fils et successeur d'El-Mansour, mourut dans la première année de son règne. Il fut remplacé au pouvoir par son frère El-Aziz, et ce monarque jouit d'un règne long et tranquille. Il se plaisait à faire venir des savants chez lui, pour les entendre discuter des questions scientifiques.

Sous le gouvernement d'El-Aziz, les Arabes envahirent le territoire d'El-Kalâa, au moment où l'on s'y attendait le moins, et ne s'en éloignèrent qu'après avoir saccagé tous les environs et forcé la garnison à s'enfermer dans la ville. Quand cette nouvelle fut connue à Bougie, El-Aziz fit partir un corps de troupes et un convoi d'approvisionnements sous la conduite de son fils Yahïa. L'arrivée de cette armée à El-Kalâa mit fin au désordre, et obligea les émirs arabes à solliciter leur grâce.

Nous avons vu plus haut que, lors de la fondation de la Kalâa des Beni Hammad, en l'an 1004 de notre ère, une colonie nombreuse de chrétiens était venue s'y fixer. Sous le règne d'El-Aziz, en 1114, disent les documents européens (1), ces chrétiens, tous africains et berbères, avaient encore à la Kalâa une église dédiée à la Vierge Marie. Leur évêque habitait une maison voisine de l'église. C'est le dernier prélat indigène dont nous puissions constater l'existence ; et déjà la population, peut-être ses propres fidèles, qu'envahissait d'année en année l'influence du langage et des habitudes arabes, le désignaient sous

(1) De Mas-Latrie.

le nom musulman de *khalife*. Pierre Diacre conserve même cette dénomination, en rappelant les circonstances miraculeuses de la mort du bienheureux Azzon, moine du mont Cassin. En cette année 1114, des moines du mont Cassin, revenant de Sardaigne en Italie, tombèrent entre les mains des pirates et furent conduits en Afrique. Peu de temps après, une tempête ayant poussé sur les côtes de Sicile les moines que l'abbé renvoyait en Afrique pour racheter leurs frères, le Comte Roger, jaloux de rendre hommage au glorieux père Benoît, dit Pierre Diacre, s'empressa d'envoyer ses propres messagers au roi de la ville de *Calama,* que les Sarrasins appelaient Alchila (1). Ce roi, qui accéda d'ailleurs à toutes les demandes du comte Roger, était El-Aziz, sultan de Bougie, arrière petit-fils d'En-Nacer.

Le pieux auteur de la chronique du mont Cassin, n'a garde de négliger cette occasion de célébrer la gloire de sa maison et les mérites de ses frères. Il accorde, en attendant sa béatification etcomme un moyen d'y parvenir, l'honneur des miracles nombreux à Azzon, doyen de l'abbaye, l'un des moines vendus par les pirates, mort durant sa captivité et inhumé à El-Kalâa, devant l'autel principal de l'église de Sainte Marie.

Un soir, dit-il, tandis que la lune brillait dans le ciel, un indigène non chrétien, passant devant l'église, fut

(1) Calama est ici pour Kalâa Hammad. Les princes de la dynastie Hammadite que le pape Grégoire VII qualifiait du titre de rois de la Mauritanie Setifienne étaient encore désignés en Italie, au douzième siècle, comme rois d'El-Kalâa, où ils devaient résider souvent, bien qu'ils eussent transféré le siége principal de leur administration avec leurs trésors dans la nouvelle capitale de Bougie, dès l'an 1090. (De Mas-Latrie).

tout surpris de voir le vertueux doyen du mont Cassin, qu'il avait connu sans doute de son vivant, assis au pied de la porte, lisant paisiblement un livre ouvert devant lui. Il prévint anssitôt d'autres Sarrasins : « Venez, accourez, leur dit-il, vous savez ce prêtre des chrétiens qui est mort ce mois-ci ; venez le voir lui même assis au seuil de l'église. On s'empresse : la vision avait disparu. Une autre nuit, la lampe placée devant l'autel, au-dessus du lieu où le corps d'Azzon avait été déposé, et que l'on avait soin d'éteindre tous les soirs, se ralluma d'elle même, et depuis, le phénomène se renouvela toutes les nuits, bien que l'on eut mis de l'eau à la place de l'huile. Le roi fit fermer et surveiller l'église. Le miracle ne cessa pas. De la maison du *khalife* des chrétiens, contiguë à leur église, l'émir vit lui même, un jour, une étoile descendre sur la lampe et l'enflammer. Frappé de ces prodiges, il fit rouvrir l'église des chrétiens.

Ce fut encore sous le règne d'El-Aziz, en l'an 512 (1118-9), que le mehedi des Almohades, Ibn Toumert, dont les disciples devaient plus tard devenir les souverains de l'Afrique occidentale, passa à Bougie en revenant de l'Orient. Il joua dans cette ville son rôle de réformateur d'abus; il vit le souverain El-Aziz entouré de tous les délices de la vie, et ne put s'empêcher d'adresser à cet émir et à ses officiers les réprimandes les plus sévères. Ayant un jour essayé d'empêcher certaines irrégularités dont il fut scandalisé en parcourant les rues de la ville, il excita une grande émeute parmi la populace (1). Le sultan en éprouva un tel mécontentement, qu'il tint conseil avec ses ministres, au sujet du réformateur. Celui-ci

(1) Il brisa partout les amphores de vin et les instruments de musique.

devina le danger et courut se réfugier à Mellala (1), endroit situé à un parasange de Bougie. Les Beni Ouriagol, puissante tribu Sanhadjienne qui occupait cette localité, le prirent sous leur protection et préférèrent encourir la colère du sultan que de lui livrer leur hôte. Il était encore là, quand il rencontra, pour la première fois, Abd el-Moumen, le même qu'il devait nommer plus tard chef des Almohades. Ce jeune homme allait en pélerinage avec son oncle ; mais il plut tant à Ibn Toumert par son savoir, que ce docteur le garda auprès de lui et en fit son élève (2).

Yahïa, fils et successeur d'El-Aziz, monta sur le trône en 512 (1121-5) ; d'un caractère mou et efféminé, il jouit pourtant d'un long règne. Dominé par les femmes et entraîné par l'amour de la chasse, il ne songea qu'à s'amuser, pendant que l'empire tombait en dissolution et que les tribus Sanhadjiennes s'éteignaient successivement autour de lui. En l'an 543 (1148-9), il se rendit à la Kalâa pour y faire des perquisitions et en emporter tous les objets de valeur qui y restaient encore.

Son général, Motarref, marcha par son ordre contre la ville saharienne de Touzer qui s'était révoltée, et l'emporta de vive force. Dans une seconde expédition, Motarref s'empara de Tunis et mit le siége devant El-Méhédïa, sur l'annonce que Roger, roi de Sicile, avait traité avec

(1) Mellala est encore de nos jours un petit village de la tribu des Beni bou Msaoud, sur la rive gauche de la Soumam, à quatre lieues de Bougie.

(2) Ailleurs, Ibn Khaldoun dit qu'Abd el-Moumen, porteur d'une missive de ses condisciples de Tlemsen, vint inviter Ibn Toumert à se rendre parmi eux.

l'émir de cette ville, ce qui était vrai. Les gens de Méhédïa avaient écrit au sultan de Bougie, Yahïa, pour l'entraîner à marcher sur leur ville, qu'ils s'engageaient à lui livrer. Il les crut et envoya des troupes par terre et des bâtiments par mer, sous les ordres de Motarref. La vigoureuse résistance que cette place lui opposa le fit renoncer à sa tentative et reprendre le chemin de Bougie.

L'historien El-Kaïrouani assure que la retraite de l'armée de Bougie fut motivée par l'arrivée devant El-Méhédïa d'une flotte chrétienne, que Roger, roi de Sicile, envoyait à son secours. Du reste, quelques années plus tard, en 537 (1142), la flotte du roi Roger, faisant voile vers les états hammadites, vint prendre et saccager Gigelli qui appartenait au sultan de Bougie, se vengeant ainsi du secours que celui-ci avait porté à El-Méhédïa.

En 1136, le chroniqueur officiel de la république de Gênes annonce une invasion de la capitale des Hammadites. « Cette année, dit simplement Caffaro, sans donner d'ailleurs ni la cause, ni le prétexte de l'agression, douze galères génoises cinglèrent sur Bougie, y prirent une grande et riche galère, et revinrent en emmenant beaucoup de Sarrasins, entre autres *Polphet,* frère de *Matarasse.* Chaque galère retira un grand profit de la vente du navire (1). »

Cependant le Méhédi Ibn Toumert et son élève favori, Abd el-Moumen, que nous avons laissés à Mellala, auprès de Bougie, prirent la route du Moghreb et se ren-

(1) Caffaro, *Annales Génoises*. De Mas-Latrie. L'individu que l'écrivain génois nomme Matarasse est peut-être Motarref, général du sultan Yahïa, qui s'empara de Tunis en 1148. Quant au nom de Polphet, il est trop défiguré pour que nous cherchions à le reconstituer.

dirent à Tlemsen, puis à Maroc, où le Méhédi recommença son rôle de réformateur. Plusieurs tribus se rallièrent à sa cause et lui prêtèrent le serment de fidélité. C'est alors qu'Ibn Toumert prit le titre de Méhédi (*celui qui dirige*), et donna à ses partisans le nom de Mowahedin (Almohades, *unitaires*). Trois ans plus tard, la doctrine de Méhédi avait fait des progrès immenses ; son armée se composait de quarante mille fantassins et de quatre cents cavaliers avec lesquels il parcourait le pays, battant ses ennemis dans toutes les rencontres.

En l'an 522 (1128), le Méhédi mourut après avoir légué l'autorité souveraine à son principal disciple, Abd el-Moumen. Celui-ci prit le commandement des Almohades en l'an 524 (1130), et entreprit aussitôt une série d'expéditions lointaines. Les Berbères accoururent en troupes de toutes les parties du Moghreb, afin d'embrasser la cause des Almohades et de se soustraire à la domination des Almoravides. — Les armées d'Abd el-Moumen s'emparèrent successivement de Tlemsen, de Fez, de Maroc et d'autres villes de moindre importance. Sorti de Maroc vers la fin de l'an 546 (mars 1152), sous prétexte d'aller combattre les chrétiens, il se rendit à Ceuta, et quand il eut reconnu que les affaires d'Espagne marchaient à son gré, il prit la route de Bougie.

L'armée de Yahïa, sultan de Bougie, essayant de lui barrer le passage, éprouva une défaite qui entraîna la chute de la ville. Yahïa eut à peine le temps de s'embarquer avec ses trésors dans deux navires qu'il tenait toujours prêts en cas de revers, et alla prendre terre à Bône, d'où il se rendit à Constantine, ville qu'il remit plus tard à Abd el-Moumen. Ayant ainsi mérité la clé-

mence du vainqueur, il obtint l'autorisation d'aller vivre à Maroc, sous la protection et aux frais du gouvernement almohade. Ce fut dans cette ville qu'il finit ses jours.

Sur ces entrefaites, les Almohades prirent d'assaut El-Kalâa, et la détruisirent de fond en comble.

Dix-huit mille cadavres, dit-on, attestèrent la fureur des vainqueurs.

On ne sait quel fut alors le sort de la population chrétienne d'El-Kalâa. Nous ignorons si la ville de Bougie, qui était si hospitalière pour les marchands chrétiens venus de l'étranger, abrita l'évêque d'El-Kalâa. L'Espagnol Marmol, qui publiait au XVIe siècle les notes recueillies pendant son esclavage en Afrique, disait :

« La rivière de Bougie passe sur la pente de la montagne, dont les habitants se vantent d'être chrétiens d'origine et sont fort ennemis des Arabes. D'ailleurs, par un ancien usage, ils se font une croix à la joue ou à la main, sans autre raison, à ce qu'ils pensent, que de marquer leur origine. »

Faut-il croire que ces individus soient réellement les descendants des anciennes populations chrétiennes? C'est possible, et je dois même signaler quelques traditions que j'ai recueillies dans le pays de Bougie, de la bouche de ceux qui se disent être fils de Romains ou chrétiens, ce qui, pour eux, est synonyme :

1° Les *Aït Ali ou Rouma,* dans la tribu des *Oulad Abd el-Djebbar,* sur la rive droite de l'*Oued Soumam ;* tous les habitants de cette fraction, — qui se compose de trois villages, — sont très-fiers et très-jaloux d'une origine qui les fait descendre, assurent-ils, des anciens possesseurs de Bougie *(Saldæ).* Ils appuient leurs prétentions sur

l'analogie même du nom de leur fraction, et sur la réputation de bravoure qu'ils ont su mériter pendant les guerres intestines et même en combattant contre nous;

2° Le village d'*Irzer el-Kobla,* dans la fraction des Aït Ferguenis, chez les Beni Immel. Ses habitants affirment aussi descendre des chrétiens chassés de Tiklat (ancienne Tubusuptus). Les Aït Ferguenis sont également réputés très-braves.

Je laisse aux physiologistes l'étude de la race à laquelle appartiennent ces diverses familles ; en tenant compte des mélanges et des croisements successifs qui ont dû s'opérer depuis tant de siècles, ils arriveront peut-être à préciser l'origine qu'elles s'attribuent. Je dirai seulement que leur type prédominant est celui-ci : taille moyenne, peau blanche, tête de forme allongée, poil, barbe et cheveux blonds et même rouges. — Leurs femmes portent en outre au front, au menton ou aux bras, des tatouages bleuâtres ayant identiquement la forme d'une croix.

L'honneur de prendre rang parmi la nation dominatrice, l'avantage de se soustraire aux vexations, l'attrait de la nouvelle religion, simple et grossière, durent détacher ces populations des croyances et des pratiques chrétiennes (1).

A la nouvelle de la prise d'El-Kalâa, les Arabes de l'Ifrikia se rassemblèrent aux environs des ruines de l'an-

(1) En l'an 1512, le 30 juillet, le pape Jules II autorisait le P. Christophe Radeneles, nommé, par lettre de ce jour, évêque de Constantine, à ne pas se rendre dans son diocèse et à résider dans le diocèse de Brême, à cause du danger qu'offrait alors le séjour en Afrique. Cela démontre qu'à cette époque la liberté du culte chrétien, dans les états barbaresques, n'était plus tolérée.

cienne Sitifis, après avoir pris l'engagement de soutenir leur roi Yahïa. Abd Allah, fils d'Abd el-Moumen, obtint de son père un corps de renfort et marcha à leur rencontre. Les deux partis en vinrent aux mains, près de Setif, et continuèrent à se battre pendant trois jours. Mais enfin les Arabes reculèrent en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde, et ils laissèrent leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants au pouvoir des Almohades.

El-Areth, fils d'El-Aziz et seigneur de Bône, s'enfuit en Sicile et, ayant obtenu quelques secours du seigneur de cette île, il revint prendre possession de la ville qu'il avait abandonnée. Plus tard, il tomba au pouvoir des Almohades et mourut dans les tourments. Avec lui s'éteignit la dynastie hammadite.

Abd el-Moumen, le nouveau conquérant, donna le gouvernement de Bougie à son quatrième fils, Abou Mohammed.

En 1160 ou 61, les Génois renouvelaient leurs traités de commerce avec le sultan Abd-el-Moumen. Ce pacte assurait, dans toute l'étendue des terres et des mers de l'empire almohade, la liberté des personnes et des transactions aux sujets et aux protégés de la république. Le traité fixa à huit pour cent les droits à percevoir sur les importations génoises pour tout le Moghreb, à l'exception du port de Bougie, où le tarif était élevé à dix pour cent, attendu que le quart du droit perçu à Bougie devait faire retour à la république de Gênes. Cette réserve se réfère évidemment à des conventions antérieures, qui avaient dû régler les conditions du commerce des Génois à Bougie, et qui remontaient peut-être au temps des souverains hammadites.

Le 6 mai 1166, un des consuls de la république de Pise, Cocco Griffi, se rendit auprès du sultan l'émir El-Moumenin Abou Yacoub, fils d'Abd-el-Moumen. En négociant un traité avec le sultan, il devait aussi veiller au sauvetage et au rapatriement d'une galère pisane qui, poussée par la tempête jusque sur la côte de Gigelli, avait perdu ses gens, tous massacrés ou conduits dans les prisons de Bougie. Sur ces faits de violence, dont les traités postérieurs eurent toujours pour objet de prévenir le retour, Cocco Griffi paraît avoir obtenu pleine satisfaction. Il eut aussi à se louer de ses négociations de paix et de commerce avec les quatre villes de Ceuta, Oran, Bougie et Tunis. En aucun autre lieu, ils ne devaient aborder, si ce n'est pour chercher un abri momentané au milieu d'une tempête (1).

Le gouvernement de la ville de Bougie continuait, cependant, à être confié à des princes de la famille d'Abd el-Moumen. L'un d'eux restaura le Refia et le Bedia, jardins dont les Hammadites avaient orné la ville de Bougie, et qui étaient tombés en ruines.

En 581 (1183), Ali Ibn Ghanïa, à la tête des Almoravides maïorcains, réussit à surprendre Bougie et à s'en emparer. Il étendait déjà son autorité vers Alger, la Kalâa et Constantine, quand Yousof el-Mansour, petit-fils et successeur d'Abd el-Moumen, informé de cette agression, expédia des troupes qui forcèrent Ibn Ghania à s'éloigner vers le sud (2).

Les Hafsites allaient, à ce moment, s'emparer du pou-

(1) De Mas-Latrie.

(2) Les fils et successeurs d'Abd el-Moumen furent Abou Yakoub, Yousof, Yakoub el-Mansour, En-Nacer, Mostancer el-Mamoun.

voir. Abou Hafes, chef de la tribu berbère des Hintata, fut le premier qui prêta le serment de fidélité au méhédi, et, par son exemple, entraîna d'autres personnages marquants. Ce fut ainsi qu'il devint un des intimes du méhédi. Il prenait rang immédiatement après Abd el-Moumen. Pendant le règne de ce dernier, toutes les affaires importantes se réglaient d'après l'avis d'Abou Hafes.

Abou Zakaria Ier, petit-fils d'Abou Hafes, mécontent de la conduite que tenaient au Maroc les successeurs d'Abd el-Moumen, se rendit maître de Tunis en 625 (juin 1228), et se déclara indépendant. C'est à partir de cette époque, que Bougie passa sous la domination des Hafsites.

Après avoir répudié la souveraineté de la famille Abd el-Moumen, l'émir Abou Zakaria s'empara de Bougie et y installa, en qualité de gouverneur, son fils, l'émir Abou Yahia Zakaria, en lui accordant, en même temps, le gouvernement de toutes les localités qui dépendaient de cette ville, telles qu'Alger, Constantine, Bône et le Zab (1).

En 647 (1249), l'émir Abou Zakaria Ier mourut à Bône ; son fils, l'émir Abou Abd Allah, lui succéda sous le titre d'El-Mostancer Billah (*qui cherche la victoire avec l'aide de Dieu*). Sous son règne, en 1270, le roi de France Saint-Louis, fit une expédition contre Tunis. Des officiers, envoyés par le sultan El-Mostancer dans les provinces de l'empire, lui amenèrent de nombreux renforts pour repousser les chrétiens. Abou Hilal, qui était à cette époque gouverneur de Bougie, arriva à la tête d'une armée composée d'Arabes nomades et de Berbères. De retour de Tunis, le même Abou Hilal partit de Bougie, marcha contre

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 329.

Alger qui s'était révolté, et l'assiégea sans succès pendant l'espace d'un an. Ayant alors repris la route de Bougie, il mourut à son camp. Le sultan s'étant décidé à renouveler ses tentatives, y envoya une autre armée l'année suivante et y expédia sa flotte en même temps. La ville d'Alger se trouva bientôt ainsi étroitement bloquée par terre et par mer, et fut emportée d'assaut.

Mohammed, fils de Abou Hilal, avait succédé à son père dans le commandement de Bougie, et y fit preuve d'une haute capacité. Lors de la mort d'El-Mostancer et de l'avénement d'El-Ouathec, Mohammed envoya au nouveau sultan l'assurance de son dévouement, et lui fit porter, par une députation, les hommages du peuple de Bougie.

Le fonctionnaire chargé de l'administration des revenus de la province s'étant rendu odieux par sa conduite despotique, fut massacré par quelques conjurés. Après cet assassinat, les habitants de Bougie et leur gouverneur virent que le seul moyen d'échapper à la vengeance du sultan était de reconnaître la souveraineté d'Abou Ishac, frère d'El-Mostancer, qui venait d'arriver d'Espagne, pour faire valoir ses droits au trône. Ils firent prier, par une députation, de venir prendre possession de la ville. Le prince répondit à leurs vœux et fit son entrée à Bougie. Les Almohades et les notables de cette ville lui prêtèrent aussitôt le serment de fidélité. Quand le sultan El-Ouathec apprit l'entrée du sultan Abou Ishac à Bougie, il envoya contre lui un corps de troupes commandé par Abou Hafes son oncle. Mais celui-ci lui fit défection, et reconnut la souveraineté de l'émir Abou Ishac. El-Ouathec, voyant que la ville de Tunis était restée sans garnison et lui-même sans amis, sentit l'impossibilité de

garder le pouvoir; il abdiqua en faveur du sultan Abou Ishac le 13 juillet 1279. Abou Farès, l'aîné des fils du nouveau sultan, fut alors nommé souverain absolu de la ville et de la province de Bougie.

Quand Abou Farès fut arrivé dans sa capitale, le gouverneur de Constantine, Ibn Ouezir, crut avoir trouvé le moment opportun pour usurper le pouvoir, et il demanda par écrit au roi d'Aragon l'envoi d'un corps de troupes chrétiennes qui s'établirait à Constantine, et ferait des incursions sur le territoire du sultan. Le monarque chrétien accueillit cette proposition et annonça l'envoi d'une flotte.

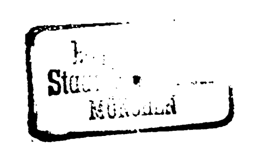
Vers la fin de l'an 680 (mars-avril 1282), Ibn Ouezir leva le masque et se fit proclarer souverain à Constantine. L'émir Abou Farès partit aussitôt de Bougie à la tête de son armée, et, ayant rallié autour de lui une foule de guerriers arabes et de cavaliers fournis par les tribus, il alla camper à Mila. Là, il reçut une députation des cheïkhs de Constantine, chargés, par l'usurpateur, de lui présenter des souhaits, bien peu sincères, d'amitié et de réconciliation. Le prince refusa de les écouter et marcha sur Constantine, où il arriva dans la matinée du 9 juin 1282. Ayant alors rassemblé des ouvriers, il commença le siége et dressa les catapultes, pendant que ses archers occupaient des positions plus rapprochées de la ville.

L'attaque avait duré à peu près un jour, quand un détachement escalada les murs et pénétra dans la place. Ibn Ouezir soutint l'assaut avec une bravoure extrême ; mais ayant eu la retraite coupée, il mourut, ainsi que son frère et tous ses partisans. Leurs têtes furent plantées

sur les murailles de la ville, dans laquelle Abou Farès fit alors son entrée et en parcourut les rues, afin de rétablir l'ordre et de rassurer les esprits. Il fit ensuite réparer les murailles et les ponts. S'étant installé dans le palais, il expédia un courrier à la capitale pour annoncer cette victoire à son père.

La flotte chrétienne arriva au port de Collo, lieu de rendez-vous qu'Ibn Ouezir lui avait assigné; mais cette entreprise n'eut aucun résultat. Trois jours après la réduction de Constantine, Abou Farès repartit pour Bougie.

Un aventurier, nommé Ibn Abi Omara, se disant être El-Fadel, fils du sultan El-Ouathec, apparut quelque temps après dans le pays et y causa une certaine émotion. Cet homme appartenait à une famille de Mecila qui était allée s'établir à Bougie. Il passa ses premières années dans cette ville et prit, en grandissant, une figure assez distinguée. Esprit inculte et sans instruction, il dut exercer le métier de tailleur pour avoir de quoi vivre. Malgré l'infériorité de sa position sociale, il nourrissait l'espoir de monter sur le trône, destin qu'il prétendait lui avoir été annoncé par les devins les plus habiles, et dont la certitude lui paraissait assurée par la géomancie, art qu'il savait pratiquer lui-même. Ayant quitté sa ville natale, il passa dans le désert de Sidjilmassa, et se présenta aux Arabes comme un descendant du prophète. Les Arabes l'entourèrent avec empressement, et, pendant quelque temps, il fut le sujet de tous leurs entretiens. Ibn Abi Omara se mit alors à courir les pays, et, ayant passé dans la province de Tripoli, il fit la rencontre d'un affranchi d'El-Ouathec, qui déclara le reconnaître pour le fils de son ancien maître. Les populations, convaincues que



c'était bien le prince El-Fadel, lui prêtèrent le serment de fidélité et entreprirent de faire valoir ses droits à la souveraineté. La puissance et la renommée qu'il venait de conquérir, décidèrent enfin le sultan Abou Ishac à expédier une armée de Tunis pour le combattre.... Mais son armée et les villes elles-mêmes firent défection, il ne resta plus alors au sultan que de s'enfuir à Bougie, car tous les liens de sa puissance venaient de se briser. Après son départ, le prétendant fit son entrée à Tunis et s'occupa aussitôt d'une expédition contre Bougie.

Cependant le sultan Abou Ishac, dépouillé du prestige de la royauté, arrivait à Bougie au mois de février 1283. Repoussé du palais par son fils Abou Farès, il dut s'installer dans le jardin appelé Raud-er-Rafiâ, et, cédant aux injonctions de ce fils ingrat, il abdiqua le pouvoir. Abou Farès lui assigna alors pour logement le château de l'Étoile, prit lui-même l'autorité suprême, avec le nom de Motamed Ala'lla (*qui s'appuie sur Dieu*), et reçut des habitants de la ville le serment de fidélité, au mois de mars 1284.

S'étant ensuite adressé à ses alliés arabes et berbères, il les appela aux armes, laissa son frère, l'émir Abou Zakaria II, à Bougie, en qualité de lieutenant, et marcha contre le prétendant, emmenant avec lui ses autres frères et son oncle, l'émir Abou Hafès.

Quand le prétendant eut appris l'usurpation d'Abou Farès et ses préparatifs hostiles, il quitta la capitale avec ses troupes. Le 1er juin, il rencontra l'armée d'Abou Farès à Mermadjenna, et, à la suite d'un combat qui dura toute la journée, il la mit en pleine déroute. Abou Farès lui-même fut lâchement abandonné par ses alliés, et mourut

les armes à la main. Son camp tomba au pouvoir des vainqueurs, et ses frères furent fait prisonniers et massacrés de sang froid. Leurs têtes furent envoyées à Tunis et plantées sur les murailles de la ville, après avoir été portées sur des piques à travers les rues. L'émir Abou Hafès, oncle d'Abou Farès, parvint à s'échapper.

Quand la nouvelle de ce désastre fut connue à Bougie, une vive agitation s'y déclara et le tumulte devint extrême. Les habitants de la ville prirent alors pour chef Mohammed Ibn Israghìn, et le chargèrent de commander au nom du prétendant. Cet homme se mit aussitôt à la poursuite du sultan Abou Ishac, qui avait quitté le château de l'Étoile, et l'arrêta dans sa fuite ; il fut emprisonné à Bougie en attendant des ordres de Tunis ; le prétendant le fit exécuter vers la fin de juin 1283. Quant à l'émir Zakaria II, gouverneur de Bougie, il fut assez heureux pour échapper aux poursuites et se réfugia à Tlemsen.

L'émir Abou Hafès, qui avait assisté à la bataille de Mermadjenna, ainsi que nous l'avons dit, eut le bonheur d'échapper au sort qui frappa ses neveux : il se sauva à pied de ce lieu fatal et se dirigea vers Kalâat Sinan, forteresse située dans le voisinage du champ de bataille.

Bientôt, le prétendant indisposa les Arabes par l'extrême sévérité des mesures qu'il employa à leur égard. Ceux-ci se mirent alors à la recherche d'un prince de la famille Hafside, afin de l'opposer à l'usurpateur, et ayant appris que l'émir Abou Hafès se trouvait à Kalâat Sinan, ils allèrent le voir et le proclamèrent sultan.

L'apparition d'Abou Hafès, et la reconnaissance de sa souveraineté par les Arabes, excitèrent une profonde sen-

sation dans la capitale et lui attirèrent une foule de partisans. D'un autre côté, le mystère qui entourait l'origine du faux El-Fadel s'éclaircissait davantage, et enfin la fausseté de ses prétentions devint tellement évidente, que tous ses partisans finirent par le renier et l'abandonner. Forcé de quitter le camp, il courut se cacher dans Tunis, et le sultan y fit son entrée au mois de juin 1284. Le faux El-Fadel, découvert dans la retraite où il se tenait caché, fut amené devant le sultan. Accablé d'invectives par ce prince et interrogé en la présence des grands de l'empire, il avoua son imposture et fut mis à mort. Son cadavre fut traîné dans les rues et sa tête plantée sur une perche.

Le sultan Abou Hafès, devenu maître de l'empire, prit le titre d'El-Mostancer Billah, qui avait été déjà porté par son frère.

Cependant l'émir Abou Zakaria II, frère de l'infortuné Abou Farès, qui s'était réfugié à Tlemsen, chez son beau-frère, Othman Ibn Yaghmoracen, s'éloigna brusquement de chez son hôte et, en 1285, arrivait à Bougie dont il prenait posssession. L'année suivante, Abou Zakaria II se mit en campagne et marcha contre Tunis. Pendant cette expédition, on vint lui annoncer qu'Othman Ibn Yaghmoracen, sur l'invitation du sultan de Tunis, se préparait à mettre le siége devant Bougie. Ce prince avait été vivement offensé du procédé d'Abou Zakaria II, son hôte, quittant Tlemsen sans sa permission; mais ses projets échouèrent devant la vigoureuse résistance de la place.

Abou Zakaria II, souverain de Bougie, s'occupa sans relâche à parcourir ses provinces, à tout examiner de ses propres yeux, et à faire disparaître les obstacles qui

s'opposaient encore à la prospérité du pays. En l'an 698 (1298-9), il désigna pour lui succéder son fils, l'émir Abou el-Baka Khaled, et l'établit à Constantine, en qualité de gouverneur. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, cet émir fut rappelé à Bougie et reçut, en arrivant, les hommages solennels de tous ses sujets.

Nous avons dit que les Mérinides avaient tourné leurs armes contre Bougie, sur l'invitation du sultan de Tunis. Pour mettre un terme aux hostilités qui duraient encore, le sultan Abou el-Baka se décida, en montant sur le trône, à nouer des rapports d'amitié avec le sultan tunisien.

Plus tard, un traité de paix fut négocié entre les deux souverains de Tunis et de Bougie. L'un des articles, signé par le sultan Abou el-Baka lui-même, portait que celui des deux monarques qui survivrait à l'autre hériterait du trône vacant et serait reconnu comme sultan. La ratification de ce traité se fit d'abord à Bougie, en présence des grands officiers et cheïkhs almohades, et à Tunis avec la même formalité. Bien que les deux parties eussent déclaré solennellement qu'elles acceptaient cet acte comme valide, et qu'elles en rempliraient toutes les conditions, les Tunisiens refusèrent de s'y conformer lors de la mort de leur sultan. Abou el-Baka se trouvait à Bougie, capitale de ses états, quand il apprit la maladie du sultan de Tunis, Abou Acida, et, craignant que les gens de Tunis ne fussent tentés de rompre le traité qui assurait au dernier survivant des deux souverains le droit de succéder à l'autre, il résolut de se rapprocher de Tunis, afin de veiller à ses intérêts. Abou Acida étant mort, les Tunisiens proclamèrent un autre prince pour lui suc-

céder; mais Abou el-Baka, indigné de la mauvaise foi du gouvernement tunisien, fit son entrée dans la capitale. Devenu maître du khalifat, il prit le titre d'En-Nacer Lidin Illah el-Mansour (*le champion de la religion de Dieu, le Victorieux*). Mais, devenu maître de l'autorité, il s'abandonna aux plaisirs et se laissa emporter par son caractère violent et sanguinaire. En 1311, les mécontents proclamèrent sultan le prince Abou Yahïa Abou Beker, qui prit le titre d'El-Motewakkel (*qui met sa confiance en Dieu*). Ce nouveau prétendant quitta la position qu'il occupait d'abord aux environs de Constantine, et, à la suite d'une marche rapide, alla s'établir sur la colline qui domine Bougie.

Ibn Khalouf, chef de la population Sanhadjienne qui formait la milice du sultan et habitait la province de Bougie, défendait la place. Un combat s'en suivit, et dura toute la journée. El-Motewakkel, ayant échoué dans son entreprise, s'enfuit en abandonnant son camp au pillage. Ses équipages furent pris, et le ramassis de gens qui l'avaient accompagné furent tous dévalisés; mais, quelque temps après, le prétendant, Abou Yahïa Abou Beker, réussit à faire tomber Ibn Khalouf dans un guet-à-pens où il perdit la vie. Débarrassé de cet homme, il partit à l'instant même et s'empara de Bougie par surprise.

Pendant que ces événements se passaient à Bougie, le sultan Abou el-Baka abdiquait le pouvoir, et le sultan Abou Zakaria III, Ibn el-Lihyani, entrait à Tunis et se faisait proclamer sultan.

En l'an 710 (1310-11), le sultan Abou Yahia Abou el-Baka, s'étant retiré précipitamment des environs de Bougie, chargea son affranchi de se rendre à Tlemsen

pour négocier un traité d'alliance avec Abou Hammou Moussa, souverain de cette ville. Uue proposition de cette nature fut d'autant plus agréable à Abou Hammou, qu'il espérait pouvoir en profiter pour se rendre maître de Bougie. Ayant appris quelque temps après que Ibn Khalouf venait d'être tué, et que cette ville était tombée au pouvoir du sultan Abou Yahia Abou Beker, il éleva des réclamations, sous le prétexte que, d'après le traité d'alliance, Bougie devait lui appartenir. Sur ces entrefaites, les Sanhadja, indignés de l'assassinat de leur chef, allèrent lui offrir leur concours pour une expédition contre cette ville qu'il convoitait tant. Le souverain de Tlemsen organisa cette expédition contre Bougie. La colonne marcha rapidement vers sa destination. Après avoir traversé le djebel Zan (1), les troupes abd el-ouadites commencèrent le siége de Bougie ; ce fut à cette époque que les Abd el-Ouadites construisirent et approvisionnèrent leur forteresse à Zeffoun.

En l'an 713 (1314), le sultan Abou Yahïa Abou Beker revint de Constantine et envoya un corps d'armée contre cette forteresse. Ces troupes, étant soutenues par la flotte qui fut expédiée de Bougie pour le même objet, s'emparèrent de la place et la ruinèrent de fond en comble, après en avoir enlevé tous les approvisionnements.

Cette même année, Abou Yahia Abou Beker conclut deux traités d'union politique et commerciale avec le roi d'Aragon Jacques II. L'acte comportait plus qu'une entente au sujet des relations de commerce. Le roi Jacques y promettait de tenir pendant cinq ans à la disposition

(1) Chaîne de l'Akfadou, à l'ouest de Bougie.

d'Abou Beker, et ce, moyennant les prix convenus, dix galères de guerre avec quatre engins ou catapultes. Le roi de Bougie pouvait diriger cette flotille « contre toutes terres de Maures, » particulièrement contre la ville d'Alger, sa principale position vers l'ouest, dont le gouverneur s'était depuis peu révolté.

En cette même année 1314, Raymond Lulle fut lapidé à Bougie, par la population de cette ville qu'il voulait convertir au christianisme. Raymond Lulle, né à Palma, en 1235, a presque autant écrit que St-Augustin. Converti comme lui, après une jeunesse fort orageuse, il crut, dans les illusions de sa foi et de son courage, à la possibilité d'arrêter en Orient la décadence de l'empire des chrétiens, et de rétablir le christianisme sur la côte de Barbarie. Il vint, en 1290, de Majorque à Montpellier, se rendit par Gènes à Rome, et fit part au sacré collége du plan qu'il avait conçu. Pour le corriger et l'amender, il fallait voir les lieux auxquels il voulait l'appliquer. Il gagna donc l'Arménie, traversa la Palestine, passa à Chypre, en Egypte et de là, par terre, à Tunis, cherchant à réveiller dans les cœurs l'ardeur des premières croisades. Puis il revint à Rome et soumit de nouveau ses plans au Pape Boniface VIII, repassa à Gènes, où la noblesse lui offrit des fonds considérables pour l'aider dans ses projets, et alla réclamer à Paris l'assistance de Philippe le Bel, qui la lui fit espérer.

De Paris, il retourna en Espagne, où les encouragements des rois de Castille et d'Aragon l'accueillirent ; mais ses espérances s'évanouirent devant la difficulté d'établir, pour une expédition générale, un concours loyal entre les princes. Loin de se laisser abattre et

décourager, Raymond Lulle se rembarqua pour l'Afrique, et prêcha l'Évangile à Tunis, à Bône, à Bougie. Raffermi par les dangers même qu'il avait courus, il fit un troisième voyage à Rome, et ne réussit pas mieux que dans le premier.

Ne comptant plus alors sur les hommes, il repartit seul pour Bougie, y planta hardiment la croix et y fut lapidé en 1314, à l'âge de quatre-vingt ans. Des marchands génois l'ayant recueilli pendant la nuit, l'emportèrent sur leurs vaisseaux. Malgré ses nombreuses blessures, Raymond Lulle put vivre assez longtemps encore pour expirer en vue de l'île Majorque, sa patrie (1).

L'année suivante, l'armée abd el-ouadite vint attaquer la ville de Bougie. Pendant le siége, le bruit se répandit qu'un prince de la famille royale de Tlemsen s'était mis en révolte et s'était emparé du camp d'Abou Hammou, à la suite d'un combat. Les assiégeants abandonnèrent aussitôt leur position et s'éloignèrent de la ville. Un des cousins d'Abou Hammou, qui commandait l'armée assiégeante, offrit à Abou Yahïa Abou Beker de faire cause commune avec lui et de le reconnaître pour souverain. Par suite de cette alliance, le sultan envoya au prince abd el-ouadite les emblêmes du commandement, avec un riche cadeau et l'assurance d'obtenir un secours efficace et la concession de tous les domaines que Yaghmoracen avait autrefois reçus du gouvernement de l'Ifrikia. Le sultan, ayant ainsi suscité à la cour de Tlemsen assez d'embarras pour l'empêcher d'attaquer Bougie, sortit avec ses troupes afin d'examiner l'état de ses provinces.

(1) Vie de Raymond Lulle, Paris, 1668.

Il se rendit d'abord à Constantine, et leva les impôts dans toute la région qui en dépendait. Puis, il organisa une nouvelle expédition contre Tunis, et, après avoir tenu la campagne quelque temps, il fit son entrée dans cette capitale en novembre 1318, et toutes les provinces de l'Ifrikia reconnurent son autorité.

Pendant que le sultan Abou Yahïa Abou Beker s'emparait du trône de Tunis, que, par faiblesse, avait abandonné Abou Yahïa Ibn Lihyani, la ville de Bougie était gouvernée par le chambellan Ibn Ghamr. Ce personnage appartenait à une famille originaire de Xativa, qui avait fourni à l'Espagne plusieurs légistes et kadis distingués, et qui vint en Afrique, après la prise de Séville, lors de l'émigration des musulmans espagnols fuyant la domination chrétienne. Devenu ministre d'Abou Yahïa Abou Beker, il eut l'adresse d'acquérir une grande influence sur l'esprit de son souverain et de régler toutes ses volontés. Il l'encouragea à tenter la conquête de l'Ifrikia, et organisa lui-même l'armée qu'il mit à la disposition du prince. Abou Yahïa Abou Beker, ayant été proclamé sultan de Tunis, nomma son chambellan gouverneur de Bougie et de Constantine. Ibn Ghamr se trouva ainsi seigneur de la ville et de la province de Bougie, ne rendant aucun autre hommage au sultan que celui de conserver son nom dans la prière publique et sur les monnaies. Il nomma son cousin Ali au commandement de Constantine.

Dans le commencement de la même année 1318, Abou Hammou, seigneur de Tlemsen, envoya une nouvelle armée contre Bougie et fit bâtir sur la rivière, à deux journées de la ville, le fort de Hisn Beker, pour servir de sta-

tion à son armée pendant le blocus de la place(1). Après la mort de ce prince, son fils et successeur, Abou Tachefin, donna quelque répit à Bougie. Quelque temps après, Abou Tachefin quitta Tlemsen, marcha lui même sur Bougie et arriva en vue de la place l'an 1319 ; mais, ayant reconnu qu'elle était plus forte qu'il ne l'avait pensé, et qu'elle renfermait une garnison nombreuse, il reprit le chemin de Tlemsen trois jours après.

La même année, Ibn Ghamr tomba malade et fit appeler son cousin, qui commandait à Constantine, afin de lui remettre le gouvernement de Bougie, en attendant les ordres du sultan. Il mourut quelques jours plus tard. Le sultan conçut alors de vives inquiétudes au sujet de cette ville, qui était presque toujours bloquée et insultée par les Beni Abd el-Ouad. Il prit enfin la résolution d'augmenter la garnison de ses forteresses occidentales, et d'y établir ses fils pour mieux les défendre. L'émir Abou Abd Allah reçut, en conséquence, le gouvernement de Constantine, et son frère, Abou Zakaria, fut nommé gouverneur de Bougie. Comme ces princes étaient encore très jeunes, le sultan leur donna un chambellan pour directeur, et plaça aux ordres de ce ministre un corps de troupes, en lui ordonnant de se tenir dans Bougie, ville toujours exposée aux attaques de l'ennemi. Au commencement de l'an 1320, les princes quittèrent Tunis avec une brillante escorte.

Cependant, Abou Tachefin continuait à harceler la ville de Bougie par de fréquentes expéditions et des siéges très prolongés. De son côté, le sultan Abou Yahïa Abou

(1) Ce fort était situé dans la gorge d'El-Felaï, au-dessous des Beni Our'lis.

Beker y envoyait ses meilleurs officiers et ses vizirs les plus habiles, afin que la conservation de cette place importante fut toujours garantie par la présence d'hommes de mérite et de courage. Il y faisait passer de l'argent, des armes et des troupes, en recommandant aux habitants de tenir ferme, de supporter leurs maux avec patience et de compter sur sa constante sollicitude.

En 1324, Abou Tachefin envoya un corps de troupes qui attaqua Constantine. Le siége de cette ville, déjà entrepris et abandonné, fut recommencé en 1327. Le général abd el-ouadite, ayant porté le ravage dans les alentours de cette place, passa encore une fois dans la vallée de Bougie. Comme il avait reconnu que la position d'Hisn-Beker ne convenait pas à un corps de troupes chargé de maintenir le blocus de Bougie, il chercha un point plus rapproché de cette ville, afin d'y établir une forte garnison. Il fit choix du Souk-el-Khamis, dans la vallée de Bougie, et y bâtit une nouvelle ville. Ayant réuni un grand nombre de bras et assigné à chaque corps de l'armée une partie du travail, il parvint à terminer sa tâche dans l'espace de quarante jours. Cette ville reçut le nom de Temzezdekt (1). On approvisionna la place et on y établit une garnison de cavalerie, d'infanterie et de con-

(1) Temzezdekt, appelé de nos jours Tiklat, est l'emplacement où se voient les ruines de l'ancienne Tubusuptus. A en juger par l'amas de vestiges antiques qui jonchent le sol, murs, arcades, tombeaux, travaux hydrauliques, cette ville a dû être considérable.

En se rapprochant de Bougie, et toujours sur la rive gauche de la rivière, se voient les ruines d'un fort nommé El-Ksar. Les murs sont en pisé et ont 7 mètres de hauteur sur 1m50 d'épaisseur. L'enceinte est entourée d'un grand fossé qui n'a pas moins de 15 mètres de largeur. Ce fort remonte évidemment à l'époque où Tachefin établit ses troupes dans la vallée pour harceler plus fréquemment la ville de Bougie.

tingents des tribus voisines. Pour tenir ces tribus dans l'obéissance, cette garnison s'en fit donner des otages; elle contraignit aussi ces populations à lui payer l'impôt, et par sa vigilance à intercepter les communications avec Bougie, elle parvint à incommoder cette ville extrémement et à y faire naître la disette.

Le sultan Abou Yahïa Abou Beker conçut de graves inquiétudes en voyant occuper cette position; il ordonna à ses généraux, à ses gouverneurs de province, à ses affranchis et à ses serviteurs de conduire leurs troupes au secours de Mohammed Ibn Seïd en-Nas, commandant de Bougie, et de mettre en ruine la nouvelle ville, dussent-ils y périr tous. En conséquence de cet ordre, des troupes traversèrent la montagne des Beni Abd el-Djebbar et arrivèrent à Bougie en l'an 1327. Le commandant de Temzezdekt, averti de leur approche, appela à son secours les détachements abd el-ouadites qui se trouvaient dans les contrées derrière sa position. Les troupes venues au secours de Bougie sortirent sous le drapeau d'Ibn Seïd en-Nas, et marchèrent contre le camp de Tiklat; mais elles furent trahies par la fortune et durent reprendre le chemin de la ville, après avoir perdu beaucoup de monde. Seïd en-Nas, se méfiant de ses auxiliaires, leur ferma les portes; aussi, ses troupes partirent le lendemain pour leur province de Constantine. — Abou Tachefin, s'étant ménagé des intelligences avec quelques habitants de Bougie, apprit par eux où était la partie faible de la ville et vint pour y pénétrer; mais Ibn Seïd en-Nas rétablit l'ordre en faisant mourir les traîtres. Le sultan abd el-ouadite s'en éloigna, après avoir confié le commandement de Temzezdekt à Aïça, l'un des cheïkhs de sa tribu. Il or-

donna, en même temps, à cet officier de construire un château plus près de Bougie. Les abd el-ouadites élevèrent, en conséquence, une nouvelle forteresse à El-Yacouta (1), tout à fait à l'embouchure de la rivière et vis-à-vis de Bougie.

En l'an 1329, Ibn Abi Amran, descendant du cheïkh Abou Hafès, qui avait jadis gouverné l'Ifrikia comme lieutenant de son cousin, apparut dans le pays de Tripoli. Ce prince, soutenu par Abou Tachefin, organisa une armée et se porta sur Tunis pour s'y faire reconnaître souverain. Le sultan Abou Yahïa Abou Beker sortit pour lui livrer bataille. Après un combat acharné, les troupes du sultan furent mises en déroute. Ibn Abi Amran entra à Tunis, et en prit possession dans le mois de novembre 1329.

Qant au sultan Abou Yahïa Abou Beker, il se réfugia dans la ville de Bône, d'où il se rendit à Bougie par mer. Réduit à la dernière extrémité par les attaques incessantes des Beni Abd el-Ouad, par leurs incursions dans ses états et par leur persistance à vouloir réduire la ville de Bougie, il résolut d'envoyer une ambassade au sultan Mérinide Abou Saïd, roi du Moghreb, afin de rappeler au souvenir de ce prince la bonne harmonie qui avait régné autrefois entre leurs familles, et les nombreux motifs de haine et de vengeance qui devaient animer les Beni Merin contre les Beni Abd el-Ouad.

(1) El-Yacouta était située sur la rive droite de la Soumam, en face du pont de bateaux que nous avons placé sur cette rivière. Les ruines de ce fort se voyaient encore en 1849. On les rasa, et leurs décombres servirent à empierrer la chaussée de la route qui aboutit à la tête du pont. Dans ces derniers temps, les ruines de cette forteresse étaient nommées par les indigènes Bordj Sidi Hamani. Un puits était à côté.

Pendant que les ambassadeurs du sultan faisaient cette démarche dans le Moghreb, Ibn Abi Amran, qui s'était emparé du trône de Tunis, n'ayant pu acquérir aucune autorité, fut obligé de prendre la fuite, et Abou Yahïa Abou Beker alla immédiatement reprendre possession de son trône. Ce fut justement à cette époque, 1330, que son ambassade revint combler son bonheur, en lui annonçant que le sultan du Moghreb allait marcher contre Tlemsen.

En l'an 1331, à la suite de ces événements, eut lieu la mort d'Abou Saïd, sultan du Moghreb, et l'avènement de son fils Abou l'Hacen (1). Le nouveau souverain fit inviter Abou Tachefin à mettre un terme aux hostilités qui désolaient le pays des Hafsides, et, ayant reçu de ce prince un refus insolent, il se mit en campagne en 732, afin de le châtier et de secourir ses alliés. Pendant qu'il pressait sa marche à travers les contrées qui le séparaient de Tlemsen, l'armée abd el-ouadite quitta les environs de Bougie pour rejoindre son sultan. Abou l'Hacen se détourna alors de Tlemsen et poussa en avant, afin de reconnaître la position des choses à Bougie et de paralyser les efforts du corps d'armée qui maintenait le blocus de cette place forte. D'après son ordre, un détachement s'embarqua à Oran pour la ville assiégée. Ce renfort y fut reçu avec les honneurs militaires et obtint du gouvernement Hafside la solde et les rations. Le sultan Abou Yahïa Abou Beker, ayant été invité par le sultan Abou l'Hacen à se mettre en campagne et à prendre

(1) A la suite de l'ambassade dont il est question ci-dessus, le prince Abou l'Hacen épousa une princesse de la famille du sultan Abou Yahia Abou Beker, ce qui cimenta encore davantage leurs liens d'amitié.

part au siége de Tlemsen, ainsi que cela avait été convenu, commença à réorganiser son armée et à faire tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Le sultan Abou Yahïa Abou Beker partit de Tunis à la tête d'une armée nombreuse et parfaitement équipée. Arrivé à Bougie, il chargea son avant-garde d'expulser les Abd el-Ouadites des forts dont ils avaient cerné la ville ; puis il mena toute son armée contre Temzezdekt (Tiklat). La garnison évacua la place à son approche, ce qui permit aux troupes Hafsides de la ruiner de fond en comble. Les trésors et les armes que l'on y avait amassés devinrent la proie du vainqueur. De là, le sultan marcha sur Mecila, ville tout aussi réfractaire que Temzezdekt, en abattit les murailles et y porta la dévastation.

En 1340, le sultan Abou Yahia Abou Beker envoya à Bougie Ibn Tafraguin, grand chef des Almohades et premier ambassadeur de l'empire, pour remplir les fonctions de chambellan auprès de son fils Abou Zakaria, émir de cette ville. Cet officier rétablit l'ordre dans l'administration, rehaussa la dignité du prince, et le décida à sortir avec l'armée pour faire une tournée dans ses états. L'émir Abou Zakaria, étant en expédition, mourut d'une maladie chronique à Tagrert, dans la province de Bougie, vers le mois de juin 1346. L'émir Abou Abd-Allah, fils de l'émir Abou Zakaria, avait été élevé par Fareh, affranchi d'origine européenne, qui avait montré tous les talents nécessaires pour bien diriger l'éducation du jeune prince. Il resta auprès du fils de son patron en attendant les ordres du sultan ; mais l'ancien chambellan, Ibn Alennas, courut à la capitale et obtint la nomination de l'émir Abou Hafès Omar, fils cadet du sultan, au

gouvernement de Bougie. Abou Hafès, ayant reçu son congé de départ, se mit en route avec ses officiers et ses serviteurs, emmenant avec lui Ibn Alennas. Arrivé à Bougie, tout-à-fait à l'improviste, il écouta les suggestions de quelques misérables qui faisaient partie de sa société intime, et se mit aussitôt à infliger des punitions et à déployer une grande sévérité. Le peuple, épouvanté, consulta ses forces et, au bout de quelques jours, il se leva comme un seul homme, courut aux armes et entoura la citadelle, où le nouvel émir s'était enfermé. Escaladant aussitôt les murs de cette forteresse aux cris répétés de « Vive l'émir, fils de notre ancien maître ! » les insurgés mirent au pillage tous les bagages qu'Abou Hafès avait apportés de Tunis, et s'étant emparés de ce prince, ils l'expulsèrent de la ville et le laissèrent à moitié mort. Ensuite, ils se dirigèrent vers la maison d'Abd Allah Mohammed, fils de l'émir Abou Zakaria, et le proclamèrent gouverneur. Ce jeune prince venait de faire ses préparatifs pour se rendre auprès du sultan, son grand père, ayant reçu de l'émir, son oncle, l'ordre de s'en aller. Le lendemain, on le conduisit au palais de la citadelle pour lui remettre les rênes du gouvernement. L'affranchi Fareh prit alors la direction des affaires, avec le titre de chambellan, et parvint bientôt à rétablir l'ordre.

L'émir Abou Hafès rentra à Tunis un mois après sa nomination au gouvernement de Bougie. Le sultan s'empressa de faire partir Abou Abd Allah Soleïman, chef almohade d'une sainteté de vie extraordinaire, en lui recommandant de régler les affaires de Bougie et de calmer les esprits. Se conformant en même temps aux vœux des habitants, il leur expédia un acte portant la nomination

de son petit-fils, l'émir Abou Abd Allah Mohammed, au commandement de leur ville. La tranquillité s'y rétablit alors, le peuple se laissant volontiers administrer par le fils de son ancien maître.

Le sultan Abou Yahïa Abou Beker mourut subitement à Tunis, au milieu de la nuit du 21 octobre 1346, et sa mort fut le signal de nouveaux troubles; l'émir Abou Hafès, le même qui avait été chassé de Bougie, prit immédiatement possession du palais, et se fit prêter le serment de fidélité. Mais le 25 décembre, l'émir Abou l'Abbas, fils du sultan défunt, et qui jadis avait été publiquement reconnu comme héritier du trône, par ordre de son père, vint à son tour prendre possession de Tunis, profitant de l'absence de l'usurpateur, qui avait quitté la capitale à la tête d'une armée. Mais, quelques jours plus tard, Abou Hafès pénétra à l'improviste dans la ville et lui ôta la vie.

La nouvelle de ce meurtre remplit d'indignation le sultan du Moghreb, Abou l'Hacen, avec d'autant plus de raison qu'il avait souscrit à l'acte par lequel le prince Abou l'Abbas avait été déclaré héritier du trône. Prétextant la violation de cet acte qu'il avait ratifié, il déclara la guerre au gouvernement hafside et se mit en marche, vers le mois de mai 1347, à la tête d'une armée immense. Tous les peuples de l'Ifrikia, même des provinces les plus éloignées, se déclarèrent pour les Mérinides. Les principaux seigneurs du pays allèrent à la rencontre du sultan à Beni Hacen (1), dans la province de Bougie, et reçurent de lui l'accueil le plus honorable. Chacun d'eux fut comblé de dons et obtint, en outre, sa confirmation dans le gouver-

(1) Beni Hacen, sur la route, entre Bougie et Zeffoun.

nement de la ville ou du canton dont il était possesseur. Alors, sans perdre de temps, le sultan Abou l'Hacen se porta sur Bougie, dont il agréa la soumission des habitants, bien que, d'abord, à l'approche de son armée, ils eussent conçu le projet de lui résister. Leur émir, Abou Abd Allah Mohammed, fils de l'émir Abou Zakaria II, sortit au devant du sultan Mérinide et fut aussitôt envoyé en Moghreb avec ses frères. On lui assigna Nedroma pour résidence, avec une portion des impôts de cette ville pour son entretien. Après avoir installé à Bougie des percepteurs et d'autres fonctionnaires, Abou l'Hacen partit pour Constantine. Les fils de l'émir Abou Abd Allah, fils du sultan Abou Yahïa Abou Beker, sortirent de cette ville et lui offrirent leur soumission. Il les accueillit avec bonté et les fit conduire à Oudjda, ville dont les impôts furent affectés à leur entretien. Un détachement de troupes, expédié contre l'usurpateur Abou Hafès, le surprit près de Cabès, et on le mit à mort aussitôt, de peur que les Arabes ne vinssent le délivrer. L'armée Mérinide se porta alors sur la capitale; le sultan l'y suivit de près et, en septembre 1347, il fit son entrée à Tunis, accompagné d'un cortége magnifique. Rien ne resta du brillant empire des Almohades Hafsides, qu'une faible étincelle dont on distinguait encore la lueur à Bône. Ce fut Abou l'Hacen lui-même qui laissa subsister ce dernier reste de leur domination, en y établissant, comme gouverneur, l'émir El-Fadel, fils du sultan Abou Yahïa Abou Beker. Il voulut ainsi témoigner ses égards envers un prince auquel il tenait par des liens de famille (1) et qui, peu de temps avant la mort de son père, était allé en ambassade à la

(1) Le sultan avait épousé Azouna, sœur germaine de l'émir El-Fadel.

cour du Moghreb. L'année suivante, le sultan Abou l'Hacen dut quitter Tunis, à la tête d'une armée, pour marcher contre des insurgés. Ayant éprouvé une déroute, le désordre gagna partout. Une circonstance imprévue vint mettre le comble à cette fâcheuse situation : les fils du sultan s'emparèrent du gouvernement du Moghreb, et le privèrent de tous ses moyens d'action.

Le prince El-Fadel, que le souverain Mérinide avait laissé au gouvernement de Bône, profita de ces troubles pour se rendre à Constantine, et y rétablit l'autorité des Hafsides. — Sachant que les habitants de Bougie regrettaient leurs anciens souverains, il se mit en marche pour cette ville. Aussitôt qu'il parut sur la hauteur qui domine la place, les gens du peuple se jetèrent sur les fonctionnaires que le sultan Mérinide y avait installés, et ne les laissèrent s'en aller qu'après les avoir dévalisés et presque assassinés. Alors, El-Fadel réunit, en un seul empire, les villes de Bougie, de Constantine et de Bône; il rétablit les titres, le cérémonial et les emblêmes de la royauté hafside, et se disposa ensuite à marcher sur Tunis. Pendant qu'il se flattait d'obtenir un succès prompt et facile, il apprit que les anciens émirs de Bougie et de Constantine venaient de quitter le Moghreb, où les avait en quelque sorte internés le sultan mérinide, ainsi que nous l'avons dit précédemment.

Racontons ici ce qui leur était arrivé. Quand Abou Eïnan, fils du sultan Abou l'Hacen, eut appris les embarras dont son père était environné en Ifrikia, il se fit proclamer sultan. Il donna alors à l'émir Abou Abd Allah Mohammed, fils de l'émir Abou Zakaria II, seigneur de Bougie, l'autorisation de partir pour cette ville; et lui

ayant remis une somme d'argent, il lui fit promettre de s'opposer à la marche de son père, le sultan Abou l'Hacen, si ce monarque tentait de traverser la province de Bougie, afin de rentrer en Moghreb.

Abou Abd Allah marcha alors sur Bougie, où il trouva son oncle El-Fadel déjà installé, et il en commença le siége. Cette opération traîna en longueur, et elle continuait encore, quand Nebil, affranchi européen, arriva au camp avec ses pupilles, les fils de l'émir Abou Abd Allah, fils du sultan Abou Yahïa Abou Beker et ex-gouverneur de Constantine. De là, il se rendit à Constantine, où El-Fadel avait laissé un de ses partisans comme gouverneur.

Aussitôt que Nebil arriva, les habitants déposèrent ce fonctionnaire et remirent le commandement au serviteur de leur ancien maître. L'émir Abou Zeïd, fils de l'émir Abou Abd Allah (fils du sultan Abou Yahïa Abou Beker), fut alors proclamé sultan par les soins de son guide et tuteur. Nous devons faire observer que l'émir Abou Eïnan, entre les mains de qui ils se trouvaient en Moghreb, eut la précaution, avant de les relâcher, de les lier par un engagement semblabe à celui qu'il avait imposé à leur cousin, l'ex-seigneur de Bougie. Ces princes arrivèrent à Constantine peu de temps après Nebil, et Abou Zeïd monta sur le trône de son père. Abou Abd Allah, le neveu, continua à bloquer Bougie jusque vers la fin de novembre; alors, une troupe de factieux, gens de bas étage, dont son ministre Fareh avait acheté les services, ouvrirent de nuit le Bab el-Ber (1). Au bruit des tambours, le sultan El-Fadel s'éveilla en sursaut, quitta le

(1) *Bab el-Ber* (la porte de la campagne) ouvrait au-dessus du djebel Khelifa, près du sentier qui mène actuellement au fort Clauzel.

palais et gravit la montagne qui domine la ville. Découvert le lendemain dans un ravin où il s'était caché, il fut conduit devant son neveu, qui lui fit grâce de la vie et l'embarqua pour Bône. Ceci eut lieu vers le mois de janvier 1349.

L'émir Abou Abd Allah resta maître de Bougie, royaume de son père Abou Zakaria II, et l'émir Abou Zeïd prit possession de Constantine. Quelque temps après, l'émir Abou Abd Allah se rendit en Moghreb, auprès du sultan Abou Eïnan, et reçut de lui l'accueil le plus honorable. Il y était encore, quand un agent de ce monarque vint lui donner le conseil de céder Bougie au gouvernement mérinide, et de se délivrer ainsi des tracas que lui causaient l'insubordination des troupes et les intrigues des courtisans. En échange de cette ville, on lui offrit le commandement de Méquinez et une position très honorable auprès du sultan. On le prévint, en même temps, que, s'il repoussait cette proposition, il risquerait de ne rien avoir du tout. Ce fut avec un regret extrême qu'il donna son consentement à un arrangement de cette nature; mais il ne lui restait plus d'alternative. S'étant donc présenté devant le sultan, qui avait réuni tous les membres de la famille Mérinide en une séance solennelle, il exprima le désir de lui remettre le gouvernement de Bougie. L'offre fut acceptée, et le prince hafside reçut en fief la ville de Méquinez et une ample dotation. Peu de jours après, le sultan révoqua la concession qu'il venait de faire, et emmena Abou Abd Allah en Moghreb. L'affranchi Fareh, ce ministre qui avait autrefois tenu Abou Abd Allah en tutelle, partit alors pour chercher la famille de son maître, afin de la conduire auprès de lui.

Omar Ibn el-Ouézir fut nommé gouverneur de Bougie par Abou Eïnan. Quand les fonctionnaires mérinides se furent établis dans Bougie, les chefs des Sanhadja et du corps des affranchis, tous partisans dévoués de la maison hafside, tinrent un conseil dans lequel il fut convenu que Ibn el-Ouézir et les autres Mérinides seraient massacrés. Mansour, chef des Sanhadja, se chargea de l'exécution du complot, à la sollicitation, dit-on, de l'affranchi Fareh. Le lendemain, les conjurés pénétrèrent dans la chambre de la citadelle qu'occupait Omar Ibn el-Ouézir, et Mansour, s'étant baissé, comme pour lui parler, le frappa d'un coup de poignard. Fareh étant monté à cheval, tâchait de calmer l'agitation qui se déclara dans la ville, quand, tout-à-coup, s'éleva un cri de : « Vive Mohammed, fils d'Abou Zeïd, seigneur de Constantine. » On proclama la souveraineté de ce prince à l'instant même, et l'on fit partir un courrier pour l'inviter à venir le plus tôt possible. Pendant quelques jours, on attendit avec impatience l'arrivée de Mohammed ; mais, enfin, les notables de la ville tinrent conseil, et craignant la vengeance du sultan mérinide, ils se jetèrent sur Fareh et lui ôtèrent la vie. Ces événements se passaient vers le milieu de janvier 1353. Il y avait alors en rade un bâtiment dans lequel se trouvait un serviteur d'Abou Eïnan, nommé Ahmed el-Carmouni (natif de Carmona, en Espagne), lequel était venu de Tunis pour affaires. Les habitants le firent descendre et s'empressèrent autour de lui en criant : « Vive notre maître le sultan mérinide ! » D'après les conseils de cet homme, ils envoyèrent aussitôt un messager au sultan Abou Eïnan. La tête de leur victime fut portée à Tlemsen, où Abou Eïnan se trouvait alors. On fit aussitôt aver-

tir l'officier mérinide qui commandait à Dellys, et on l'invita à venir prendre le commandement de Bougie: ce fonctionnaire, nommé Yahïa, s'y rendit avec un grand empressement.

Vers le mois de février 1353, un corps de cavalerie, expédié par Abou Eïnan et commandé par son chambellan, arriva à Bougie. Les troupes sanhadjiennes se dispersèrent de tous côtés ; leurs chefs et les autres conjurés s'enfuirent à Tunis. Le nouveau commandant fit arrêter quelques personnages soupçonnés d'être animés de mauvaises dispositions ; il mit aussi la main sur les principaux meneurs de la populace et les déporta en Moghreb. Voulant alors rétablir l'ordre dans le pays, il convoqua une assemblée des chefs arabes, de chefs de canton et de notables chargés d'administrer les provinces de Bougie et de Constantine. Tous ces personnages l'accompagnèrent à la cour du Moghreb, après avoir remis leurs fils entre ses mains, comme gages d'obéissance. Le vizir Moussa partit alors, d'après l'ordre du sultan Abou Eïnan, et alla prendre le commandement de Bougie.

Quand la députation fut arrivée à sa destination, le sultan tint une séance solennelle pour la recevoir; il en accueillit les membres avec une grande considération ; il leur prodigua de riches cadeaux et des fiefs dont il fit aussitôt expédier les actes de concession. S'étant alors fait donner des otages et d'autres sûretés, afin d'être toujours certain de leur obéissance, il les renvoya dans leurs pays respectifs. Le chambellan reçut alors sa nomination au gouvernement de Bougie, avec l'ordre d'y retourner afin de prendre le commandement d'une expédition qui devait agir du côté de Constantine. Le nouveau gouver-

neur alla tenter la conquête de Constantine; mais il y rencontra une si vigoureuse résistance, qu'il dut rebrousser chemin. L'année suivante, il reparut devant cette ville et dressa ses catapultes. Le siége durait encore, quand on répandit dans le camp le faux bruit de la mort du sultan Abou Eïnan. A cette nouvelle, les troupes se dispersèrent, et leur général dut incendier ses machines de guerre et reprendre la route de Bougie.

L'émir Abou l'Abbas, petit-fils du sultan Abou Yahïa Abou Beker, était parvenu à établir son autorité à Constantine, et c'est lui qui résista à l'armée mérinide sortie de Bougie pour l'attaquer. Après la retraite des assiégeants, les Sedouikiche vinrent l'inviter à marcher contre Moussa, dont les troupes étaient postées à Beni Baurar. Les Mérinides, surpris au point du jour par des masses de cavalerie qui débouchaient de tous côtés, montèrent à cheval pour combattre. Leur progrès fut promptement arrêté et le désordre se mit dans leurs rangs, pendant qu'ils opéraient leur retraite, et ils se virent bientôt entourés par l'ennemi. Moussa fut criblé de blessures. Le reste de l'armée s'enfuit en abandonnant camp et bagages, et fut poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Bougie, où un petit nombre seulement put se réfugier avec leur général. Le sultan Abou Eïnan apprit la nouvelle de cette défaite avec une colère extrême. Ayant rassemblé toutes ses troupes, il fit partir le vizir Farès à la tête de l'avant-garde, et, vers le mois de mars 1357, il se mit en campagne avec le reste de l'armée. Arrivé près de Constantine, à la suite d'une marche rapide, il trouva cette ville investie par les troupes de Farès. Les habitants, frappés de terreur à l'aspect de l'armée immense qui remplissait

toute la campagne, abandonnèrent leurs postes et passèrent, par bandes, du côté des Mérinides. Le sultan Abou l'Abbas s'enferma dans la citadelle, et obtint une capitulation honorable. Quelques jours plus tard, Abou Eïnan jugea convenable de rompre le traité qu'il avait conclu et de faire embarquer son hôte pour Ceuta, afin d'y être gardé à vue. De là, il se porta sur Tunis, dont il s'empara, vers le mois de septembre 1357, puis, il rentra dans le Moghreb.

Le peuple de Bougie nourrissait une haine profonde contre son gouverneur, Yahïa Ibn Meimoun, un des intimes du sultan Abou Eïnan. Le mauvais naturel de ce fonctionnaire, son caractère violent et tyrannique, avaient indigné toute la population; pour s'en délivrer, on invita secrètement Ibn Tafraguin à s'emparer de la ville. Par suite de cette communication, le sultan Abou Ishac reçut de son ministre un équipage royal, et quitta Tunis, escorté par une armée bien approvisionnée; Cette colonne rencontra en marche des chefs arabes qui lui amenaient des renforts. Quand elle arriva en vue de Bougie, la populace de la ville fit embarquer de force, pour Tunis, Yahïa Ibn Meimoun et tous ses gens.

Le sultan Ishac occupa Bougie vers l'an 1360; il n'y exerça que peu d'autorité, parce que son chambellan, Ibn Tafraguin, le retenait en tutelle et le dirigeait à son gré. Le commandement de la populace armée de Bougie fut donné à un homme du plus bas étage. Ce misérable s'était entouré d'une foule de mauvais sujets, et, fort de leur appui, il imposait ses volontés au gouvernement.

Le sultan Abou Salem, qui avait succédé dans le Moghreb au sultan Abou Eïnan, apprit avec un vif déplaisir

que les habitants de Bougie avaient expulsé de leur ville Yahia Ibn Meimoun. Il résolut alors d'évacuer les provinces orientales de son empire. Il céda, en conséquence, la ville de Constantine à son ami, l'émir Abou l'Abbas, qui vivait encore en déportation dans le Moghreb avec les autres princes de sa famille. L'émir Abou Abd Allah partit avec son cousin Abou l'Abbas, afin de faire une tentative contre Bougie et d'envahir le territoire de son oncle, le sultan Abou Ishac. Les princes quittèrent Tlemsen vers le mois de mai 1360. Abou l'Abbas prit possession de la ville de Constantine. Quant à l'émir Abou Abd Allah, dès qu'il parvint à la frontière de la province de Bougie, il rassembla quelques tribus, et, soutenu par elles, il assiégea Bougie pendant quelques jours ; puis, trouvant que la garnison voulait prolonger la résistance, il transporta son camp à Beni Baurar, et prit à son service quelques fractions de la grande tribu des Sedouikiche. (1). Trahi ensuite par ses nouveaux alliés, qui passèrent du côté de son oncle, lequel se tenait alors dans Bougie, il partit et s'éloigna vers le désert. A plusieurs reprises, il revint attaquer Bougie, lorsque enfin son oncle, Abou Ishac, se décida à se rendre à Tunis. Les habitants de Bougie, ayant appris son intention, résolurent de l'abandonner à son sort et, cédant à leur mécontentement, ils invitèrent leur ancien émir, Abou Abd Allah, à venir les retrouver. Devenu encore maître de sa capitale, en juillet 1364, Abou Abd Allah marcha contre Dellys et s'en empara. Mais il déploya une telle sévérité, qu'il encourut la réprobation générale. Ses sujets, indignés, le prirent en haine

(1) Les Sedouikiche, populations berbères de la grande tribu des Ketama, qui habitaient les plaines et les montagnes au nord de Constantine.

et reportèrent leurs affections sur son cousin, Abou l'Abbas, seigneur de Constantine, dont la conduite était sage, le caractère droit et l'administration patérnelle. Ces deux princes avaient déjà eu, du vivant de leurs pères, plusieurs disputes au sujet de la frontière de leurs états respectifs, et il en était résulté des troubles et des conflits à main armée. Abou Abd Allah étant rentré en possession de Bougie, commença, de propos délibéré, à souffler encore les brandons de la discorde. Il y réussit au gré de ses désirs; mais le chef arabe Yakoub Ibn Ali, qui s'était engagé à le soutenir, lui refusa son concours, passa du côté d'Abou l'Abbas, et mit en déroute un corps de troupe qui était sorti de Bougie pour insulter le territoire de Constantine. Dans une seconde expédition, Abou Abd Allah se mit lui-même en campagne; mais le sultan Abou l'Abbas mit cette armée en déroute, la poursuivit depuis Setif jusqu'à Tagrert, et ne repartit pour Constantine qu'après avoir parcouru et dévasté la province de Bougie. Les habitants de cette ville cédèrent enfin à la haine qui les animait contre leur souverain, et, le voyant rentrer chez eux en fugitif, ils invitèrent secrètement le sultan Abou l'Abbas à se mettre encore en campagne. Il leur promit de marcher l'année suivante sur Bougie, et, effectivement, en 1366, il se dirigea sur cette ville.

Abou Abd Allah espéra conjurer l'orage par des propositions de paix, et, dans ce but, il se rendit à Lebzou avec une petite bande d'amis dévoués. Le lendemain, au point du jour, les troupes d'Abou l'Abbas arrivèrent à l'improviste, culbutèrent les partisans de l'émir de Bougie et s'emparèrent de son camp. Ce fut en vain que ce

malheureux prince essaya de regagner sa ville ; poursuivi de près, il fut bientôt atteint, et il mourut criblé de coups de lance. Le vainqueur poussa en avant : le 3 mai 1366, il parut devant Bougie.

Cette ville, objet de convoitise perpétuelle, ne pouvait rester longtemps en repos. Son ancien émir, Abou Abd Allah, s'étant trouvé dans l'impossibilité de soutenir en même temps une guerre contre son cousin, Abou l'Abbas, et une autre contre les Beni Abd el-Ouad, auxquels il avait enlevé Dellys, s'était décidé à faire la paix avec ceux-ci, en leur rendant la ville dont il venait de faire la conquête. A la suite de cet arrangement, l'émir Abou Abd Allah envoya une ambassade à Tlemsen, auprès d'Abou Hammou, sultan des Beni Abd el-Ouad, et, sur la demande de ce prince, il lui donna sa fille en mariage. Lors de la prise de Bougie et de la mort d'Abou Abd Allah, tué, comme nous venons de le dire, sur le champ de bataille, Abou Hammou en fit paraître un vif mécontentement et, sous prétexte de venger son beau-père, il organisa une expédition contre Bougie. En quittant Tlemsen, il emmena avec lui des forces imposantes, et alla camper sous les murs de Bougie. Pendant plusieurs jours, il dirigea des attaques contre la ville; puis, ayant rassemblé des ouvriers, il fit construire des machines de guerre.

Le sultan Abou l'Abbas s'était enfermé dans Bougie; mais son armée, sous les ordres de Bechir, l'affranchi, restait en observation à Tagrert (1). Par suite d'une intrigue combinée entre Abou l'Abbas et un cousin d'Abou Hammou, les alliés de l'armée assiégeante prirent l'engagement de faire défection aussitôt que le combat serait

(1) Tagrert était auprès du défilé d'El-Felaï, aux Beni Our'lis.

engagé. Le 15 août 1366, pendant que les Abd el-Ouadites dirigeaient une attaque contre Bougie, les conjurés lachèrent pied, et entraînèrent ainsi la défaite des assiégeants. Les défilés qui avoisinent la ville s'encombrèrent tellement de fuyards, que beaucoup de monde y mourut écrasé. Accompagné des débris de son armée, le sultan abd el-ouadite se jeta dans Alger, d'où il se rendit à Tlemsen. A la suite de cette victoire, dont le retentissement ébranla tout le Moghreb, le sultan Abou l'Abbas sortit de Bougie et réoccupa Dellys. Ce fut ainsi que les forteresses occidentales du royaume des Hafsides furent encore réunies sous l'autorité d'un seul homme, ainsi que cela avait déjà eu lieu lors du démembrement de l'empire par l'émir Abou Zakaria Ier.

Des alternatives de paix et de guerre, telles que nous les avons décrites, continuèrent à marquer les relations qui existaient entre le sultan Abou l'Abbas et le sultan de Tunis, Abou Ishac; mais ce dernier étant mort en 1368, Abou l'Abbas marcha sur Tunis dont il s'empara. Le sultan victorieux entra dans le palais de ses ancêtres et monta sur le trône. Il confia alors à son fils, Abou Abd Allah, le commandement de la ville et de la province de Bougie. Ce prince fut installé dans le palais du gouvernement avec pleins pouvoirs, étant autorisé à disposer des fonds provenant des impôts et à enrôler autant de troupes qu'il jugerait convenable.

L'émir Abou Ishac Ibrahim, autre fils du sultan, reçut de son père un diplôme qui le nommait gouverneur de Constantine. Ces deux émirs devinrent ainsi princes souverains, l'un de la ville et de la province de Constantine, l'autre de la ville et de la province de Bougie. Le sul-

tan leur en donna le commandement absolu et la permission de prendre le titre, le cérémonial et les insignes de la royauté. Quant à l'émir Abou Yahia Zakaria, frère du sultan, il continua à gouverner la ville et la province de Bône. Abou Abd Allah administra sa principauté de Bougie à la satisfaction générale, et sut mettre à profit les services du prévôt Mohammed Ibn Abi Méhédi : ce personnage était amiral de la flotte et chef de tous les braves aventuriers et archers qui habitaient ce port de mer.

Vers le mois de mars 1383, l'émir Abou Abd Allah mourut à Bougie. Le sultan apprit cette triste nouvelle à Tunis, et s'empressa d'expédier à Abou Abbas Ahmed, fils du défunt, la patente qui le nommait gouverneur de Bougie et qui le plaçait sous la tutelle du prévôt Ibn Abi Méhédi. — Le sultan Abou l'Abbas ne lui survécut pas longtemps ; il succomba vers 1394, après un règne de vingt-quatre années. Le 6 juin 1394, les princes reconnurent pour souverain leur frère, Abou Farès, et les notables de la ville, accompagnés de toutes les autres classes de la population, s'empressèrent de lui prêter le serment de fidélité.

Le grand ouvrage d'Ibn Khaldoun, rempli de détails si précieux sur l'histoire de l'Afrique septentrionale, ne va pas au-delà de l'année 1394 ; maintenant il nous reste cependant à parler d'un fait particulier à Bougie que signale cet historien en terminant son histoire des Hafsides : « Un grand nombre de musulmans, dit-il, habitants du littoral de l'Ifrikia, entreprirent d'attaquer ces contrées (les petits états indépendants du midi de l'Europe), et l'habitude de faire la course contre les chré-

tiens s'établit à Bougie, il y a une trentaine d'années (vers 1364).

» La course se fait de la manière suivante : une société plus ou moins nombreuse de corsaires s'organise ; ils construisent un navire et choisissent, pour le monter, des hommes d'une bravoure éprouvée. Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et les îles habitées par les Francs ; ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main ; ils attaquent aussi les navires infidèles, s'en emparent très souvent, et rentrent chez eux chargés de butin et de prisonniers. De cette manière, Bougie et les autres ports occidentaux de l'empire hafside se remplissent de captifs ; les rues de ces villes retentissent du bruit de leurs chaînes, surtout quand ces malheureux, chargés de fers et de carcans, se répandent de tous côtés pour travailler à leur tâche journalière. On fixe le prix de leur rachat à un taux si élevé, qu'il leur est difficile et souvent même impossible de l'acquitter. »

A partir de cette époque jusqu'au moment de la prise de Bougie, en 1509, par les Espagnols, une lacune regrettable existait dans les annales de cette ville. Nous allons essayer de la combler à l'aide du livre d'El-Kaïrouani et du manuscrit arabe heureusement trouvé en Kabilie.

Le 6 juin 1394, Abou Farès fut reconnu souverain de tous les états dépendant de Tunis. Son règne dura quarante ans. Abou Abd-Allah, son petit-fils, lui succéda en 1432. Celui-ci envoya des subsides aux musulmans d'Espagne, pour les aider dans leur guerre contre l'infidèle ; mais il ne régna qu'une année. Une nouvelle ré-

volution, sur laquelle l'histoire garde le silence, avait dû faire tomber Bougie sous le joug des Beni Zeïan, souverains de Tlemsen. D'après El-Kaïrouani, Abou Farès porta la guerre dans le Moghreb et s'empara de Tlemsen. Au retour de cette expédition, il reprit possession de Bougie, et rétablit, au profit d'un de ses fils, l'ancienne principauté dont elle était la capitale.

Abou Omar, puis Abou Zakaria III et enfin le sultan Mohammed, régnèrent successivement de 1433 à 1494. Pendant cette période, l'historien El-Kaïrouani ne relate aucun fait particulier à Bougie, qui dut, comme par le passé, continuer à former un royaume dépendant de Tunis et à être l'apanage des princes de la famille souveraine Hafsite. Voici maintenant comment l'auteur du manuscrit expose les événements (1).

Plusieurs princes conservèrent successivement le pouvoir suprême dans le royaume de Bougie, et cette ville devint souvent le théâtre de luttes que la rivalité fit éclater entre eux. Cette situation durait encore à l'époque où le trône de Bougie était occupé par le sultan Abd el-Aziz, fils de l'émir Abou Mohammed Abd Allah. Son frère, Abou Beker, commandait à Constantine. Ce dernier, désirant étendre les limites de sa puissance, tourna ses vues vers les états d'Abd el-Aziz, qu'il résolut de renverser. Pendant deux années consécutives, il resta en campagne, ne cessant d'inquiéter Bougie dont il voulait s'emparer; mais il éprouva toujours une vive résistance. Le sultan Abd el-Aziz lutta avec énergie et réussit à se maintenir au pouvoir, parce qu'il avait eu la précaution de recruter de nombreuses troupes et qu'il avait amassé

(1) Le manuscrit trouvé en Kabilie, et dont il est parlé plus haut.

des approvisionnements considérables en vivres et en munitions de guerre. Du reste, son port était rempli de bâtiments montés par des marins dévoués à sa cause. — Néanmoins, Abou Beker continuait à menacer Bougie, et venait l'assiéger de temps en temps. Chaque fois, il porta la dévastation dans les campagnes, en ruinant les habitations et incendiant les récoltes. Au commencement de l'année 912 (1507), il se présenta de nouveau devant les murs de Bougie, qu'il assiégea pendant quarante jours ; mais, après s'être borné à couper les arbres des vergers environnants, il dut, cette fois encore, abandonner sa tentative et s'en retourner désappointé vers Constantine. Le sultan Abd el-Aziz lui écrivit, à cette occasion, une lettre conçue en ces termes :

« O! toi qu'enflamme la jalousie et que frappe l'éblouissement de l'ambition! L'échec que tu viens d'éprouver devrait te convaincre de l'impuissance de tes efforts. Renonce donc à descendre de nouveau dans l'arène pour essayer de me renverser. Comment peux-tu croire que j'aurais la faiblesse de t'abandonner un royaume que je me suis appliqué à créer? Renonce plutôt à cette lutte, qui te nuit dans l'esprit des populations fatiguées. Suis le conseil que je te donne; ton ambition ne saurait en souffrir; il en est temps encore. Porte tes vues conquérantes vers l'Ifrikia rebelle, qui s'étend derrière toi: tu trouveras là un aliment proportionné à ton insatiable avidité (1). »

(1) D'après El-Kaïrouani, les tribus arabes, depuis la Tunisie jusqu'au sud de la province de Constantine, étaient alors en révolte permanente contre les souverains de Tunis, qui furent obligés de faire contre elles de fréquentes expéditions.

Mais Abou Beker, au lieu d'écouter les sages exhortations de son frère, fit une nouvelle expédition contre Bougie en l'an 913 (1508). Le sultan Abd el-Aziz résolut alors de le prévenir en marchant lui-même sur Constantine. Son rival avait déjà mis le pied sur le territoire de Bougie; les deux corps d'armée se rencontrèrent, et Abou Beker fut mis en déroute complète. Abd el-Aziz, profitant de sa victoire, pénétra dans le Hodna et de là se rendit à Constantine, qui lui ouvrit ses portes et reçut de lui une organisation nouvelle et régulière.

Pendant que le sultan Abd el-Aziz s'occupait ainsi à raffermir sa conquête, il reçut la nouvelle du débarquement des chrétiens à Bougie. Cet événement inattendu renversa tous ses projets. Il expédia immédiatement son fils, Abou Farès, pour rassembler toutes les troupes du pays, afin de repousser l'invasion des infidèles.

Nous avons raconté plus haut la guerre qui avait éclaté entre les deux frères, guerre dont on ne voyait pas arriver le terme. Ce qui constituait la force du sultan Abd el-Aziz, c'était la position de sa capitale, située près des montagnes de la Kabilie, d'où il pouvait tirer des renforts, et d'avoir un port qui faisait un grand commerce avec les nations européennes. Ces relations commerciales furent interrompues, par suite de la guerre sainte qui éclata dans le Moghreb. Les musulmans d'Andalousie avaient été repoussés jusqu'à la mer par l'empereur d'Espagne; l'émir de Bougie reçut alors du souverain de Tunis l'ordre d'armer des vaisseaux pour aller inquiéter les chrétiens envahisseurs de l'Andalousie. Les bâtiments de Bougie firent des descentes sur les côtes d'Espagne, où ils enlevaient des hommes et des richesses; ils couraient

sur tous les vaisseaux ennemis qu'ils rencontraient, et ramenaient leurs prises à Bougie : c'est à tel point, que cette ville et toutes celles du littoral de l'Afrique se remplirent d'esclaves chrétiens.

Cependant, après avoir fait la conquête de l'Andalousie entière, l'empereur espagnol attaqua Oran, finit par s'en emparer en l'an 910 (1505-6) et y mit une garnison de ses troupes (1). Les musulmans tentèrent de reprendre cette ville, mais n'y parvinrent pas. En l'an 912 (1507), le sultan Abd el-Aziz s'étant concerté avec le souverain de Tunis, résolut de porter secours aux gens d'Oran pour les aider à expulser les infidèles. A cet effet, il demanda du renfort à toutes les villes; ses kaïds surveillaient activement l'armement de ses vaisseaux; mais au moment où tous ces préparatifs étaient terminés, éclata la guerre entre lui et son frère l'émir Abou Beker. Ne pouvant dès lors se mettre lui-même à la tête de cette armée de secours, il en donna le commandement à son fils Abou Farès, qui conduisit les troupes allant à Oran par terre. Son ministre, Mohammed ben Abd Allah el-Kennani, et Brahim ben Younès, partirent par mer. Mais la nouvelle de l'arrivée prochaine de cette armée parvint aux Espagnols d'Oran; les infidèles apprêtèrent aussitôt leurs vaisseaux pour repousser l'agression. Les deux flottes se rencontrèrent; celle des musulmans fut battue, et un grand nombre de martyrs de la foi périt dans ce combat naval.

L'an 915 (1509), l'empereur embarqua son armée et lui

(1) Il s'agit ici de la prise de Mers el-Kebir, qui eut lieu, en effet, vers cette époque. L'auteur du manuscrit arabe confond Mers el-Kebir avec Oran, qui ne fut conquis qu'en 1509.

fit prendre terre inopinément près de Bougie, à l'endroit où existait le tombeau de Sidi Aïssa es-Sebouki.

Nous devons suspendre un instant le récit de l'historien arabe, pour bien exposer quelle était la situation de Bougie au moment de la conquête espagnole ; nous pourrons ainsi beaucoup mieux apprécier les transformations qu'elle subit sous ses nouveaux maîtres.

Le temps et la guerre ont respecté, sur une grande partie de leur étendue, les deux murailles qui, sous le règne des princes musulmans, fermaient Bougie à l'est et à l'ouest et lui donnaient un aspect belliqueux. Le rectangle qu'enfermaient ces murailles couvre une surface de 140 à 150 hectares ; il encadrait, au moyen-âge, la ville de Bougie. Avant la conquête espagnole, la ville se divisait en vingt-un quartiers, dont voici les noms et l'emplacement :

1. Bab el-Bahar, la marine ;
2. Guelmim, autour de la mairie ;
3. Bridja (détruit), emplacement de l'hôpital et des casernes ;
4. Sidi Bou Ali (détruit), au-dessus du cimetière chrétien ;
5. Acherchour (détruit), quartier des Cinq-Fontaines ;
6. El-Kenitra (détruit), autour de la zaouïa de Sidi el-Touati ;
7. Sidi Abd el-Hadi, environs du fort Moussa ;
8. Bab el-Louz (détruit en partie), environs de la porte du grand ravin ;
9. Bab el-Mergoum (détruit en partie), au-dessous, fait face au djebel Khalifa ;

10. Azib Bakchi (détruit en partie), près des grandes citernes romaines ;
11. Karaman, près de l'église actuelle ;
12. Kaâ Zenka, rue Trézel ;
13. Houmet ech-Cheïkh, de l'hôtel du commandant supérieur à l'arsenal de l'artillerie ;
14. Sidi Abd el-Hak (détruit), jardins sous la ville, entre la porte Fouka et la Kasba ;
15. Dar Senaâ ou Sidi Sedik (détruit), au bord de la mer, chantier des bateaux indigènes, entre notre parc à fourrages et les assises de la Kasba ;
16. Aïn Amsiouen (détruit), au-dessus de Bridja ;
17. Aïn Illès (détruit), à côté des Cinq-Fontaines ;
18. Aïn bou Khelil (détruit) id.
19. Sidi Haïmi id. id.
20. Ben Derrâ (détruit), entre Aïn Illès et Aïn Amsiouen ;
21. Tir'ilt (détruit), entre le fort Moussa et le quartier des Cinq-Fontaines.

Dans chacun de ces quartiers, étaient des mosquées et des oratoires (zaouïa) renfermant les restes de saints personnages ; on y trouvait, entre autres :

1. Djama el-Kebir, mosquée cathédrale, près le fort Moussa, détruite en même temps que le château de l'Étoile ;
2. Djama Sid el-Mohoub (ruinée), rue Sid el-Mohoub, église actuelle.
3. Djama Safia (ruinée) ;
4. Djama Aïn Illès (ruinée), près de la fontaine de ce nom ;
5. Djama Bridja (ruinée), près des casernes ;
6. Djama es-Souk, dépendance du parc à fourrages ;

avant notre occupation, un marché, dit *Souk el-Khemis,* était tenu autour de cette zaouïa;

7. Zaouïat Sidi Et-Touati, sert de caserne;
8. Zaouïat Lalla Fatima, dépendance de l'arsenal de l'artillerie, logement du garde;
9. Sidi Ahmed En-Nedjar, à la batterie du fort Abd el-Kader, caserne;
10. Sidi El-Besseroumi (ruiné);
11. Sidi Es-Soufi, près du bureau arabe actuel (sert encore au culte musulman);
12. Baba Sefian Tsouri, près des Cinq-Fontaines (sert encore au culte musulman);
13. Sidi Abd el-Hadi, près du fort Moussa (ruiné);
14. Lalla Gouraïa, dans le fort, au sommet de la montagne de ce nom;
15. Si Sedik, encore debout, à Dar Senaâ, sur le bord de la mer;
16. Sidi Yahïa el-Kertoubi, en ruines, dans la plaine de Bougie, à l'oasis;
17. Sidi Yahïa bou Zakarïa, existe encore (ancienne direction du port);
18. Sidi El-Khider (détruit);
19. Sidi El-Mlih' (détruit), sur l'emplacement du phare Bouac; autour était une batterie de 4 canons, également détruite;
20. Sidi Bou Ali (ruiné), kadi célèbre du temps de Moula en-Nacer; c'est à côté de cette zaouïa qu'existe le puits dit de Zemzem;
21. Sidi Mohammed Amokran, existe au-dessus de la porte du grand ravin, à gauche du chemin du fort Clauzel; — à la disposition du culte;

22. Oum Halima (détruit), près de Bridja ;
23. Sidi Hamani (détruit en 1849), rive droite de la Soumam, à la tête du pont de bateaux, à côté d'un puits romain ;
24. Sidi Aïssa (détruit), dans la vallée des Singes ;
25. Sidi El-Mordjani, au-delà du fort Abd el-Kader, sur la route de Sidi Yahïa.

Les châteaux ou palais princiers, édifiés par le sultan En-Nacer et par son fils Mansour, existaient encore au moment de l'arrivée des Espagnols ; on en comptait quatre :

1° Ksar Amimoun, situé au pied de la montagne, à côté de notre porte du grand ravin, et à la bifurcation des chemins de Sidi Touati et du fort Clauzel. C'est le palais dont Marmol disait : « Du côté de la montagne se voit une petite forteresse ceinte de murailles et embellie partout de mosaïques et menuiserie, avec ouvrages azurés outre marin, si merveilleux et singuliers, que l'artifice surmonte de beaucoup le prix et la valeur de l'étoffe ; »

2° Ksar el-Kaoukeb, le *Château de l'Étoile,* occupait l'emplacement où s'élève aujourd'hui le fort Barral ;

3° Près des anciennes citernes romaines, vers notre porte du grand ravin, était un immense bâtiment ou château-fort, dans lequel logeaient les troupes ;

4° Ksar el-Louloua, le *Château de la Perle,* était situé sur la crête de Bridja, où nous avons construit nos casernes et l'hôpital militaire. Les jardins qui en dépendaient s'étendaient vers les cinq fontaines et le cimetière chrétien.

Les portes de la ville, au nombre de six, étaient :

1° Bab el-Bahar, la *Porte de la Marine;* c'est la porte ogivale dont on voit encore les vestiges près du débarcadère ;

2° Bab Dar-Senâa, la *Porte de la Darse;* elle disparut, après la prise de la ville par les Espagnols, lorsque Ferdinand fit construire la Kasba. Néanmoins, je suppose que cette porte occupait la place de la poterne qui, de la Kasba, ouvre encore sur les jardins potagers de la ville ;

3° Bab el-Benoud, la *Porte des armées;* c'est la porte Fouka actuelle ;

4° Bab el-Mergoum ou Bab el-Ber, la *Porte de la campagne,* était située à hauteur de la koubba de Sidi Amokran, à la tête du chemin de Rouman, qui mène au fort Clauzel ;

5° Bab Amsiouen. On voit encore l'emplacement de cette porte dans l'ancien rempart, sur le chemin qui, de nos casernes de Bridja, conduit aux phares et à la vallée des Singes ;

6° Bab Sadat, un peu au-delà du fort Abd el-Kader, sur la route qui mène à la direction du port.

Bougie, avons-nous déjà dit, était, pendant la période des souverains musulmans, le rendez-vous des négociants européens et le point central d'un vaste commerce d'échanges. Grâce à l'intelligence et à l'énergie d'intrépides exploiteurs, on y fonda des établissements qui ne manquaient pas d'une certaine importance. Ils occupaient tout un quartier sur le bord de la mer, à gauche de la porte ogivale de la marine, autour de la fontaine dite Aïn Baba Salah. Ce qui en reste a été réparé et est utilisé,

de nos jours, pour le service des subsistances militaires (1).

Les premiers traités de commerce entre les souverains de Bougie et les Pisans, remontent à l'époque du sultan En-Nacer, au XIe siècle.

En 1181, la paix fut troublée un moment. L'archevêque et la commune de Pise furent obligés d'écrire à l'émir de Bougie, pour le prier de ne plus empêcher les négociants d'acheter des cuirs, et de leur permettre, comme autrefois, de venir et de s'en aller librement.

L'émir accéda à la demande des marchands, moyennant une légère augmentation des droits établis.

En 1230, un nouveau traité de commerce fut conclu entre la république de Pise et le souverain Abou Zakaria, de la dynastie des Beni Hafès. Ce roi accordait aux marchands pisans sûreté et protection dans la terre de Bougie, pendant l'espace de trente années. Il leur cédait, dans toute ville à lui appartenant, une fonde ou comptoir, une église, un cimetière et un bain. Les marchands devaient payer un dixième pour les marchandises et un droit de cinq pour cent pour l'or et l'argent.

En 1270, les Pisans, ainsi que tous les autres négociants étrangers, furent obligés d'abandonner leurs établissements de commerce. Cette expulsion en masse des chrétiens avait pour cause la seconde croisade de Saint-Louis. Les Pisans et les Vénitiens furent seulement renvoyés, sans qu'on leur fit aucun mal; mais les Génois,

(1) MM. Élie de la Primaudaie et de Mas-Latrie, ont écrit sur le commerce des ports en Algérie, pendant la période arabe, de remarquables travaux où nous avons puisé de précieux renseignements que nous allons reproduire sommairement.

qui avaient fourni des navires aux croisés, et qui s'étaient même enrôlés en grand nombre sous les bannières françaises, furent traités avec moins d'égards.

Abou Einan, s'étant emparé de Tunis, les Pisans, qui commerçaient dans les villes du littoral, s'empressèrent de lui envoyer une ambassade pour obtenir le maintien des avantages mercantiles dont ils jouissaient dans les villes du Moghreb. Abou Einan accueillit très gracieusement l'ambassadeur de la république, Pierre de la Barba, et consentit à négocier avec lui un traîté de paix et d'amitié.

Epuisée par ses guerres malheureuses et déchirée par les factions, Pise cessa peu à peu d'entretenir des relations régulières avec l'Afrique. Les Florentins les remplacèrent.

Dans la ville de Bougie, les Vénitiens avaient été assez influents et portaient une certaine jalousie aux Pisans. Une demande, adressée le 22 novembre 1207, par un Arabe à un riche Pisan, Lambert del Vernaccio, pour obtenir la place de drogman de la nation pisane à Bougie, fait allusion à cette rivalité : « Je désirerais que votre générosité m'accordât une grande faveur. Voudriez-vous prier les anciens de votre ville d'écrire une lettre scellée au kaïd Abou Sedad, directeur de la douane de Bougie, pour que je sois nommé drogman à la douane et courtier à l'*halka* (bureau des enchères publiques), au service spécial des Pisans. Cela est conforme à l'usage et aux priviléges des Pisans, attendu que nul ne peut être nommé courtier ou drogman pour eux sans leur agrément. Les Vénitiens ont beau dire; je ne réclame rien que d'entièrement conforme aux usages. Eh ! mon Dieu,

soutenez donc en cette circonstance vos droits et ceux de votre serviteur. »

Les Génois traitèrent également avec les souverains hafsides. Leur plus ancienne transaction est de l'an 1236.

Au treizième siècle, les Catalans étaient reçus en Afrique à peu près aux mêmes conditions que les Italiens. Plus tard, certaines circonstances firent modifier en leur faveur les usages établis.

En 1309, Jayme II, roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne et de Corse, fit, avec Bougie, une trêve de commerce dont les stipulations annoncent que l'influence des Catalans en Afrique avait grandi rapidement. Abou Zakaria, qui régnait alors à Bougie, s'était rendu indépendant de Tunis, et cherchait à étendre son petit état. Le roi d'Aragon, pendant les cinq années que devait durer ce traité, consentait à fournir au roi de Bougie, à titre de secours, deux galères que ce dernier pourrait mener contre Alger, ou tout autre pays des Maures qui ne serait pas en paix avec le roi d'Aragon. De son côté, le roi de Bougie promettait de payer une somme de quatre mille doublons pour l'armement des deux galères, et, s'il les gardait plus de quatre mois, cinq cents doublons par mois pour chaque galère.

En 1315, la flotte équipée par les villes de Barcelone et de Valence ayant battu, dans la présente année, la flotte du roi de Tlemsen Abou Hammou, ennemi commun des rois d'Aragon et de Bougie, les magistrats municipaux de la ville de Barcelone chargèrent Bernard Benencasa, consul d'Aragon à Bougie, d'agir de concert avec Pierre Vigata, leur envoyé spécial, pour obtenir du

roi, conformément aux conventions arrêtées par le consul avec l'émir, le paiement de douze mille doubles d'or, somme à laquelle sont évalués les frais de l'armement.

Les Marseillais fréquentaient, à la même époque, le port de Bougie, où ils avaient un consul et un entrepôt de marchandises très considérable. En 1138, Gênes se liait, d'une manière très étroite, avec les communes et les seigneurs de Marseille, d'Hyères, de Fréjus et d'Antibes, en vue surtout de son commerce et de ses rapports avec l'Afrique.

Sous le gouvernement d'Abou Zakaria et d'Abou Yahïa Abou Beker, les commerçants marseillais eurent, pendant quelque temps, une situation défavorable dans le royaume de Bougie. Les pièces des archives de Marseille, de 1293 et de 1317, nous en font savoir le détail et la gravité. On voulait exiger d'eux le paiement des tarifs dès l'arrivée des marchandises à la douane, et avant la vente, ce qui était contraire aux usages et aux traités; plusieurs de leurs concitoyens avaient été frappés, emprisonnés, et n'avaient pu obtenir justice de ces indignes avanies ; l'émir avait refusé de les recevoir ; des marchandises avaient été arbitrairement retenues à la douane, etc.

En 1482, de Tours, Louis XI fit savoir au roi de Bougie son désir de développer les relations commerciales existant entre son pays et le comté de Provence.

Sécurité et protection étaient assurées à tous marchands ou sujets chrétiens de la puissance avec laquelle le sultan avait conclu un traité, ou à laquelle il avait accordé un privilége : les garanties s'étendaient tant au séjour dans les villes qu'aux voyages sur mer. Ils étaient

ainsi placés, eux et leurs biens, sous cette haute main royale qu'exprimait, au moyen-âge, le mot de *sauvegarde* chez les chrétiens et celui d'*aman* chez les Arabes. Leurs intérêts étaient placés sous la protection spéciale du directeur de la douane.

Nul officier ni sujet musulman ne devait gêner leurs opérations de commerce. Les chrétiens restaient entièrement maîtres de vendre leurs marchandises, ou de les renvoyer en Europe, s'ils ne trouvaient pas à s'en défaire avantageusement ; mais les relations commerciales étaient essentiellement limitées aux villes de la côte. Les traités n'admettaient pas qu'une nation chrétienne put prétendre accaparer tel ou tel produit pour nuire au commerce d'un autre peuple.

Le représentant de la nation à l'étranger était le consul. Les consuls résidaient au milieu de leurs nationaux et de leurs marchandises, au fondouk même, dont la haute surveillance leur appartenait. Ils étaient à la nomination de l'autorité de leur pays. Les traités leur reconnaissaient le droit de voir le sultan une fois au moins par mois, et de lui exposer les doléances et les observations de leurs nationaux.

Les fondouks étaient des établissements destinés à l'habitation des nations chrétiennes, à la garde et à la vente de leurs marchandises. Ils étaient situés, soit dans l'intérieur de la ville, où ils formaient un quartier à part, soit dans un faubourg et tout-à-fait en dehors de la ville arabe. Un mur en pierres ou en pisé séparait complétement le fondouk de chaque nation des établissements voisins. Ces établissements renfermaient un cimetière et une église ou une chapelle, dans laquelle les chrétiens

étaient libres de célébrer tous leurs offices. Le curé pisan de Bougie dépendait de l'archevêque de Pise.

La police du fondouk appartenait absolument au consul de la nation. Des portiers, généralement des indigènes bien famés, étaient préposés à l'entrée et avaient le droit de refuser le passage à tout individu chrétien ou musulman suspect ou non autorisé du consul, à moins qu'il ne fût accompagné de l'un des drogmans ou employés de la douane. Sous aucun prétexte, les officiers arabes ne devaient entrer d'autorité dans le fondouk, s'y livrer à des perquisitions ou en extraire un sujet chrétien. Quand il y avait lieu d'agir contre un membre ou un protégé de la nation, l'autorité musulmane devait s'entendre avec le consul.

Dans le principe, la piraterie était absolument et réciproquement proscrite par les chrétiens comme par les Arabes. Les gouvernements de Pise et de Gênes s'engagèrent publiquement à unir leurs galères aux navires que les émirs pourraient diriger contre les pirates.

En cas de sinistre, les traités et l'usage du Moghreb obligeaient les gens du pays à porter secours aux bâtiments en péril ou jetés à la côte, à respecter les naufragés, à les aider dans leur sauvetage, et à garder, sous leur propre responsabilité, toutes les marchandises, épaves et personnes préservées du désastre.

La police des ports était placée dans les attributions du directeur de la douane. Le droit général sur les importations des nations alliées, c'est-à-dire liées par des traités avec les émirs, fut de 10 p. °/₀; il varia peu. Les droits d'exportation étaient à peu près les mêmes.

Dès qu'un navire chrétien entrait dans un port mu-

sulman, les douaniers arabes se présentaient. Ils enlevaient, *selon la bonne coutume,* les voiles, les agrès et le gouvernail, pour empêcher les *infidèles* de partir avant d'avoir acquitté les droits. On estimait ensuite la cargaison et le bâtiment lui-même, qui était toujours gardé à vue. Sans une autorisation spéciale, qui était rendue par la douane, les marchands ne pouvaient pas charger et décharger leurs navires avec leurs propres barques.

Les importations, d'Europe à Bougie, consistaient en métaux, armes, bijoux, quincaillerie et mercerie, tissus et draps, substances tinctoriales, épiceries, parfums, substances médicinales, vins (1).

On exportait de Bougie des cuirs, consistant en peaux préparées ou non, provenant d'un grand nombre d'animaux; des écorces tanniques pour le travail des cuirs (l'*iscorzia di Bugiea* était un article de commerce bien connu au quatorzième siècle); de l'alun; de la cire, d'où serait venu le mot *bougie,* qui a dû être introduit d'abord sous la forme de *chandelle* ou *cire de Bougie;* de l'huile; des céréales; des raisins secs; de la laine et des étoffes de laine; du coton, qui provenait de Mecila et de Biskra; des métaux; de la poterie.

La prise de Bougie, par les Espagnols, va nous faire connaître ce que devint le commerce de cette ville.

(1) S'il faut en croire une ancienne tradition, les habitants de Bougie étaient de grands buveurs de vin.

IV

OCCUPATION ESPAGNOLE

Vers la fin du xve siècle, les Maures, chassés d'Espagne par le roi Ferdinand, venaient demander un asile à leurs coreligionnaires d'Afrique; et partout où ils s'établirent, à Oran, Alger Bougie, ils portèrent la haine profonde qui les animait contre leurs vainqueurs. Le désir de la vengeance remplissait le cœur des exilés. Ils étaient trop faibles pour essayer de reconquérir leur patrie; mais ils ne pouvaient consentir à vivre paisiblement à quelques lieues de cette belle contrée qu'ils venaient de perdre. Ne pouvant mieux faire, ils s'organisèrent en pirates, harcelèrent leurs ennemis et ruinèrent leur commerce (1).

Pour mettre un terme à ces déprédations, l'Espagne prépara une descente sur la côte d'Afrique. Le 15 sep-

(1) Élie de la Primaudaie.

tembre 1505 (1), Don Fernand de Cordoue s'emparait de Mers-el-Kebir et, quatre ans après, le 18 mai 1509, le cardinal Ximenès, qui avait poussé le roi Ferdinand à entreprendre cette croisade contre les pirates barbaresques, venait en personne diriger le siége et prendre possession de la ville d'Oran.

Le contre-coup de la guerre, poursuivie avec acharnement en Espagne contre les musulmans, s'était fait sentir à Bougie déjà depuis longtemps, et le roi Abd el-Aziz (2), en 1473, avait retiré aux marchands catalans les priviléges commerciaux dont ils jouissaient depuis plus de deux siècles. Nous avons vu, dans le récit de l'historien arabe, qu'à la nouvelle du débarquement des Espagnols à Mers el-Kebir, le roi de Bougie avait envoyé par terre et par mer des secours à cette place; les chroniqueurs européens du temps citent, en outre, les marins de Bougie au nombre des plus audacieux corsaires qui portaient alors la dévastation sur les côtes d'Espagne. — « Les habitants de cette cité, dit Léon l'Africain, furent jadis opulents et soulaient armer plusieurs fustes et galères, lesquels ils envoyaient courir sur les frontières d'Espagne, tellement que la ruine d'eux et de leur cité en est pro-

(1) Il y avait certaines divergences d'opinion sur la date exacte de la prise de Mers-el-Kebir; quelques écrivains l'indiquaient comme ayant eu lieu le 23 octobre 1506. Un document officiel contemporain, communiqué récemment par M. le général Sandoval, la fixe définitivement au 15 septembre 1505. Voir *Revue africaine*, 13e vol. p. 100, le *Rapport adressé au cardinal Ximenès, par le mestre de camp général Pedro de Madrid, campé devant Mers el-Kebir, le 17 septembre 1505.*

(2) Quelques écrivains ont donné à ce roi de Bougie le nom de Abd er-Rahmane, erreur que les documents authentiques indigènes ont rectifié définitivement.

cédée. » Puis, décrivant la situation de la ville au moment de l'arrivée des Espagnols, il ajoute : « Bugie, édifiée en la côte d'une très haute montagne, est ceinte de belles, hautes et anciennes murailles, contenant environ huit mille feux, en la partie qui est habitée seulement ; car, étant toute peuplée, elle en pourrait contenir plus de vingt-quatre mille, vu sa grande étendue devers la montagne qui est merveilleuse (1). Les maisons sont d'assez belle montre ; il y a des temples et colléges là où demeurent les écoliers et docteurs qui font des lectures en la loi et mathématiques. Il y a plusieurs hôpitaux, couvents pour les religieux de leur loi, étuves et hôtelleries. Les places sont fort belles et ordonnées ; mais on ne saurait aller parmi la cité qu'il ne faille monter ou descendre. Du côté de la montagne se voit une petite forteresse..... Ils (les Bougiotes) vivent pauvrement, parce que leurs terres ne rapportent guère de grains ; mais elles sont merveilleusement fructifères. Autour de la cité il y a une infinité de jardins produisant fruits en abondance et mêmement hors la porte qui regarde du côté du levant (2). Outre cela, on y voit plusieurs montagnes fort scabreuses, qui sont toutes couvertes de bois, dans lesquels se nourrissent une infinité de singes et de léopards.

« Les citoyens sont assez joyeux qui ne tâchent à autre chose qu'à se donner du bon temps et à vivre joyeusement, tellement qu'il n'y a celui qui ne sache sonner

(1) Les nombreuses guerres que Bougie avait soutenues depuis un siècle environ, avaient déjà réduit sa population, et la ville n'avait plus cette splendeur dont elle brillait sous les Hammadites.

(2) Jardins situés du côté de la vallée des Singes, où s'étaient établis les Maures chassés d'Espagne.

d'instruments musicaux et baller; principalement les seigneurs, lesquels n'eurent jamais guerre contre personne, au moyen de quoi ils en sont tant apoltronis, et de si lâche courage, qu'étant tous intimidés par la descente de Pierre de Navarre, avec quatorze vaisseaux, décampèrent avec le roi qui fut des premiers à gagner le haut, prenant la montagne pour refuge de lui et des siens. En sorte de quoi, sans coups ruer, ni glaive briser, le Comte, après y être descendu, le saccagea; puis, soudainement, y fit édifier un fort près le rivage de la mer sur une belle plage, et fortifia encore une autre ancienne forteresse qui est semblablement du côté de la marine et joignant de l'arsenal. »

Ce qui précède, mis en regard des nouveaux documents fournis par le chroniqueur arabe, va démontrer l'utilité de contrôler les renseignements historiques, en puisant toujours à des sources diverses d'information. — La tradition orale, d'abord, dit que « l'escadre espagnole aborda à Bougie pendant la nuit et débarqua des troupes innombrables, qui envahirent la ville sans donner le temps aux habitants de se reconnaître : ceux qui ne purent se sauver furent impitoyablement massacrés. » Mais, d'après l'auteur arabe cité plus haut, les Bougiotes, au lieu de s'enfuir, firent au contraire une vigoureuse résistance devant l'invasion, et ce n'est pas sans efforts que Pierre de Navarre prit possession de cette ville maritime.

Je mettrai entre les mains du lecteur tous les moyens de juger les différentes versions: il verra ainsi beaucoup mieux comment les événements ont été interprétés par les uns et les autres.

En 1509, disent les documents espagnols, le cardinal

Ximenès, après avoir pris Oran, chargea Pierre de Navarre, comte d'Albeto, qui l'avait puissamment secondé dans cette entreprise, d'aller soumettre plusieurs autres places du littoral algérien, qui accueillaient habituellement les pirates dans leurs ports.

Pierre de Navarre réunit aussitôt les vaisseaux qu'il commandait à ceux que Jérôme Vianelli lui amena d'Ivice, et, après avoir rapidement organisé son armée, il mit à la voile pour Bougie le 1er janvier 1510. Ses forces se composaient de vingt à vingt-cinq navires, portant plus de cinq mille hommes (1). L'artillerie, ainsi que les munitions de toute espèce, étaient considérables. Quant aux soldats, l'espoir d'une nouvelle conquête et le souvenir du riche butin trouvé à Oran excitaient suffisamment leur enthousiasme pour qu'on s'attendit, dans cette nouvelle expédition, à une vive ardeur de leur part. Les principaux officiers étaient : Diégo de Vera, les comtes d'Altamire et de San Stevan del Puerto, Maldonat et les deux frères Cabrera.

Le 5 janvier, veille des Rois, l'armée espagnole mouilla devant Bougie, et le débarquement se fit avec succès, l'artillerie des vaisseaux repoussant les Maures et les Arabes, qui s'étaient d'abord réunis pour en empêcher l'exécution.

Le comte mit pied à terre l'un des premiers, et à mesure que les troupes descendaient, il les rangea en ordre. Lorsque toute l'armée fut ainsi rassemblée, il s'élança avec elle vers la montagne du Gouraïa, afin d'en chasser

(1) D'autres documents nous disent que Pierre de Navarre avait sous ses ordres 14 gros bâtiments et une grande quantité de navires de transport.

Abd el-Aziz qui s'y était retiré avec une grande quantité de Maures. Épouvantés à l'approche audacieuse de ces masses, ceux-ci abandonnèrent à la hâte leurs positions et vinrent se renfermer dans les murs de la ville ; mais les Espagnols les poursuivirent sans relâche, attaquèrent les remparts et les franchirent bientôt sans rencontrer beaucoup de résistance. En effet, les habitants, croyant que les chrétiens ne voulaient que piller la ville à la manière des Maures et l'abandonner ensuite, s'enfuirent du côté opposé à celui par lequel les Espagnols entraient ; ils gagnèrent la plaine et l'intérieur, et là, ils se rallièrent autour du sultan. Comme on l'avait prévu, le butin fut immense, et l'armée fut largement récompensée de son courage et de son zèle.

Telle est la version espagnole ; mais voici, maintenant, comment ces événements sont racontés par l'auteur indigène :

« L'armée espagnole effectua son débarquement dans l'ancien port au-dessus duquel se trouve le tombeau du cheïkh Aïssa es-Sebouki (la vallée des Singes). Ce quartier était entièrement habité par des Maures andalous, qui s'étaient réfugiés à Bougie après la conquête de leur pays par les chrétiens. Le sultan Abd el-Aziz leur avait assigné cet endroit pour s'y établir, parce qu'il y avait eu impossibilité de leur faire place dans l'intérieur de la ville. Quelques-uns de ces réfugiés avaient également fixé leur demeure dans les jardins situés du côté de l'Oued el-Kebir (Soummam).

« Dès que les chrétiens eurent pris possession de la terre, ils envoyèrent des émissaires vers les habitants de Bougie, ainsi qu'au ministre chargé des affaires du sultan

et au fils du sultan lui-même, qui était resté dans la place, pour les engager à se soumettre sans résistance et à ouvrir leurs portes. Cette proposition fut repoussée, et on prit, dans la ville, des dispositions pour se défendre. Les chrétiens, voyant qu'ils échouaient dans cette voie pacifique, dressèrent immédiatement une palissade en bois semblable à une muraille, qui partait du quartier de Sidi Aïssa le long de la crête (1). Ils s'établirent aussi sur la montagne, et de là, ils lançaient des boulets sur tous ceux qui tentaient de franchir les portes de la ville ouvrant de ce côté. Cette situation dura dix jours. Abou Mohammed ben Abd el-Hak dit à ce sujet, dans son livre : l'ennemi se fortifia dans ses retranchements du quartier de Sidi Aïssa, pendant vingt et un jours, recevant l'eau et les vivres qui lui étaient nécessaires des vaisseaux venant d'Oran. C'est de là qu'ils tiraient journellement leurs renforts en hommes et leurs approvisionnements en vivres et en munitions. Pendant toute cette période, la lutte était acharnée entre les combattants. Une nuit, entre autres, une troupe de gens de la ville éprouva un grand désastre. Les guerriers les plus courageux, au nombre de cinq cent vingt, organisèrent une sortie. Les uns montèrent sur des barques pour attaquer par mer, tandis que leurs compagnons devaient tourner les positions en passant par le sommet de la montagne. Ces derniers sortirent par les portes Amsiouen et Sadat (2). J'étais au nombre de ceux qui

(1) La connaissance des lieux nous fait comprendre que l'auteur veut indiquer la crête qui, du cap Bouac, remonte vers les contre-forts rocheux du Gouraïa.

(2) Nous avons déjà dit que Bab Amsiouen, ancienne porte dans l'enceinte sarrasine, était située au-delà de notre hôpital militaire, sur la route du phare. Bab Sadat est plus bas, sur le chemin qui mène à la direction du port.

attaquaient par mer ; mais pendant cette nuit un nombre considérable de musulmans succomba. Ceux venus par mer éprouvèrent peu de pertes, parce qu'après avoir effectué quelques captures, ils parvinrent à s'éloigner rapidement à force de rames, et à se mettre à l'abri. Le lendemain, une grande panique éclata dans la ville par suite des lamentations et des cris de désespoir que poussaient les familles de ceux qui avaient succombé dans l'attaque dirigée du côté de la montagne.

« Ce jour là, arriva à Bougie l'émir Abou Farès, fils du sultan Abd el-Aziz, amenant avec lui des guerriers accourus de toute la contrée. Les deux fils du sultan, Abou Farès et Abou Abd Allah, allèrent au milieu de tous ces combattants pour la guerre sainte. Ils se firent accompagner par quatre principaux eulema de la ville, et se rendirent ensemble parmi les guerriers musulmans, dont le nombre était tellement considérable, qu'il est impossible de le fixer : ceux-ci, étaient tous campés dans les jardins au-dessous de la ville. Les marabouts, les gens de loi et les ascètes de la localité, parcouraient les rangs, prêchant la guerre sainte, pour enflammer les courages. Les musulmans se séparèrent en deux corps ; les uns gravirent la montagne et les autres montèrent dans les barques. Les fils du sultan, sortant par Bab Sadat et Bab Amsiouen, se mirent à la tête du gros de leur troupe. L'attaque eut lieu en même temps par terre et par mer ; les guerriers musulmans s'appelaient les uns les autres de tous côtés, et ils s'avancèrent ainsi jusqu'à la crête qui sépare le quartier de Sidi Aïssa de la ville. Mais à ce moment, les chrétiens franchissant, tous à la fois et brusquement, leurs palissades, refoulèrent tous les assaillants

jusqu'aux murailles de la ville et en massacrèrent un grand nombre. Dans plusieurs attaques successives, ils essayèrent même de s'emparer des portes. C'est là que, poussés par la foule de fuyards, beaucoup de musulmans tombèrent écrasés. Parmi les martyrs de la foi, on comptait des hommes religieux, des eulema, des marabouts et des Maures andalous réfugiés à Bougie.

» Abou Mohammed ben Otman, prédicateur de la grande mosquée, raconte que, dans cette journée, le nombre des victimes s'éleva à *quatre mille cinq cent cinquante,* gisant dans l'espace compris entre les deux portes de la ville. Mon père, ajoute-t-il dans son livre, était parmi les morts; je retrouvai son cadavre percé de trois blessures. Les deux princes succombèrent également.

» La nouvelle de ce désastre, avec le récit de tout ce qui s'était passé depuis le jour du débarquement des chrétiens, parvint au sultan Abd el-Aziz. On lui rendit compte des propositions d'*aman* faites aux habitants de la ville, s'ils voulaient consentir à capituler, sur quoi les Andalous réfugiés avaient dit : « Nous connaissons, par expérience, le peu de confiance qu'il faut avoir dans les pro-
» messes de ces infidèles ; ils sont traîtres et perfides à
» leur serment. » C'est ce qui avait déterminé les habitants de Bougie à repousser les offres de paix et à résister.

» La mort de ses deux fils affligea profondément le sultan Abd el-Aziz ; mais il trouva la consolation de sa douleur, en songeant que Dieu leur accorderait sa miséricorde en récompense de leur zèle pour la foi. Le sultan se hâta d'envoyer à Bougie les troupes qui restaient auprès de lui, ainsi que les Arabes et les Kabiles de la contrée. Cependant, depuis qu'Abd el-Aziz était maître

de Constantine, l'émir Abou Beker, son rival, s'était retiré dans le Belezma (1). Dès qu'il apprit le débarquement des chrétiens à Bougie, il se rendit dans cette ville avec les guerriers dont il disposait. Pendant huit jours, il combattit comme un lion en furie, empêchant les habitants de s'enfuir afin de les forcer à la résistance. Cela dura jusqu'au cinquième jour du mois de safar de l'an 915 (25 mai 1510). La mésintelligence régnait entre les troupes du sultan et celles amenées par le prince Abou Beker; les chrétiens en profitèrent pour pénétrer dans les rues de la ville. Le lendemain, ils firent une attaque générale par terre et par mer. L'émir Abou Beker, qui s'était retiré auprès du château de l'Étoile, fut sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi, et beaucoup de ses soldats succombèrent martyrs autour de lui. L'émir parvint cependant à sortir de la ville; mais une troupe de musulmans, enveloppée dans les rues, fut massacrée. Les habitans de Bougie avaient abandonné leurs maisons au point du jour, dès qu'ils s'étaient aperçus que les chrétiens s'étaient rendus maîtres du haut de la montagne. Voyant qu'il n'y avait plus pour eux aucun espoir de salut, ils avaient compris qu'il ne leur restait qu'à se sauver avec leurs femmes et leurs enfants (2). Si El-Moufok, Si Salah et Si El-Hamlaoui, enfants de l'émir Brahim, mis à mort par son cousin le sultan Abd el-Aziz, se sauvèrent également. Ces trois

(1) Belezma, pays situé auprès de Batna.

(2) Mariana dit à ce sujet : Les Espagnols ayant trouvé un endroit de la vieille cité abandonné, plantèrent leurs échelles aux murailles, tandis qu'une autre colonne, descendue de la montagne en un ordre formidable, abordait aussi la ville avec audace et l'emportait d'emblée.

personnages, enfermés dans les prisons de la ville, avaient profité de la présence de l'émir Abou Beker pour réclamer leur mise en liberté. Ils sortirent, en effet, et combattirent à côté de leur protecteur jusqu'au dernier moment de résistance. »

Tel est le récit du chroniqueur arabe, qui diffère sensiblement de ceux des écrivains européens; chacun, du reste, s'est fait le panégyriste de sa nation. On a pu remarquer aussi que l'époque de la prise de Bougie, donnée par les uns et les autres, ne concordait pas non plus. L'année commençait alors au mois de mars; ainsi Bougie aurait été enlevé le jour des Rois de l'an 1509, ancien calendrier, en admettant la version espagnole qui relate la prise aussitôt après le débarquement; le récit indigène parle, au contraire, d'une résistance assez prolongée. Quoiqu'il en soit, la question de date ne paraît point tranchée par l'inscription commémorative suivante, encastrée au-dessus de la porte de la Kasba.

FERDINANDVS
V · REX HISPA
NIAE INCLITVS
VI ARMORVM
PERFIDIS AGA
RENIS HANC
ABSTVLIT VR
BEM ANNO
MDVIIII

« Ferdinand V, illustre roi d'Espagne, a enlevé par la force des armes cette ville aux perfides enfants d'Agar, en l'an 1509. »

Voici ce que nous lisons dans une note de l'ouvrage de M. Henri Fournel (1):

« M. Carette, se fondant sur cette inscription, qui dit formellement que Bougie fut pris par les Espagnols en 1509, considère qu'il y a erreur d'une année dans l'indication de 1510, fournie par Marmol. Mais, j'avoue, qu'en présence de cette affirmation de Marmol (l'*Afrique,* liv. V, t. II, p. 416), qui avait accompagné Charles-Quint dans son expédition de 1535 et qui connaissait certainement l'inscription citée (2) ; en présence de la confirmation donnée par le langage si minutieusement précis de Ferréras, qui dit, sous l'année 1510 : « Il (le comte Pierre » Navarro) eut durant quelques jours un gros temps ; mais » à la fin, il prit terre et débarqua ses troupes, le *sixième* » *jour de Janvier,* » je suis porté à penser que la date de *1509,* adoptée dans l'inscription de la kasba, veut seulement dire que l'expédition était partie d'Ivice dans les derniers jours de 1509. »

Ajoutons que Mariana, dans son *Histoire générale d'Espagne* (3), fait partir la flotte d'Ivice le 1er janvier 1510.

La prise de Bougie, qui continuait si heureusement la croisade commencée par le cardinal Ximénès, provoqua dans toute la chrétienté les sympathies religieuses. En France, on s'en réjouit publiquement, comme le prouve un passage des manuscrits de Dupuy : « La cour du parlement, pour rendre grâces à Dieu de la victoire du roi d'Aragon, délibéra qu'un *Te Deum* serait chanté et des

(1) *Rich. minér. de l'Algérie,* t. II, p. 54, note 5.

(2) Il y a lieu de remarquer qu'ici, contrairement à son habitude, Marmol rectifie Jean Léon, qui fixe la prise de Bougie à l'an 917 de l'hégire (1511 de J.-C.).

(3) Liv. XXIX, ch. XCIII, t. V, 2e part., p. 660-661.

processions générales faites en l'église Notre-Dame. » On peut présumer qu'à Gênes et à Venise la joie ne fut pas aussi grande (1). Ce succès retentit de toutes parts et jeta dans l'épouvante les villes de la Barbarie. Les populations de la côte furent surtout effrayées ; aussi plusieurs cités du littoral s'empressèrent-elles de demander la paix. Les habitants d'Alger dépêchèrent à Bougie des envoyés, qui signèrent une capitulation entre les mains du général espagnol. Dellys, Mostaganem et Tlemsen, n'étant pas en état de se défendre, devinrent tributaires de l'Espagne.

Maître de la ville de Bougie, Pierre de Navarre s'occupa immédiatement à la fortifier. Il mit garnison dans l'ancien château Vergelete (ou Abd el-Kader), fit construire le fort Impérial (Moussa ou Barral), et jeta les fondements d'une nouvelle kasba sur le bord de la mer.

D'après Marmol et autres écrivains espagnols, un prince maure, nommé Muley Abd Allah, dépossédé par son oncle Abd el-Aziz, sultan de Bougie, et que celui-ci avait constamment tenu enfermé, s'était tout-à-coup trouvé libre par l'entrée des chrétiens dans la ville. Abd el-Aziz l'avait fait aveugler avec un bassin de cuivre ardent, et, au moment de la prise de Bougie, on le délia et il s'enfuit. Empressé de se venger, il vint, quelques jours plus tard, offrir au général espagnol, avec le secours de son expérience, les renseignements qu'il avait sur le pays et les intelligences qu'il y entretenait. Le jour de Pâques, il se présenta devant la ville avec huit ou dix chevaux et autant d'hommes à pied, en la compagnie d'un cheïkh de dix-huit ans, qui était de ses amis. Il portait un éten-

(1) Élie de la Primaudaie. — Les Italiens étaient encore en relations commerciales avec Bougie, à l'exclusion des Espagnols.

dard blanc pour sa sûreté et fut fort bien reçu par le comte, qui, ayant été informé de son aventure et sachant qu'on ne lui avait pas crevé les yeux, le mit entre les mains des chirurgiens de la flotte, qui lui coupèrent la chair des paupières que l'ardeur du feu lui avait collées sur les yeux; de sorte qu'il recouvra aussitôt la vue. Pour n'être pas ingrat d'un si grand bienfait, il donna avis que son oncle et les habitants étaient cachés entre des montagnes, et s'offrit de servir de guide pour les surprendre. Aussitôt le comte, tout joyeux, envoya deux de ses gens avec deux Maures pour reconnaître les lieux; ce qu'ayant fait, ils rapportèrent qu'ils n'étaient qu'à sept lieues de là, et que c'étaient de spacieuses prairies entre des montagnes où l'on pouvait aborder par le chemin qu'ils avaient vu.

Le 13 avril 1510, sous la conduite de ce prince, Pierre de Navarre partit de nuit avec quinze cents soldats, et, au point du jour, il arriva dans ces prairies, sans avoir rencontré personne (1). Ceux qui étaient à l'avant-garde (le colonel Diego de Vera y Samaniego), ayant pris des arbres pour des tentes d'Arabes, donnèrent l'alarme à la colonne; de sorte que le comte, voyant leur erreur, fit aussitôt crier Saint-Jacques! et courir à toute bride droit aux tentes, qui étaient à près de demi-lieue de là. Les Maures, qui avaient eu l'alarme, commençaient déjà à prendre la fuite; mais on les suivit jusqu'au haut de la montagne, où l'on en prit et tua plusieurs dans la pour-

(1) L'arrivée du jeune prince et la date qui précède, démontrent qu'avant le mois de mars les Espagnols étaient déjà maîtres de Bougie. Le chroniqueur indigène se tromperait donc, en racontant que le siége durait en core au mois de mai.

suite. Incontinent, on mit le feu au camp, après avoir rassemblé tous les troupeaux et le butin. On prit neuf cents chameaux, autant de vaches, quantité de chevaux, de mulets, de moutons et de brebis, beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes de soie, et tout l'équipage du roi et ses pierreries. Le comte se retira avec ce butin en si bon ordre, qu'il ne reçut aucun échec des Maures, qui le harcelaient de toutes parts, et en tua plusieurs; il ne perdit qu'un soldat qui avait quitté son rang. Comme il fut près de la ville, le nouvel évêque fut le recevoir avec tout son clergé, en chantant le *Te Deum,* et l'on fit de grandes réjouissances, quoique les troupes fussent fatiguées, car, outre qu'elles avaient passé deux rivières fort profondes, dont l'une, *Huet el-Quibir,* enflée extraordinairement des neiges qui fondaient alors, la plaine où ils avaient trouvé les Maures était environnée de ronces et de chardons, en façon de piéges, qui incommodèrent fort les soldats. Les Maures qu'on fit prisonniers disaient qu'ils croyaient cet obstacle suffisant pour arrêter les chrétiens (1).

Marmol, qui écrit au point de vue espagnol, exagère considérablement quand il nous dit que, dans cette périlleuse expédition, l'armée ne perdit qu'un seul homme sorti des rangs; exagération de tout bulletin de bataille; nous aurons l'occasion de signaler la même manie chez les écrivains indigènes.

Nous allons transcrire ici un document inédit, recueilli

(1) Marmol. — D'après les détails qui précèdent, nous voyons que cette expédition remonta la vallée de la Soummam, et qu'elle effectua sa razia dans les plaines qui s'étendent à hauteur du Marché du Sebt des Djebabra.

dans les archives d'Espagne, et dont nous devons la communication à l'obligeance de notre confrère, M. Oppelit :

MAI, 1510. — *Lettre du roi Ferdinand le Catholique à Don Pedro Navarro, son capitaine général en Afrique.*

Ferdinand, dans cette longue lettre, ne dément pas les principes d'économie qu'on lui connaît. — Il informe d'abord minutieusement le comte de toutes les mesures qu'il a prises pour lui faire expédier de l'argent et des approvisionnements en farine et en biscuit. — Puis, il lui donne ensuite des instructions relativement au traité à faire avec *Muley Abdallah, roi de Bougie.*

(Ce sont ces instructions qui donnent de l'importance à cette dépêche; elles montrent quelle était l'opinion de Ferdinand, sur la manière de s'établir solidement en Afrique.)

Après avoir développé son système d'occupation, exigé certain tribut, comme gage de fidélité et de vasselage, le roi insiste pour que ses conquêtes en Afrique ne coûtent rien à son trésor :

« Il faut, continue-t-il, que les choses s'arrangent en » Afrique de manière à ce que nous puissions, désor» mais, nous y soutenir largement par les propres res» sources du pays, parce que, nous soutenir toujours » comme nous le faisons à présent, en tirant tout d'ici, » serait impossible, et que, dans peu, nous perdrions le » fruit de tous nos efforts actuels. Ainsi, il faut viser à » ce que les choses s'arrangent de manière que, pour » toujours, nos possessions se puissent conserver et » maintenir avec les ressources du pays, et qu'à l'avenir » il ne soit plus nécessaire de faire ici aucune dépense,

» si ce n'est celle qui pourrait être nécessitée par des se-
» cours en troupes ou en vaisseaux, suivant les cas qui
» se présenteraient. »

Quant au traité à faire avec le roi Muley Abdallah, « il
» me paraît, dit le roi Ferdinand, que, pour nous main-
» tenir en Afrique, si Dieu, notre Seigneur, le permet,
» il faut poser en principe que nous devons occuper les
» villes d'*Oran,* de *Bugia* et de *Tripol,* et que, dans ces
» villes, il ne devra y avoir aucun Maure, afin qu'à l'a-
» venir elles ne soient peuplées que de chrétiens, parce
» que, autrement, il ne serait pas possible de les con-
» server longtemps, si l'Afrique étant déjà tout entière
» aux Maures, ceux-ci habitaient aussi ces villes ; et pour
» ces causes, comme déjà le titre de *Bugia* est inscrit,
» comme à nous appartenant, dans le Mémorial de l'É-
» glise romaine, et accolé à nos autres titres royaux, il
» nous paraît convenable que ledit roi *Muley* ne prenne
» pas le titre de roi de *Bugia,* mais bien qu'il se nomme,
» à son choix, roi de quelque autre terre, lieu ou pro-
» vince....... »

Cette lettre intéressante se termine par la faveur que Ferdinand accorde au roi de *Bugia* de demeurer provisoirement dans le bas faubourg de la ville, avec environ cent habitants Maures, jusqu'à ce qu'il ait pu fixer sa résidence ailleurs.

— Il y avait déjà plus d'un an que Pierre de Navarre était à Bougie, lorsque la peste vint à se déclarer parmi la garnison, qui, au dire de Marmol, s'élevait alors jusqu'à 15,000 hommes. Les troupes étant entassées dans un espace très restreint, l'épidémie fit de grands ravages, elle emportait plus de cent hommes par jour. Cette cir-

constance décida le comte à se porter sur Tripoli avec une partie de son monde, laissant Bougie entre les mains de son lieutenant, avec une garnison suffisante pour s'y maintenir.

La prise de la ville mit fin à la résistance des habitants. La population, épouvantée, s'éloigna dans diverses directions; une partie se refugia dans les montagnes, du côté de Gigelli (1), d'autres allèrent chez les Zouaoua, entre autres, tous ceux qui avaient exercé un emploi dans la maison de la monnaie. Ils avaient à redouter la haine du prince Abou Beker, parce qu'ils s'étaient jadis déclarés contre lui, en refusant de frapper la monnaie en son nom.

D'autres, enfin, se retirèrent chez les Oulad Yala el-'Adjissi, à l'est du Djebel Fergan (Zamora). Le premier ministre du sultan emmena avec lui la famille d'Abd el-Aziz, et la conduisit en sûreté dans la montagne des Beni Abd el-Djebbar (2).

Cependant, le prince Abou Beker, désireux de continuer la guerre contre l'infidèle, se mit à la recherche de quelqu'un à qui il pourrait confier le soin de surveiller tous ses mouvements. Son choix tomba sur l'émir El-Moufok, fils d'Ibrahim; il l'investit du commandement

(1) On dit que, lorsque les Bougiotes s'éloignèrent de leur ville, ils marchaient tous groupés en masse; les Arabes les appelèrent alors El-Mïâd (*réunion d'hommes*), et ce nom de Mïâd, devenu par corruption Maâd, est resté à la montagne où ils se refugièrent, non loin de Ziama, laquelle porte encore aujourd'hui le nom de Djebel beni Maâd.

(2) Le territoire des Beni Abd el-Djebbar est situé sur la rive droite de la Soummam, à six lieues environ de Bougie. Ils constituaient une confédération composée autrefois d'une vingtaine de tribus. Ce sont les Beni Jubar de Marmol.

des montagnes des Ketama, en lui imposant l'obligation de fixer sa résidence auprès de Ziama (1). Il donna ensuite à son ministre, Ibrahim ben Younès, le commandement des troupes destinées à surveiller les abords de la place. Les bandes des Beni Abd el-Ouad et des Toudjin, qui, après la guerre d'Abou Hammou, étaient restées dans la vallée de Bougie et s'y étaient fixées, furent également rassemblées; il les inscrivit au nombre des troupes régulières, en exigeant d'elles le serment de combattre les chrétiens et de les empêcher de pénétrer sur le territoire. Tous acceptèrent les conditions qui leur étaient faites et prirent position aux endroits indiqués. Les habitants des montagnes des Zouaoua promirent aussi leur concours. Quand il eut pris toutes ces dispositions, Abou Beker reçut avis que son frère, le sultan Abd el-Aziz, était sorti de Constantine et s'avançait de son côté. Il se porta aussitôt au devant de lui, le rencontra à Takerkat, le prit et le tua (2). Cependant, depuis que les chrétiens s'étaient emparés de Bougie, Abou Beker craignait d'autres revers. Il établit son quartier général à Takerkat, où il méditait un nouveau plan de campagne. Dans cet intervalle, il apprit que son neveu El-Abbas, fils du sultan Abd el-Aziz, refugié dans la Kalâa de l'Ouennour'a, était entré en relations avec les chrétiens de Bougie, leur de-

(1) Ziama est un petit port au fond du golfe de Bougie, sur l'emplacement de l'antique Choba Municipium.

(2) Takerkat. Je ne suis pas bien renseigné sur cette position. Ce point se trouve, me dit-on, chez les Beni Seliman, entre Bougie et Setif, ce qui est fort vague. Me renfermant dans ce qui se rapporte exclusivement à Bougie, je ne reproduis pas ici les autres renseignements fournis par le chroniqueur arabe, que l'on trouvera dans la traduction que j'en ai donnée déjà. Voir *Revue africaine*, nos 70 et 71 ; douzième année.

mandant à être replacé sur le trône de son père. El-Abbas intriguait, en outre, pour gagner à sa cause les Beni Abd el-Ouad et les Toudjin, habitants de la vallée. Abou Beker se porta contre la Kalâa de l'Ouennour'a, pour enlever l'émir El-Abbas ; mais il échoua devant les difficultés que présentait le siége de cette forteresse naturelle (1).

Ayant reçu avis que les chrétiens avaient l'intention de faire une incursion dans la vallée, Abou Beker prescrivit à toutes ses troupes de se tenir sur la défensive derrière l'Oued el-Kebir. Les Espagnols avaient reçu de nouveaux renforts, qui avaient considérablement augmenté leur garnison ; ils s'étaient étendus aux abords de la ville et avaient pris possession des jardins qui l'entourent.

Abou Beker, ayant donc rassemblé ses troupes et appelé les populations à la guerre sainte, donna lui-même le signal de l'attaque. Il marcha sur Bougie, qu'il harcela vigoureusement pendant cinquante et un jours; mais il n'obtint aucun résultat avantageux. Obligé de se retirer, il résolut de reconstruire les forteresses que le sultan merinide Abou Tachefin avait édifiées jadis, lorsqu'il fit le blocus de Bougie, telles que El-Yakouta, Hisn Beker et Temzezdekt, qui avaient été démolies par le sultan Abou Yahïa (2). Les travaux ayant été achevés au bout

(1) La Kalâa de l'Ouennour'a, située dans le pays de ce nom, à environ 25 lieues de Bougie, est encore bien connue de nos jours. C'était un poste militaire, construit sur un rocher d'un accès difficile. Lorsque Abd-el-Kader tenta d'établir son influence dans la province de Constantine, il déposa dans cette Kalâa ses approvisionnements et ses malades, dont s'empara une colonne française.

(2) Nous avons indiqué, plus haut, la position de ces différentes forteresses.

de trois mois, il mit, dans ces différents postes, des soldats avec leurs familles, et leur fit apporter, des environs de Constantine, une grande quantité de grains pour les approvisionner. Comme il avait à craindre de nouvelles intrigues de la part de l'émir El-Abbas, fils d'Abd el-Aziz, il eut la précaution de prendre des ôtages dans chacune des tribus, afin de pouvoir mieux compter sur leur fidélité. De cette manière, il parvint à inquiéter constamment les Espagnols, à pénétrer même, de nuit, dans certaines rues de la ville, et à massacrer tous ceux qui tombaient entre ses mains. Une nuit, il réussit à s'emparer du quartier de Bab el-Benoud ; mais les chrétiens l'en chassèrent après un long combat, dans lequel périt beaucoup de monde de part et d'autre (1).

Abou Beker, découragé, s'en retourna vers Constantine, laissant à l'émir El-Moufok la continuation des hostilités, à l'aide des troupes cantonnées dans les forteresses de la vallée.

Les Espagnols, après s'être rendus maîtres de Bougie et l'avoir saccagée, s'y étaient fortifiés pour s'y maintenir. Quelques habitants de la ville avaient été faits prisonniers, et d'autres, acceptant l'*aman* qui leur était promis, consentirent à y revenir.

Abou Saïd ez-Zenati, secrétaire de l'émir el-Moufok, m'a montré une lettre dans laquelle le chef des chrétiens

(1) Ce passage a peut-être quelqne corrélation avec le fait suivant, que nous lisons dans Mariana : « Les troupes avaient fait un traité de paix avec les tribus Kabiles ; mais, en 1513, Marino, gouverneur de Bougie, en ayant violé quelques conditions, ces tribus reprirent les armes et vinrent brûler les faubourgs de la place. Comme les premiers torts étaient du côté de Marino, le gouvernement espagnol crut devoir donner satisfaction aux indigènes en le révoquant; il fut remplacé par Raymond Carroz.

disait que les anciens habitants rentrés à Bougie s'élevaient au nombre d'environ *huit mille*. Le gouverneur avait écrit à l'émir El-Abbas, fils du sultan Abd el-Aziz, pour l'engager à rentrer lui-même dans la capitale de son père. Cette missive, dans laquelle étaient indiquées les conditions de la soumission, était écrite de la main de Brahim ben Hacen, qui servait de secrétaire aux infidèles (1).

Les Espagnols avaient déjà chargé, sur une trentaine de leurs vaisseaux, tout ce qu'ils avaient pris à Bougie, soit dans les palais du sultan, soit dans les mosquées de la ville. Ils abattirent le minaret du château de la Perle et ruinèrent le château de l'Étoile. Tous les objets de prix que renfermaient ces deux édifices, tels que colonnes, marbres, faïences et boiseries sculptées, furent embarquées pour être transportées en Espagne. Mais, dès leur sortie du port de Bougie, une affreuse tempête assaillit les vaisseaux, et la plupart d'entre eux furent engloutis dans la mer.

Sur l'emplacement du château de l'Étoile (2), les ennemis de Dieu construisirent une forteresse. Déjà, ils avaient élevé un nouveau mur d'enceinte qui, du château de l'Étoile, se joignait d'un côté à la grande forteresse (Kasba), en passant au-dessus du jardin nommé Djenan Rafâ ; de l'autre côté, elle passait non loin de la mosquée du cheïkh Abd Allah Cherif, traversant le château de la Perle, et arrivait à la mer en longeant au sud le Mesdjed el-Mordjani. Tout ce qui était en dehors de cette

(1) Nous dirons plus loin que, contrairement aux premières instructions de Ferdinand, on laissa Bougie se repeupler par ses anciens habitants.

(2) Fort Moussa-Barral.

enceinte fut abandonné et ruiné. Les chrétiens amoindrirent leurs possessions, à cause des embarras que leur causaient les attaques fréquentes du sultan Abou Beker, qui, ainsi que nous l'avons déjà raconté, parvint une nuit à s'emparer des rues du quartier de Bab el-Benoud (1). La ville de Bougie, qui avait autrefois *soixante-douze* mosquées ou oratoires, n'en eut plus, dès lors, que *cinquante-trois*. Tout le reste fut abandonné et tomba en ruines.

Le sultan Abou Beker, apprenant que les chrétiens avaient détruit la moitié de la ville et s'étaient solidement fortifiés dans l'autre, donna l'ordre à l'émir El-Moufok de se garder chez lui et de ne plus faire aucune tentative contre Bougie.

En 917 (1512), il entra en relations avec les corsaires turcs, Aroudj et son frère Kheïr ed-Din, et leur fit attaquer Bougie par mer, pendant que l'émir El-Moufok l'assaillait par terre. Nous allons raconter les diverses tentatives des frères Barberousse contre Bougie, d'après les documents européens et ceux contenus dans le *Razaouat* :

« Sollicités par les anciens habitants de Bougie, les

(1) D'après ce qui précède, on se rend compte très exactement de l'étendue que les Espagnols laissèrent à Bougie. Renonçant à l'ancienne enceinte Sarrasine, dont le développement nécessitait la présence d'une garnison considérable, les Espagnols en firent une nouvelle moins étendue, passant aux endroits ci-après : du fort Barral (château de l'Étoile), elle allait au-dessus des jardins situés au bas de la porte Fouka (Djenan Rafâ) et atteignait la Kasba. De l'autre côté, cette enceinte partait également du fort Barral, se dirigeait vers la mosquée de Sidi Abd Allah Cherif, qui était située entre Bridja et le ravin des Cinq-Fontaines, traversait le quartier du château de la Perle (environs de notre caserne et de l'hôpital militaire), et arrivait enfin à la mer au fort Abd el-Kader, laissant à gauche le Mesdjed el-Mordjani. C'est presque l'enceinte que nous avions conservée nous même en 1833.

deux corsaires, dont la renommée commençait à se répandre sur la côte d'Afrique, firent voile vers Bougie et mouillèrent dans une rade voisine, afin de combiner leur entreprise d'après les avis qu'il recevraient. A peine avaient-ils jeté l'ancre, qu'ils aperçurent une flotte de quinze vaisseaux chrétiens s'avançant vers Bougie. Kheïr ed-Din et son frère, s'éloignèrent aussitôt de la côte et gagnèrent la haute mer. Les Espagnols, qui virent leur manœuvre, s'imaginèrent qu'ils prenaient la fuite et ils se mirent à leur poursuite. Lorsque les deux corsaires se furent aperçus qu'ils avaient donné dans le piége, ils commencèrent à diminuer de voiles et se laissèrent atteindre. Les Espagnols les attaquèrent, en leur tirant toute leur bordée; mais Aroudj et Kheïr ed-Din, sans leur donner le temps de recharger leurs pièces, abordèrent immédiatement ceux qui étaient le plus à leur portée, et, en un clin d'œil, en prirent un et en coulèrent un second. Les autres vaisseaux chrétiens, qui virent ce coup de main, regagnèrent à toutes voiles le port de Bougie. L'avis d'Aroudj était qu'il fallait opérer une descente et aller à l'improviste surprendre Bougie. Kheïr ed-Din ne partagea point son opinion, en raison d'un songe qu'il avait eu la nuit précédente. Aroudj s'obstina dans son désir; il prit avec lui cinquante Turcs d'élite et s'avança fièrement vers la ville. Chemin faisant, il rencontra une soixantaine d'Espagnols qui eurent la témérité de l'assaillir; en un instant ils furent taillés en pièces. Cette victoire l'enhardit encore davantage : il s'approcha de la ville. Les chrétiens, du haut de leurs tours, firent sur lui des décharges de mousqueterie, et une balle vint lui percer le bras. Cette blessure, qui le mit hors de com-

bat, avait découragé sa petite troupe, et il était en danger d'être la victime de son zèle imprudent. Kheïr ed-Din en fut averti; il envoya aussitôt un renfort de Turcs qui le ramenèrent à son vaisseau. Les douleurs de la blessure devenant plus aiguës, il fallut lui couper le bras et les deux corsaires s'éloignèrent (1). Trois ans après, ils firent une seconde tentative. Toutes les tribus des montagnes de Bougie, soulevées contre les Espagnols par leurs marabouts, accoururent au nombre de vingt mille. Aroudj et Kheïr ed-Din, avec trois de leurs vaisseaux, vinrent mouiller dans la rivière dite Oued el-Kebir (Soummam). Ils débarquèrent leur monde ainsi que leur artillerie, et, se mettant à la tête de cette armée de Berbères qui les attendait, ils formèrent le siége de Bougie. Bientôt la place fut bloquée étroitement de tous côtés, et les Espagnols, quoique en grand nombre, eurent beaucoup de peine à se défendre; les Turcs s'emparèrent du fort Abd el-Kader par la chute de la tour, que quelques coups de canon abattirent; la garnison dut se replier sur les autres forteresses. Lorsqu'on sut, en Espagne, que Bougie était assiégé par les Turcs et par les Berbères, on fit partir immédiatement mille hommes, destinés à lui porter secours. Le gouverneur de la ville, Don Ramon Carroz, vaillamment secondé par le renfort que lui amena Michel de Gurrea, défendit la place avec un courage admirable: Aroudj et son frère furent obligés de lever le siége après deux mois d'inutiles efforts. »

D'après le *Razaouat*, les deux corsaires furent arrêtés dans leurs opérations par le manque de poudre et autres

(1) D'après certaines versions, les Turcs canonnèrent Bougie pendant huit jours, et c'est un boulet qui aurait emporté le bras d'Aroudj.

munitions; ils s'en retournèrent alors à leurs vaisseaux, qui étaient mouillés dans l'Oued el-Kebir; mais ils trouvèrent que les eaux avaient diminué par le manque de pluie, et il leur fut impossible d'effectuer leur sortie. Ils prirent le parti de brûler ces bâtiments, de peur que les Espagnols ne s'en emparassent; puis, se mettant à la tête de leurs troupes et de leurs équipages, ils se dirigèrent, par terre, vers Gigelli, où ils avaient établi leur quartier général.

Une troisième fois, Kheïr ed-Din prit ses dispositions pour aller attaquer Bougie avec une armée formidable. Il était déjà en marche, lorsqu'il reçut une ambassade des habitants d'Alger (1). Cette circonstance lui fit changer ses projets, et il se rendit à Alger, dont il ne tarda pas à prendre possession.

Nous avons à relater encore un épisode qui semble être l'un des derniers efforts tentés par les indigènes pour reprendre Bougie.

Le sultan Abou Beker s'était rendu à la forteresse de Hisn Beker; les Espagnols, apprenant sa présence sur ce point, firent immédiatement une sortie. Pour résister à cette attaque, l'émir El-Moufok prit le commandement des guerriers des tribus, et son frère, l'émir Salah, celui des Maures andalous. Les chrétiens, repoussés, éprouvèrent un grand désastre; *six mille* (2) de leurs soldats fu-

(1) Les habitants d'Alger appelaient les corsaires pour les débarrasser des Espagnols, qui tenaient garnison dans la forteresse construite sur l'Ilot, devant leur ville.

(2) Le chroniqueur arabe exagère évidemment, en donnant ce chiffre de *six mille* chrétiens tués dans une seule rencontre. Mais, quant au désastre lui-même, il est confirmé par ce passage de l'écrivain espagnol Suarez, qui a, je crois, rapport à cette affaire : « Lorsque Bougie avait pour alcade

rent massacrés, le restant dut se retirer précipitamment, fermer les portes de la ville et se mettre à l'abri derrière les remparts et dans les forteresses.

Les troupes musulmanes prirent position devant les remparts, espérant s'en rendre maîtresses et détruire leurs ennemis. Le sultan Abou Beker ordonna de dresser ses tentes auprès de la ville, pour mieux surveiller les opérations du siége et, par sa présence, lui donner plus d'activité.

Cependant, le prince El-Abbas entretenait toujours des relations avec les Espagnols. Il était convenu que ceux-ci s'avanceraient de son côté, et qu'ils pourraient alors se rejoindre. La garnison de Bougie fit en effet une sortie ; mais l'émir El-Moufok la força de rentrer dans ses murs, après lui avoir encore tué *quatre cents hommes*. Cette première opération terminée, El-Moufok, abandonnant le blocus, remonta la vallée, se mit à la poursuite du prince El-Abbas et l'obligea à s'éloigner de l'autre côté de la rivière. Les Espagnols profitèrent alors de son éloignement et dévastèrent la forteresse située sur le bord de la rivière (1).

Le manuscrit du chroniqueur arabe qui nous a fourni

Pedro Alfan de Ribera, ce gouverneur. sorti inconsidérément avec son monde pour faire une razia, trouva, à son retour, les passages occupés par l'ennemi, qui lui tua tous ses gens. Il ne rentra dans Bougie que ledit alcade et deux autres cavaliers, qui, à grand peine et grâce aux jambes de leurs chevaux, se tirèrent de la bagarre. »

Une tradition, bien connue dans la tribu des Mezzaïa, rapporte qu'une colonne espagnole, qui avait tenté de pénétrer dans les terres, fut entièrement détruite sur les bords de l'Oued R'ir qui traverse leur pays.

(1) El-Yakouta, sur la rive droite de la Soummam, à la tête de notre pont de bateaux. Nous avons déjà dit que les ruines de ce fort ont été définitivement rasées par nous en 1849.

de si curieux renseignements, n'entre dans aucun autre détail. Il se borne à mentionner la prise de Bougie, par Salah Raïs, en 1555. Les documents indigènes ne parlent plus des descendants de l'ancien roi de Bougie; mais nous savons qu'en 1520 un prince de cette famille faisait partie de la suite attachée au vice-roi des Baléares, Don Miguel de Gurrea; et qu'une fille du même monarque se trouvait à l'institution de la *Crianza,* à Palma de Mayorque. On ignore ce que devinrent ces illustres rejetons du dernier souverain indigène de la grande Kabilie (1).

Les renseignements qui précèdent nous font supposer que le prince en question n'était autre que l'émir El-Abbas, fils du sultan Abd el-Aziz, qui, d'après le récit arabe, fut constamment en relations avec les Espagnols de Bougie, au milieu desquels il serait enfin parvenu à se rendre, ou bien Muley Abdallah, dont parle la lettre de Ferdinand.

Le 2 novembre 1541, l'empereur Charles-Quint, revenant de sa désastreuse expédition contre Alger, dut s'arrêter quelques jours à Bougie :

Une flotte de 516 voiles, sous les ordres de l'amiral Doria, portant 23,900 hommes de débarquement, avait touché terre dans la rade d'Alger; mais une tempête affreuse dispersa la flotte, en même temps qu'une pluie torrentielle, inondant les soldats, les empêchait de se servir de leurs arquebuses contre les Maures qui les attaquaient, et dont le yataghan fit un grand carnage. La famine et les maladies sévirent, et l'armée, démoralisée, dut, par une marche extrêmement pénible, gagner le cap Matifoux,

(1) Voir *Époques militaires de la grande Kabilie,* par M. Berbrugger, p. 74 et 75.

pour se rembarquer sur les vaisseaux que Doria avait sauvés de la tempête (1).

Ceux de ces navires qui parvirent à reprendre le large, ne furent pas tous également heureux. Quelques-uns, qui avaient éprouvé de grandes avaries, violemment secoués par la mer, sombrèrent; une partie atteignit la Sardaigne ; mais le plus grand nombre d'entre eux se rendirent sur la rade de Bougie, où ils furent, pendant quelques jours battus par une nouvelle tempête. Toutefois, aucun n'y périt ; mais presque tous y éprouvèrent des avaries considérables. Pour comble de malheur, les vivres vinrent à manquer, et ce que la place pouvait fournir, même ce que les Arabes apportaient était insuffisant. Tout semblait concourir à la destruction de cette flotte; et, par une déplorable réunion de circonstances, à mesure que certaines ressources lui étaient offertes, toujours quelque nouvel incident venait les détruire; un hasard qui, dans toute autre occasion, eût été favorable, amena sur rade, pendant la tempête, un navire sicilien chargé de blé; il pouvait servir aux besoins de l'armée pendant quelque temps, mais il en fut autrement : jeté à la côte au moment où il voulait prendre son mouillage, on eut la douleur de le voir périr.

(1) La tempête menaçait d'engloutir les vaisseaux :

— « Combien de temps, demanda Charles-Quint à son pilote, les navires peuvent-ils tenir encore ?

— » Deux heures, répondit le marin.

— » Ah ! tant mieux, dit l'empereur d'un air satisfait; il est onze heures et demie, et c'est à minuit que nos bons religieux se lèvent en Espagne pour faire la prière. Ils auront le temps de nous recommander à Dieu.»

Fernand Cortès, le conquérant du Mexique, qui faisait partie de l'expédition, offrit de retourner à Alger et de s'en emparer, à condition qu'il aurait le commandement des troupes. Sa proposition fut repoussée.

L'empereur, avec son état-major, était à terre, et les chroniques nous apprennent que, là, il se livrait avec ferveur à des actes de religion. Il ordonna des prières pendant trois jours; un prêtre reçut sa confession; il communia.

L'armée impériale se trouvait assez mal à l'aise dans Bougie et avait hâte d'en sortir. Le *Journal de Vandenesse* raconte que les Espagnols, pendant leur séjour dans cette ville, n'étaient occupés qu'à faire des processions générales, *étant chacun confessé et priant Dieu de vouloir envoyer le temps propice, afin de pouvoir partir au plus vite.* La même relation ajoute que *l'empereur fit ordonner un boulevard triangulaire pour fortification de ladite place, tout environnée de Maures jusqu'aux portes* (1).

Pendant le séjour de Charles-Quint à Bougie, les quelques juifs qui y demeuraient furent persécutés, emprisonnés, leurs biens pillés; on brûla même leurs livres religieux; enfin on les chassa entièrement de la ville. Une première fois, lors du débarquement du comte Pierre de Navarre, ils avaient déjà été pillés et mis à contribution, ce qui démontre qu'au milieu du sauve qui peut général de la population bougiote, ils n'auraient pas abandonné la ville. Beaucoup d'entre eux furent, à cette occasion, faits prisonniers et vendus comme esclaves.

Ces juifs, chassés d'Espagne en 1492, étaient venus, comme les Maures andalous, expulsés aussi de leurs foyers, chercher un refuge dans les villes de la côte d'Afrique, où ils vivaient plus tranquilles et moins tourmentés que dans les pays chrétiens. Les juifs espagnols

(1) Élie de la Primaudaie.

avaient apporté avec eux, dans leur nouvelle patrie, non seulement leur fortune, mais encore leur intelligence, leur science, leur aptitude au commerce et à l'industrie.

Plusieurs écrivains européens ont affirmé qu'à Bougie, la *ville sainte,* les juifs n'avaient jamais habité; c'est une grosse erreur. Au xve siècle, le rabbin Benjamin Amar, qui avait joui, en Espagne, d'une grande réputation de science, était à la tête de la communauté de Bougie.

Charles-Quint les expulsa de cette ville, et, lors de notre conquête, en 1833, nous avons retrouvé leurs descendants disséminés dans les tribus kabiles des environs, où ils exerçaient les professions d'orfèvres et de bijoutiers (1).

Après cette digression, reprenons la suite du récit. Le vent se calma et la mer devint enfin plus tranquille. Profitant de cette circonstance, on partit immédiatement (le 16 novembre) pour rentrer en Europe. Beaucoup de navires eurent de la peine à atteindre leur destination, et il y en eut qui, contraints de relâcher dans des ports étrangers, furent regardés comme perdus dans leurs pays. C'est ce qui arriva à Charles-Quint lui-même, et la nouvelle de sa mort circula durant quelque temps en Europe. Ce ne fut que vers la fin du mois de novembre qu'il atteignit le port de Carthagène.

Cette désastreuse campagne coûta à l'Europe une quinzaine de mille hommes, qui succombèrent ou furent réduits en esclavage.

Pendant son séjour à Bougie, Charles-Quint put appré-

(1) Ces renseignements m'ont été fournis par M. le grand rabbin Cahen, mon ami, qui a publié déjà, dans ce *Recueil,* plusieurs études très remarquables sur les juifs de l'Afrique septentrionale. (Voir les volumes de 1866 et 1867).

cier son importance militaire. On assure même qu'en manifestant son mécontentement de ne pas avoir été mieux renseigné, il regretta de n'être pas venu s'y établir solidement au début de l'expédition, pour mettre ensuite Alger à la raison. Quoiqu'il en soit, il reconnut l'utilité réelle de cette position, en fit augmenter les défenses, surtout celles du fort Moussa, qui commande la ville, et fit terminer la kasba, commencée sous son aïeul. Diverses inscriptions, gravées sur le mur de la kasba, rappellent le passage de Charles-Quint à Bougie :

QVAM MVRIS
CASTELLIS Q.MV
NIVIT IMP. KA
ROLVS V AFRICA
NVS FERDINAN
DI MEMORATI
NEPOS ET HA
ERES SOLI DEO
ONOR ET GLORIA

Cette ville a été pourvue de murailles et de forteresses par l'empereur Charles-Quint l'Africain, petit-fils et successeur de Ferdinand. A Dieu seul, honneur et gloire.

SEHI3OSIENDOCAPITAN
EALCAIDEENESTASFORTA
LE·3ASPORELENPERADOR
CARLOQVINTODONLVISDE
PERALTAHIIODEDONALO
NSOCARILLODEPERALTA
DEDONANADEVELASCO
MARQVESESDEFAL
CES ❋ LOADOSEADIOS
ANO 1543

Cet ouvrage a été construit pendant que Don Luis de Peralta, fils de Don Alonso Carillo de Peralta et de Dona Anna de Velasco, marquis de Falces, était commandant et alcade du présent fort, au nom de l'empereur Charles-Quint.

Que Dieu soit loué. Année 1543 (1).

Le même gouverneur, Louis de Peralta, dont nous allons raconter la fin malheureuse, avait fait graver aussi une inscription commémorative de la prise de Bougie :

ECCETESTESVICTORIEOBTENTE
INEPIPHANIAPROPRESIDESEBA
STIANODELCASTILLOPROLVDOVI
CODEPERALTAGENERALI·A·1545

Voici les témoignages de la victoire remportée le jour de l'Épiphanie. Sébastien de Castille étant gouverneur, et Luis de Peralta étant général. An 1545.

En 1555, Salah Raïs, pacha d'Alger, résolut de chasser les Espagnols de cette position importante. Une faible garnison de cinq cents hommes, répartie dans trois forteresses, gardait Bougie, sans se hasarder à sortir des murs.

Vingt-deux galères, armées de canons, pénétrèrent tout-à-coup dans la rade, tandis que le pacha lui-même,

(1) Nous avons traduit le mieux que nous avons pu l'inscription espagnole qui précède. Cependant la première moitié de la 1re ligne est, pour nous, incompréhensible. La typographie a reproduit fidèlement les chiffres 3 de la 1re et 3e ligne, qui, me dit-on, tiennent lieu de la lettre Z.

Ces deux inscriptions, ainsi que celle qui suit, sont des copies textuelles d'estampages très fidèles, que nous avons pris pour plus de sûreté.

avec des forces considérables, turques et arabes (1), envahissait la plaine et les montagnes. Une batterie, établie sur une hauteur, ruina en quelques jours le fort Impérial (Barral, bordj Moussa), que les Espagnols avaient d'ailleurs abandonné pour ne pas disséminer leurs faibles moyens de défense. Salah Raïs dirigea ensuite le feu de son artillerie contre le château de la Mer (fort Abd el-Kader). Quarante soldats, qui l'occupaient, se défendirent énergiquement pendant cinq jours; mais le château fut enfin emporté.

Le commandant Don Luis de Peralta, s'était enfermé dans la kasba avec le reste de la garnison. Il résista pendant vingt-quatre jours, montrant ce que pouvait la bravoure castillane, contre un ennemi nombreux et acharné. Au bout de ce temps, manquant de vivres et désespérant d'être secouru, il consentit à capituler, à condition que la garnison et tous les chrétiens de Bougie auraient la vie sauve, et qu'on leur fournirait les moyens de se retirer en Espagne. Les Turcs violèrent indignement la capitulation. Les soldats et les habitants eurent la *vie sauve ;* mais, à l'exception du gouverneur et de vingt hommes à son choix, tous les Espagnols, au nombre de *six cents* à peu près, hommes, femmes et enfants, demeurèrent prisonniers, c'est-à-dire esclaves, entre les mains du vainqueur.

Ce récit de la prise de Bougie est celui que donne Marmol. Minana, prétend que le commandant Peralta, au lieu d'agir sous l'influence d'un sentiment d'humanité pour sauver son monde, ne stipula, dans la capitulation,

(1) Ces forces se composaient de 3,000 Turcs et de 30,000 Kabiles descendus des montagnes voisines.

que sa liberté et celle de douze de ses compagnons. Si le fait est vrai, on ne peut accuser Salah Raïs d'avoir manqué à sa parole, en faisant esclaves le reste de la garnison et les habitants chrétiens.

Quoiqu'il en soit, Peralta s'embarqua sur une caravelle française qui se trouvait dans le port; mais, en mettant le pied en Espagne, il fut arrêté par ordre de Charles-Quint. Traduit devant un conseil de guerre et condamné pour n'avoir pas su mourir à son poste, le malheureux gouverneur eût la tête tranchée sur la grande place de Valladolid.

On s'est demandé souvent quel était le but des Espagnols en s'emparant de Bougie; si cette ville devait être pour eux un point de départ pour une occupation générale des autres villes de la côte, ou bien s'ils avaient l'intention de s'établir simplement sur quelques points avantageux pour tenir le pays en respect et protéger la navigation de la Méditerranée. La lettre de Ferdinand à Pierre de Navarre, reproduite plus haut, démontre clairement que cette dernière supposition est la plus probable.

Ils ne s'occupèrent point à acquérir de l'influence parmi les tribus Kabiles; ils ne cherchèrent pas non plus, dans le principe, à attirer autour d'eux une population nombreuse; mais ils se contentèrent de faire de Bougie une place forte.

Ce n'est que plus tard que les instructions de Ferdinand furent modifiées, et, qu'au lieu de n'admettre dans les murs de la place qu'un nombre très restreint d'indigènes, les documents arabes démontrent que les Espagnols cherchèrent à y ramener les anciens habitants.

Quelques efforts avaient été tentés pour maintenir l'influence mercantile de cette ville; mais, comme à Oran, ces essais ne furent pas heureux. Le gouvernement espagnol accorda vainement les plus grands priviléges aux marchands catalans qui fréquentaient le port de Bougie. Ceux qui s'y montrèrent ne revinrent plus; ils n'avaient trouvé aucun acheteur. La découverte de l'Amérique et celle du passage du cap de Bonne Espérance, causèrent également un grand tort à Bougie. L'esprit du temps était tourné vers les aventures du nouveau monde, qui promettait des résultats plus féconds. Aussi, les caravanes qui se dirigeaient jadis vers ce centre commercial pour échanger les productions de leur pays contre les articles de fabrique européenne, modifièrent leurs itinéraires sous l'empire des circonstances qui influaient sur le pays.

Un évêque avait été établi à Oran; on en mit un autre à Bougie, dont la population civile était à peu près nulle. Il est probable qu'un représentant du St-Office y fut également installé, ainsi que semblerait le démontrer une tradition locale que j'ai recueillie de la bouche de plusieurs Bougiotes : « Quelques années après la prise de la ville, les Espagnols proclamèrent qu'ils accorderaient l'*aman* aux anciens habitants qui voudraient rentrer dans leurs foyers. Confiants dans ces promesses pacifiques, beaucoup d'entre eux revinrent, en effet, et vécurent paisiblement sous la domination des nouveaux maîtres. Mais, sous une apparence de loyauté, ceux-ci cachaient les intentions les plus perfides : ils attendirent que Bougie fut repeuplée, puis ils saisirent tous les enfants musulmans et les envoyèrent en Europe, où on les convertissait, disait-on, au christianisme. »

Cette tradition est assez vraisemblable, car l'inquisition ne devait pas être plus tolérante en Afrique qu'elle ne l'était à la même époque en Espagne, à l'égard des Maures qui l'habitaient encore. Un décret rendu en 1526 par Charles-Quint portait : « Prohibition absolue aux Maures d'Espagne de parler et d'écrire la langue arabe, en public ou *chez eux;*—ordre de livrer leurs livres arabes pour qu'on les brûlât ; — de renoncer à tous leurs rites, costumes, noms, coutumes mauresques, et à l'usage des bains chauds ; — leurs mariages devaient se célébrer en public d'après les rites chrétiens ; — leurs femmes devaient circuler dans les rues à visage découvert. — On ordonna ensuite aux Maures de livrer leurs enfants depuis trois jusqu'à quinze ans, pour qu'ils fussent élevés dans la religion chrétienne. »

Cette tyrannie inquisitoriale souleva l'indignation des Maures d'Espagne, qui résistèrent, avec le courage du désespoir, pour défendre leurs croyances et leur fortune dont on voulait, avant tout, les dépouiller. Cette guerre, sans pitié, sans merci, de bêtes fauves, qui désola alors la Péninsule, eut un grand retentissement sur la côte d'Afrique, où se réfugièrent les malheureux survivants de cette infâme boucherie, faite au nom de la religion chrétienne. Les Espagnols étaient donc voués à l'exécration par les Musulmans, et la haine acharnée qui séparait les deux races provenait, comme on le voit, du fanatisme aveugle et de l'intolérance religieuse, poussés jusqu'à leur dernières limites. La tradition locale rapporte, enfin, que les Espagnols se livrèrent encore à Bougie à des actes de barbarie et de cruauté, qui firent considérer leur désastreuse expulsion comme un châtiment céleste.

L'influence que les Espagnols acquirent parmi les tribus kabiles fut tout-à-fait nulle, et, d'après les documents du temps, nous ne voyons qu'à deux ou trois reprises des relations s'établir entre eux, pour des motifs purement politiques.

Le *Razaouat* parle d'un chef kabile des environs de Bougie, qui servait d'espion aux Espagnols et les aidait contre les musulmans, en leur payant un tribut annuel et en leur fournissant des bestiaux et des chevaux tout harnachés.

D'après une tradition conservée dans la famille des Oulad Mokran, seigneurs de la Medjana, leur ancêtre Abd el-Aziz, fondateur de la principauté kabile de la Kalaâ des Beni Abbas, — Labbès de Marmol, — se lia aussi d'amitié avec les Espagnols de Bougie. Ceux-ci lui fournirent des ouvriers pour fortifier la Kalâa, sa capitale, et des armes pour se défendre contre les Turcs et leur allié, Ben el-Kadi, chef de la ville de Koukou (1).

En 1541, Charles-Quint, qui préparait sa mémorable entreprise contre Alger, chargea le commandant de la garnison de Bougie de nouer, en secret, des intelligences avec les chefs des tribus établies entre Bougie et Alger, et de les attirer dans le parti espagnol. Le chef de la principauté kabile de Koukou, qui était alors en guerre avec les Turcs, s'engagea à fournir 2,000 hommes bien armés; on ne connaît pas les conditions du traité; mais le Ka-

(1) Abd el-Aziz, roi de la Kalâa des Beni Abbès, qu'il ne faut pas confondre avec Abd el-Aziz, dernier roi de Bougie, était alors en guerre contre un autre petit prince berbère, Ben el-Kadi, l'ami des Turcs.

Nous entrerons dans de plus grands détails à ce sujet, dans une autre étude sur la famille des Oulad Mokran, que nous publierons incessamment.

bile, fidèle à sa parole, descendit des montagnes à la tête de sa troupe, et ne s'en retourna qu'en apprenant le désastre de l'armée espagnole. Dès qu'il sut que Charles-Quint s'était arrêté à Bougie, il lui envoya des vivres, dont il avait grand besoin, et des ambassadeurs qui lui offrirent des munitions de guerre, de l'argent et des troupes auxiliaires, s'il voulait retourner devant Alger. Mais Charles-Quint, abattu par ce premier revers, refusa les offres et se rembarqua pour l'Europe.

Ainsi donc, il est bien démontré que les Kabiles n'entrèrent en relations avec les Espagnols de Bougie que dans quelques rares circonstances, lorsque leur appui était jugé nécessaire pour résister contre un rival dangereux ou pour repousser l'envahissement des Turcs.

La garnison espagnole de Bougie ne fut jamais considérable, ce qui l'obligeait à se tenir prudemment derrière ses remparts. Au commencement de leur occupation, quand cette garnison était plus nombreuse, les Espagnols tentèrent quelques courses chez les Beni Jubar (Abd el-Djebbar); mais, nous dit Marmol, dès que ces Kabiles étaient avertis de la présence de l'ennemi, ils pouvaient, en quatre heures, mettre 5,000 hommes sur pied, et ils ont, parfois, *un peu précipité la retraite des chrétiens*. En somme, il paraît très probable que les Espagnols, pendant leurs quarante-cinq ans d'occupation, ont été à peu près bloqués dans Bougie, comme nous l'avons été, nous-mêmes, plus tard, de 1833 à 1846 (1).

Nous avons vu, au début, que Ferdinand écrivait à son capitaine-général, Pierre de Navarre, que son armée devait s'arranger pour se soutenir désormais, en Afrique,

(1) *Époques militaires de la grande Kabilie.* — **Berbrugger.**

avec les ressources du pays. Plus tard, Charles-Quint, presque entièrement occupé par les affaires d'Allemagne et d'Italie, ne jetait, qu'à de longs intervalles, un regard fatigué sur ses possessions africaines. A côté de cette indifférence du souverain, l'administration faisait preuve d'une incurie déplorable.

Une lettre écrite, le 4 juin 1535, à l'empereur Charles-Quint, par Perafan de Ribera, commandant à Bougie, dit entre autres ceci :

« La garnison qui devrait être de *sept cents hommes* » est réduite à *six cent dix ;*

» La place manque de vivres, d'argent et d'avoine. » Les chevaux sont nourris avec du blé ;

» Le commandant demande qu'on lui envoie *six* artilleurs et *un* maçon pour les tours à construire;

» Il insiste pour que les patrons des navires qui arrivent d'Espagne ne puissent recevoir à bord aucun soldat sans son autorisation ;

» La solde, pour une partie de l'année passée, n'est » point encore payée. Au mois de juin 1535 il est dû » *dix-huit mois.* »

Ces tristes détails démontrent bien peu d'ordre et de régularité dans l'administration des possessions espagnoles en Afrique.

A ce que nous avons dit plus haut au sujet des descendants du dernier roi de Bougie, ajoutons ce que contient une lettre écrite, le 14 février 1535, à l'empereur Charles-Quint, par l'*infant de Bougie.* Ce titre est donné ici au fils de feu Abd Allah, roi de Bougie, parce que ce prince, depuis l'occupation de la ville par les Espagnols, s'était fait chrétien sous le nom de Don Fernando,

nom du roi qui, en 1510, avait traité avec son père.

Voici la substance de cette lettre :

« Le prince demande à l'empereur de l'aider à apai-
» ser les créanciers de son père, *afin que l'âme de celui-
» ci soit hors de peine.* Il sollicite aussi la permission de
» venir demeurer au moins momentatément à Bougie,
» pensant que son séjour dans cette ville *pourra décider
» beaucoup d'âmes à se convertir à la sainte foi de No-
» tre-Seigneur.* Il pourra aussi susciter des embarras à
» Barberousse. »

L'empereur, par une décision du même jour, 14 février, fit remise à l'*illustre infant Don Fernando de Bougie,* d'une somme de 450,000 maravedis. Mais il n'est pas question de permettre au dit infant de retourner en Afrique (1).

L'attrait de l'inconnu et de richesses, faciles à acquérir, entraînaient alors vers le nouveau monde toute la jeunesse énergique, dont le concours eût été si utile en Afrique; les guerres européennes de ce siècle finirent aussi par détourner l'attention des Espagnols de colonies qui allaient leur échapper.

Je ne crois pas m'écarter de mon sujet, en signalant ici les vestiges qui restent de l'occupation espagnole.

Les trois forts de Marmol sont encore debout : le grand château (kasba); — le château de la Mer (Vergelète, fort Abd el-Kader); — et le château Impérial (fort Moussa ou Barral.

La kasba est construite en briques rougeâtres, sur les assises de l'ouvrage fortifié qui devait protéger l'ancien port du temps des Romains. Sa forme est un rectangle,

(1) Documents inédits, communiqués par M. Oppetit.

dont un des côtés est parallèle à la ville. Elle est flanquée de bastions et de trois tours très hautes et très massives, garnies de meurtrières ; ces tours ressemblent assez à d'énormes couleuvrines plantées en terre par la culasse. Cette citadelle, qui pouvait être susceptible d'une très bonne défense au XVIe siècle, n'offrirait guère de résistance devant les nouveaux engins de destruction et la tactique moderne ; ses fossés se sont comblés avec le temps, et une partie de son mur d'enceinte est empâtée de grossière maçonnerie turque ; les remparts et la tour qui font face à la ville, ont été considérablement abaissés (rasés en 1853) ; les meurtrières et les clochetons ont, par conséquent, disparu. Elle renferme cinq citernes pouvant contenir 200,000 litres d'eau, des casemates et plusieurs bâtiments utilisés aujourd'hui pour le casernement de la garnison. La mosquée, qui s'y trouve également, est de construction plus récente ; elle fut édifiée en 1212 (1797), par ordre de Moustapha Pacha. C'était *la grande mosquée,* sous la domination turque. Diverses inscriptions, qui nous donnent la date authentique de la fondation de cette citadelle, sont placées au-dessus de la porte qui ouvre sur la ville. Nous les avons déjà reproduites plus haut.

Sur la muraille qui se prolonge à gauche de la porte d'entrée, à quelques mètres au-dessus du sol, est une cavité ronde, d'environ 1 mètre de diamètre sur 0m10 de profondeur, dans laquelle était probablement scellée une plaque, peut-être l'écusson des armes d'Espagne ; c'est ce que les indigènes appèlent la *gueçâa* (le plat), au sujet de laquelle ils racontent la légende suivante : « Pendant que les Espagnols construisaient la kasba, les

guerriers musulmans venaient, par des attaques fréquentes, inquiéter les travailleurs. A leur tête, se faisaient presque toujours remarquer sept marabouts, — ce chiffre cabalistique varie rarement, — qui avaient établi leur résidence sur le contre-fort du djebel Khalifa, afin de surveiller de plus près tous les mouvements des chrétiens. Fatigué de leurs agressions perpétuelles, le général Espagnol résolut de s'en débarrasser par la ruse ; il leur écrivit qu'il consentait à abandonner Bougie et leur donna rendez-vous pour régler les conditions de l'évacuation. Les marabouts accoururent, et, afin de leur inspirer plus de confiance, on leur servit la *difa* ; mais pendant qu'ils étaient rangés autour du plat, des hommes apostés se ruèrent sur eux et les décapitèrent. Le plat en question, *gueçâa,* ainsi que les sept têtes, furent alors scellés dans le mur en construction. On voit encore, aujourd'hui, l'empreinte des *têtes de Maures.* »

Le fort Abd el-Kader est évidemment le fort de la Mer, le seul qui existât à Bougie, lors du débarquement des Espagnols. L'irrégularité de sa construction, tout-à-fait différente de celle de la kasba et du fort Barral, le prouverait suffisamment, si la tradition et Marmol lui-même ne nous fixaient sur son origine. Ses murs, baignés par la mer, sont tantôt en grossière maçonnerie sarrasine, tantôt en pierres de taille de diverses dimensions, par conséquent très mal jointes les unes aux autres. Ces matériaux proviennent de nombreuses ruines romaines dispersées aux environs. Ce fort renferme une citerne et des souterrains construits ou réparés par les Espagnols. Il a été rudement ébranlé par les secousses du tremblement de terre du mois d'août 1856, et il a déjà été question de l'abattre.

Le fort Impérial (Moussa), est en très bon état de conservation (1). Un chemin couvert, dit-on, le reliait jadis à la kasba. Le fort Impérial, au lieu d'être abandonné par les Espagnols, comme le rapporte Marmol, aurait été, dit la tradition, le théâtre d'une lutte très acharnée. Plusieurs tentatives d'assaut avaient échoué, le découragement commençait même à se répandre parmi les cohortes musulmanes, fortement maltraitées par le canon ennemi, lorsque *sept marabouts,* ranimant leur ardeur par une harangue énergique, appliquèrent eux-mêmes les échelles sur la muraille, et donnèrent l'exemple de ce courage aveugle, puisé dans le fatalisme, si fréquent chez les orientaux. Un des santons parvint jusqu'à la plateforme du fort, où il fut entouré et percé de coups ; les six autres, tués sur le parapet même, roulèrent au pied des échelles. Mais leur bravoure téméraire avait entraîné une nuée d'assaillants : l'escalade réussit enfin, et les Espagnols furent massacrés jusqu'au dernier.

Afin de perpétuer le souvenir du dévouement et de l'abnégation des sept marabouts, Salah Raïs leur fit élever des mausolées sur les lieux mêmes où ils succombèrent ; c'est-à-dire sur la plate-forme pour le premier d'entre eux, et au pied de la forteresse pour les six autres. Ces tombes furent longtemps l'objet d'un grand respect et même d'une vénération accompagnée de terreur superstitieuse (2). Pendant les nuits obscures du mois de jan-

(1) Le général de Barral, blessé, le 21 mai 1850, chez les Beni Immel, et mort deux jours après à l'hôpital militaire de Bougie, fut inhumé dans ce fort, qui, à dater de ce moment, changea son nom indigène de Moussa contre celui de Barral. Le cercueil du général est déposé dans une niche pratiquée dans le mur, en face la porte d'entrée, sous la voûte.

(2) Le tombeau placé sur la plate-forme a dû disparaître lors de la

vier, les *gens vertueux* qui passent dans ce quartier aperçoivent, quelquefois, sept jets flamboyants, nets et intenses, se mouvoir autour du fort Moussa, tandis que les *gens pervers,* auxquels il n'est point donné de jouir de la vue de ces spirales lumineuses, sont accueillis par une nuée de pierres dont ils ne peuvent se garer qu'en fuyant au plus vite. Ces manifestations fantastiques, dont les Bougiotes ne parlent qu'avec effroi, sont attribuées aux *Redjal es-Sebâa,* les sept héros, titre glorieux par lequel ils désignent les illustres martyrs de la foi.

La tradition n'ajoute rien autre chose ; mais les nombreuses traces de boulets, gravées profondément sur le fort Abd el-Kader et sur toute la face nord-nord-est de la kasba, viennent à l'appui du récit de Marmol, sur la défense énergique que dut opposer sur ce point l'infortuné Peralta.

construction de la caserne qui surmonte le fort. Les six autres sont confondus au milieu des débris de maçonnerie épars à l'ouest du fort, à quelques mètres au-dessus du chemin qui, de la place Fouka, monte au quartier du Grand-Ravin.

V

DOMINATION TURQUE

Sous la domination turque, Bougie déclina complétement de son ancienne splendeur et ne joua plus qu'un rôle secondaire dans les destinées de l'Afrique septentrionale. Le séjour des Espagnols avait ruiné plusieurs beaux quartiers de la ville, et, par suite, réduit et appauvri la population indigène ; le commerce, qui, de temps immémorial, fut sa seule industrie, avait perdu l'importance et l'activité qu'il avait jadis. Cet état de choses provenait évidemment de l'abandon où elle fut laissée pendant un demi siècle.

Les Turcs, étant maîtres de Bougie, il leur eût été possible alors, dit M. Carette, de revenir à la première pensée de Barberousse, et de transférer le siége du gouvernement dans une ville qui réunissait toutes les conditions favorables à la création d'un établissement maritime. Mais, déjà, Alger avait été fortifié par Kheïr ed-Din ; Salah Raïs, lui même, avait réuni, par un môle, l'îlot à la terre ferme (1), et y avait créé, à grands frais,

(1) L'îlot sur lequel les Espagnols contruisirent, en 1510, le *Pênon d'Argel*, ou grosse tour pour surveiller la ville, fut pris d'assaut par Kheïr ed-Din. La tour fut rasée, et les pierres provenant de sa démolition, ainsi que d'autres matériaux apportés de la ville, servirent à construire la jetée qui rattache cet îlot à la terre ferme.

une petite darse; les grands dignitaires de la régence s'y étaient bâti de somptueuses demeures. Alger resta donc ce que le hasard de la conquête l'avait fait.

A ces raisons, il convient d'en ajouter une autre qui, à mon avis, n'est pas la moins péremptoire : si Bougie était devenue la capitale de la régence, la marine barbaresque aurait certainement acquis, dans son port, un développement bien plus formidable que celui qu'elle eut à Alger; mais il est probable, d'un autre côté, que l'influence turque aurait été plus lente à s'étendre en Algérie. Les montagnes kabiles, qui enceignent Bougie comme un rempart infranchissable, et le caractère indépendant de ses habitants, auraient, pendant longtemps et peut-être toujours, été un obstacle à l'extension de la nouvelle domination. Chacune de ses tentatives sur cette région fut marquée par un échec, nous en avons des preuves nombreuses. Le seul moyen de calmer l'humeur guerrière du démocrate kabile et de s'en faire un allié, c'est de favoriser son instinct laborieux et son goût pour le commerce ; or, les Turcs étaient incapables de lui inspirer autre chose que le désœuvrement, l'exaction et l'absolutisme, défauts incompatibles avec les mœurs kabiles. La splendeur de Bougie s'éclipsa donc en même temps qu'Alger s'agrandissait, et, longtemps métropole, elle fut réduite à un état secondaire. Depuis l'expulsion des Espagnols surtout, simple possession de la régence, elle déchut rapidement de son rang.

Moins d'un siècle après l'occupation turque, le père Dan, supérieur de l'ordre de la Rédemption, qui passait devant Bougie en se rendant au Bastion de France (près de La Calle), écrivait ceci sur ses notes de voyage (sep-

tembre 1649) : « Nous aperçûmes Bougie, autrefois fort grande et peuplée de quantité de corsaires que la beauté de son port y attirait de toutes parts ; mais, maintenant, elle est fort ruinée et il ne s'y voit aucun navire de course. Ceux d'Alger, de qui elle dépend, empêchent le mieux qu'ils peuvent d'y équiper aucun vaisseau pour courir la mer, de crainte qu'ils ont que cela ne divertisse et ruine entièrement le commerce de leurs pirateries. »

La politique des Turcs d'Alger était *de frapper de mort tout ce qui pouvait s'élever auprès d'eux ;* Bougie fut donc ruinée ; en hiver, seulement, la marine des pachas, qui n'était pas en sûreté dans le port d'Alger, venait se mettre à l'abri des tempêtes au mouillage naturel de la baie de Sidi Yahïa ; l'artillerie était débarquée, afin d'ancrer les navires plus près de terre.

Pour suivre un ordre chronologique dans la marche des événements, nous devons relater ici les circonstances qui, au XVIIme siècle, faillirent faire de Bougie une possession française. Nous allons emprunter à l'ouvrage de M. Élie de la Primaudaie les renseignements qu'il a extraits lui-même des documents contemporains.

« La piraterie des Turcs d'Alger déshonorait depuis longtemps les nations maritimes de l'Europe ; ils croisaient sur toutes les côtes et attaquaient tous les pavillons. Pour tenir en bride ces audacieux forbans, qui étaient devenus la terreur de la marine marchande et des provinces méditerranéennes, le gouvernement de Louis XIV résolut de tenter un établissement au milieu même de leur pays.

» Après avoir hésité entre Bône, Stora, Bougie et Gigelli, le gouvernement français se décida enfin, en 1663, pour ce dernier point.

» L'expédition, sous les ordres du duc de Beaufort, partit de Toulon le 2 juillet 1664. Après avoir relâché pendant quelques jours aux îles Baléares, elle parut à la hauteur de Bougie le 21 du même mois. On vint mouiller vis-à-vis de la ville, à quelque chose de moins qu'une portée de canon. Le comte de Gadagne, commandant de l'armée de terre, après l'avoir considérée assez longtemps, dit qu'absolument il fallait descendre là, par trois raisons : la première, qu'elle paraissait abandonnée et que l'on voyait nombre de gens charger des hardes sur leurs chevaux pour s'enfuir ; la seconde qu'elle semblait bien fortifiée et facile à être mise hors d'insulte avec quelques réparations ; la troisième, enfin, que ce serait une conquête très glorieuse pour le service du roi.

» Gadagne ne demandait que huit heures pour s'en rendre maître, et répondait du succès sur sa tête ; mais le chevalier de Clairville, commandant du génie, personnage très influent, *qui se vantait d'avoir l'oreille du roi,* s'y opposa directement. Il se fondait sur les ordres précis que le duc de Beaufort avait reçus de ne rien changer au projet, et sur ce qu'on avait rejeté la même proposition de Bougie, quand on l'avait faite au conseil royal. Le comte de Gadagne répliquait que l'un n'empêchait pas l'autre : on pouvait prendre Bougie d'abord, puis aller ensuite à Gigelli (1). Pendant quelque temps, le duc de Beaufort fut indécis ; mais, craignant d'être blâmé par le conseil, il se rangea enfin à l'avis du chevalier de

(1) Les Anglais ont toujours pensé de Bougie ce que le comte de Gadagne en pensait en 1664. Ils la considèrent comme une position maritime de premier ordre, et comparable à Gibraltar. Des documents qui existent au ministère des affaires étrangères constatent ce fait.

Clairville et refusa de consentir à l'attaque. Ce fut une grande faute. Le but de l'entreprise était de se saisir d'un point utile, et Bougie l'emportait par sa position, par son port et par sa facilité à être mis en état de défense. Cette place, ainsi que l'assurait Gadagne, *capable de soutenir tous les efforts de la Mauritanie,* eût ouvert l'Afrique aux Français et leur eût donné le commerce de la Méditerranée. Le duc de Beaufort regretta, plus tard, de n'avoir pas voulu se rendre aux instances du comte de Gadagne, en apprenant que la garnison turque de Bougie avait été détruite par la peste, et qu'on serait entré dans la ville sans coup férir.

» Le 22 juillet, à sept heures du soir, la flotte jeta donc l'ancre dans la rade de Gigelli, et le débarquement s'effectua le lendemain.

» Le 30 juillet, il arriva dans le camp français un Majorquin qui s'était sauvé par terre de Bougie, où il était esclave. Les généraux lui demandèrent en quel état était la ville quand l'armée passa devant. Il répondit que des cent Turcs qui étaient d'ordinaire à la garde des deux forts principaux, la peste en avait tué soixante-dix, et que ceux qui restaient et les habitants, d'un commun accord, s'étaient enfuis, abandonnant trente-deux pièces d'artillerie et même leur drapeau (1). »

— En octobre 1725, le voyageur français Peyssonnel écrivait : « A Bougie, tout tombe aujourd'hui en ruines, car les Turcs ne réparent rien. »

Ce qu'il nous reste à dire sur la domination turque, se bornera à bien peu de chose ; cette période, considérée, à juste raison, comme une époque de barbarie

(1) Élie de la Primaudaie. — *Relation de Gigeri,* par M. de Gadagne.

intellectuelle, se fait snrtout remarquer par la rareté des productions littéraires, car les faits importants dignes de prendre place dans les chroniques du pays, n'étant plus enregistrés, s'effaçaient d'une génération à l'autre, sans qu'il en restât trace pour la postérité.

—Le régime spoliateur et capricieux des Turcs expulsait le commerce européen de la côte d'Afrique; la débacle s'étendit, dès lors, avec une désastreuse rapidité sur tous les ports de la régence, et celui de Bougie en subit les effets les plus marqués. Sa population n'en conserva pas moins le goût du trafic : soit par nécessité, soit par aptitude particulière, elle continua à posséder une vingtaine de chebeks ou felouques qui, pendant la belle saison, exportaient à Oran, Alger, Bône et Tunis, une partie des productions du pays. Tous ces petits navires côtiers étaient dégréés en hiver et halés sur la plage de *Dar Senâa,* sous la kasba, pour n'être remis à flot que vers les premiers jours du printemps. Les caboteurs qui ne parvenaient pas à se noliser dans le port même, allaient faire escale sur tous les points abordables du littoral, où ils complétaient, le plus souvent au moyen d'échanges, un chargement consistant en huile, cire, figues sèches, peaux, etc., qu'ils exportaient au loin; ils en rapportaient de la poterie, des céréales et des tissus pour les Kabiles; mais il était expressément défendu à ces petits caboteurs de s'armer et de faire la course, le monopole de la piraterie étant exclusivement réservé aux navires d'Alger. Le transport des bois de construction pour la marine de la Régence, était également une de leurs principales industries.

Il convient, je pense, de donner ici quelques détails

sur les procédés employés par les Turcs pour l'exploitation des forêts qui couronnent les montagnes du golfe de Bougie. Ce rapide coup-d'œil rétrospectif, fournira divers éclaircissements sur une importante question économique qui mérite d'être étudiée avec soin (1).

Dans leurs campagnes aventureuses, en tenant la mer pendant des saisons entières, à la recherche de riches butins, les corsaires de la régence d'Alger ne manquaient pas de subir la loi commune, c'est-à-dire, d'être tantôt avariés par les tempêtes et tantôt désemparés en s'attaquant imprudemment à plus forts qu'eux. Ils étaient alors obligés de rentrer au port pour se faire radouber ou remplacer les mâts et les vergues emportés dans le combat (2).

(1) Ce qui va suivre est extrait d'une étude, intitulée : *Exploitation des forêts de la Karasta, dans la Kabilie orientale,* que j'ai publiée dernièrement dans la *Revue africaine.* Je ne crois pas utile de reproduire le texte arabe des documents originaux que l'on trouvera aux n[os] 71 et 73 de la dite *Revue*.

(2) Les constructeurs algériens, proprement dits, n'ont jamais réussi à créer autre chose que des bateaux côtiers, tels que : *tartanes, felouques* ou *chebeks*, et peut-être encore des *bricks;* leur science et les ressources locales dont ils disposaient ne leur permettaient guère de franchir cette limite. S'il leur est arrivé parfois de faire mieux, c'est, qu'à prix d'argent, ils avaient attiré chez eux des charpentiers européens ou qu'ils ont employé la main-d'œuvre d'ouvriers également européens détenus en esclavage. Or, donc, les navires corsaires d'une dimension supérieure à ceux que nous venons d'indiquer, provenaient de chantiers européens. Les nombreuses captures effectuées sur la marine marchande des états chrétiens, les mettaient à même de faire choix des bâtiments qui, après quelques transformations, pour accélérer la vitesse de leur marche et les disposer au combat, pouvaient être avantageusement utilisés à la course. Venaient ensuite les navires de guerre, corvettes, frégates ou vaisseaux, qu'ils parvenaient à surprendre et à amariner avec des forces disproportionnées. Quant à ceux-ci, il leur suffisait de changer le pavillon, puisqu'ils étaient déjà tout prêts pour l'usage auquel ils allaient être destinés.

D'où provenaient les bois qui leur servaient à faire ces réparations? C'est ce que nous allons dire.

Le rideau de montagnes qui entoure le golfe de Bougie est très boisé; il a, pour habitants, une population berbère au caractère indépendant, quelque peu sauvage même, à cause de ses luttes permanentes contre toute domination étrangère, mais qui possède le plus remarquable ensemble de qualités: elle est intelligente et, par dessus tout, laborieuse. Les Turcs ne purent jamais les réduire par la force, et avaient même renoncé à l'espoir de les soumettre. Ils ont dû, bien des fois, payer de fortes rançons pour obtenir la mise en liberté de matelots de leur marine naufragés sur leurs côtes. Se mettre donc en relations commerciales avec ces Kabiles, et obtenir d'eux la faveur de pénétrer dans leur pays, pour tirer profit des produits naturels qui y abondent, n'était pas chose facile. Cependant, les Turcs y parvinrent à l'aide des marabouts de la contrée même, auxquels ils constituèrent des droits seigneuriaux. Laissant de côté toute question d'amour-propre, quelquefois aussi de dignité, les deys et les pachas n'hésitaient pas, dès qu'ils avaient reconnu leur impuissance matérielle, à se servir d'un argument, à toute époque irrésistible chez les indigènes: celui de la corruption. L'appât du gain ou d'ambitions à satisfaire, leur attirait ainsi de nombreux partisans. Du reste, tous les moyens étaient bons, pourvu qu'ils réussissent. Les Osmanlis, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire dans un autre travail, avaient une confiance peu solide dans les vertus spirituelles de ces prétendus santons; ils n'hésitaient pas à leur faire trancher la tête quand il les gênaient; mais ils les traitaient aussi avec certains égards,

pour ménager, flatter, dirais-je même, leur susceptibilité et s'en faire ainsi des alliés toutes les fois qu'ils en avaient besoin. Leur concours était très utile pour calmer les esprits et faire pénétrer l'influence turque dans les masses.

Après que Salah Raïs eut arraché Bougie aux Espagnols, un petit détachement d'une centaine de janissaires tint garnison dans les trois forts qui défendent la ville. Avec des moyens d'action aussi faibles, on ne pouvait guère se hasarder à courir la campagne dans un pays d'un accès très difficile, habité par des populations éminemment guerrières et jalouses de leur indépendance traditionnelle. Les Turcs voulant, néanmoins, étendre leurs relations dans la contrée, se firent un allié du personnage religieux qui semble être celui qui, vers le XVIe siècle, exerça le plus d'influence dans le massif montagneux compris entre Bougie et Gigelli. Ce personnage n'était autre que Sidi Mohammed Amokran, dont le tombeau, abrité par une charmante petite koubba, se voit encore, de nos jours, auprès de Bougie, au milieu de bosquets de grenadiers. Il était de la famille des Mokrani, seigneurs d'abord religieux, puis politiques, de la Medjana, de laquelle j'ai préparé une monographie que j'espère publier plus tard. Ce travail entre dans des développements historiques que je ne crois pas à propos de répéter ici. — Je dois dire, cependant, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que les Mokrani font remonter leur origine à Mahomet, conséquemment qu'ils seraient cherifs. Un de leurs ancêtres, Si Ahmed ben Abd er-Rahman, fonda, au XVIe siècle, un petit royaume kabile, dont la Kalâa des Beni Abbas devint la capitale. Le

fils de ce dernier, Abd el-Aziz, est le guerrier intrépide et chevaleresque, tant vanté par Marmol, qui succomba glorieusement en défendant son pays contre l'agression des Turcs, après s'être allié avec les Espagnols de Bougie. Ensuite régna son frère Amokran (1), dont le titre de *grand* ou de *chef* servit désormais de nom patronymique à ses descendants. Son fils, Sidi Nacer, lui succéda vers l'an 1600 de notre ère; mais il fut assassiné par ses propres sujets, et, avec lui, disparut la petite royauté kabile de la Kalâa des Beni Abbas. Sidi Nacer laissait plusieurs enfants. L'un d'eux, nommé Sidi Betka (nous ignorons s'il était l'aîné de la famille), fut sauvé par les Hachem, fidèles serviteurs de son père infortuné, qui le conduisirent en sûreté dans la Medjana, où il devint la souche de la famille féodale des Mokrani, qui habite encore ce pays. Un autre enfant fut emporté par sa mère dans la vallée de Bougie, à Amadan, dépendance de la tribu des Beni bou Msaoud, sur la rive gauche de la Soumam, à sept lieues environ de la ville de Bougie. C'est là, de son côté, que cet enfant, nommé Mohammed Amokran, grandit et ne tarda pas à acquérir une certaine influence sur les peuplades kabiles, en raison de son illustre origine et des vertus religieuses dont il était doué lui-même. — Le chef de la garnison turque de Bougie entra en relations avec Si Mohammed Amokran, et dut lui prodiguer toute sorte de faveurs, car la tradition locale rapporte que le saint marabout abandonna la zaouïa qu'il avait

(1) *Amokran*, أمقران, que les Arabes prononcent *Mokran*, est un mot berbère dérivant du radical *mokr*, qui signifie *être grand*, et, par extension, *être chef*. On l'emploie aussi dans l'acception de l'*aîné*, le plus *âgé*. Par opposition, les Kabiles disent *Amzeian*, *être petit*, *le cadet*, *le plus jeune*.

fondée chez les Beni bou Msaoud, pour venir habiter Bougie, où il continua à résider jusqu'à sa mort. Il laissa cinq enfants; nous ne nous occuperons que du dernier, Sidi Abd el-Kader, au nom duquel sont établis les diplômes les plus anciens que nous avons entre les mains; il en existe d'autres, me dit-on, qui leur sont antérieurs; mais ceux-là se trouvent à la zaouïa d'Amadan, où j'ai échoué, dans mes démarches pour en obtenir communication.

Sidi Abd el-Kader, marchant dans la même voie que son père, rendit d'utiles services aux Turcs, et ceux-ci, pour l'en récompenser, lui accordèrent les faveurs que constate un diplôme dont voici la traduction (1) :

En tête, cachet d'El-Hadj Mohammed ben Mahmoud, pacha d'Alger.

« Louange au Dieu unique.

» Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur et notre maître Mahomet, sur sa famille et sur ses compagnons, salut.

» Faisons savoir à quiconque verra cet ordre généreux, cet écrit manifeste, resplendissant, aux illustres beys, à la totalité des kaïds, agents du gouvernement, aux notables et à la masse du peuple, et à tous les fonctionnaires de la province de Constantine, — Dieu les fasse tous prospérer, — qu'au porteur du présent, le très illustre, le docteur en droit, très glorieux, le seigneur, le maître élevé, béni de Dieu, Sid Abd el-Kader, fils de celui qui a obtenu la miséricorde divine dans l'autre monde, le saint, le vertueux, le sincère chef religieux, Sidi Mohammed Amokran, — Dieu nous fasse participer aux

(1) Voir le texte dans la *Revue africaine*.

grâces qu'il lui a accordées et nous élève à son niveau;

» Nous avons accordé la totalité de la tribu des *Berbacha,* qui se subdivise en trois fractions: la première, dite des Oulad Abd Allah ; la seconde, nommée Berri, et la dernière, qui relie les deux précédentes, est appelée Berbacha. Leur totalité deviendra territoire zaouïa (apanage religieux), et sera comprise dans l'ensemble des zaouïa du porteur du diplôme. Elles seront toutes constituées *habous* en sa faveur, et en faveur des descendants de ses descendants, qui bénificieront de leur impôt et de leur zekkat. Nous les avons retirées de l'autorité des beys commandant les corps de troupe de la province de l'Est, ainsi que des fonctionnaires gouvernementaux de la dite province.

» Écrit par ordre du très illustre, très élevé, notre seigneur El-Hadj Mohammed Pacha. Que Dieu le protége par sa bonté, amen.

» A la date du milieu du mois de djoumad tani de l'an 1093 (juin 1682 de J.-C.) (1). »

Le diplôme qui précède nous indique assez la position que le marabout Sidi Abd el-Kader Amokran occupait auprès des Turcs. Nous allons maintenant faire connaître l'individu lui-même, en retraçant ici le portrait qu'en a fait le chevalier d'Arvieux, qui eut occasion de le voir, le 6 septembre 1674, lors de sa visite à Bougie. Nous trouverons là aussi, sur la situation des Turcs et de la ville à cette époque, des détails qui ne manquent pas d'intérêt.

(1) Le texte arabe original de ce document m'a été communiqué par M. le capitaine Lenoble, chef du bureau arabe de Gigelli, qui l'avait obtenu des Oulad Mokran.

» Bougie, dit-il, est presque ruiné. Ses maisons, séparées par des champs et des jardins, sont petites, basses et mauvaises. Cette ville n'est plus qu'un misérable village. Sa figure est à peu près celle d'une harpe, dont l'angle aigu, terminé par une grosse tour, est au plus haut de la montagne. Toutes les murailles sont abattues ; on ne saurait pas qu'il y en a eu, si on n'en voyait pas quelques pans répandus de côté et d'autre. On connaît aisément qu'elle a été fort grande ; mais elle n'est plus habitée que de cinq à six cents personnes et de cent cinquante soldats qu'on y envoie d'Alger. Ces soldats n'ont pas d'autre occupation que celle de garder les châteaux qui sont au nombre de trois, et qui forment comme un triangle irrégulier. Celui de l'occident n'est qu'une grosse maison carrée. Il y a dedans un *soubachi,* avec une garnison de vingt hommes. On remarque, auprès de cette forteresse, une porte de la ville assez bien conservée et flanquée de deux grosses tours rondes. Les deux autres châteaux sont sur le bord de la mer. Le gouverneur réside habituellement dans celui qui est au midi. Les soldats n'oseraient sortir de leurs forts, et sont continuellement sur leurs gardes, à cause des Maures de la campagne qui ne leur font aucun quartier. Réciproquement, ceux-ci n'en approchent que les jours de marché. Ces jours là, il y a trêve, à cause des besoins pressants des uns et des autres. Mais les vendeurs ne s'aventurent jamais à venir dans Bougie. Dans la plaine, à un quart de lieue de la ville, on voit une grande halte où les Turcs et les Maures s'assemblent à l'ombre d'un palmier (1).

(1) Le marché du Khemis, qui se tient tous les jeudis sur l'esplanade, à côté de notre parc aux fourrages. Le palmier existe encore de nos jours.

Ils trafiquent paisiblement les uns avec les autres depuis le point du jour jusqu'à midi; mais dès que ce moment est venu, ils se séparent aussitôt afin d'éviter les querelles.

» Il y a un marabout appelé cheïk Abd el-Kader, que les Turcs et les Maures regardent comme un saint. C'est un grand homme, brun, sec, maigre, d'une mauvaise physionomie, qui est toujours enveloppé d'un drap de lin fort blanc. Ce galant homme, qui passe pour un docteur, les prêche tous les jours de marché, et tâche de leur inspirer de vivre en paix. Il est tellement estimé dans Alger, que le dey lui confie son sceau pour les passe-ports dont les habitants de Bougie ont besoin. Cependant, malgré le respect qu'on a pour sa personne et pour ses sermons, dès que le coup de mousquet qui annonce midi est tiré, la trêve cesse, le marché finit, et on voit tous les marchands se retirer à la hâte, de chaque côté, en se menaçant et souvent s'injurier et se battre.

» La rade, située à l'orient, est grande et sûre. Elle est bornée par des montagnes très hautes et tellement escarpées, qu'elles paraissent inaccessibles. Il y a, sur une de ces montagnes, une grosse tour avec deux pièces de canon et une petite garnison, dont les soldats font le guet, jour et nuit, pour découvrir ce qui se passe à la mer et en donner avis à la ville par un coup de canon (1). La rade est accompagnée d'une grosse rivière, qui vient de fort loin, et qui sert à voiturer tous les bois de construction qui sont envoyés à Alger. »

La teneur et la forme emphatique du diplôme délivré

(1) C'était la batterie de Bouac, sur l'emplacement de laquelle nous avons construit un phare.

à Sidi Amokran, dont on a vu la traduction plus haut, indique suffisamment comment s'y prenaient les nouveaux dominateurs de Bougie pour se créer des partisans parmi les personnages les plus influents de la contrée (1) Une telle alliance leur donnait une liberté d'action qu'ils n'auraient jamais pu acquérir, s'ils étaient restés réduits à leurs propres ressources. Ajoutons aussi que les Oulad Amokran n'étaient pas seuls en possession des priviléges ; des faveurs analogues furent accordées également et au même titre à une nombreuse série d'autres marabouts de second ordre, résidant dans les montagnes du Babor, du Tababort et des contre-forts environnants. Les Turcs affectaient de donner libéralement ce qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes ; car il est certain que si les populations kabiles, se sentant lésées dans leurs intérêts, avaient fait la moindre opposition à ces actes de favoritisme, il eût été impossible, dès le début, de les y contraindre par des moyens plus énergiques. Une colonne de troupes turques, quelle nombreuse qu'elle eût été, n'aurait jamais eu la hardiesse de pénétrer dans ces montagnes, où l'influence religieuse, stimulée elle-même par la vénalité, pouvait seule amener un résultat satisfaisant. Le chevalier d'Arvieux nous dit assez qu'elle était la nature des relations existant au XVII[e] siècle entre les Turcs de Bougie et les Kabiles leurs voisins. Mais à cette époque, comme aujourd'hui encore, les indigènes étaient avides d'honneurs

(1) Je crois inutile de reproduire ici la série de diplômes dont j'ai déjà publié le texte et la traduction dans la *Revue africaine*. Les Oulad Amokran obtinrent des pachas la jouissance des Berbacha ; d'autres titres établirent la même faveur sur une partie des terres des Beni bou Msaoud. Chaque pacha arrivant au pouvoir renouvelait ces titres au nom du descendant alors vivant de la famille.

et de gloriole : l'obtention d'un diplôme revêtu du cachet du chef politique, devait être chose fort recherchée ; cette marque de distinction flattait leur vanité puérile, et devenait surtout une source de priviléges lucratifs. Donc, relevés dans la considération publique par ce double avantage, les marabouts avaient naturellement intérêt à faire observer et respecter strictement les prescriptions des diplômes dont ils étaient porteurs ; ils devenaient aussi plus pressants et plus exigeants que les Turcs eux-mêmes.

Ainsi que nous l'avons vu, une sorte de pacte d'alliance existait entre les Turcs et la famille des Amokran. Dans un titre délivré en 1702, par le pacha Si Moustapha Dey, il est dit :

« Nous avons substitué Si Mohammed Cherif à feu son père Sidi Abd el-Kader, pour gérer toutes les affaires du gouvernement dans la ville de Bougie. Il aura à s'occuper de la *karasta,* dont il est chargé spécialement, sans qu'il éprouve aucune entrave ; il sera l'objet du respect, de la considération et des égards dus à son rang ; enfin aucune atteinte ne sera portée à sa dignité. »

La *karasta,* mot turc qui signifie planches, madriers et autres pièces de charpenterie ou de menuiserie, était le nom donné à l'exploitation des bois de construction pour la marine, et, par extension, à tout le pays couvert de forêts qui existe dans le golfe de Bougie. Cette exploitation, comme on le voit, n'était pas la moindre des charges confiées aux Amokran. Les bois de marine dont avaient besoin les corsaires turcs furent d'abord tirés des forêts des Beni Mimoun et des Beni Amrous, tribus forestières les plus rapprochées de Bougie. Plus tard, vers 1750, d'autre bois d'une qualité supérieure, c'est-à-dire

d'une texture plus ferme et résistant davantage à la rupture, en un mot, le chêne *afarès,* dit *tachta,* ayant été découvert dans les forêts des Beni Four'al, l'exploitation au profit de la marine algérienne se porta presque exclusivement sur ce nouveau point. Mais, comme l'influence des Amokran n'était pas suffisamment établie dans cette région, les Turcs déterminèrent un des membres de cette famille à aller fixer sa résidence à Gigelli, d'où il pourrait mieux servir leurs intérêts (1).

Malgré la richesse naturelle de leurs montagnes, les habitants des tribus des Beni Mimoun, Beni Amrous, Beni Four'al et autres, ne pouvant livrer à la culture que des espaces très limités, ont été exposés, à toute époque, à vivre dans un état voisin de la pauvreté ; mais ils sont travailleurs, et l'industrie forestière, ainsi que la fabrication de la résine, leur offre des ressources qui les mettent à même de prévenir la misère. Nous aurons l'occasion de dire plus loin combien leur situation devint précaire, lorsque notre conquête d'Alger anéantit la marine du pays et avec elle l'exploitation des forêts de la Kabilie.

Or, donc, l'appât d'un gain facile que dut leur faire entrevoir Sidi Amokran, contribua puissamment à aplanir les difficultés inhérentes aux débuts de toute entreprise ; on finit par s'entendre et tomber d'accord. Dans cha-

(1) Ce qui précède explique les causes de la scission survenue entre les différents membres de la famille des Amokran de la vallée de Bougie. Le noyau principal resta à la zaouïa d'Amadan, chez les Beni bou Msaoud, où on les retrouve encore de nos jours. Quant à El-Hadj el-Mekki Amokran, envoyé à Gigelli par les Turcs, il devint la souche des Amokran de cette ville, représentés actuellement par Si Mohammed Amokran, kaïd de la tribu des Beni Siâr.

cune des tribus que nous avons indiquées, furent nommés des agents investis du titre de cheïkh el-karasta, relevant directement du marabout (1).

— A Bougie, résidait un personnage turc, qualifié de *ouzir el-karasta,* emploi correspondant à peu près à celui de nos ingénieurs des constructions navales. Il avait pour adjoint un *khodja,* ou commis aux écritures, chargé d'enregistrer les livraisons de bois faites par les Kabiles et de les payer ensuite. L'ingénieur, nous lui conserverons ce titre, se rendait, quand il y avait nécessité, sur les trois points d'embarquement de la côte que nous allons indiquer :

1° A l'embouchure de l'oued Zeitoun, chez les Beni Amrous, un peu à l'ouest du cap Aoukaz;

2° Au petit port de Ziama, l'ancienne Choba, près de l'îlot de Mansouria;

3° Et enfin à Taza, crique bien abritée pour le petit cabotage, située à l'embouchure de l'oued Taza, chez les Beni Four'al.

L'ingénieur faisait débarquer certaines pièces de charpente, devant servir de modèle type ou d'étalon, et s'entendait avec le cheïkh el-karasta de la localité pour la fourniture d'un nombre déterminé de pièces conformes au modèle apporté. Cette première opération terminée, l'ingénieur, toujours accompagné de son secrétaire, était conduit dans les forêts, choisissait lui-même les arbres qu'il convenait d'abattre et les martelait. Sa tournée achevée, il rentrait à Bougie, attendant qu'on lui donnât avis

(1) Ces fonctions ont été presque héréditaires, jusqu'en 1830, dans la famille de Ferhat, chez les Beni Mimoun, et dans celle des Habilès ben 'Aouaz, chez les Beni Four'al.

que les charpentes commandées étaient prêtes à être livrées (1). Retournant alors sur les chantiers, c'est-à-dire en forêt, il examinait le travail et marquait de nouveau celles de ces pièces qu'il avait acceptées, pour qu'on les transportât sur la plage où avait lieu l'embarquement.

Chacune de ces charpentes était nécessairement désignée par un nom spécial, en raison de sa forme et de sa destination ; elles étaient aussi l'objet de taxes proportionnées à leur nature et au plus ou moins de main-d'œuvre qu'elles avaient exigé :

1° La *krina,* autrement dit la carêne ou quille, longue pièce qui règne sous toute la longueur du navire, était payée à raison de 4 réaux bacetta la coudée (1) ;

2° *El-maoudj,* ou pièces courbes de l'étrave et de l'étambot, payées au même prix ;

3° La *rebiba,* fausse quille, comprenant aussi la charpente des flancs de la coque jusqu'à la flottaison, 2 reaux bacetta la coudée ;

4° *El-hazem,* la ceinture ou bau, madriers jointifs longeant le navire d'un flanc à l'autre et servant à affermir les bordages, 2 réaux bacetta la coudée ;

5° *El-koursia* (coursie des anciens bâtiments à rames), bordages au-dessus de la flottaison jusqu'aux rebords des bastingages, 1 réal la coudée ;

(1) La coupe des arbres ne se faisait qu'à la fin de l'hiver, lorsque la sève était en repos. Il y aurait lieu d'étudier, au point de vue technique, s'il n'y aurait pas avantage à imiter les procédés anciens, car on m'assure que les bois de zan, exploités actuellement par nos compagnies, se fendillent et travaillent de la manière la plus fâcheuse, au point de faire déprécier nos produits forestiers.

(1) Le réal bacetta est estimé 2 fr. 50 c.

6° *Es-sari,* le mât ; ceux de la plus grande dimension payés 2 réaux la coudée ;

7° Les rondins, madriers, poutres et planches de moindre grandeur, destinés aussi bien à la confection des bâtiments qu'à la construction des maisons, étaient achetés en bloc, moyennant un prix débattu au moment de la livraison sur la plage. Il convient d'ajouter ici que toutes ces pièces, au lieu d'être débitées à la scie, ce qui eut évité une perte considérable de temps et un surcroît de labeur, étaient apprêtées à l'aide d'une erminette. Avec ce procédé primitif et défectueux, un tronc d'arbre ne fournissait guère qu'une planche ou un madrier.

Le paiement aux Kabiles s'effectuait ensuite de la manière suivante : à la seconde tournée de l'ingénieur, lorsqu'il allait reconnaître et recevoir les charpentes commandées, il établissait, à l'aide de son khodja, une note détaillée de ces charpentes et de leurs différents prix ; le total de la somme se divisait en trois parts : un premier tiers, dit *arboun,* les arrhes, — était remis séance tenante au cheïkh el-karasta de la localité, qui le répartissait par parties égales entre tous les propriétaires de la forêt exploitée. Ce premier compte réglé, les Kabiles procédaient au transport des bois ouvrés, en les faisant glisser sur les pentes, les portant à bras ou les traînant à l'aide des cordes fournies par la marine algérienne (1). Quand le tout était entassé sur la plage, l'ingénieur turc complétait le paiement des deux autres tiers, désignés par *hak el-khedma,* salaire du travail des char-

(1) Nous devons ajouter que, pour éviter les trop grandes difficultés de transport, les bois étaient coupés le plus près possible de la plage, et qu'on ne s'engageait guère trop avant dans la forêt.

pentiers, et *hak er-refoud,* prix de l'extraction de la forêt, du transport jusqu'à la plage et de l'embarquement.

Des felouques d'un très faible tirant d'eau allaient, dans le courant de l'été, le long de la côte, recueillir les bois apprêtés et les rendaient au port de Bougie, où des navires d'un plus fort tonnage emportaient ce qui était spécialement destiné à l'arsenal maritime d'Alger ou aux constructions des maisons de la ville.

L'exploitation de la karasta était, pour la marine algérienne, d'une importance telle, que les immunités et les faveurs les plus larges étaient accordées à ceux qui en étaient chargés. En pays kabile, les terres de culture sont très restreintes ; aussi les tribus forestières obtinrent des pachas et des beys le droit de jouissance sur de vastes étendues de terrain dans les pays de plaine.

Vers les dernières années de la régence barbaresque, l'exploitation des forêts ainsi que le monopole du commerce qui se faisait à Bougie avec les Kabiles, furent cédés aux Bakri, maison juive d'Alger, qui s'engagea à payer au pacha une redevance assez élevée. Les Bakri ne traitèrent jamais avec les Kabiles que par l'intermédiaire d'oukils ou représentants, qui, dans un intérêt personnel ou par inaptitude, causèrent un désordre déplorable dans toutes les affaires commerciales du pays. D'après des renseignements recueillis sur place, il résulte qu'un approvisionnement considérable de bois de marine, commandé pour le compte de l'État, resta près de trois ans sur la plage, les Kabiles refusant de le livrer parce qu'ils n'étaient pas payés comme d'habitude et au prix convenu d'avance par l'oukil des Bakri. Le cheïkh el-karasta, Ben Habilès, afin de calmer la juste impatience

de ses compatriotes, dut se rendre à Alger et présenter leur plainte au pacha lui-même. Hosseïn Pacha promit de leur donner satisfaction ; mais, à ce moment, nos vaisseaux croisaient et surveillaient déjà les côtes d'Afrique ; les sandales algériennes, exposées à se faire enlever, ne se hasardaient que rarement à prendre la mer. Le cheïkh el-karasta, attendant toujours le départ des bateaux de transport qui devaient se rendre dans son pays, se trouvait encore à Alger au moment de la reddition de cette ville à l'armée française. Ayant perdu dès lors tout espoir, il s'en retourna chez lui par terre. Les Kabiles, mécontents d'apprendre que la chute de la capitale de la régence ruinait leur industrie et les plongeait dans la misère, incendièrent une partie des bois amoncelés sur les plages. Néanmoins, en 1833 et 1834, ils s'entendirent avec les patrons de barques indigènes de Gigelli et vinrent à Bougie, que nos troupes occupaient depuis peu, y vendre comme combustible ce qui restait encore de leur approvisionnement de charpentes. Ce commerce était si peu lucratif, qu'il fut bientôt, de lui-même, réduit à sa plus simple expression.

L'état déplorable dans lequel étaient tombées les populations de ces montagnes, situation que leur insoumission et la force des choses même maintinrent malheureusement, pendant une période assez longue, a cessé du jour où la Société forestière algérienne et autres compagnies industrielles européennes, ont pénétré dans le pays. La main-d'œuvre kabile, utilisée sur une vaste échelle, y a fait renaître l'aisance; et l'exploitation intelligente de ces riches forêts, où abondent le bois d'œuvre et le liége, a pris en même temps tout son essor.

Cette longue digression, à propos de l'exploitation des forêts des environs de Bougie, nous a quelque peu écarté du sujet historique proprement dit, et nous a même fait anticiper sur certains événements qui se sont produits pendant l'époque contemporaine. Nous devons donc reprendre le cours du récit.

Après la prise de Bougie, Salah Raïs laissa dans cette ville une garnison de Janissaires dont l'effectif varia entre 150 et 200 hommes, casernés dans les trois forts qui défendaient la place. Le chevalier d'Arvieux nous les montre dans une situation à peu près analogue à celle que les Espagnols eurent eux-mêmes, pendant leurs quarante-cinq années d'occupation, c'est-à-dire bloqués et en quelque sorte prisonniers dans leurs forteresses (1).

Vers les dernières années de la régence, l'importance militaire de Bougie s'amoindrit encore davantage. Sa *nouba* ou garnison, sous les ordres d'un agha, ne se composait plus que d'une soixantaine d'hommes, ainsi répartis dans les forts :

L'*agha* et 28 hommes à la kasba (2);

Un *boulouk bachi* et 16 hommes au fort Moussa ;

Un *kiahia* et 16 hommes au fort Abd el-Kader;

Un kadi rendait la justice et un muphti était chargé

(1) Si l'on en croit des documents déposés au ministère des affaires étrangères, les Algériens, ayant déjà subi un bombardement en 1682, et à la veille de voir reparaître les flottes françaises, songèrent à venir s'établir à Bougie, qui leur offrait plus de sûreté.

(2) Le voyageur anglais Shaw dit avoir vu, sur les forts de Bougie, la trace des boulets que le chevalier Edouard Spragg y tira dans sa mémorable expédition contre cette place. — Je n'ai aucun document sur ce fait, dont les détails sont consignés dans un ouvrage que notre bibliothèque locale ne possède pas.

du culte et de la gestion des quelques mosquées qui avaient survécu à la ruine de l'ancienne ville. Quant à la population, qui, en 1830, n'était plus que de deux mille individus environ, elle était administrée par un kaïd et l'assemblée des principaux habitants.

Cette population vivait dans l'état le plus misérable, et n'avait pour ressources qu'un petit commerce avec les Kabiles, ou le cabotage qu'elle faisait encore sur le littoral, à l'aide d'une vingtaine de felouques ou chebeks.

Quant aux cultures, resserrées dans une partie de la petite plaine sous la ville, elles étaient insignifiantes. La crainte des maraudeurs kabiles, contre lesquels la garnison turque était impuissante, empêchait le plus souvent d'exploiter ces terres.

Les indigènes, ignorant toutes les calamités qui se sont successivement abattues sur leur ville et ont causé sa ruine, expliquent, comme toujours, par une légende, les causes de cette grande décadence :

« Les Bougiotes, disent-ils, corrompus par un trop long contact avec les chrétiens, eurent la témérité de mettre en doute le pouvoir spirituel d'un grand marabout, — Sidi bou Djemlin, dit-on, — qui vint un jour leur demander l'hospitalité. Après avoir délibéré sur l'épreuve efficace à laquelle on soumettrait le saint homme, on décida qu'on lui apprêterait, pour souper, une *poule non égorgée selon la loi*. Sidi bou Djemlin mangea sans hésitation une partie du ragoût; mais il remarqua bientôt sur le visage de ses hôtes un air d'hilarité dont il voulut connaître la cause.

— « Nous rions, lui répondit-on, parce que tu n'es » qu'un imposteur; car si tu étais marabout, comme on

» on le prétend, tu aurais reconnu notre supercherie : la
» poule que tu viens de manger était non égorgée et par
» conséquent impure. »

Peu déconcerté par cet aveu, le santon acheva son repas comme si de rien n'était, puis prononça la phrase sacramentelle : *Louanges à Dieu,* en portant le bout des doigts sur le plat. A cet attouchement, la poule quoique considérablement ébréchée, apparut intacte et vivante, battit des ailes et *chanta comme un coq*.

Après ce miracle, le marabout, bien qu'il ne connut point Virgile, lança cet anathème, dont les Bougiotes impies supportent aujourd'hui encore les terribles conséquences :

Les vieillards ou les notables d'entre vous demanderont l'aumône.
Vos jeunes gens pâtiront de misère.
Vous trairez vos bestiaux sans jamais écrémer leur lait.
Vous labourerez sans jamais remplir vos greniers.

Vers 1806, le cherif Bou Dali ben el-Harche se présenta devant Bougie. Ce fauteur de troubles, après s'être emparé de Gigelli et en avoir chassé la garnison turque, s'était porté, en 1803, contre Constantine, à la tête d'une nuée de Kabiles. L'année suivante, le bey de Constantine, Osman, se mit à sa poursuite et pénétra imprudemment dans la vallée de l'oued el-Kebir, chez les Oulad Aouat. L'armée turque fut détruite, et Osman Bey lui-même perdit la vie. Quant au cherif promoteur de cette grande révolte, qui mit la domination turque en péril, il resta quelque temps encore dans le pays de Gigelli, puis il se dirigea vers Bougie, annonçant l'intention de s'en emparer aussi. Son armée se composait de deux ou trois mille Kabiles, recrutés dans les montagnes situées entre Gigelli

et Bougie. Il vint camper avec son monde dans la plaine, près de la mosquée de Sidi Yahïa (1) en vue de la ville. Mais les marabouts Sidi Amokran, alliés des Turcs, firent aussitôt appel au bon esprit des tribus voisines. Les Mezzaïa, les Toudja et les Oulad Abd el-Djebbar accoururent à la défense de Bougie. Le cherif, cerné de tous côtés dans la plaine, faillit tomber entre leurs mains; il se sauva heureusement avec ses partisans, en traversant la Soummam sur la barre sablonneuse qui, en été, se forme à l'embouchure de cette rivière. Les Beni Mimoun, qui, à cette époque, étaient mécontents de ce que les Turcs négligeaient l'exploitation de leurs forêts et leur préféraient celles des Beni Four'al, accueillirent le cherif et facilitèrent sa fuite du côté de Setif, où il alla se livrer à de nouvelles intrigues (2).

Tous les jeudis, un grand marché se tenait sous la ville; près de deux mille Kabiles des tribus environnantes venaient y vendre les productions de leur pays et acheter aux Bougiotes des cotonnades, de la mercerie et autres objets dont ils avaient besoin.

A l'époque du pélerinage annuel, qui avait lieu du 15 au 25 du mois sacré de ramadan, Bougie et ses alentours offraient un spectacle des plus curieux et des plus animés. Une foule de visiteurs, dont le nombre s'éleva, dit-on, quelquefois jusqu'à vingt mille, accourait des montagnes voisines pour prier dans la *Ville Sainte,* la *Petite Mecque* des beaux temps de la puissance Hamma-

(1) La mosquée de Sidi Yahïa était située dans la plaine, sous le bouquet d'arbres que les Européens ont appelé longtemps l'oasis.

(2) Voir, dans la *Revue africaine,* les articles que j'ai publiés sur la révolte du cherif Bou Dali ben el Harche, en 1804 et 1806.

dite (1). Autour de chaque ancienne mosquée, oratoire, tombeau de marabout ou zaouïa, on voyait de nombreuses familles rassemblées, priant, chantant des hymnes religieux, et brûlant de l'encens. A la nuit, dès que l'heure de la rupture du jeûne avait été annoncée par le canon de la kasba, toute la ville s'illuminait, des coups de feu retentissaient dans chaque quartier, et les pélerins se promenaient d'une chapelle à l'autre avec des torches à la main. Pendant la période de leur séjour à Bougie, ils visitaient surtout le tombeau de Lalla Gouraïa, au sommet de la montagne qui domine la ville ; ceux de Sidi Amokran, de Sidi Touati, de Sidi Abd el-Hak et de Sidi Bou Ali (près de ce dernier existe un puits portant, comme celui de la Mecque, le nom de *Zemzem,* où les pélerins allaient boire et se purifier de leurs péchés); ils se rendaient aussi à Sidi Yahïa, au-dessus de la baie de ce nom, et à Sidi Aïssa, dans la vallée des Singes. Toute cette affluence d'hommes, de femmes et d'enfants, allant et venant sur la déclivité de la montagne, en agitant des drapeaux aux mille couleurs, offrait alors un spectacle des plus pittoresques. Beaucoup de tombeaux de marabouts étaient tombés en ruines, par suite des transformations qu'avait subies la ville; néanmoins, dans chaque quartier, les enfants

(1) Cette grande quantité de visiteurs, accourant annuellement à Bougie pour y accomplir leurs dévotions, s'explique aisément. Le pélerinage de la Mecque était jadis fort coûteux et pénible, puisqu'il se faisait presque exclusivement par terre et en caravane. Les musulmans des contrées occidentales n'avaient pas, comme aujourd'hui, la facilité de se rendre par mer, et à peu de frais, jusqu'à Alexandrie. Or, donc, le Kabile, moins fanatique que l'Arabe, préférait visiter les lieux saints de Bougie; à ses yeux ce pélerinage était un acte de dévotion tout autant méritoire que l'autre.

plantaient des petits drapeaux, et, à la nuit, allumaient une infinité de bougies de couleur, sur le monceau de décombres indiquant l'emplacement de l'ancien monument funéraire. Ils s'attroupaient, couraient après les pélerins kabiles, et leur demandaient une offrande pour *l'amour du saint marabout,* patron de leur quartier. Ces fêtes produisaient des présents ou de l'argent au profit des petits quêteurs.

La zaouïa de Sidi Touati, dont les dépendances étaient très vastes, fut, jusqu'en 1828, le séjour de plus de 200 étudiants, pépinière de kadis et de lettrés pour toute la contrée. Vers cette époque, les étudiants enlevèrent une jeune fille appartenant à l'une des meilleures familles de la ville, l'enfermèrent dans la zaouïa et l'outragèrent brutalement. Les Bougiotes s'en plaignirent à Hussein Pacha, qui ordonna aussitôt le renvoi des tolba et la suppression de l'école.

Par une anomalie qui mérite d'être signalée, la tribu des Mezzaïa seule relevait du kaïd de Bougie, tandis que toutes les autres dépendaient directement du bey de Constantine.

Le pays des Mezzaïa, par sa conformation orographique et par la nature du sol, est un des moins productifs du littoral de l'Algérie, cause qui, de tout temps, à obligé ses habitants à s'expatrier pour acquérir, comme mercenaires, le petit pécule qui les met à même de vivre plus tard dans leurs foyers. Sous les Turcs, ainsi qu'ils le font encore aujourd'hui, ils se rendaient à Alger, munis d'un passeport délivré par le chef de Bougie, et on les inscrivait immédiatement sur le contrôle de leur corporation. Si les Mezzaïa causaient quelques désordres ou

quelques préjudices aux Bougiotes, le kaïd de la ville en informait le pacha, qui retenait alors, comme ôtages, tous ceux résidant à Alger, et les punissait proportionnellement à la faute commise par leurs frères de la tribu. Tel était le mode usité pour maintenir en respect ces belliqueux montagnards.

Mais les choses changèrent de face après la prise d'Alger en 1830. Dès que la nouvelle s'en répandit en Kabilie, les Mezzaïa, se ruèrent sur Bougie et massacrèrent le kaïd. La garnison turque n'opposa aucune résistance, et livra les forts, s'estimant très heureuse d'obtenir la vie sauve.

Dès lors, la ville, réduite à la plus complète anarchie, devint en quelque sorte la propriété des Mezzaïa, qui l'exploitèrent à leur profit jusqu'au moment du débarquement du général Trézel en 1833. Tous les jours de marché, ils arrivaient en bandes armées, parcouraient les rues et forçaient les habitants à les héberger ; ils s'arrogèrent en outre le droit de nommer eux-mêmes le kaïd de la ville, et leur choix tombait toujours sur l'un des plus riches propriétaires, qui, pour se maintenir en faveur, était obligé d'assouvir l'avidité insatiable de ses électeurs. Dès que les ressources pécuniaires de ce fonctionnaire étaient épuisées, les Kabiles s'en débarrassaient en l'assommant et lui donnaient un successeur qui, à son tour, restait en place tant que duraient ses prodigalités. C'est ainsi que, tous les trois ou quatre mois, un nouveau chef apparaissait à la tête de l'administration locale.

Les malheureux habitants, dépouillés par leurs terribles voisins les Mezzaïa, étaient encore en butte à la

rapacité du kaïd, qui leur faisait supporter la majeure partie des frais inhérents à sa charge.

Cette situation préjudiciable, et dont il fallait sortir à tout prix, détermina quelques Bougiotes à se rendre à Alger auprès du gouverneur, pour réclamer l'intervention de la France.

VI

TRIBUS DES ENVIRONS DE BOUGIE.

Dans ce qui précède, il n'a été question que très superficiellement des populations kabiles habitant les montagnes voisines de Bougie; c'est que les Espagnols, tenus en échec dans leurs forts, n'eurent avec elles aucunes relations; on pourrait en dire autant des Turcs, et, nous-mêmes, de 1833 à 1846, en présence de cette race fière de son indépendance traditionnelle, ne fûmes pas plus heureux que nos devanciers, Mais en 1846, commença une nouvelle phase, dans la situation politique du pays. Quelques sorties heureuses de notre garnison obligèrent trois des tribus les plus rapprochées de la ville, les Mezzaïa, les Beni bou Msaoud et les Beni Mimoun, à reconnaître notre autorité et à faire même une sorte de traité d'alliance offensive et défensive, pour repousser les agressions fréquentes de voisins encore récalcitrants. L'expédition du maréchal Bugeaud, en 1847, amena la soumission de toutes les tribus de la vallée : c'est alors que le cercle de Bougie fut constitué.

Dans le chapitre qui va suivre, nous aurons à parler fréquemment, soit au point de vue de la guerre de conquête, soit sous le rapport des relations commerciales établies depuis, du rôle que ces tribus ont joué vis-à-vis

de nous. Il convient donc de les faire connaître dès à présent. Nous accompagnerons cet exposé sommaire d'un croquis topographique, indiquant la position respective de chacune d'elles.

Ce qui frappe d'abord dans l'aspect général du pays, c'est la quantité de montagnes dont il se trouve sillonné dans tous les sens; rien ne saurait dépeindre la solennité de ce spectacle et le charme indicible qu'on éprouve en le contemplant. Le grand rideau orographique qui se voit derrière Bougie, est interrompu par la vallée de l'oued Sahel, qui le coupe en deux. La ligne de faîte orientale partant du sommet des Beni Mimoun, s'étend de crête en crête jusqu'au Babor. Celle de l'ouest, va du pic de Toudja à la chaîne de l'Akfadou, et de là au grand massif du Jurjura. Ces montagnes, les unes à pentes raides, ont leurs flancs profondément creusés par de larges ravins, sont couvertes d'arbres et de hautes broussailles, au milieu desquelles paraissent çà et là les saillies de la roche. D'autres ont des pentes douces, qui permettent à une terre meuble de rester jusque sur leurs crêtes les plus élevées et de donner naissance à une végétation vigoureuse. Telle est la nature de l'Akfadou, autrement dit Adrar ez-Zan, où se trouvent de riches forêts de chênes séculaires.

La ligne de fond, formée par le cours de l'oued Sahel, part des environs d'Aumale et aboutit au golfe de Bougie, à quatre kilomètres à l'est de la ville. Cette rivière, connue des anciens géographes sous le nom de Nasava, s'appelle aujourd'hui l'oued Sahel; elle change encore de nom en traversant successivement tel ou tel territoire: ainsi, on la nomme oued Akbou, oued Soumam, oued

Beni bou Msaoud à son embouchure et, plus communément encore, oued el-Kebir, la grande rivière, par la raison que c'est le cours d'eau le plus considérable de la contrée; sa largeur moyenne est de 40 mètres; à certains endroits, elle n'a pas moins de 200 mètres, et sa profondeur est variable également. Ses affluents principaux, sur la rive droite, sont : l'oued Bou Sellam, venant des environs de Setif et l'oued Amacin, qui coule des Guifsar. Sur la rive gauche, il n'y a guère que l'oued R'ir qui mérite d'être signalé. Pendant l'été, l'eau diminue considérablement et, sur beaucoup de points, plus de la moitié du lit de la rivière demeure souvent à découvert; mais, en hiver, elle se gonfle à chaque pluie, c'est alors un fleuve au courant formidable qui dévore ses berges, emportant arbres et rochers. Le marabout Sidi Bou Djemlin, que nous avons vu plus haut anathématisant la population de Bougie, a jeté, dit-on, un sort sur cette rivière : un jour qu'il la traversait, son mulet glissa sur les galets et le marabout fit un plongeon dans l'eau froide; en se relevant, il s'écria : *Tu seras maudite; tes eaux ne causeront que des dommages au lieu de profiter à quelqu'un.* L'expérience a déjà démontré aux indigènes l'absurdité de cette tradition; quelques rigoles arrosent de magnifiques jardins créés récemment, et lorsque cette vallée sera livrée à une circulation facile et régulière, et qu'on y aura introduit nos puissants moyens d'action, on la transformera en un verger de plusieurs lieues d'étendue.

Pour le moment, on peut ainsi résumer la culture sur les rives de l'oued Sahel : labourage et champs de blé dans les plaines inférieures; à mi-côte, des jardins entourés de murs en pierres sèches et des bois touffus

d'oliviers, au milieu desquels se dessinent de beaux villages pittoresquement assis sur tous les pitons, et d'immenses forêts couvrant les cîmes élevées des montagnes. Les conditions climatériques y sont des plus favorables ; aussi la nature s'y montre-t-elle partout riche et vigoureuse.

Le littoral maritime, qui constitue la ligne de fond septentrionale, s'étend des deux côtés de l'embouchure de la Soumam ; l'olivier y croit au milieu des blés, des figuiers et de la vigne. La route qui se fera, quelque jour, le long du rivage de la mer, de Bougie à Gigelli, traversera des sites ravissants, couverts d'un sous-bois de myrtes, de lentisques et de lauriers roses, ombragés de touffes d'arbres séculaires et bien autrement attrayants que les rives tant prônées du midi de la France, où les touristes européens affluent en hiver. Les environs du petit port de Ziama, surtout, sont charmants, et sur les ruines de l'antique Choba, on pourra créer un village maritime servant de point intermédiaire entre les deux villes (1).

Les tribus du cercle de Bougie sont, sur la rive gauche de la vallée :

Mezzaïa, — Toudja, — Oulad Amokran, — Bou Nedjdamen, — Beni Amran, — Beni Ksila, — Beni Chekfa, — Taslent, — Tardam, — Ibaricen, — Aït Ahmed Garets, — Aït Saïd, — Cherfa, — Aït Amer, — Aït ou-Malek, — Beni Haceïn, — Fenaïa, — Beni Our'lis, — Ourzellaguen ;

Sur la rive droite :

Beni bou Msaoud, — Oulad Aïad, — Oulad Tamzalt, —

(1) Les souverains hammadites, fondateurs de Bougie, avaient fait de Ziama un lieu de plaisance. L'îlot situé devant le petit port conserve le nom de Mansouria, de Mansour, fils d'En-Nacer.

Oulad Amer ou-Youb, — Sanhadja, — Beni Immel, — Mellaha, — Beni Djelil, — Msisna, — Beni Khateb, — Berbacha, — Guifsar, — Beni Mimoun, — Beni Amrous, — Aït Ouaret ou-Ali, — Beni Mahammed, — Beni Haceïn, — Beni Sigoual.

Quelle est l'origine des populations de ces tribus ? Il serait bien difficile de résoudre cette question en présence des traditions confuses et parfois contradictoires que nous possédons. En remontant le cours des âges et consultant les auteurs grecs, latins et musulmans, nous voyons que les premiers habitants du nord de l'Afrique furent des peuples autochtones, enfants du pays, auxquels vinrent se mélanger, plus tard, mais bien avant les temps historiques, d'immenses migrations venues toutes de l'Orient. — Salluste parle des Gétules et des Lybiens parmi lesquels arrivèrent des Mèdes, des Perses et des Arméniens. Les auteurs arabes rattachent les Africains à la race de Cham, par Mazir', fils de Canaan ; d'autres, ramènent l'origine des Berbères à Djalout (Goliath), c'est-à-dire, aux Philistins chassés par David de la Palestine.

A l'époque romaine, la région maritime qui nous occupe, était habitée par de grandes peuplades connues sous le nom de *Banioures* et de *Kedamouziens* (Ketama), fixées du côté du massif du Babor et des vallées environnantes ; auprès de ceux-ci, et sur la rive gauche de l'oued el-Kebir, vivaient les *Nubabes,* concentrés dans le Mons Ferratus (Jurjura). Aux Banioures succèdent les *Bavares* ou *Babares,* desquels vient évidemment le nom de Babor donné à leur pays. Puis les Quinquegentiens, bandes puissantes, soumettent les Nababes et s'emparent de la contrée montagneuse qui s'étend de Bougie à Dellis ; ils

se fractionnent ensuite en tribus indépendantes, dont les plus connues sont, entre autres, les Massinissenses, qui se retrouvent de nos jours aux mêmes lieux ou Théodose les combattit; ce sont les Msisna ou Imsissen, qui habitent la région moyenne de l'oued Sahel, rive droite.

Au IVe siècle de l'hégire, la grande tribu des Sanhadja, race Berbère qui habitait la région centrale de la province d'Alger, se rendait maîtresse de la majeure partie du pays ; la population dominante de la Kabilie était celle des Zouaoua, sur le territoire de laquelle était Bougie. D'après la tradition locale, de nombreuses familles chrétiennes, fuyant devant l'invasion arabe, se réfugièrent dans ces montagnes ; puis, pendant les guerres des Almohades, des Mérinites et des Hafsites, d'autres gens, venus du Moghreb, tels que les Toudjin et les Abd el-Ouad s'établirent dans la vallée de Bougie. Puis, enfin, des groupes de Romains, de Vandales et d'Arabes, chassés de la plaine, vinrent se fondre au milieu de la race berbère primitive, qui les absorba dans son sein. En outre, quelques tribus prétendent descendre de marabouts venus du Maroc. D'autres, telles que les Sanhadja, les Beni bou Msaoud et les Beni Mimoun, habitant d'abord les environs de la Kalâa des Beni Hammad, auraient suivi les sultans En-Nacer et El-Mansour, lorsqu'ils établirent leur capitale à Bougie. De ce mélange de races et de types hétérogènes est résulté le peuple Kabile d'aujourd'hui, amalgame étrange de toutes sortes d'éléments formant un groupe qui a ses traditions, sa langue, et chez lequel se sont développés des mœurs particulières. Le caractère belliqueux de ces montagnards tient à la nature du pays, à leurs luttes continuelles entre tribus, aux éter-

nelles guerres de village à village. A l'époque romaine, les Kabiles, chrétiens de religion, se jetèrent avec ardeur dans l'hérésie et le schisme, parce qu'en protestant contre l'église dominante, ils donnaient satisfaction, autant que les circonstances le permettaient, à la haine invétérée que leur inspire toute domination étrangère. La révolte religieuse et l'insurrection politique avaient si bien une cause identique et se confondaient tellement, que, lors des guerres de Firmus, le mot *Firmiani* devint l'équivalent de Donatistes (1).

Après l'invasion arabe, ils embrassèrent encore l'hérésie des chiites après s'être faits musulmans, et, au dire d'Ibn Khaldoun, ils apostasièrent jusqu'à *douze fois*. Au IIe siècle, El-Mansour, sultan de Bougie, dut attaquer les tribus des environs que son père n'avait pu soumettre. Il les repoussa dans les montagnes qui sont tellement élevées, dit Ibn Khaldoun, que la vue en est éblouie, et tellement boisées, qu'un voyageur ne saurait jamais y trouver son chemin.

Les marabouts musulmans, vraisemblablement installés d'abord à mi-côte, où ils servaient comme de trait d'union entre l'Arabe de la plaine et le Berbère de la montagne, pénétrèrent peu à peu dans le cœur du pays, où on accueillit les apôtres de la religion nouvelle qui séduisait les instincts matérialistes de gens au caractère primitif. L'islamisme fut dès lors accepté dans la forme plutôt que dans l'esprit, de sorte qu'aujourd'hui le Kabile est plus superstitieux que religieux ; il ne pratique, à proprement parler, aucun espèce de culte, et se borne à quelques pratiques extérieures de la religion musul-

(1) Berbrugger, la *grande Kabilie*.

mane que lui enseignent les marabouts de son pays.

Le Kabile, mieux que l'Arabe, est susceptible d'être ramené dans le courant de la civilisation, en développant chez lui les principes progressifs déjà existants. Chaque village possède une djemâa ou assemblée dont fait partie, de droit, tout habitant possesseur d'un fusil. L'assemblée est l'âme de la communauté; chaque famille ou fraction de village s'y fait représenter; c'est là qu'on délibère sur toutes les questions d'intérêt général; les travaux d'utilité publique, consistant en ouverture et réparation de chemins, entretien des fontaines et des maisons d'hospitalité, s'exécutent en commun sur l'ordre de cette assemblée. La nomination des cheïkhs, par voie d'élection, existe depuis des siècles en Kabilie; la justice y est aussi rendue très souvent d'après l'*adda,* droit coutumier, et le *kanoun,* droit écrit, usages antiques sanctionnés par la pratique, qui tiennent lieu de charte constitutionnelle, de code civil, pénal, administratif et militaire. Ces lois, dictées par l'expérience, réflètent les besoins, les intérêts, les passions du peuple qu'elles doivent maintenir ou modérer. Aussi, presque toutes ont les mêmes caractères généraux : action égale sur tous; absence de priviléges, respect de l'individu, de sa femme, de sa maison; absence de peines corporelles et de prison; liberté de commerce; marchés ouverts à tous; charges proportionnelles aux richesses.

Avant que la conquête française n'eut fait régner la sécurité sur les routes, l'*anaïa* était, chez les Kabiles, la sauve-garde des voyageurs et des étrangers. L'anaïa (en français, *protection,* parole ou signe), est un sauf-conduit; il indique, sous la responsabilité de celui qui l'a accordé,

le caractère neutre et inviolable du voyageur à qui il est donné. C'était, en temps de guerre, une sorte de droit des gens, que tous les partis, que toutes les tribus avaient consenti. Ce droit fut généralement respecté; c'eut été une cause générale de guerre contre la tribu qui l'aurait violé, et il s'est attaché un grand prestige à ce mot (1).

Le Kabile aime le travail de la terre; il préfère l'habitation fixe à l'état pastoral; sa maison est propre, couverte en tuiles et blanchie à la chaux; il est dominé à un haut degré par l'amour de la localité; aussi, chez lui, la terre est possédée au titre individuel; des murs, des haies ou des fossés, séparent, d'une manière immuable, chaque héritage. Industrieux et sédentaire, intelligent et actif, sobre et rompu à la fatigue, il n'est pas paresseux et insouciant de l'avenir comme l'Arabe, qui a aussi peu d'industrie que de besoins. Il est maçon, menuisier, charpentier, tanneur, forgeron, armurier, tisserand. Quelques familles de juifs kabiles sont orfèvres. Dans la famille, la femme jouit de plus de liberté que la femme arabe; elle ne se voile pas la figure comme celle-ci ; elle est souvent admise aux réunions avec les hommes, elle prend ses repas avec la famille dont elle fait partie, au lieu d'être réduite au rôle infime de servante, comme en pays arabe; elle se tient propre, soigne sa toilette et partage ses occupations entre les soins du ménage et les travaux agricoles auxquels se livre son mari. La polygamie est extrêmement rare. Le Kabile a l'imagination très poétique; il improvise, avec une étonnante facilité, des chants de guerre ou d'amour; il aime le plaisir, et s'y livre avec ardeur chaque fois qu'une occasion de fête se présente.

(1) *Constitution sociale de la Kabilie.*

Après avoir courageusement défendu l'inviolabilité de son pays, il s'est résigné à la soumission; son amour-propre est satisfait : il a fait parler la poudre avant de se soumettre. L'Arabe est vagabond et nomade, rien ne l'attache au pays; il fuit après la défaite, afin de recommencer la lutte à la première occasion, tandis que le Kabile tient à son village, aux arbres qu'il a plantés et qui sont le gage de sa parole; il est fidèle à ses engagements.

Aux premières époques de la conquête française, les Kabiles paraissaient d'abord devant Bougie tous les jours; ensuite ils laissaient une semaine à peu près d'intervalle entre leurs attaques; plus tard, un mois, deux, quelquefois trois. L'état de repos, dans ce dernier cas, était suspendu cependant, suivant l'occasion, la facilité, l'intérêt, par quelque rencontre accidentelle, une embuscade tendue à nos éclaireurs, une démonstration contre le troupeau de la garnison. Après un certain délai, cette trêve tacite devenait insupportable aux Kabiles; un motif quelconque, souvent un pur caprice, ou le simple besoin de mouvement, d'action, surtout le cri de guerre contre l'infidèle poussé par quelque marabout fanatique, mettaient un terme à ce repos: la coalition se reformait. Le projet était discuté dans la réunion des cheïkhs; presque toujours on profitait d'une fête, d'un marché, et le lieu, le jour définitif du départ étaient désignés. Chaque tribu qui avait voté pour la coalition, fournissait son contingent. La campagne durait deux ou trois jours, au plus cinq; chacun apportait, pour ce temps, ses munitions, quelques galettes et des figues sèches pour sa nourriture. Presque toujours, les femmes suivaient les combattants; elles s'approchaient de la mêlée, encourageant, excitant

par leurs cris, portant secours aux blessés, aidant à enlever les morts, partageant les périls de l'action, les soucis de la défaite, la joie du succès. Les enfants s'avançaient aussi pour imprimer courage au guerrier, placer sous ses yeux ce qu'il avait de plus cher. Aussi, victorieux, son triomphe étant partagé, était plus doux; blessé, les soins touchants ne lui manquaient pas; mort, enfin, les regrets et les larmes l'escortaient au tombeau. La vengeance surgissait plus tard; c'était le fils, lui-même, qui en contractait comme l'obligation sur le cadavre de son père. Ces membres désarmés de la tribu, les femmes surtout, ne craignaient pas de s'engager dans la mêlée; quatorze, dit-on, furent tuées dans un même combat. Le 8 juin 1836, la veuve d'un cheïkh, tué la veille devant un de nos postes avancés, conduisit, en personne, une colonne sur le même terrain, poussant des hurlements affreux, exposée plus d'une heure aux effets de l'artillerie (1).

Après que l'autorité des princes de Bougie eut été renversée par la conquête espagnole, des principautés, ou plutôt des confédérations de tribus kabiles, se formèrent dans ces régions montagneuses. C'étaient : celle de Koukou, dans le Jurjura, celle des Abd el-Djebbar, dans la vallée de Bougie, et celle des Beni Abbas, dans les montagnes au sud de la précédente. Les Beni Jubar, comme les appelle Marmol, sont nos Abd el-Djebbar, à huit lieues de Bougie, dont Ibn Khaldoun signalait déjà l'existence en l'an 1327 de notre ère. Marmol, ajoute : « La rivière de Bugie passe sur la pente de la montagne dont

(1) *Mémoires du commandant Lapène.*

les habitants sont Azuagues (Zouaoua et Zouar'a), de ceux qui se font des croix au visage et aux mains, nation vaillante, mais si brutale, qu'ils s'entretuent pour peu de chose. La montagne est si rude, qu'on ne les y va point tourmenter ; de sorte qu'ils n'obéissent qu'à un chef qu'ils élisent eux-mêmes. Il y a parmi ces barbares plusieurs excellents arquebusiers, et quoiqu'ils ne nourrissent pas beaucoup de chevaux, parce que la terre est pierreuse, ceux qu'il y a sont fort bons. Ces peuples sont souvent brouillés avec ceux de la Abez (Beni Abbas) et autres Azuagues qui errent comme les Arabes par les champs. Ils ont aussi guerre avec les Turcs et fournissent à tout, parce qu'ils ont force troupe bien armée et que les avenues de la montagne sont si difficiles qu'on n'y peut monter. »

A défaut de documents écrits, nous avons dû consulter la tradition locale, et nous avons appris que, dans le courant du XVIIIe siècle, un certain Soumam, qui a laissé son nom à la partie moyenne de la vallée, était cheïkh des tribus composant la confédération des Abd el-Djebbar (1). Après lui, un autre cheïkh, nommé Rabah, fut élu chef du pays, et ses descendants, les Oulad ou-Rabah, occupent encore le pouvoir de nos jours. Les Oulad ou-Rabah ne sont pas d'accord sur l'origine de leur famille ; ils se prétendent issus des Beni Mehenna, de Philippeville, et ceux-ci, que j'ai consultés, se disent originaire des Ou-Rabah de la vallée de Bougie. Ou-Rabah, le pre-

(1) Ne connaissant pas cette particularité d'un chef nommé Soumam, quelques écrivains ont cherché ailleurs l'étymologie du nom donné à la vallée. Les uns ont dit que c'était l'oued Semar, *la rivière des joncs*, d'autres l'ont appelée oued Seman, la *vallée des cailles*.

mier cheïkh de cette famille, laissa deux fils, Sâad et Amzeian, qui ont successivement occupé le pouvoir vers les premiers temps de notre séjour à Bougie. Le kaïd actuel des Djebabra est fils de Sâad.

La famille religieuse la plus influente de la vallée, fut d'abord celle des Oulad Amokran d'Amadan, dont nous avons eu à parler plus haut. Vers le XVIIIe siècle, un autre marabout s'établit à Chellata, près d'Akbou ; c'était Si Ali Cherif, issu du cherif marocain Mouley Abd es-Selam ben Machiche. Il épousa la fille du marabout des Illoula, Sidi Moussa ou-Ali, et leurs descendants sont encore jusqu'à ce jour à la tête de la zaouïa de Chellata, qui jouit d'une immense réputation, tant en Kabilie qu'en pays arabe. Cette famille a fourni des jurisconsultes distingués, qui se sont livrés à l'étude des lettres. On leur doit de nombreux ouvrages sur les lois et les sciences. Ses membres entretinrent des relations amicales avec les Turcs, mais ne se soumirent jamais à leur domination. Nous aurons à parler, plus loin, des nombreux services que le chef actuel de la famille, Si Mohammed Saïd ben Ali Cherif, a rendus à la France depuis 1847, époque de sa soumission (1).

(1) C'est à l'un des membres de cette famille, Si Mohammed ou-Ali, que remonte une tradition assez curieuse, qui s'est conservée dans le pays. A l'époque où il était encore peu connu, il alla au marché des Beni Our'lis pour faire quelques achats. Une discussion s'éleva entre lui et son vendeur. Celui-ci, irritable comme tous les Kabiles, s'emporta jusqu'à frapper le marabout des Illoula. Mohammed ou-Ali, honteux de cet affront subi en public, jura, en rentrant chez lui, de ne plus sortir de sa tribu. Cette règle, rigoureusement suivie pendant toute sa vie, fit dire aux populations qu'il avait été prévenu par Dieu que tous ceux de sa famille qui franchiraient les limites de la tribu, seraient frappés de mort. Un jour, son fils, Si Saïd, ne tenant pas compte de la tradition qui menaçait de mort les

Enfin, vient la famille religieuse des Oulad Si Cherif Amzeian ben el-Mihoub, résidant à Imoula, sur la rive droite de la vallée, que les Turcs traitèrent toujours avec considération, en raison de son influence sur les tribus dites de l'Harrach (1).

Avant la conquête française, les tribus de la vallée étaient presque constamment en guerre les unes contre les autres, et vivaient dans l'anarchie la plus complète. Elles vidaient la plupart de leurs différents par les armes, sauf les cas fort rares où l'influence des marabouts les plus vénérés parvenait à contenir la turbulence sauvage de ces esprits toujours en ébullition. Cependant, quand leur indépendance était menacée, toutes ces querelles se calmaient un instant; les parties se rapprochaient; l'amour de la liberté, excité encore davantage par des prédications fanatiques, leur faisait faire des prodiges. Les Djebabra, qui auraient voulu devenir les autocrates du pays, avaient un goum d'une centaine de cavaliers, sans cesse en course dans la vallée, depuis

membres de sa famille qui sortiraient de la tribu, traversa l'oued Sahel pour aller voir un terrain qu'il avait sur l'autre rive. Il était à peine sorti de l'eau, que son mulet s'abattit; le cherif le releva d'un coup de bride; le mulet avança quelques pas et s'abattit de nouveau; Si Saïd le releva encore; enfin, le mulet s'abattit une troisième fois, et, quoique l'on fit, on ne put parvenir à le relever. Si Saïd, repentant alors d'avoir enfreint l'ordre de Dieu, vit, dans ces trois chutes successives, l'annonce de sa mort; il tomberait trois fois malade, et à la troisième il mourrait. Cette prédiction se réalisa de point en point, dit la tradition, dans l'année même où elle avait été faite.

(1) Ces marabouts font remonter leur origine au prophète; ils possèdent plusieurs diplômes établissant leur arbre généalogique et les faveurs que leur accordèrent les pachas d'Alger. Une branche de cette famille s'établit, au XVII[e] siècle, chez les Oulad Salem du Babor, où elle fonda une zaouïa.

Akbou jusqu'à la plaine de Bougie, épiant et dévalisant tous ceux qu'ils rencontraient. Les marabouts de Chellata luttèrent pendant sept ans contre eux, pour empêcher leurs incursions. Les tribus guerroyaient entre elles d'une rive à l'autre; les plaines de Tiklat et de Tabouda étaient alors le terrain de la poudre, le théâtre de fréquentes rencontres entre les Djebabra et leurs implacables ennemis, les Fenaïa et les Beni Our'lis. Aucune d'elles, assurément, n'aurait eu la folie de labourer ce champ maudit de la discorde, où l'on ne pouvait semer que la haine et recueillir que la mort. Cet état de luttes menaçantes entre tribus, ne fit qu'augmenter d'intensité après la chute d'Alger, et on verra plus loin combien notre prétendu traité d'alliance avec les Oulad ou-Rabah, cheïkhs des Djebabra, qui nous étaient présentés comme les *princes influents de la vallée,* souleva de difficultés en froissant la susceptibilité et la fierté de leurs rivaux.

De loin en loin, une petite colonne composée de vingt tentes de soldats turcs (ce qui représentait un effectif d'environ 340 janissaires), et quelques centaines de cavaliers auxiliaires, quittaient jadis le camp du bey ou de son khalifa, établi à Sidi Oumbarek (Medjana), pour se rendre dans l'oued Sahel. Cette colonne passait ordinairement par le Guergour, les R'boula, Djenan el-Beylik, les Sanhadja, et campait enfin dans la plaine de Tabouda ou auprès de Tiklat, sur le bord de la rivière. Aidée de l'influence des familles puissantes, telles que les Oulad Amokran d'Amadan, les Oulad Ali Cherif de Chellata, les Oulad Si Cherif Amzeian d'Imoula, et les Oulad ou-Rabah, la colonne turque obtenait le passage sur le territoire des tribus et parvenait à lever un impôt bien mi-

nime, du reste, sur un petit nombre de villages. Mais les dispositions pacifiques des Kabiles n'étaient pas toujours les mêmes, surtout quand les Turcs se présentaient après une mauvaise récolte. Dans ce cas, ils manifestaient leur refus d'une manière assez bizarre : du haut de leurs rochers, ils faisaient rouler un chien garotté au milieu du camp turc, en criant : « Voilà le repas de l'hospitalité que nous vous offrons ! » A ce signal, la prudence commandait aux Turcs de plier bagages et de s'éloigner sans murmures.

Vers 1825, le kaïd qui gouvernait Bougie fut massacré par les Kabiles venus en foule pour piller la ville, et toutes les tribus, se sentant coupables, se déclarèrent alors en insurrection ouverte. Yahïa Agha, qui a laissé en Algérie une réputation extraordinaire de bravoure, de justice et de sage politique, fut envoyé par le pacha pour rétablir l'ordre. Sa colonne descendit le cours de l'oued Sahel et campa à Timedetit, au pied des Beni Mellikeuch. Ben Ali Cherif lui fournit des mulets de transport et lui prêta l'appui de son influence religieuse (1). Arrivé au col d'El-Felaï, Yahïa Agha, dont l'audace était chevaleresque, laissa reposer ses troupes, et prenant une simple escorte de cinquante cavaliers et un guide, il se rendit au village d'Ir'il-Alouanen, habité par le cheïkh Sâad ou-Rabah, chef de la révolte, qui s'apprêtait en ce moment à opposer aux Turcs une énergique résistance. Quel ne fut pas l'étonnement du chef Kabile, de se trouver tout-à-coup en

(1) Ben Ali Cherif lui imposa, comme condition, de brûler les villages des Soubalia, des Beni Abbas, qui, en maintes circonstances, avaient ravagé son territoire. Yahïa Agha tint sa promesse, et le Pacha, pour récompenser encore davantage le marabout, lui accorda, en fiefs, de vastes terrains de culture chez les R'erazla des environs de Setif.

présence de Yahïa Agha, qui lui demanda gracieusement l'hospitalité, lui annonçant que le pacha d'Alger l'avait chargé de lui apporter l'aman et de lui faire, en outre, cadeau d'un cheval richement caparaçonné! Sâad ou-Rabah, vaincu par cette confiance généreuse, lui tendit la main et la paix fut conclue sans effusion de sang.

Moins heureux chez les Mezzaïa, l'officier turc fut repoussé avec pertes, en attaquant la fraction de Madala.

Afin de mettre Bougie à l'abri d'une nouvelle irruption des Kabiles, il fit réparer les fortifications de la place et boucher les nombreuses brèches qui existaient dans son enceinte. Des jaloux prétendirent que Yahïa Agha avait alors l'intention de se créer un centre d'action, pour se déclarer ensuite indépendant. Victime des intrigues de ses ennemis, il fut rappelé à Alger avant d'avoir achevé son œuvre de restauration.

D'après le recensement quinquennal de l'année 1866, la population des tribus du cercle de Bougie se compose de :

Hommes.	25,471
Femmes.	26,247
Enfants.	36,158
Total. . . .	87,876

sur lesquels il y a 13,000 hommes armés de fusils.

L'ordre religieux qui a le plus d'adeptes, est celui des Khouan de Ben Abd er-Rhaman, du Jurjura.



VII

DOMINATION FRANÇAISE

Le 3 août 1830, un jeune Bougiote, nommé Mourad, se présentait chez M. le comte de Bourmont, comme chef d'un parti considérable qui, à la moindre démonstration des conquérants d'Alger, leur ouvrirait les portes de Bougie. Les prétentions de cet individu étaient le titre de kaïd pour lui-même, et celui de capitaine du port en faveur d'un de ses adhérents qu'il avait amené. On accueillit ses ouvertures; on lui fit des présents; il reçut un diplôme avec un cachet de kaïd. Enfin, escorté d'un brick de l'État qui avait mission de l'appuyer, il fit voile vers Bougie, sur une embarcation frêtée par le capitaine du port et par lui. Ces malheureux, en débarquant, furent massacrés de suite, et le brick qui se tenait en rade, accueilli à coups de canon, fut obligé de regagner Alger.

Malgré la fin tragique de Mourad, un autre Bougiote, nommé Bou Setta, fit, quelque temps après, de nouvelles démarches auprès du gouvernement français, prétendant, lui aussi, être l'émissaire de ses compatriotes. Bou Setta, coulougli d'origine, était un homme avide et ambitieux ; après s'être assuré l'appui de quelques gens de son espèce, il brigua d'abord l'honneur d'être nommé kaïd de Bougie, comptant s'enrichir par ses exactions. Les Mezzaïa

repoussèrent sa candidature. Peu découragé par cet échec, il se rendit alors à Alger, où il s'intitula capitaine du port de Bougie, et, sous l'inspiration d'un sieur Joly, il adressa des propositions au gouvernement. Son projet était de faire établir à Bougie un consul de notre nation, qui aurait été le sieur Joly lui-même, et d'en ouvrir le port aux navires français. Bou Setta aurait remis à Joly les objets d'exportation apportés en ville par les soins d'Oulid ou-Rabah, personnage de la tribu des Djebabra, et ils se seraient partagé de cette manière le monopole du commerce. Cette intrigue, ourdie dans des vues d'intérêt personnel, avorta heureusement, car, l'inexpérience que nous avions alors des choses du pays aurait pu nous engager dans une voie fort regrettable. Mais une série d'événements allait attirer, d'une manière plus sérieuse, l'attention sur Bougie.

En 1831, un brick de l'État ayant fait naufrage sur ces côtes, l'équipage fut massacré. L'année suivante, un brick anglais, le *Procris,* s'étant présenté devant Bougie, y reçut, sans aucune provocation, deux coups de canon qui l'obligèrent à s'éloigner.

En octobre 1832, le brick français le *Marsouin,* mouillé dans la rade, se vit également obligé de riposter au feu de l'artillerie des forts. Les habitants rejetèrent cette agression sur les Kabiles, qui, maîtres des forts, avaient, disaient-ils, fait feu pour éloigner le bâtiment français, dont la présence rendait impossible l'entrée d'un navire attendu d'Italie, et portant des lettres et des agents de Husseïn Dey, pacha d'Alger, que nous avions détrôné (1). Cette excuse était absurde ; mais, bientôt, le gouvernement

(1) Après la chute d'Alger, Husseïn Pacha s'était retiré à Naples.

de la Grande-Bretagne se plaignit de l'insulte faite au *Procris,* et demanda satisfaction, disant que si la France ne faisait pas respecter le pavillon de ses amis sur des côtes qu'elle considérait comme à elle, il se verrait forcé d'employer d'autres moyens pour que l'insulte ne se renouvelât pas. Le ministère, voyant dans cette insinuation une menace d'occuper Bougie, résolut de la prévenir et prit ses dispositions pour faire d'abord reconnaître la place. A ce moment, Bou Setta, dont les propositons antérieures avaient été écartées ou ajournées, offrit de nouveau son concours à l'autorité française. Nous allons emprunter, aux Mémoires de M. le commandant Lapène, le récit des circonstances qui précédèrent l'expédition.

« Le capitaine de zouaves de Lamoricière, fut envoyé en reconnaissance à Bougie. Transporté avec Bou Setta à bord du brick de l'État le *Zèbre,* il débarque sans éclat et sans accident. Mais, installé au plus depuis une demi-heure dans la maison de ce dernier, à moins de 400 pas du point de débarquement, l'officier français est prévenu par un Bougiote que les Mezzaïa se sont réunis à la première vue du brick voguant dans la rade, et qu'ils arrivent en force faisant entendre le langage le plus menaçant. M. de Lamoricière dut partir sur-le-champ avec Bou Setta, ayant à peine le temps d'échapper aux Kabiles qui atteignent le rivage au moment où l'embarcation s'en éloignait. On va jusqu'à assurer qu'avant même d'embarquer, l'émeute gagnait la population de Bougie ; que les jours de l'officier français avaient été en grand danger ; que le marin bougiote Bou Limad, homme calme et en crédit, vint à son aide, *étendit sur lui son burnous* et lui ménagea, par cette démonstration (anaïa) religieuse

et respectée, une retraite jusqu'au rivage. La fureur des Kabiles frustrés de leur proie, et l'indignation de quelques habitants, se tournèrent contre la maison de Bou Setta. Elle fut pillée et brûlée, et son frère eut peine à sauver sa vie. Le brick eut le spectacle de l'incendie ; il erra deux jours dans la rade, observant le mouvement et l'agitation de la ville et jugeant des résultats. — Les Kabiles s'éloignèrent décidément pour regagner leurs montagnes, en apercevant le brick disparaître derrière les caps.

De retour à Alger, Bou Setta, joignant à ses vues d'être nommé kaïd de Bougie, le désir de tirer une vengeance sûre et prompte de ses compatriotes et des Mezzaïa, réunit à lui, par l'appât de l'argent, quatre individus de Bougie ou y résidant, alors présents à Alger pour leurs affaires (1).

Ainsi escorté, Bou Setta se présente de nouveau au gouverneur, réclame, avec une nouvelle instance, au nom de ses compatriotes, l'intervention française, démontre avec chaleur les avantages et la facilité de l'occupation. Il affirme, avec plus d'assurance encore, que les habitants de Bougie étaient tous pour les Français (1). Il

(1) Ces individus étaient :

Un nommé Kara Ali, Turc de Constantine, qui s'était réfugié à Alger pour échapper à la vengeance d'El-Hadj Ahmed Bey, dont il avait comploté le renversement;

Ali ben 'Adjouz, Bougiote, ami de Bou Setta;

El-Madani, Kabile, venu à Alger pour vendre un chargement d'huile;

Braham Zerdab, patron de barque, Bougiote, et ancien matelot embarqué sur les corsaires d'Alger.

(2) En prévision d'une circonstance favorable, il s'était muni, depuis longtemps, d'une lettre soi-disant écrite par ses compatriotes et revêtue du cachet du kadi de la ville, sollicitant notre venue à Bougie. On a su

ajoute, enfin, toujours avec une apparente sincérité, que les tribus, en haine du bey de Constantine, despote farouche et cruel, qui menace de s'avancer sur Bougie, se joindront à nous pour détruire cette puissance abhorrée (1). Ce langage de Bou Setta est accepté avec confiance; il s'accordait bien peu, cependant, avec l'accueil fait au capitaine de Lamoricière et avec les circonstances presque tragiques de son prompt rembarquement. L'expédition fut tenue secrète. Le général Trézel, chef d'état-major de l'armée d'Afrique, fut mandé à Toulon, le 20 août 1833; il reçut la lettre confidentielle du ministre, qui lui confiait le commandement de l'expédition. Le général Voirol, gouverneur par intérim, avait demandé qu'elle fut hâtée. La présence supposée du bey de Constantine à deux journées de marche de Bougie, et la crainte qu'il ne se jetât sur ce point de la côte et ne s'y fortifiât, en étaient la cause. D'autres avis venaient cependant contredire les premiers.

« Il est à craindre, écrivait le général Trézel au ministre, le 23 août, que les Kabiles ne défendent la ville ou ne la détruisent. Le projet de l'expédition s'est à la fin ébruité : tous les Mezzaïa transplantés à Alger comme valets de ferme, hommes de peine ou journaliers, ont fui spontanément de cette ville, et volé, comme à un signal donné, à la défense de leurs terres. Point de résistance, ajoutait cependant le général, à craindre de la part des habitants

depuis, d'une manière certaine, que Bou Setta avait fait lui-même cette lettre, et qu'il avait corrompu le fils du kadi, qui déroba le cachet de son père pour le lui livrer.

(1) Nous ignorions alors que les beys n'avaient jamais pénétré de force dans la vallée de Bougie.

de Bougie. Il nous veulent pour reprendre leurs relations de commerce avec Alger, surtout pour vendre leurs bois sans emploi depuis trois ans. »

Les cinq Maures ou Bougiotes, et le jeune Tunisien Allégro, interprète, furent conduits à Toulon sous la dénomination de guides de l'armée. Hors ce dernier et Bou Setta, mis dans le secret, les autres se crurent perdus en s'embarquant à Alger sur le bateau à vapeur pour France. La colonne expéditionnaire se composait d'environ 1,800 hommes, rassemblés à Toulon, comprenant 2 bataillons du 59e de ligne, 2 batteries d'artillerie et 1 compagnie de sapeurs du génie. Un ordre du jour, du 20 septembre, annonça le but de la campagne; le voici textuellement :

« Militaires du corps de l'expédition!

» Le Roi nous envoie prendre part aux combats et aux travaux de l'armée d'Afrique.

» Le gouvernement d'Alger, fondé sur la violence et la piraterie, avait osé insulter le nôtre. Vos prédécesseurs l'ont renversé. Il faut achever la conquête et rendre à la civilisation ce rivage de la Méditerranée, livré, depuis la destruction de l'empire romain, à l'anarchie et à des usages barbares.

» Vous protégerez tous les habitants paisibles, dans leurs personnes, leurs familles et leurs biens. Nul de vous n'entrera, sans mon ordre, dans les mosquées, ni dans les maisons habitées, les mœurs du pays s'opposent à ce qu'on y prenne le logement militaire; mais nous saurons élever nous-mêmes des abris plus salubres et mieux appropriés à nos besoins.

» Ainsi, vous montrerez à ces peuples malheureux et clair-semés sur un vaste territoire, quelle supériorité nous donne sur eux le courage réglé par la discipline militaire et par le sentiment de nos devoirs envers la patrie et le Roi. »

Le Général commandant l'expédition,
TREZEL.

Les bâtiments qui embarquèrent les troupes étaient : la frégate *la Victoire*, les corvettes *la Circé, l'Ariane, la Caravane, l'Oise, la Durance,* le brick *le Cygne* et dix-huit bâtiments de commerce. Cette flottille, sous les ordres du capitaine de vaisseau Parseval, mit à la voile le 22 septembre; le manque de vent ralentit un peu sa marche; néanmoins, le 29, avant la pointe du jour, elle entra bien ralliée dans la rade de Bougie. La nécessité de ne s'avancer dans cette rade qu'en sondant pour choisir les points d'embossage, donnèrent le temps aux habitants de la ville qui occupaient les forts et aux Kabiles des environs de se préparer à la résistance. Des coups de canon partirent successivement des cinq forts (1); mais ceux d'Abd el-Kader et de Moussa, furent les seuls dont les projectiles parvinssent jusqu'à la ligne d'embossage, et encore ils ne nous causèrent aucun dommage, tandis que le feu de nos vaisseaux, par sa vigueur et sa précision, éteignit presque celui del'ennemi. Le commandant de la division navale fit embosser sa frégate et les autres bâtiments à petite portée du rivage et, à dix heures du matin, les embarcations chargées de troupes furent remorquées

(1) Forts Abd el-Kader, Moussa, kasba, fort Rouge et batterie Bouac.

vers la plage (1). A leur approche, un feu de mousqueterie, partant des maisons de la ville, atteignit les premières chaloupes, plusieurs hommes furent grièvement blessés, entre autres le lieutenant Molière, officier d'ordonnance du général, qui reçut une balle à la tête. Il voulut pourtant débarquer avec la troupe qu'il était chargé de conduire, et continua à la diriger sur le fort Abd el-Kader. Le feu était très vif sur les hauteurs; l'ennemi ne les abandonnait que pied à pied, et restait obstinément dans les maisons et les jardins, jusqu'à ce qu'on l'en délogeât. Le drapeau français flotta bientôt sur les trois forts principaux. Le général Trézel arrivait à celui de Moussa, au moment où le capitaine de Lamoricière s'en emparait. La hauteur de Bridja (caserne actuelle), d'où l'on plongeait sur le point de débarquement, fut occupée et armée de deux obusiers de montagne. Les mouvements des trois colonnes avaient considérablement morcelé les troupes, et il fallut faire débarquer deux cents matelots qui, depuis, combattirent vaillamment. Le soir, nous avions une vingtaine d'hommes tués et environ cinquante blessés. Les habitants de Bougie et les Kabiles se retirèrent dans la plaine, sur les collines qui entourent la ville, ou se tinrent cachés dans les maisons et dans les rues, alors très étroites. La fusillade dura encore toute la nuit, et, comme la pleine lune la rendait fort claire, les canonniers,

(1) Les troupes de débarquement étaient organisées en trois colonnes :

La 1re colonne, sous les ordres du lieutenant Molière, devait enlever le fort Abd el-Kader et la batterie de Sidi Ahmed; 2 compagnies, sapeurs.

La 2e, capitaine Saint-Germain, devait attaquer la kasba; 2 compagnies sapeurs.

La 3e, capitaine de Lamoricière, devait enlever le fort Moussa; 2 compagnies, sapeurs. — Un bataillon en réserve.

à force de patience et d'adresse, réussirent à faire gravir une pièce de 8 sur la pente escarpée de Bridja. Le lendemain, on s'occupa à fortifier les trois forts, pendant que des chaloupes balayaient, à coups de canon, les abords d'une tour (tour du Moulin, plus tard fort Clausel), où les Kabiles avaient établi un camp, vers lequel on les voyait arriver par groupes nombreux. Le 1er octobre, les ennemis, qui s'étaient rassemblés en grand nombre à portée de nos positions, se montrèrent brusquement vers huit heures, en poussant de formidables cris, et coururent vers les parties faibles de ces positions. Le général se mit lui-même à la tête des troupes pour repousser cette attaque. Il fallut plus de deux heures d'efforts pour déloger les Kabiles, à travers les maisons, les jardins et les plantations d'oliviers, d'où ils tiraient sans se découvrir. Enfin, le capitaine de Lamoricière parvint à s'emparer, avec deux compagnies, d'un marabout situé à la tête du ravin (Sidi Touati), et ce poste important nous fut assuré. Pendant tout ce temps, l'artillerie de la kasba et de Moussa tirait à petite portée sur les groupes de Kabiles, et détruisait les maisons dans lesquelles ils étaient embusqués; ils s'y maintenaient cependant jusqu'à ce que l'infanterie les eut atteints et dépassés. Leurs pertes étaient de deux cents morts et autant de blessés. Les combattants étaient fournis par les tribus des Mezzaïa, des Toudja, des Fenaïa, des Oulad Tamzalt, des Beni Our'lis et autres. Presque toutes les troupes durent s'établir dans les positions qu'elles venaient de prendre; il restait à peine deux compagnies disponibles en réserve pour les cas fortuits; la marine avait déjà fourni son contingent de combattants. Le général Trézel fit partir *la Circé* pour Alger, demandant

l'envoi, en toute hâte, d'un bataillon de renfort. Il annonçait en même temps, en ces termes, la nouvelle de la prise de la ville:

« Bougie, 30 octobre 1832.

» Depuis hier, nous sommes maîtres de la ville de Bougie.

» Je ne puis trop faire l'éloge du capitaine de Lamoricière. Il est vraiment l'âme de cette expédition, par ses connaissances locales et sa prodigieuse activité (1). »

Nos pertes, dans la journée du 1er octobre, étaient de six tués et quarante-trois blessés, parmi lesquels trois officiers. Le général Trezel était au nombre des blessés: une balle l'atteignit au talon, et il y eut un moment très critique lorsque l'ennemi arrivait de toutes parts. Le lieutenant de vaisseau Devoulx, assailli par sept Kabiles en marchant à la tête de ses matelots, parvint à se dégager, quoique frappé de trois coups de yataghan. Les Kabiles avaient tiré quelques coups de canon de la batterie dite Bordj el-Ahmer (le fort Rouge) (1); les marins de la frégate *la Victoire* sollicitèrent la faveur d'aller enclouer et de jeter à bas les quatre pièces de ce fort. Une heure après, ils revenaient joyeux, après avoir exécuté ce qu'ils avaient promis.

La vue d'un Français, tombé le 29 au pouvoir de l'en-

(1) Les habitants auraient déjà dû donner le nom de cet officier à l'une des rues de la ville pour consacrer sa mémoire.

(1) Le fort Rouge, appelé aussi *Bordj bou Lila*, le fort élevé en une nuit, était situé dans les rochers au-dessus de la zaouïa de Sidi Touati, au milieu d'un terrain envahi actuellement par les broussailles D'après la tradition locale, c'est sur ce point que Salah Raïs éleva, en *une nuit*, la batterie qui foudroya le fort Moussa et obligea les Espagnols à l'évacuer.

nemi, qui avait eu la tête tranchée et était ignoblement mutilé, porta chez nos jeunes soldats l'exaspération jusqu'à la rage. Cela devint le prétexte ou le signal d'un horrible massacre. Le général Trézel intervint avec force; son humanité en fut émue ; il parvint à arrêter le mal. Des familles entières furent recueillies dans une maison dépendante du quartier-général, et placées sous une garde sûre : c'étaient soixante vieillards (1), des femmes et des enfants. Tout le reste avait fui ou était mort les armes à la main. Ainsi, Bougie, dont la population à notre arrivée était d'environ 1,500 à 2,000 âmes, subit à peu près toutes les conditions d'un enlèvement de vive force et les conséquences d'une ville prise d'assaut. Toute illusion sur la coopération des habitants à nos projets, sur leur simple neutralité, sur une intervention quelconque pacifique, était détruite sans remède. « La pauvre ville est ruinée, écrivait le général, au quart brûlée et vide d'habitants. » Les canons qu'on trouva dans les forts étaient peu nombreux ; ils étaient desservis par les Maures, quelques Turcs et coulouglis. Voici leur nombre et les lieux où ils se trouvaient :

A la kasba...	9	pièces.
Au fort Moussa...	4	»
Au fort Abd el-Kader et à la batterie Si Ahmed, établie à côté...	20	»
Au fort Bouac...	7	»
Au bordj el-Ahmer, fort Rouge...	4	»
Total.....	44	pièces.

Dans la nuit du 2 au 3 octobre, les troupes se mirent

(1) La rue dans laquelle furent trouvés ces vieillards a conservé jusqu'à nos jours le nom de rue *des Vieillards*, que lui donnèrent alors les soldats.

à l'œuvre pour établir un retranchement continu, depuis les portes de la ville jusqu'au pied des hauteurs sur lesquelles s'élèvent les ruines de l'ancienne enceinte. Bou Setta était parmi les travailleurs, aidant à passer des pierres, de la main à la main, pour boucher les brèches de la grande muraille. Dans ces allées et venues, un soldat, trompé par le costume et le langage de Bou Setta, le prit pour un Kabile, fit feu et l'étendit raide mort. L'impression causée par cet évènement chez les indigènes fut très vive. Ils virent, dans cette fin tragique, le doigt de Dieu. Le jour du débarquement des troupes à Bougie, Bou Setta, qui voulait, avant tout, assouvir sa haine contre le kaïd qui lui avait été préféré, courut à sa maison à la tête de quelques marins, sous le prétexte, disait-il, de faire respecter la demeure de ses amis. Le kaïd venait de s'enfuir; mais il massacra tout ce qu'il trouva : femmes, enfants, négresses, rien ne fut épargné.... Quand il sortit de la maison, les matelots qui attendaient à la porte, y trouvèrent dix-sept cadavres. Ses représailles ne s'arrêtèrent pas là, et, au dire de ses compatriotes, il massacra, de sa main, dans cette seule journée, vingt-six personnes. Repoussé de la cité depuis sa présence à Alger, et voué à l'exécration de son vivant, Bou Setta fut, après sa mort, l'objet de merveilleux récits dans les tribus. La terre elle-même, disaient ses fougueux compatriotes, le rejetait de son sein, et ses restes, quoiqu'on fit, remontaient toujours à la surface. Ces étranges bruits venaient de ce que le corps, mal recouvert de terre dans ce moment de presse et d'agitation, exposait au jour quelques parties du cadavre.

Le 3 octobre, un bataillon du 4e de ligne, envoyé d'Al-

ger, renforce les troupes d'occupation. Le colonel du génie Lemercier vient s'occuper à mettre Bougie en état de défense ; plusieurs parapets en pierres sèches sont construits, et on place des blockaus sur les points vulnérables (1). Cependant, le marabout Gouraïa, au sommet de la montagne, servait de point d'appui à toutes les attaques des Kabiles. Ce marabout, attaqué le 3 par une compagnie d'élite, soutenue de 100 marins de *la Victoire*, n'avait point été enlevé parce qu'on y était monté trop vite, et qu'alors il fut impossible aux troupes de soutenir la fatigue d'un combat sur ces rochers, après avoir subi celle de la montée et de cinq jours de travaux sans relâche. Le 12 octobre, le général ayant déjà reçu 900 hommes de renfort, envoyés successivement d'Alger, résolut de s'emparer de ce point important. A quatre heures du matin, trois colonnes d'attaque se mirent en mouvement ; à six heures, elles étaient maîtresses de la position, après en avoir chassé les Kabiles.

Depuis cette époque, plusieurs attaques furent dirigées sur la ville, mais les blockaus et les postes avancés tenaient toujours l'ennemi à distance. Un chemin avait été tracé depuis la ville jusqu'au Gouraïa, ce qui permettait de se porter rapidement sur les hauteurs (2).

(1) Le 6 octobre, le lieutenant du génie Mangin est atteint d'une balle dans le ventre en dirigeant les travaux. Il meurt le 8, à bord de la gabarre la *Caravane*, servant provisoirement d'hôpital. Le lieutenant d'artillerie Doriac meurt également, le 12 octobre, des suites de ses blessures.

(2) Le commandant Lapène rapporte, dans ses Mémoires, que l'on dressa une meute de chiens, auxiliaires bizarres, sans doute, mais d'une utilité bien reconnue, pour explorer les terrains où pâturait le troupeau de la garnison et veiller autour des blockaus. Ces chiens flairaient, furetaient les environs, à la piste de tout ce qui portait burnous, et, en maintes cir-

Dès les premiers jours de l'occupation, le général Trézel avait cherché à ramener les habitants de Bougie qui s'étaient réfugiés dans les tribus. Quelques-uns étaient revenus, et eurent la liberté d'aller et de venir, non seulement dans la ville, mais en dehors. Ils fouillaient leurs maisons pour en retirer l'argent caché, puis repartaient. Des femmes furent renvoyées à leurs familles. Madani alla en barque communiquer avec les tribus riveraines de la baie. Enfin, tout fut fait pour donner confiance à ceux qui voudraient revenir en ville ou commercer avec nous. Mais, pendant longtemps, le pays ne nous fournit aucune ressource; tous nos approvisionnements, y compris les bestiaux, durent être apportés par mer, de Bône ou d'Alger. M. l'intendant civil Genty de Bussy débarquait à Bougie le 10 octobre 1833, amenant avec lui M. Lowasy, sous-intendant civil, qu'il installa dans la ville pour administrer la population civile, composée à ce moment de quelques marchands venus d'Alger, de Bône et de Marseille; d'une soixantaine de Mahonnais et de Maltais, tous gens de peine, n'ayant d'autres ressources que le travail de leurs bras, et, enfin, de cent dix-neuf indigènes, anciens Bougiotes trouvés en ville, venus d'Alger ou des tribus, auxquels on donna un *imam* rétribué par l'État, pour leur faire bien comprendre que nous respections leur religion. L'Angleterre ne tarda pas à envoyer aussi un vice-consul, M. Branzell, pour s'occuper de ses nationaux.

Le 5 décembre 1833, le général Trézel partait pour Alger, laissant le commandement supérieur au chef de

constances, rendirent de véritables services en découvrant les embuscades et signalant, par leurs aboiements, l'approche des Kabiles.

bataillon Duvivier. L'armée plaça alors, à Bougie, une inscription commémorative de la conquête que son général venait de faire au nom de la France ; elle est conçue en ces termes :

LVDOVICO PHILIPPO REGNANTE
ET TREZEL DVCE
MDCCC FRANCI HANC VRBEM
MARI AGRESSI VI ARMORVM
BARBARIS ABSTVLERVNT
A° MDCCCXXXIII

Louis Philippe, régnant, et Trézel, général commandant, 1,800 Français ont attaqué cette ville par mer et l'ont enlevée aux barbares, par la force des armes, l'an 1833.

Les Kabiles continuaient à venir inquiéter nos lignes. Le 5 mars, une expédition fut dirigée, pour la première fois, hors des murs. Le village de Klaïna, à une lieue de la place, fut brûlé; quelques jours après, celui de Dar Nacer, subit le même sort. Un rassemblement de Kabiles commit l'imprudence de s'avancer le long de la plage, sur un terrain découvert, pour tirailler sur nos hommes occupés à dégager la barre de la petite rivière. L'escadron de chasseurs d'Afrique, sortant brusquement, les chargea à fond et leur tua cinquante d'entre eux, dont les cadavres restèrent sur le carreau. Cette rude leçon rendit désormais les Kabiles plus prudents.

La garnison de Bougie, quoique forte de près de quatre mille hommes, se trouvait réduite dans les premiers jours

d'octobre 1834. Cet état était la conséquence des maladies qui avaient dépeuplé les rangs (1). L'aspect que présentait donc la ville était déplorable ; on ne voyait de tous côtés, même parmi les valides, que des hommes à figure livide, véritables spectres se traînant péniblement sur les ruines de Bougie. Les Kabiles n'ignoraient pas cet état de choses. Arrêtés eux-mêmes dans leurs projets hostiles par les chaleurs, ils n'avaient fait aucune démonstration sérieuse depuis le 23 juillet, journée tristement signalée par la perte d'une partie de notre troupeau. Mais on savait que tout se préparait chez eux pour une attaque vive et décisive. Des tribus éloignées s'y trouvaient conviées. Le jeudi, 9 octobre, au marabout du Marché (Sidi Mâmer), au fond de la plaine de Bougie, la réunion des Kabiles, tous en armes, était nombreuse. On distinguait des rangs épais, formés en rond, écoutant une prédication ou délibérant; l'étendard du prophète était déployé et flottait dans l'air. L'attaque paraissait fixée pour la nuit du 9 au 10. Le lieutenant-colonel Duvivier donna des ordres et prescrivit des mesures de sûreté dans la place. Mais, tout se borna, de la part de l'ennemi, à une démonstration isolée, faite à minuit, au poste du Gouraïa.

Le lendemain, 10, de grands mouvements s'apercevaient autour de la place. Quoique bien faible, bien abattue par

(1) En 1834, la mortalité fut extrêmement considérable à Bougie. Les troupes occupaient alors le terrain désigné sous le nom de Camp-Inférieur, à l'entrée de la plaine, et, à cette époque, la plaine n'était qu'un marais; l'installation était des plus imparfaites, les hommes n'étaient pas baraqués et se trouvaient dans de mauvaises conditions. Malades, ils étaient reçus dans un hôpital mal installé encore; on avait organisé, à la hâte, dans la kasba, un hôpital de cent malades dans une mosquée.

la maladie, la garnison était animée d'un grand entraînement, et ses invalides, eux-mêmes, demandaient avec instance à marcher. La population civile française faisait bonne contenance et demanda des armes. La portion étrangère, Maltais, Italiens, Mahonnais, embarquaient leurs marchandises et se disposaient à s'éloigner.

D'après l'opinion du commandant supérieur, les Kabiles étaient au nombre de 6,000. L'attaque commença à huit heures du soir, devant le camp retranché inférieur, en avant de la porte Fouka, contre un vide dans l'ouvrage que, faute de temps et de bras, on n'avait pu remplir. Des cris sauvages se faisaient entendre. Le blockaus Salem est entouré et sur le point d'être incendié. A la lueur éclatante de l'incendie, l'artillerie balaie à mitraille tout ce qui circule aux environs. Repoussés partout avec perte, les Kabiles s'étaient déjà retirés avant le jour (1).

Le 5 décembre, le colonel Duvivier sort avec 1,200 hommes et atteint le fond de la plaine, après avoir dispersé un rassemblement de plusieurs milliers de Kabiles. Trois jours après, il pousse une reconnaissance de l'autre côté du col, sur les deux rives de la Soumam.

Au commencement de l'année 1835, les troupes déboisèrent la plaine entre la place et les hauteurs du col de Tizi ; opération considérable, poussée avec ardeur et sans obstacle de la part de l'ennemi, que l'agression de décembre sur son propre terrain a rendu fort circonspect. A cette époque, survint un incident regrettable, cause éloignée, mais réelle, de l'assassinat commis seize mois plus tard sur la personne du commandant supérieur Salomon

(1) Voir les détails émouvants que le commandant Lapène a donnés sur cette attaque de nuit.

de Musis. Voici quelques passages du récit fidèle qu'en a fait le commandant Lapène, témoin oculaire des événements :

« Battues dans toutes les rencontres autour de Bougie, les tribus commençaient à se rendre à des idées de rapprochement. M. Duvivier recevait quelques propositions; mais les progrès étaient naturellement lents, et les espérances d'une pacification générale encore éloignées. Parmi les tribus, celle des Beni Mimoun, au sud, occupant le littoral, était à ménager. Les nouvelles relations auraient eu pour but, à l'avenir, de sauver les naufragés français qui, sans cette condition, seraient tombés, comme par le passé, sous le fer des Kabiles sur cette côte inhospitalière. La tribu des Mezzaïa, à l'ouest, la plus rapprochée de nos avant-postes, était aussi l'objet d'une attention particulière.

En accueillant ces propositions, le colonel Duvivier annonçait au gouverneur général, M. le comte d'Erlon, que ce rapprochement avec les Beni Mimoun et les Mezzaïa l'avait précisément éloigné de traiter avec les tribus intermédiaires des vallées, plus riches, par suite rivales et ennemies des autres. Ainsi, il avait négligé, et regardé comme n'ayant pas l'influence qu'on voulait lui attribuer, le cheïkh Sâad Oulid ou-Rabah, ce chef des Oulad Tamzalt, dans la vallée de la Soumam, déjà en scène, lui troisième, sous le duc de Rovigo, plus tard défenseur équivoque de Bougie au moment de l'occupation, homme de tête et de courage, d'ailleurs, et qui dans les rencontres plus récentes, s'était toujours placé au premier rang de nos adversaires. Il avait sous son autorité 100 à 150 cavaliers. C'était le seul des cheikhs, ses rivaux, qui put

en réunir autant à la fois. La crainte de représailles de la part de cet homme vindicatif, paralysait les dispositions des autres tribus, et ce motif donnait encore de l'éloignement au colonel Duvivier pour ce chef ennemi. Oulid ou-Rabah, dans sa fierté de Kabile, projeta de tirer vengeance de ce dédain. Il s'entendit, à cet effet, avec son beau-frère Madani, l'un des cinq Bougiotes qui avaient servi de guides aux Français pour l'expédition, homme de conduite équivoque depuis, mais dont le séjour était autorisé à Bougie. Quoique suspect, il avait obtenu la permission, pour son commerce, de pénétrer au sein des tribus de la vallée, et d'en rapporter en ville quelques denrées. Madani, repoussé par l'autorité militaire dans ses efforts de rapprochement avec Ou-Rabah, son affidé, offrit ses services à M. Lowasy, commissaire du Roi. Tel était l'état des choses, au commencement de février 1835. De concert avec Madani, M. Lowasy écrit à son chef, à Alger, qu'un traité est faisable avec Oulid ou-Rabah. Malgré les préventions manifestées jusque-là dans la métropole contre ce Madani, son intervention est acceptée. A l'insu du commandant supérieur, M. Lowasy, accompagné de Madani, se rend en bateau à l'embouchure de la Soumam et s'abouche avec Oulid ou-Rabah. Le premier résultat de cette démarche est une collision regrettable pour nos intérêts entre certaines tribus sur ce même terrain; Ou-Rabah fait trancher la tête à trois hommes des Beni Mimoun qui s'étaient avancés vers les négociateurs.

Cependant, le colonel Duvivier, encore étranger à tout ce qui se passait, mais se rappelant toute l'autorité que les réglements militaires remettaient entre ses mains dans l'espèce, donna l'ordre au commandant du stationnaire

de faire courir sur les embarcations et de retenir à bord toutes les personnes qu'elles portaient, jusqu'à plus ample connaissance des faits. Après avoir été retenu à bord pendant quelques heures, M. Lowasy fut laissé libre, et, le lendemain, il partit pour Alger. Le colonel rendit compte au gouverneur de la conduite inexplicable du commissaire du Roi. Il ajoutait un fait plus récent et de haute importance : c'est que le farouche Oulid ou-Rabah, jugeant sa vengeance contre les Beni Mimoun incomplète, s'était précipité le lendemain, en force, sur cette tribu rivale, et avait brûlé ses villages.

Le 6 avril, un bateau à vapeur est signalé. On en voit sortir M. Lowasy et M. le colonel du génie Lemercier. Cet officier venait pour reprendre une négociation entamée, disait-on, avec Oulid ou-Rabah. L'entrevue eut lieu le 8, sur cette même rive de la Soumam, et on fit une sorte de traité avec le chef qu'on supposait alors le plus influent de la vallée.

« Toutes les hostilités devaient cesser entre les Français et les Kabiles ; tous les indigènes seraient admis à habiter Bougie, où ils seraient en sûreté, leur religion respectée et protégée. Des marchés seraient ouverts et protection donnée pour la vente des denrées. Si quelque tribu récalcitrante continuait à faire la guerre, le cheïkh Sâad Oulid ou-Rabah s'engageait à se joindre aux Français pour la soumettre, et réciproquement. »

La suite des événements, loin de sanctionner les résultats et les mesures adoptées par ce traité, ne justifièrent que trop les prévisions du colonel Duvivier, niant l'influence d'Oulid ou-Rabah pour conduire à terme la

pacification désirée (1). En effet, douze jours à peine après les accords passés, les Beni Aïdel, tribu éloignée, descendaient la vallée et venaient tirailler toute une journée contre les ouvrages avancés. Ou-Rabah, qui leur a donné passage sur son territoire, ne se montre pas. Trois soldats sont ensuite assassinés et horriblement mutilés. Oulid ou-Rabah, dans une correspondance suivie, incessante, revient volontiers sur la question des cadeaux, mais il élude la vraie solution de la question, l'ouverture du marché de Bougie. Il ajourne la conciliation des intérêts rivaux entre les tribus, et leur acceptation franche de la paix. Toute cette correspondance révèle cupidité d'abord, surtout insuffisance de pouvoir, ensuite duplicité et projet bien arrêté de compromettre les Français vis-à-vis des tribus rivales et d'exploiter habilement notre intervention contre ces tribus.

« Ces gens-là, écrivait au mois de juin le commandant supérieur, à commencer par leurs chefs, agissent comme des mendiants sans pudeur et sont d'une avidité insatiable ; à les voir agir, on reste persuadé que, dans leur pensée, nous sommes faits pour donner et eux pour recevoir (2). Ils marchent toujours armés et labourent le fusil sur le dos. Ils sont en méfiance continuelle les uns envers les autres et le vol est à l'ordre du jour, d'un bout de l'année à l'autre. Croirait-on que le cheïkh des Mezzaïa, qui a été tué dans une embuscade, venait de

(1) M. le colonel Duvivier, instruit de ce qui se passait, demanda son rappel du poste de commandant supérieur. Le 11 avril, le colonel Lemercier le remplaça dans le commandement.

(2) Dans leurs lettres, ils ne cessent de demander de l'argent, des médicaments aphrodisiaques, du papier, du calicot, du sucre, du café, etc., etc.

plusieurs lieues près de nos avant-postes tout exprès pour voler des choux. Aussi, nos soldats, dont le bon sens s'exprime souvent d'une manière si pittoresque, lui avaient mis un chou dans chaque main et un autre sur la poitrine lorsqu'ils ont apporté son cadavre, et l'ont enseveli avec. »

Au mois de juillet 1835, une certaine effervescence se manifesta parmi les tribus de la vallée de la Soumam, auxquelles El-Hadj Ahmed, qui s'intitulait alors pacha de Constantine, avait envoyé des proclamations à la guerre sainte. La lettre écrite à Ou-Rabah, entre autres, était conçue en ces termes :

« Louange à Dieu !

» A notre très honoré et très agréable fils, le cheïkh Sâad Oulid ou-Rabah, que le salut, la miséricorde et la bénédiction de Dieu soient sur vous! Nous vous apprenons que le marabout Sidi Mohammed Amokran, votre parent, est arrivé près de nous, et nous avons parlé de l'intention dans laquelle vous êtes de faire la guerre sainte contre les infidèles qui vous gênent et vous importunent. Que Dieu très-haut vous bénisse, et que cette pensée soit durable chez vous! Sachez, mon fils, qu'il faut que vous redoubliez d'efforts et que vous excitiez votre monde à combattre l'infidèle. Je vais du côté de l'ouest, et lorsque vous apprendrez que les tribus m'ont rejoint, alors venez à moi vous-même, ou envoyez-moi un de vos enfants, afin que je puisse m'entendre avec lui sur ce qu'il nous convient de faire, de manière que nous agissions avec accord et ensemble contre les infidèles....

» Salut de la part du très puissant, notre maître

El-Hadj Ahmed Pacha ben Mohammed Cherif (1). »

Ainsi donc, pendant que le cheïkh Sàad prétendait faire tous ses efforts pour établir la paix dans le pays, il envoyait son parent à Constantine, demandant le concours du Pacha pour nous combattre. Mais, à ce moment, une question bien autrement sérieuse pour Bougie était mise en jeu. Le maréchal Clauzel avait l'intention de l'évacuer, et désirait y établir un gouvernement indigène dépendant d'Alger. Il avait pensé que cette place, qui n'avait été encore qu'un embarras pour nous, pouvait être abandonnée sans inconvénient moral, dans un moment où le gouvernement était disposé à déployer de la force sur d'autres points. L'occupation de Bougie nous paralysait trois ou quatre mille hommes. C'était là une condition qui ne pouvait qu'agir puissamment sur l'esprit essentiellement militaire du Maréchal. Du reste, le pays, alors peu connu, était présenté comme peu fertile et couvert de montagnes abruptes. Cet abandon ne devait, disait-on, avoir aucune conséquence défavorable, dès le moment que nous serions solidement établis à Blida. En conséquence, on annonça la prochaine évacuation, et des ordres furent donnés pour la préparer.

Il fut question, d'abord, de placer à Bougie une garnison de trois à quatre cents Turcs; on renonça à ce

(1) J'ai appris à Constantine, par des personnages de l'entourage d'El-Hadj Ahmed, que jamais celui-ci n'aurait commis l'imprudence de s'aventurer dans les montagnes de Bougie. Du reste, il était, à Constantine même, entouré d'ennemis qui tramaient sourdement sa perte, et il ne se serait pas éloigné de sa capitale au moment surtout ou Yousef Bey, que nous avions placé dans la plaine de Bône, n'attendait qu'une occasion favorable pour venir s'en emparer. Sa lettre à Ou-Rabah et aux tribus Kabiles n'avait d'autre but que de nous créer des embarras sur ce point, et de faire ainsi diversion à nos projets sur Constantine.

projet, parce qu'il n'y avait point de Turcs dans le pays. Puis, de remettre la place au cheïkh Sâad Oulid ou-Rabah, qui se serait engagé à protéger et à faire respecter les négociants européens qui auraient fréquenté son marché. Le cheïkh Sâad aurait volontiers accepté ces conditions. Il répondit, en effet, aux propositions qui lui furent adressées, qu'il viendrait s'établir comme chef à Bougie, et que les négociants européens y resteraient pour faire le commerce. Les Français laisseraient des garnisons dans les forts, lui donneraient huit pièces de canon, des armes, des munitions, et lui fourniraient des instructeurs pour dresser des soldats et l'argent pour solder cette milice nouvelle. Ces prétentions n'étaient rien moins qu'exorbitantes. Enfin, un dernier projet était d'occuper seulement la presqu'île de Bouac, et de la défendre par un grand mur.

Les bruits d'évacuation, qu'on annonçait prochaine, effrayèrent la population civile européenne de Bougie, qui, à cette époque, s'élevait déjà à quinze cents âmes environ. La majeure partie abandonna alors la ville et alla s'établir sur divers autres points du littoral. Cette diminution soudaine d'un grand nombre d'habitants, occasionna la ruine de plusieurs quartiers qui avaient été restaurés par les Européens. D'un autre côté, beaucoup d'indigènes ne trouvant pas à s'établir dans la nouvelle enceinte, émigrèrent en Kabilie, à Alger, Bône, Constantine et même à Tunis. Les Kabiles avaient, à cette époque, adopté le système de combattre, par la famine, la population européenne de Bougie, en menaçant de piller et de tuer quiconque leur porterait des *choses bonnes à manger*.

Le colonel Lemercier entreprit de modifier le projet d'évacuation, de l'affaiblir et même de le détruire, et il y réussit. Il persuada au Maréchal que Bougie, moyennant quelques ouvrages, pourrait être gardé par une garnison de mille hommes seulement; dès lors, tous les inconvénients de l'occupation paraissant détruits, il ne fut plus question d'abandon.

Le colonel Lemercier établit un nouveau système de défense: une muraille crénelée reliait l'enceinte de la ville au fort Moussa, et celui-ci au fort Abd el-Kader, en traversant le ravin d'Abzaz et couronnant les hauteurs de Bridja; la garnison n'avait qu'à se maintenir dans une ligne extérieure de blockaus, sans faire de sorties pour aller attaquer les tribus ou les poursuivre au-delà des points fortifiés (1). Le camp inférieur, reputé malsain, fut abandonné.

Pendant que le gouvernement prenait ces nouvelles dispositions pour réduire l'occupation militaire de la ville, les cavaliers d'Oulid ou-Rabah débouchaient, tout-à-coup, les 4 et 10 septembre, dans la plaine, et tentaient d'enlever le troupeau de la garnison. La bonne contenance de la garde les obligea à s'éloigner. Quelques jours après, le cheïkh Sâad Oulid ou-Rabah mourait de maladie. Amzeian, son frère, le remplaça.

D'après le nouveau système de défense de la place, la tour du moulin de Demous (fort Clauzel), devenait centre d'opération sur le flanc de la montagne, à l'entrée

(1) Cette ligne de défense était:

1° Le blockaus Salomon, au bord de la mer; 2° le blockaus du Fossé, au milieu de la plaine; le fort Clauzel, sur l'ancienne tour du moulin Demous; 4° le blockaus Doriac; 5° la tour Doriac; 6° le fort Lemercier; 7° le fort Gouraïa.

du pays des Mezzaïa. Le 7 novembre 1835, les troupes se portaient sur ce point important qu'il fallait fortifier. Les brèches de la tour étaient réparées et l'ouvrage, muni d'une porte solide, était coiffé d'un étage de blockaus. Les Mezzaïa essayèrent d'empêcher les travaux; mais on les repoussa avec pertes sur tous les points. Les boulets lancés du nouveau fort allaient au loin atteindre l'ennemi. Néanmoins, une grande coalition se forma dans les tribus, et, pendant plusieurs jours, de terribles assauts et de rudes combats furent livrés dans la plaine et sur les contre-forts de Clauzel; le cheïkh Amzeian et ses quatre-vingts cavaliers étaient culbutés par nos chasseurs d'Afrique. Dans la mêlée, qui fut vive et prolongée, Amzeian fut blessé de deux coups de sabre par le sous-lieutenant de Vernon, qui, lui-même, reçut un coup de crosse de fusil sur la tête.

Le brick stationnaire le *Liamone,* capitaine Segrettier, embossé dans les brisants, sillonnait la plaine de ses boulets.

La coalition, dispersée une première fois, s'était reformée. Les tribus, mettant en commun leurs regrets, leur fureur, leurs projets de vengeance, avaient réuni cinq à six mille fantassins et cavaliers. Amzeian annonçait, le 27 novembre, cette nouvelle entreprise dans les termes suivants :

« Cheïkh Amzeian fait ses compliments au colonel (M. de Larochette)... Nous ne voulons pas de la paix; toutes les tribus musulmanes sont réunies pour faire la guerre. Nous voulons faire une grande attaque, et moi je n'empêcherai rien; je laisserai faire. Les musulmans veulent commencer la guerre de suite. Le paradis est le

prix du sabre, et nous viendrons combattre avec un grand plaisir. Nous combattrons de toutes nos forces, et nous ne nous cacherons pas plus que le soleil lorsqu'il luit dans toute sa splendeur. Toutes les tribus veulent la guerre. Vous me prévenez qu'il vous arrive des troupes d'Alger; et nous, nous avons encore des tribus qui n'avaient aucune connaissance de la guerre passée, qui n'avaient pas même entendu parler de vous, et lorsqu'elles en ont eu connaissance, elles se sont présentées à moi et veulent venir faire la guerre: je vous en préviens.

» Les Kabiles se rasent la moitié de la tête parce qu'ils n'ont pas peur de la mort, et ils ont la tête extrêmement dure. Aujourd'hui, nous avons déjà commencé à préparer les munitions de guerre. Faites-y bien attention; nous viendrons, si Dieu le veut. Nous aimons mieux le paradis que ce monde; Dieu et notre prophète Mahomet font notre courage. De notre côté, il n'y aura jamais de paix, et toutes les tribus ne feront jamais rien sans mon ordre ni ma volonté, car tout dépend de moi.

» Écrit par ordre de Mohammed Amzeian.

» Que Dieu donne la victoire aux musulmans et écrase les Français. »

Fidèles à leur promesse donnée la veille par écrit, les Kabiles, cavaliers et hommes à pied, attaquaient le 28 novembre à midi. Leurs démonstrations n'obtinrent aucun succès. Le résultat des attaques était en définitive, pour l'ennemi, le sentiment de son impuissance, malgré la cohue des assaillants; pour la garnison, une confiance nouvelle.

Les chefs de la coalition devant Bougie avaient, dans

cette occasion, exprimé leur désappointement et leur dépit en défiant le commandant supérieur à la façon du moyen-âge. Voici la lettre qui fut trouvée, le 30 au matin, à portée des avant-postes; elle était fixée à une perche plantée en terre dans ce but pendant la nuit :

« Le cheïkh marabout des Fenaïa et tous les cheïkhs des Fenaïa, les cheïkhs des Mezzaïa, le cheïkh Mohammed Amzeian et tous les musulmans. Si vous êtes Français, vous sortirez dans la plaine pour faire la guerre. Vous ne devez pas tirer des coups de fusil et des coups de canon derrière les murailles de vos postes. Si vous êtes des gens de parole et de cœur, vous sortirez contre nous. Si vous ne sortez pas avec vos troupes pour combattre les nôtres, vous êtes des Juifs. »

Une autre lettre ne contenait que ces mots énergiques :

« Vous êtes sur les ruines de Bougie, et vous dites aux musulmans venez à nous. Sachez donc bien que vous resteriez quatre cents ans à Bougie, que vous n'ameneriez pas les musulmans à faire la paix avec vous, et ceux qui vous disent que la paix va se faire sont des menteurs.

» Si vous voulez la paix, enlevez tout ce que vous avez dans la ville, et laissez seulement quelques *marcantis;* on ne leur fera rien. Mais, si vous laissez vos soldats, jamais la paix n'aura lieu. Voyez ce que vous voulez faire. Salut. »

Amzeian, guéri des blessures que lui avait faites le lieutenant de Vernon, venait encore parader dans la plaine avec ses cavaliers, cherchant l'occasion de prendre une revanche. Un détachement de zouaves se trouve un jour devant lui, il provoque en combat singulier l'officier qui le commandait, M. le lieutenant Paër, et

pendant que les deux troupes restaient spectatrices, les combattants s'élançent au galop l'un contre l'autre. Mais Amzeian tourne bride presque aussitôt: M. Paër lui avait emporté deux doigts de la main d'un vigoureux coup de sabre (1).

A la même époque, une compagnie franche, sous les ordres du capitaine Blangini, fut organisée. Ce nouveau corps, par son armement spécial et sa manière particulière de combattre, fit beaucoup de mal à l'ennemi et le tint en respect.

Les mémoires du commandant Lapène, desquels nous avons extrait sommairement la plupart des détails de la guerre d'escarmouches que la garnison de Bougie soutenait avec énergie depuis deux années, vont nous fournir encore le récit tragique de l'assassinat du commandant supérieur Salomon de Musis.

Le 6 juin 1836, les Kabiles avaient attaqué nos avant-postes et avaient été repoussés après une fusillade de quelques heures. Le feu avait cessé de part et d'autre dans la soirée, et les Kabiles rentraient dans leurs tribus, emportant leurs morts et leurs blessés. A ce moment, un vieillard sexagénaire, réputé marabout, du nom de Si Braham, arrivant de l'intérieur, se dirigeait vers Bougie. Il se présenta à l'entrée de la plaine, en compagnie de

(1) Pendant l'expédition des Zouaoua en 1854, Amzeian, récemment rentré d'exil, marchait avec les cavaliers de sa tribu, qui accompagnaient nos colonnes, tenant à faire preuve de dévouement à la France. Un jour, qu'il était dans ma tente, M. Paër, alors lieutenant-colonel au 3e zouaves, survint; — je leur fis faire connaissance; Amzeian tendit au colonel sa main estropiée, en lui disant: Vois-tu, c'est toi qui m'as fait cela du temps que j'étais aveugle. Aujourd'hui, ma cécité est guérie, nous sommes amis et nous servons sous le même drapeau.

deux Bougiotes. Si Braham, rencontrant le cheïkh Amzeian qui venait de combattre, le pria de l'escorter jusque auprès des lignes de nos avant-postes. Ce dernier, se rendit à son invitation et l'accompagna, avec quelques cavaliers, jusqu'à peu de distance du poste où il devait raisonner avant d'entrer en ville. S'étant séparé d'Amzeian, il poursuivit, sans défiance, sa route vers Bougie avec ses deux compagnons. Les soldats du poste où ils devaient se présenter, échauffés encore du combat qui venait de finir et exaspérés contre tout ce qui portait burnous, firent sur eux une décharge qui les étendit tous les trois raides morts. La nouvelle de cet événement se répandit dans les tribus ; elles déclarèrent toutes, au cheïkh Amzeian, que le marabout tué étant son protégé (anaïa), c'était à lui à demander satisfaction. Amzeian écrivit, en effet, au commandant supérieur, alors M. Salomon de Musis, réclamant la tête des soldats qui avaient tué son protégé, comme châtiment de leur crime. Le commandant refusa, bien entendu, cette satisfaction barbare. Dès que cette réponse fut connue, sa mort fut résolue dans une assemblée générale des Kabiles, et le cheïkh Amzeian, pour ne pas paraître ridicule aux yeux des siens, se chargea lui-même de cet acte de vengeance.

Le 4 août 1836, le cheïkh Amzeian, accompagné de plusieurs cheïkhs et escorté par ses cavaliers, arrivait près des avant-postes. Il expédia immédiatement au commandant un message, par lequel il le prévenait qu'il l'attendait dans la plaine, ainsi que les cheïkhs les plus influents de la contrée, qui désiraient tous voir finir leur guerre avec les Français, et qui voulaient conférer avec lui sur les conditions de leur soumission à notre gouvernement.

Le commandant Salomon de Musis, alors malade de la fièvre et gardant le lit, leur fit répondre qu'il ne pouvait pas se rendre à leur invitation pour ce jour, et les pria de renvoyer leur conférence jusqu'au moment où sa santé serait rétablie. Mais ce jour avait été marqué pour la vengeance, et les chefs Kabiles eurent recours à la ruse pour arriver à leur fin. Connaissant bien la faiblesse du cœur humain, ils imaginèrent d'attaquer leur proie par le côté le plus faible, en visant droit à l'amour propre du chef. Ils lui firent déclarer, par un nouveau messager, que ce jour était marqué par eux pour cette grande affaire; et que, faute par lui de se rendre à leur invitation, ils allaient tourner bride pour se rendre à Alger, où ils traiteraient directement de la paix avec le Gouverneur général. Le trait porta juste; le commandant Salomon de Musis quitta son lit et se rendit à l'invitation des cheïkhs qui l'attendaient dans la plaine, accompagné de son interprète, M. Taboni, du capitaine Blangini, du kaïd de la ville, Madani, et de deux soldats sans armes, apportant des cadeaux.

La conférence avait commencé au mieux. Les paroles les plus bienveillantes, les protestations, les poignées de main avaient été échangées, les cadeaux reçus et rien n'indiquait l'horrible catastrophe qui allait suivre. Le jour baissait; il était sept heures: Amzeian donna le signal. Un cavalier, armé d'un tromblon chargé de dix balles, le même à qui, un instant auparavant, le commandant, à cause de sa bonne mine guerrière, avait donné cinq francs, se glisse derrière M. Salomon, se penche sur son cheval, appuie son tromblon au dos du malheureux commandant et fait feu. Cette subite détonation frappe tous

les Français présents d'horreur et de consternation. Le commandant tombe penché en avant sur son cheval; trois autres coups de feu dans le ventre l'achèvent. L'interprète Taboni est entouré; il a la poitrine brisée par la décharge d'un autre tromblon, lançant huit balles, tiré à bout portant. Le kaïd Madani reçoit deux blessures graves; M. Blangini, placé au milieu des coups de feu, est manqué, mais il est terrassé. Au milieu des balles et des piétinements des chevaux, il crie: Aux armes! aux armes! Les tirailleurs de la compagnie franche accourent à cet appel; le capitaine Blangini se met à leur tête; mais l'ennemi voulait assassiner et non se battre, et il s'enfuit au galop. Les chevaux des deux victimes étaient entraînés (1).

La fureur de la garnison, composée presque entièrement du 2e bataillon d'Afrique, auquel appartenait M. Salomon, était à son comble. Le chef d'escadron Lapène prit le commandement provisoire de la place, et envoya immédiatement à Alger, par un petit bateau espagnol qui se trouvait dans le port, la nouvelle de la catastrophe. Dans plusieurs tribus, la conduite d'Amzeian fut réprouvée, et plusieurs lettres, adressées au commandant supérieur, témoignèrent du sentiment d'indignation causé par ce lâche assassinat.

A partir de ce moment, la lutte devint monotone et fatigante pour les deux partis; une sorte de convention ta-

(1) Amzeian envoya les deux chevaux du commandant Salomon et de l'interprète Taboni, en présent au bey de Constantine. Il s'attendait à une récompense; mais le bey ne lui donna qu'un burnous de peu de valeur. Quelque temps après, le bey l'ayant invité à accourir à son aide pour défendre Constantine (1836), Amzeian lui refusa son concours, répondant fièrement qu'il avait assez à faire dans son pays, sans aller se mêler des querelles des autres.

cite semblait avoir réglé le partage de la plaine entre les Français et les Kabiles.

En 1839, l'émir Abd el-Kader, passant par Akbou, descendit la vallée de l'oued Sahel et vint à la zaouïa de Sidi Mâmer, au fond de la plaine, en face de Bougie. Pendant qu'il était là, un de ses nègres gagna la ville en lui enlevant son cheval. Les Français, instruits de l'arrivée d'Abd el-Kader, lui envoyèrent un courrier. Cette démarche n'avait rien de surprenant, puisqu'un traité de paix subsistait alors avec l'émir. Le contenu du message ne transpira point; mais le seul fait de son envoi causa des appréhensions aux Kabiles. Un de leurs chefs accusa hautement Abd el-Kader de violer l'hospitalité et d'entretenir une correspondance secrète avec les chrétiens, dans le but de trahir ses hôtes. Bientôt, des menaces violentes éclatèrent, et l'émir, effrayé, partit subitement, poursuivi sur sa route par les imprécations des montagnards. Cette retraite, fut une fuite véritable; l'émir ne dût son salut et celui des siens, qu'à l'intervention du cheïkh Amzeian Oulid ou-Rabah (1).

Une nouvelle phase va s'ouvrir maintenant dans la situation de Bougie et des tribus circonvoisines ; elle date du mois de mai 1846, époque de la nomination de M. Morlot de Wengi, chef d'escadron d'état-major, au commandement supérieur. Après quelques engagements sérieux, cet officier commença à chasser entièrement les Kabiles de la plaine, où ils venaient journellement inquiéter la garde des troupeaux et les fourrageurs. Les Mezzaïa ayant de nouveau attaqué, la garnison sortit aussitôt, leur tua soixante hommes et, en se retirant, détruit dix villages.

(1) Général Daumas.

Elle démolit aussi le marabout de Sidi Mâmer, qui, depuis la prise de Bougie, servait de poste militaire aux Kabiles. Le 20 et le 21 octobre, Amzeian, notre ennemi irréconciliable, débouche dans la plaine avec deux cent cavaliers, qui viennent tirer de loin quelques coups de fusil. L'un d'eux appelle surtout l'attention, parce qu'il monte le cheval bien connu d'Amzeïan. Ce jour là, la garde du troupeau disposait d'un petit obusier, extrait du blockaus Salomon. La pièce tira un seul coup; mais l'obus alla frapper le cavalier en plein corps, éclata à l'instant même où il l'atteignit et le réduisit en lambeaux. On ne tarda pas à savoir le nom de cet homme; c'était Bel Kacem ou-'Amrouch, le bras droit d'Amzeian, le cheïkh le plus influent après lui. Cet incident, insignifiant en apparence, produisit cependant une vive impression sur l'esprit superstitieux des Kabiles. Bel Kacem avait été l'un des auteurs et le principal instigateur de l'assassinat du commandant Salomon ; il montait un cheval qui appartenait à l'auteur principal du guet-à-pens; il venait d'être miraculeusement foudroyé sur le théâtre même de son crime; enfin, la pièce qui l'avait atteint sortait d'une redoute qui portait le nom de sa victime. Dans ce concours de circonstances, beaucoup de Kabiles crurent voir le doigt de Dieu (1).

Depuis cet événement jusqu'au 2 novembre, l'ennemi ne reparut pas; le silence le plus profond régnait dans la plaine, qui présentait un aspect morne et lugubre. La vue, aussi loin qu'elle pouvait s'étendre, ne découvrait pas une créature vivante, ni homme, ni troupeau. Enfin, le lundi, 2 novembre, une députation solennelle de vingt-

(1) Carette, *Exploration scientifique.*

quatre cheïkh des Mezzaïa, se présenta aux portes de Bougie ; ils venaient apporter au commandant français la soumission de la tribu. Ils proposèrent, d'eux-mêmes, le paiement de l'impôt pour toutes leurs terres ; — l'union de leurs forces aux nôtres contre toute attaque venant du dehors ; — le rétablissement des communications avec Bougie ; — une surveillance active contre les maraudeurs, afin de garantir la sécurité dans la plaine. — Dès lors, les Mezzaïa commencèrent à fréquenter la ville et le marché de Bougie ; il en fut de même des Beni bou Msaoud ; les Fenaïa et les Beni Mimoun ne tardèrent pas à faire aussi des ouvertures pacifiques. D'un autre côté, Ou-Rabah, le neveu d'Amzeian, écrivit au commandant de Wengi pour solliciter l'appui des Français contre son oncle, qui, disait-il, s'était emparé du pouvoir à son détriment.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'au commencement de janvier 1847. Amzeian renoua alors des relations avec quelques Mezzaïa de la montagne du village El-Habel, qui avaient refusé de se soumettre avec le reste de [illegible] de la [illegible]. Le 11 janvier, quelques Beni bou Msaoud qui étaient venus vendre des bœufs à Bougie s'en retournaient dans leur tribu, lorsque, arrivés au pied du col de Tizi, au fond de la plaine, ils furent assaillis par une quarantaine de Kabiles qui en tuèrent quatre et les dépouillèrent. Aux premiers coups de fusil, la garde du troupeau s'élança dans la direction du bruit ; mais, les assaillants, ne l'attendirent pas. Nos soldats recueillirent les Beni bou Msaoud survivants, et apprirent d'eux que les auteurs de l'attentat appartenaient aux Mezzaïa de la montagne, et, en particulier, au village d'El-Habel.

Le commandant de Wengi résolut d'en faire prompte justice ; la nuit même, à deux heures, il sortit avec cinq cents hommes. Il avait pour guides les parents des victimes, qui, spontanément, s'étaient offerts pour le conduire ; on sait combien la passion de la vengeance est puissante chez les Kabiles. La colonne atteignit au jour le village d'El-Habel, qui, en quelques instants, fut investi et incendié.

L'effet de cette mesure énergique ne se fit pas attendre : le lendemain, quarante cheïkhs des Beni bou Msaoud, conduits par deux amins de la tribu, vinrent à Bougie remercier le commandant supérieur de l'assistance qu'il leur avait prêtée, et lui offrir la soumission de leur pays. Ils le prièrent, en outre, d'en venir prendre possession au nom de la France. La cérémonie eut lieu le lendemain. C'était la première fois que la garnison de Bougie sortait pour une fête. Bientôt elle vit venir au devant d'elle tous les guerriers et presque tous les habitants de la tribu, qui la saluaient de leurs acclamations. Elle s'avança ainsi jusqu'en face du village d'Iril ou-Berouag, où se tient le marché de l'Arbâ. Là, six coups de canon furent tirés, en signe de prise de possession, et répétés par tous les échos des montagnes. La fête se termina par une diffa générale que les Kabiles offrirent à nos troupes ; puis, la petite colonne se remit en marche et s'achemina triomphalement vers la ville, précédée par les musiciens de la tribu et suivie par toute la population, qui mêlait aux airs nationaux ses manifestations bruyantes et sympathiques. En quittant les bords de l'oued El-Kebir, chaque soldat cueillit une branche de laurier rose et la fixa au bout du canon de son fusil. Bougie, venait de recou-

vrer une seconde tribu qui avait fait partie de son arrondissement.

Cependant, Amzeian se disposait à tenter un dernier effort. Le 21 janvier 1847, il descendit dans la plaine par les crêtes du Sidi bou Derhem, avec environ deux cents cavaliers et cinq cents fantassins. Il se dirigea aussitôt vers le troupeau de l'administration, point de mire de toutes les attaques. La garde du troupeau se composait seulement de soixante tirailleurs indigènes, à qui on avait confié une pièce de montagne. Malgré l'infériorité du nombre, cette petite troupe reçut intrépidement l'attaque d'Amzeian, et donna ainsi à nos alliés nouveaux, les Mezzaïa et les Beni bou Msaoud, le temps d'accourir à son secours. Au même instant, la garnison débouchait dans la plaine. Amzeian battit alors en retraite ; il fut repoussé et n'eut que le temps de ramasser ses morts.

Enfin, le 24 janvier, Amzeian lui-même envoya son fils El-Bachir, et son neveu Ou-Rabah, pour demander l'aman. « Las de la guerre, disait Amzeian dans sa lettre, et convaincu que l'heure indiquée par Dieu pour la soumission de notre pays et de notre race est arrivée, nous ne pouvons qu'obéir aux décrets de la providence. » La réponse à cette ouverture fut ajournée jusqu'à l'arrivée du gouverneur général, annoncée depuis longtemps. Quelques jours après, les Beni Mimoun, qui n'avaient pas encore franchi la rivière à cause de la hauteur des eaux, vinrent à Bougie apporter leur soumission. Dès lors, l'ancienne banlieue de Bougie se trouva reconstituée, et la ville, jusque-là isolée des populations limitrophes, eut au-delà de ses avant-postes un territoire et une juridiction.

La ville ressentit aussitôt les effets de ces heureux événements ; les Kabiles s'y présentèrent en grand nombre avec des denrées de toutes sortes. Depuis quatorze ans qu'elle était occupée par nos troupes, elle n'avait pas reçu un seul Kabile dans ses murs. A ce moment, elle fut encombrée par ces montagnards, accourus de tous les points.

Au mois de mai 1847, le maréchal Bugeaud pénétrait, à la tête d'une forte colonne, dans la vallée de l'oued Sahel. La tribu des Beni Abbas, la plus forte et la plus riche du pays, fit une résistance énergique ; mais la prise d'Azrou, son principal village, l'obligea à se soumettre. Ben Ali Cherif, le grand marabout de Chellata, arriva devant le Maréchal, et lui déclara publiquement qu'il reconnaissait la souveraineté de la France. Cette démarche spontanée du marabout vénéré des Kabiles, amena la soumission immédiate de toutes les populations de la vallée.

La colonne du général Bedeau, commandant la province de Constantine, se rendait en même temps de Setif à Bougie, à travers le pâté montagneux qui sépare ces deux villes. A cette occasion, les poëtes kabiles composèrent un chant, dont voici l'un des principaux passages :

Le chrétien a suivi la rivière, se dirigeant vers son but ;
Il ne craint rien, le maudit, rien ne l'effraye ;
Ses tambours de cuivre grondent comme le tonnerre ;
Lorsqu'ils commençent à battre, ils donnent le frisson ;
C'est à Bougie qu'ils se sont donné rendez-vous.

Honneur aux femmes chrétiennes ! elles peuvent parler haut ;
Elles, au moins, ont donné le jour à des braves !

Le 24 juin, les deux colonnes, fortes de quinze mille hommes, campaient devant Bougie, sur le revers du col

de Tizi. Le Maréchal procéda à l'investiture des kaïds et cheïkhs des tribus kabiles. Le cercle de Bougie fut alors constitué. Le lendemain, le Maréchal s'embarquait pour Alger, pendant que les généraux Gentil et Bedeau ramenaient par terre leurs troupes à Alger et à Constantine. Le cheïkh Amzeian, et plusieurs de ceux qui s'étaient compromis avec lui, furent embarqués et conduits à l'île Sainte-Marguerite, où ils passèrent plusieurs années en exil.

Heureux d'une tranquillité inconnue depuis longtemps, de la sécurité des routes, des bénéfices qu'offraient les transactions avec nos marchands européens, les Kabiles accoururent de toutes parts. Le bon accueil et la protection qu'il trouvèrent auprès de nous, les habituèrent à nous voir sans répugnance et sans haine. Le commandant de Wengi, avec plusieurs officiers, escortés seulement d'un peloton de vingt-cinq chasseurs d'Afrique, parcoururent librement et dans tous les sens le pays et purent observer à loisir les mœurs et les industries des tribus. Ainsi, en même temps que le commerce se développait sur une vaste échelle, nos relations avec les populations nouvellement ralliées prenaient un caractère de confiance naturelle qui semblait en garantir la stabilité; mais, tout-à-coup, le vent tourna encore une fois à la révolte; les esprits, possédés de la manie du changement, se passionnèrent avec une étonnante ardeur; quelques prises d'armes partielles eurent lieu, et l'apparition du cherif Bou Bar'la suscita enfin la grande crise qui, pendant près de trois ans, tint en éveil toute la contrée (1).

(1) Ce qui va suivre est la transcription textuelle des notes que j'ai recueillies, jour par jour, pendant mon séjour à Bougie, et dont plusieurs extraits ont déjà été publiés dans la *Revue africaine*.

En 1848, la nouvelle que la France, en république, allait être l'objet des agressions des puissances de l'Europe, suffit d'abord pour pousser à la révolte quelques fractions hostiles aux tendances pacifiques du pays. Les Mezzaïa de la montagne sont les premiers à chasser leur kaïd en lui refusant l'impôt. Quelques bataillons, venus d'Alger par mer, sous les ordres du général Gentil, attaquent, les 5 et 6 juillet, les Mezzaïa récalcitrants et leur font éprouver de grandes pertes (2). Le 7, ils faisaient leur soumission.

En 1849, les Kabiles de la confédération des Beni Seliman, fiers d'une indépendance qu'ils font remonter à quatre siècles, fomentent des intrigues chez leurs voisins du cercle de Bougie. Quelques fractions des Beni Mimoun subissent cette influence et se soulèvent. Les 4 et 5 mai, ils commencent à faire des incursions dans le pays, attaquent et brûlent plusieurs villages de nos gens des Beni bou Msaoud. Le contingent des Mezzaïa, appuyé par un peloton de cavalerie et quelques goums, se porte au secours des villages envahis. Conduits par le lieutenant Cabarrus, adjoint du bureau arabe, ils repoussent les insurgés. Le directeur du port de Bougie, M. Charpentier, arme une chaloupe et reconnaît la position des Kabiles rassemblés sur la plage des Beni Amrous; il leur tue plusieurs hommes à coups de canon. Le commandant supérieur, M. de Wengi, avec le bataillon de la garnison, va s'établir près du bordj Sidi Hamani, sur la rive droite de la Soumam.

Il devient nécessaire de réduire les Beni Seliman, cen-

(2) Amara, kaïd des Mezzaïa, fut tué en marchant comme éclaireur à la tête de nos troupes.

tre de la résistance organisée contre nous. Deux colonnes entrent à cet effet dans le pays: l'une, commandée par le général de Salles, part de Setif le 19 mai; l'autre, sous les ordres du général de Saint-Arnaud, sort de Bougie le 20. Celle-ci campe le même jour à Mensouga, chez les Beni Mimoun; puis, se jetant à droite, s'établit à Tiazibin des Berbacha. Le 21 au matin, après une heure de marche, la colonne, arrivée près de Kandirou, est vigoureusement attaquée par les contingents des Beni Seliman, des Beni Oudjan, des Guifsar et des Berbacha. L'officier du burau arabe, Cabarrus, est tué en marchant à la tête du goum. Jonction des deux colonnes; plusieurs villages des Beni Seliman sont brûlés; soumissions.

L'établissement d'un marché soulève, en 1850, de graves discussions entre la tribu des Beni Djelil et celle d'Imoula. Le capitaine Augeraud, chef du bureau arabe de Bougie, et le lieutenant Gravier, adjoint à celui de Setif, se rendent sur les lieux pour terminer le différend. Le lieutenant Gravier faillit succomber sous les coups d'un fanatique; un coup de pistolet, tiré à bout portant, lui brise une jambe.

Bientôt une troupe de maraudeurs, ramassis d'hommes tarés de tous pays, à la tête desquels était un prétendu cherif nommé Moula Ibrahim, parcourt la tribu des Aït Ameur, puis se retire chez les Beni Mellikeuche. Les Beni Immel, les Beni Our'lis et les Tifrah se soulèvent. Une colonne, commandée par le général de Barral, entre dans la tribu insoumise des Beni Immel: combat du 21 mai. Le général est blessé d'un coup de feu à la poitrine; une barque le transporte sur la Soumam, depuis Tiklat jusqu'à Bougie, où il succombe deux jours après.

Le colonel de Lourmel prend le commandement des troupes. Soumission des Beni Our'lis, des Tifrah, des Oulad Sidi Moussa ou-Idir et de quelques fractions des Aït Ameur. Ces derniers viennent à nous, espérant être protégés contre leurs voisins, les Beni Idjer et les marabouts de Tifrit, avec lesquels ils ont de très vives discussions. La colonne étant rentrée, Moula Ibrahim reparaît dans la vallée, attaque le village de Takaâts, des Msisna, et razie même les Beni Our'lis Açammer, ses alliés. Ses excursions rayonnent aux limites extrêmes du cercle ; on donne aux tribus l'ordre de se protéger réciproquement, et de veiller elles-mêmes à la sûreté de leur pays.

Ainsi que nous pûmes nous en convaincre bientôt, il leur eût été facile de se débarrasser, dès le début, d'une troupe de vagabonds dont la puissance consistait moins dans la force réelle que dans la crainte qu'ils inspiraient. Une patrouille de nos goums, cheminant un jour aux environs du défilé d'El-Felaï, arrêta un des compagnons de Moula Ibrahim. Cet homme était dans un accoutrement des plus piteux : le visage hâlé, sale, couvert de haillons flottants, sans souliers et sans coiffure, armé d'un méchant fusil, il montait un cheval dont le misérable état ne le cédait guère à celui de son maître ; la selle était toute disloquée et les étriers soutenus par des ficelles en *doum* (palmier nain). Les entreprises de ces maraudeurs n'étaient donc pas de nature à nous inspirer des craintes sérieuses. Rien d'alarmant, du reste, ne s'était manifesté encore. Mais, tout-à-coup, surgit un nouveau chef de bande, plus audacieux que son prédécesseur, et qui devint, dit-on, son lieutenant.

Ce fauteur de troubles, d'une origine assez probléma-

tique, quoiqu'on assurât qu'il venait de l'ouest, s'annonça dans la contrée sous le nom de Si Mohammed ben Abd Allah bou Sif, beaucoup plus connu par le pseudonime de Bou Bar'la (l'homme à la mule) (1). Ses forces se composaient d'une trentaine de cavaliers, à l'aide desquels, débutant comme tous ses semblables, il troubla la bonne harmonie qui régnait depuis peu de temps parmi les tribus de l'oued Sahel. Attaquant à l'improviste, par embuscades, il se retirait, aussitôt qu'il éprouvait la moindre résistance, dans le pays accidenté des Beni Mellikeuche. Les Beni Abbas, les Beni Aïdel, les Beni Mansour et les Cheurfa furent ses premières victimes : détroussant les uns, rançonnant les autres, et massacrant sans pitié ceux qui essayaient de se défendre, il ne tarda pas à inspirer la terreur aux Kabiles, qui n'osèrent plus s'aventurer dans la vallée. Malgré les patrouilles fréquentes de nos goums, toutes les routes furent bientôt interceptées. — On donna alors aux Oulad Mokran de la Medjana, l'ordre de rassembler leurs cavaliers et de se porter sur l'oued Sahel, d'observer avec vigilance et de poursuivre tous les agitateurs.

Si Mohammed Saïd ben Ali Cherif, marabout de la zaouïa de Chellata, tenta aussi de vains efforts pour réprimer les brigandages de cet ennemi insaisissable par sa mobilité : il établit un poste de cavaliers à hauteur d'Akbou, sur la rive gauche de l'oued Sahel; mais, soit impuissance de la part de ces derniers, soit connivence avec les malfaiteurs, ceux-ci n'en continuèrent pas moins leurs déprédations, recrutant chaque jour de nouveaux partisans. Les taleb de Ben Dris s'allièrent à Bou Bar'la

(1) On a même prétendu que c'était un ex-galérien du bagne de Toulon.

et se montrèrent les plus ardents à soutenir sa cause (1); réunis en groupes de cinq ou six, ils se présentaient au milieu des djemaâ, où ils propageaient les germes de la révolte, en exploitant contre nous le sentiment national et l'esprit d'indépendance si faciles à exalter. Bon gré, malgré, ou mettant en avant un motif religieux quelconque, ils percevaient, en outre, de l'argent et des vivres pour leur allié.

Pendant que ces événements se passaient dans le haut de la vallée, le commandant supérieur de Wengi faisait de fréquentes tournées dans les tribus de son cercle, s'efforçant de les maintenir dans la bonne voie qu'elles suivaient depuis plus d'un an. Aussi, lorsque les agents du cherif essayèrent de pénétrer et d'intriguer chez nous, on les maltraita très fort et on les pourchassa même à coups de fusil.

Vers la fin de 1850, les Beni Idjer, habitants des régions montagneuses à l'ouest de Bougie, ennemis naturels des tribus limitrophes soumises à la France, presque toujours repoussés dans leurs tentatives agressives, sollicitèrent l'alliance de Bou Bar'la pour prendre une revanche éclatante sur leurs voisins. Bou Bar'la profita habilement des circonstances favorables que le sort lui présentait, augmentant ainsi tout d'un coup et son influence et le nombre de ses prosélytes. De cette époque, date la puis-

(1) Ces taleb, sorte de moines hypocrites et fainéants, ont l'habitude d'aller de tribu en tribu, demandant et exigeant même qu'on leur donne. Les femmes kabiles, généralement passionnées pour l'amour et si avides d'affection, leur achètent des chiffons de papier sur lesquels sont tracés des signes cabalistiques. Se targuant de leur pieuse profession, ils réussissent à s'introduire dans les maisons, et y commettent souvent des immoralités.

sance du cherif et le caractère politique ou religieux qu'il eut le soin d'attribuer à toutes ses entreprises. — Les riches captures faites sur les Chorfa, les Beni Abbas et tant d'autres tribus, l'avaient mis à même d'organiser sa troupe sur un pied convenable; il lui fut donc facile d'imposer, lorsqu'il arriva chez ses nouveaux alliés. La reception qui lui fut faite m'a été racontée par un témoin oculaire; en voici les traits les plus saillants :

Suivi d'une soixantaine de cavaliers passablement montés, d'une centaine de Beni Mellikeuche ou de Zouaoua qu'il avait attachés à sa fortune, il se présenta sur le marché du Tleta des Beni Idjer, drapeaux déployés, au son des *teboul* et des *r'aïta* (tambourins et clarinettes kabiles). Ceux qui avaient sollicité sa venue se pressent à sa rencontre; les Kabiles, toujours impressionnables au bruit des teboul et surtout à la vue des chevaux, entourent les nouveaux venus, forment un vaste cercle sur le plateau du marché, impatients et curieux d'entendre la parole sacrée du prétendu cherif, messie régénérateur qui doit exterminer tous les ennemis de la foi.

Après une prière solennelle, et lorsque l'assemblée, prêtant l'oreille aux absurdités qu'on lui débite, a atteint le paroxysme de l'enthousiasme, un nègre, compère du prédicateur, pénètre tout-à-coup dans le cercle en criant :

« Cet homme vous en impose, il n'est point cherif! » Et à ces mots, sortant un énorme tromblon des plis de son burnous, il le décharge à bout portant sur la poitrine de l'imposteur. Bou Bar'la, impassible, ne bronche pas; — le nègre rampe alors à ses pieds, demandant grâce et se livrant aux plus horribles contorsions. — Les spectateurs

paraissent ébahis devant le miracle dont ils viennent d'être témoins.

« — Incrédule! doutais-tu de ma puissance? — Je te pardonne, mais apprends que je suis invulnérable.... Les balles s'amortissent sur mon corps, car Dieu m'a donné la mission de délivrer le pays du joug des chrétiens. — Quant à vous, Kabiles, témoins de ma clémence, si, à dater de ce jour, vous obéissez aveuglément à mes volontés, je vous rendrai victorieux sur tous vos ennemis. »

En présence d'un argument si décisif, de nature à frapper et à saisir la crédulité superstitieuse des Kabiles, tous les assistants s'écrièrent: « C'est le vrai cherif! » et chacun de baiser les plis de son burnous. Séance tenante, on fait la prière; la prise d'armes est ordonnée, et la guerre sainte contre les chrétiens et leurs alliés décidée et combinée.

En 1854, lors de l'expédition des Zouaoua, je vis, au Sebt des Beni Yahïa, le nègre dont il est parlé plus haut. — Il me raconta une série d'épisodes très amusants sur les prétendus prodiges accomplis par Bou Bar'la. — Jadis son serviteur et son compère, il finit par se fatiguer de cette vie aventureuse, déserta et vint offrir ses services à un de nos kaïds du Sebaou.

Après ce début dramatique, Bou Bar'la reçut l'hommage de tous les cheïkhs présents à la conférence. Installé lui-même dans une des belles maisons du village de Sahel des Aït Idjer, tous ses cavaliers furent répartis dans les bourgades environnantes. La nouvelle de l'apparition du vrai cherif impressionna tellement l'imagination poétique des Kabiles, qu'elle sillonna comme l'éclair tout le pâté montagneux du Jurjura, et fut partout accueillie avec en-

thousiasme. Chacun brodait à sa manière sur ses miracles fantastiques, et chacun s'empressait aussi de lui envoyer l'*ouada,* offrande religieuse. Ce fut un concours unanime de population, où les plus empressés furent les Beni Idjer, les S[illegible]lka, les Tourar', les Illilten, les Illoula et les habitants d'Acif el-Hammam; — la fameuse maraboute de Soummèr, Lalla Fathima, eut plusieurs entrevues avec cet apôtre de l'islam; — on dit même qu'elle devint sa maîtresse (1).

En décembre 1850, Bou Bar'la, à la tête de nombreux contingents, vint attaquer les Aït Ameur, nos alliés, et livra au pillage la dachera de Tizi el-Korn, aux limites du territoire. Les tribus de notre cercle (rive gauche) reçurent aussitôt l'ordre de prendre les armes, et, sous la conduite de l'interprète militaire, Si Ahmed Khatri, se portèrent au secours des villages envahis. — Après quelques escarmouches peu sérieuses, les hostilités durent être suspendues de part et d'autre, en raison de la neige qui commençait à couvrir les crêtes du pays.

Dans le courant de mars 1851, nos espions nous annoncèrent que Bou Bar'la, alors chez les Beni Mellikeuche, centre de gravitation insurrectionnel, se disposait de nouveau à entrer en campagne. N'osant pas s'aventurer dans le pays en amont d'Akbou, que protégeaient les colonnes d'observation de Setif et d'Aumale, campées aux Biban et à hauteur des Beni Mansour, il tourna ses vues vers les tribus de la vallée de la Soummam. — Une nouvelle circonstance, favorisant l'essor de ses projets et les prestiges de sa vie aventureuse, ne

(1) Lalla Fathima est devenue notre prisonnière en juin 1857, pendant l'expédition de Kabilie de M. le maréchal Randon.

laissa pas que d'agir puissamment sur l'esprit fataliste des indigènes : l'expédition de la Kabilie de Gigelli était décidée, et toutes les forces disponibles de la province dirigées sur Mila. — Les camps d'observation de l'oued Sahel furent donc considérablement réduits, et mis dans l'impossibilité d'arrêter d'une manière efficace les progrès de la révolte.

Bou Bar'la profita de tout le temps qu'on lui laissait pour se grandir ; on le signalait sur tout les points à la fois ; en même temps qu'on l'observait à hauteur de Hamza, il apparaissait tout-à-coup chez les Beni Aïdel. Ses émissaires recommencèrent dès-lors à faire de la propagande; des proclamations furent adressées à tous nos kaïds et dans toutes les directions, convoquant les bons musulmans à la guerre sainte. En voici le protocole :

« Gloire à Dieu unique !

» A la totalité des gens de (telle tribu)... salutations... Je préviens les fils de Dieu et les serviteurs du Prophète, que je suis envoyé pour délivrer le pays du joug des chrétiens.

» Le grand sultan de Turquie est venu à travers le Sahara, à la recherche des infidèles ; il en a massacré un grand nombre dans un combat, et a pris tous leurs bagages. Sachez également que le sultan du R'arb (Maroc) s'est emparé de trois villes de l'ouest occupées par les Français. — Il marche en ce moment sur Alger, d'où il m'informera de ses succès et de ses opérations ultérieures.

» Tenez-vous sur vos gardes; préparez-vous à combattre dans la voie de Dieu ; — le sultan viendra sous

peu de notre côté ; je me rendrai alors vers vous avec mon armée, et je vous montrerai combien grande est notre force. Oh ! combien de fois, par la permission de Dieu, une armée nombreuse fut vaincue par une petite troupe.

» A écrit ces caractères Si Mohammed ben Abdallah bou Sif (*l'homme au sabre*). »

Le premier effet de ces circulaires devait être d'ébranler profondément les imaginations sous le double aspect des sentiments religieux et des idées de nationalité, deux cordes toujours prêtes à vibrer parmi les populations musulmanes. Communiquées d'abord par de secrets émissaires, puis lues publiquement, elles échauffèrent bientôt au plus haut degré le sentiment ardent d'indépendance des Kabiles. On répandit même le bruit que l'émir Abd el-Kader était parti de France, qu'il rentrait en Algérie avec tous les prisonniers, et que tous les bons musulmans, de l'est et de l'ouest, se tenaient prêts à la révolte. Un nommé El-Hadj Moustafa, khalifa de Bou Bar'la, qui se disait cousin ou frère de l'émir, parcourait le pays pour confirmer ces nouvelles. Les djemaâ, travaillées activement par ces intrigues, entrèrent ostensiblement en correspondance avec le cherif.

L'*anaïa* et le *mezrag,* emblêmes qui se lient étroitement aux souvenirs antérieurs à l'invasion musulmane, si respectés chez ces peuples autochtones, furent rompus avec tous ceux qui hésitèrent à embrasser la cause de la liberté. — Une grande agitation ne tarda pas à se manifester dans les tribus soumises à notre commandement, et la première étincelle de révolte éclata chez les Beni Our'lis, les Msisna et les Beni Immel. Les amis de

l'ordre étaient imposés impitoyablement pour subvenir à l'entretien de cette horde de vagabonds. Les têtes exaltées de nos tribus, entraînées par le tourbillon général, par la soif du changement, et séduites surtout par la perspective de leur ancienne indépendance locale, abandonnaient pays, biens, femmes et enfants pour aller grossir l'armée des rebelles ; d'autres, plus timides, se bornaient à envoyer secrètement de l'argent et des vivres. Des contingents des Zouaoua, fournis par les Beni Betroun, les Beni Yahïa et les Beni bou-Drar, et conduits par un des fils de Si el-Djoudi, vinrent chez les Chorfa se joindre à Bou Bar'la.

Au printemps de 1851, les événements étaient arrivés à ce point, lorsque les rapports de nos kaïds nous annoncèrent que chacune de leurs tribus était devenue un foyer de sourdes intrigues, et que les fanatiques parcouraient déjà en conquérants les tribus voisines d'Akbou. Des diffa étaient préparées sur leur passage, l'impôt de guerre était prélevé au nom du réformateur, et d'énormes amendes infligées à tous ceux dont les opinions semblaient douteuses. Nos cheïkhs, destitués, étaient immédiatement remplacés par des sicaires du cherif. Devenu le drapeau de l'insurrection, en évoquant le souvenir de l'ancienne indépendance, ce dernier fut partout reçu à bras ouverts, et, dès-lors, tout plia sous son irrésistible ascendant.

Ben Ali Cherif, usant de son influence prépondérante, fit trop ouvertement de la propagande française ; il en fut puni très sévèrement par l'incendie immédiat de son azib (ferme) et une razia sur ses troupeaux. Bou Bar'la se porta même au village de Chellata, dans l'intention de le

brûler aussi; mais les Kabiles d'Illoula, qui, intimidés ou réellement sympathiques, s'étaient déclarés pour lui, firent une *anaïa* pour que le village ne fut ni pillé ni brûlé. — Ben Ali Cherif, comprenant bien qu'il était imprudent de fonder des espérances sur l'appui des *taleb* de sa zaouïa, hommes à penchants pacifiques et dotés d'une riche oisiveté, était parti depuis quelques jours et s'était réfugié chez les Oulad Kaïd, des Beni Abbas, où il cherchait à rallier à sa cause les Kabiles qui reconnaissent sa suprématie spirituelle. Pendant son absence, Bou Bar'la, soutenu par les contingents des Zouaoua, se présenta de nouveau à Chellata, et essaya d'enlever son jeune fils, qu'il aurait promené dans le pays et présenté aux populations. La réputation de sainteté dont jouissent les descendants du marabout Ali Cherif, incontestable dans toute la Kabilie, n'aurait pas manqué de lui être d'un immense secours pour entraîner les moins fanatiques à la guerre sainte. Les taleb de la zaouïa, sortant enfin de leur léthargique indolence, et devenus furieux contre Bou Bar'la, parjure à son *anaïa* avec Chellata, prirent les armes, le reçurent à coups de fusil et lui tuèrent son cheval et huit hommes, dont les cadavres restèrent sur place.

Une tradition prétend qu'il est interdit à tous les successeurs d'Ali Cherif de quitter le territoire de Chellata et de traverser l'oued Sahel, sans les châtiments les plus terribles, dont le moindre est la ruine de la zaouïa (1).

(1) Ben Ali Cherif a assisté à la distribution des aigles le 10 mai 1852. A cette occasion, il a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Ses voyages en France ont beaucoup contribué à développer son esprit. Si Ben Ali Cherif, officier de la Légion d'Honneur, membre du Conseil général de la province, est toujours kaïd de son pays. C'est un des chefs in-

Cependant Si Mohammed Saïd, après s'être réfugié chez les Beni Abbas, et avoir, par conséquent, franchi l'oued Sahel, se rendit à Aumale, ensuite à Alger, et a fait même depuis plusieurs voyages en France. Inutile d'ajouter que la zaouïa subsiste encore.

Sur la rive droite de l'oued Sahel, Si Cherif Amzeian ben el-Mihoub, notre kaïd d'El-Harrache, abandonné de ses gens, prend la fuite, laissant une partie de sa famille et toute sa fortune au pouvoir des insurgés. S'il faut croire à une intrigue que la complication des événements n'a pas permis d'éclaircir à fond, l'ex-kaïd de Bougie, Madani, depuis peu rentré de son exil, se serait rendu auprès de Bou Bar'la, alors chez les Oulad Sidi Yahïa des Beni Aïdel, et lui aurait suggéré l'idée et le fol espoir de chasser les chrétiens de Bougie.

Vers les premiers jours de mai, Bou Bar'la, précédé par des lettres répandues à profusion, apparut avec tout son monde au Drâ el-Arbâ des Guifsar, et intercepta la communication entre Bougie et Setif. Un de nos cavaliers kabiles, porteur de dépêches, est arrêté par les rebelles, convaincu de servir les chrétiens et décapité publiquement.

Les péripéties du drame insurrectionnel se succédaient avec une rapidité très alarmante ; nous étions arrrivés, comme disent les Kabiles, à l'époque de l'*ir'i* (en arabe, *leben,* lait fermenté), c'est-à-dire à l'époque de l'ébullition des esprits, des événements merveilleux. Aussi la défection marcha-t-elle rapidement, entraînant nos tribus que

digènes entrés de bonne foi dans notre civilisation, et qui comprennent le progrès. Son fils, qui doit hériter de son influence religieuse, ainsi que son neveu, ont fait leurs études au collége arabe d'Alger.

le cherif déclara affranchies de toute obéissance aux chrétiens. Nos kaïds et nos cheïkhs, destitués et maltraités, arrivèrent en foule à Bougie. Ces départs donnèrent lieu à une nouvelle proclamation conçue en ces termes :

« Les chrétiens sont impuissants ; vous en avez la preuve dans la fuite de ceux qu'ils ont revêtus du signe de l'opprobre (burnous d'investiture). Ils les défendraient s'ils le pouvaient, et si Dieu ne s'était point déclaré pour notre cause. Ils n'osent sortir de leurs murs, derrière lesquels ils sont retranchés comme des femmes. Je vais vous conduire à Bougie, les portes s'ouvriront d'elles-mêmes ; les chrétiens tireront sur vous, mais, par la permission de Dieu, leurs projectiles fondront comme la neige. »

Ainsi, dans l'intervalle du mois de mai au mois de juin, l'anarchie se promena dans la vallée sous toutes les formes, même les plus inattendues, et envahit la majeure partie du pays. Nous n'ignorions point les progrès de l'insurrection ; mais la garnison de Bougie était trop faible pour entrer en campagne et s'y opposer ; toutes les troupes de la province expéditionnaient alors dans le pâté montagneux de Gigelli. — Cependant, laisser s'accumuler plus longtemps, à quelques lieues de nous, un pareil orage, sans rien faire pour le dissiper à son origine, nous aurait mis dans une position très facheuse, dont le moindre inconvénient eût été de paraître frappés d'impuissance vis-à-vis des populations. Le commandant de Wengi fit donc plusieurs démonstrations dans le but de contredire les paroles du cherif ; il chercha même à arrêter le torrent de la révolte et à rassurer les esprits. Les Mezzaïa, les Toudja, les Fenaïa, les Oulad Tamzalt, les Amadan et les Beni bou Msaoud étaient encore à nous ;

mais les liens qui rattachaient ces tribus à notre domination allaient se relâchant de plus en plus, comme on le verra bientôt.

Le 8 mai, escorté d'un peloton du 3e chasseurs d'Afrique et d'une quinzaine de cavaliers indigènes, nous poussons une reconnaissance jusqu'au Ksar (à 28 kilomètres de Bougie), sur la rive gauche de la Soumam. Pendant notre marche, nous avions reçu plusieurs lettres des Djemâa des tribus; les Fenaïa, entre autres, protestaient de leur fidélité en termes très énergiques. — A midi, notre petite troupe faisait halte au Ksar; alors nous voyons arriver le kaïd d'El-Harrache, Si El-Mihoub, errant dans la plaine avec trois de ses serviteurs ; il nous annonce la défection complète de ses gens. Le manque de nouvelles de sa famille, dont il appréhende d'apprendre le sort, parce qu'il la croit au pouvoir des rebelles, le plonge dans le plus grand désespoir. Si El-Mihoub porte devant l'arçon de sa selle le plus jeune de ses fils, âgé tout au plus de quatre ans. Ce bambin pleure et se plaint du cherif, qui lui a pris, dit-il, ses petits souliers. Sur ces entrefaites, nous sommes rejoints par le kaïd des Fenaïa, Bouzid ben Anoun, et le kadi Si Ahmed el-Kolli. Le désappointement est peint sur leur visage et l'exaspération paraît bouillonner dans leur sang. Une grande conférence avait eu lieu sur le marché du Tnin des Fenaïa ; la révolte, ourdie sourdement par quelques mécontents, venait d'éclater en pleine djemâa. Bouzid et El-Kolli, presque seuls de leur bord, avaient fait des prodiges d'éloquence et d'énergie pour ramener les Fenaïa à des sentiments pacifiques; mais ceux-ci étaient restés indifférents à toute exhortation.

Il faut avoir assisté à l'un de ces clubs en plein vent pour bien apprécier le caractère des peuplades kabiles, aux passions vives et ardentes. Chaque individu discute avec feu, pousse des cris rauques et gesticule sans cesse; des camps se forment, si l'un des partis ne l'emporte pas de suite sur ses compétiteurs, le tumulte augmente ; chaque orateur influent est appuyé de ses frères, de ses partisans, on en vient aux mains, les coups de pierres, de massue (*debouz*), de *msifa* (1), pleuvent de toutes parts. Enfin la poudre parle assez souvent.

Bouzid voudrait punir immédiatement les Fenaïa de la fidélité desquels il nous répondait par sa tête quelques heures auparavant. Si on n'écoutait que sa rage, nous devrions attaquer à l'instant même leurs villages et les saccager de fond en comble.

Toute notre diplomatie échouant par ces nouvelles complications, le commandant de Wengi se décida à prendre, séance tenante, des mesures sévères de répression, et à tenter un dernier effort en opposant la force à la force.— Il expédia aussitôt aux troupes de Bougie l'ordre de se tenir prêtes à marcher le lendemain. Au moment où nous allions rétrograder sur cette ville, nous aperçumes, à une lieue de nous, les troupeaux des Fenaïa, poussés

(1) *Msifa.* — En décomposant le mot, Am-sif signifie *comme*-sabre. C'est un bâton recourbé, en bois très-dur, ayant en effet la forme d'une lame de sabre aux arêtes saillantes. Les Arabes nomment cette arme *seder el-djadj*,— poitrine ou sternum de poule,— à cause de sa forme. Ce nom figuré ne rappelle-t-il pas la *mâchoire d'âne* dont Samson se servit pour massacrer les Philistins? Les traducteurs de la Bible ont peut-être pris trop à la lettre le nom que les Hébreux donnaient à un instrument contondant dont la forme se rapprochait de celle de la machoire de l'âne. Que penserait-on, si on traduisait que les Arabes s'assomment à coups de sternum de poulet ?

par les gardiens et regagnant à la hâte les sentiers de la montagne. Cette circonstance n'échappe point à Bouzid; il vient de trouver l'occasion de commencer ses représailles; sur ses instances, on fait sonner la charge et, en quelques minutes, on atteint et on enlève les têtes de bétail restées en arrière. Les Fenaïa étaient déjà en armes en avant de leurs villages, quelques coups de feu furent échangés, mais n'atteignirent personne.

Nous étions en marche vers Bougie, lorsque, arrivés à hauteur de Taourirt el-Arbâ, nous trouvons la route barrée par un rassemblement de deux ou trois cents fantassins kabiles dont nous ignorions les intentions. Les uns occupaient la crête du Taourirt ou l'étroit sentier qui passe sur la berge de la Soumam; d'autres, dont la présence n'était signalée que par les canons de leurs fusils, étaient embusqués dans les buissons, touffes de myrtes ou de lentisques, qui couvrent ce quartier. La pénible impression que chacun de nous éprouva serait difficile à décrire. En effet, nous laissions derrière nous une tribu en pleine insurrection, furieuse encore de la razia récente de ses bestiaux, à droite, nous avions un bras profond de la Soumam, à gauche, une montagne pierreuse et couverte de buissons, et enfin nous apercevions les premiers coureurs du cherif, galoppant à hauteurs du Sebt des Djebabra. Notre seule ressource était donc de faire une trouée tête baissée au milieu du rassemblement qui occupait le seul passage praticable, et nous n'étions qu'une quarantaine de cavaliers pour exécuter cette résolution désespérée. Pendant que nous nous livrions à ces réflexions, deux hommes montés sur des mulets, se détachant de la masse des kabiles, vien-

nent à nous ; nous ne tardons pas à reconnaître Si Sadok ou-Azgar et Si Mohammed ou-Ali, nos cheïkhs des Mezzaïa, qui, mettant rapidement pied à terre, accourent baiser les mains du commandant. Il nous annonçent qu'ayant appris notre mouvement dans la vallée, ils avaient jugé à propos d'amener leur contingent pour nous appuyer au besoin. En pénétrant au milieu de tout ce monde, nous fûmes accueillis par des acclamations frénétiques, chacun faisait des protestations chaleureuses de fidélité, en prenant à témoin tous les marabouts de la contrée.

Le contingent des Mezzaïa offre aux regards l'aspect le plus curieux : la plupart de ces montagnards, jadis volontaires dans nos bataillons de tirailleurs, manœuvres ou portefaix dans nos villes, ont rapporté des défroques militaires réformées qu'ils endossent ensuite dans leur pays. Les uns ont une veste de chasseur ou un habit de garde national, d'autres un pantalon rouge relevé jusqu'aux genoux ; ici, une veste d'infanterie est à côté d'une capote grise des compagnies de discipline. Mais au milieu de ce bariolage bizarre de vêtements ayant appartenu à toutes les armes, à toutes les classes de la société, chacun est plastronné du *tabanta* national, grand tablier de cuir de couleur fauve, complément rigoureux de leur costume de guerre, et dont la forme leur a valu, de la part de nos soldats, le surnom de *cordonniers de Bougie.* Le commandant les remercia beaucoup du témoignage de fidélité qu'ils lui donnaient, et les encouragea à faire bonne garde pour empêcher les rebelles de pénétrer dans leurs montagnes. Il leur annonça, en outre, qu'il viendrait lui-même le lendemain, à la tête

de la garnison de Bougie, prendre position en avant de leur pays. — Les Mezzaïa bivouaquèrent, cette nuit-là, sur les hauteurs de Taourirt el-Arba, observant les mouvements de l'ennemi.

Le 9 mai, à quatre heures du matin, toutes les troupes disponibles (1) se portèrent à quatre lieues de la ville et campèrent sur le mamelon de Bou Keffou, qui domine l'oued R'ir, sur la rive gauche de la Soumam. Bou Bar'la était déjà installé au Sebt des Djebabra, à deux lieues environ de notre camp. Du monticule où nous étions placés, les regards plongeaient sur une grande partie de la vallée, et nous pûmes observer à notre aise les nombreux contingents arrivant au camp du cherif de toutes les directions. Sa musique faisait parfois entendre un bruit saccadé et assourdissant ; le ciel était obscurci par les tourbillons de poussière que soulevaient les goums faisant la fantazia sur les bords de la rivière. Une quinzaine de nos cavaliers indigènes, envoyés en reconnaissance, furent ramenés vigoureusement.

Ou-Rabah, kaïd des Djebabra, essaya en vain de défendre ses villages ; ses fantassins, exaltés, ne lui obéissaient plus, et bon nombre de ses cavaliers avaient déjà passé dans les rangs ennemis. A peine eut-il le temps de mettre sa famille à l'abri des insultes en l'évacuant sur Bougie. Si, du reste, elle ne fut pas inquiétée dans son émigration, elle le dut à l'intervention d'un sien cousin, qui intercéda en sa faveur après avoir fait au cherif une soumission imposée par la nécessité. Dans la soirée, les

(1) Un bataillon du 8e de ligne, 500 hommes ; — une compagnie de discipline, 100 hommes ; — deux obusiers de montagne ; — vingt-cinq chasseurs d'Afrique, du 3e régiment, — et une vingtaine de cavaliers kabiles.

kaïds d'Amadan et de Toudja, jusque-là maîtres de leur pays, furent chassés à leur tour et se réfugièrent à notre camp.

La vallée de la Soumam et les montagnes qui la bordent furent, pendant toute la nuit, éclairées par les lueurs vives de mille feux, signaux télégraphiques décrivant la marche de l'insurrection et le bivouac de nombreux rassemblements. Nos grand'-gardes furent doublées ; nous passâmes la nuit sur pied, les chevaux sellés, nous attendant à chaque instant à une attaque sérieuse. La position était des plus critiques : l'ennemi nous enveloppait, les Mezzaïa seuls, en arrière, tenaient encore pour nous ; mais leur défection aurait rendu notre retraite très désastreuse, sinon impossible. Quelle eut été, dans ce cas, la résistance de la population civile de Bougie, livrée à ses propres forces ? Bref, ces considérations décidèrent notre chef à donner sans retard le signal du départ. Notre retraite s'effectua lentement et en bon ordre, le lendemain, 10 mai, à cinq heures du matin. La colonne fit une halte d'une heure sous le village de Mellala, pour protéger la retraite sur la ville de quelques-uns de nos alliés. Les Mezzaïa rétrogradèrent avec nous. Arrivés à *Bir Selam,* le commandant les fit former en cercle et leur adressa des exhortations très chaleureuses : « Les colonnes qui opèrent en ce moment du côté de Gigelli, leur dit-il, entre autres choses, ne tarderont pas à venir dans nos parages. — Alger et Constantine vont également nous envoyer du renfort, et nous ne tarderons pas à avoir raison de cet imposteur, de ce jongleur auquel l'ignorance des Kabiles attribue un pouvoir surnaturel. — Les gens du désordre seront alors punis comme ils l'auront mé-

rité. — Vous, Mezzaïa, rentrez dans votre pays; il vous sera facile de le défendre. Je n'oublierai point que votre fidélité ne m'a pas failli. — La France saura vous en tenir compte et vous protéger. »

A dix heures, les troupes, rentrées dans leurs casernes depuis un instant, furent de nouveau mises sur pied par le bruit du tambour, battant la générale dans les rues de la ville. Les nombreuses bandes de rebelles, enhardies par notre retraite, nous avaient suivis de près. Débouchant dans la petite plaine de Bougie par le passage de Bir Selam et le plateau d'Iril ou-Azoug, elles dévastaient et brûlaient tout sur leur passage. On les voyait courir dans diverses directions, incendiant les maisons et les quelques meules de paille de nos colons. La garnison, ayant pris les armes en un clin-d'œil, sort au pas de course, par la porte Fouka, et va se masser près du parc aux bœufs. La population civile, de son côté, s'établit rapidement, en armes, sur les remparts. Pendant nos préparatifs de combat, l'ennemi avançait toujours, décrivant un grand demi-cercle dont les ailes s'appuyaient au plateau de Bir Selam et aux contre-forts que domine la fort Clauzel. Il avait l'intention d'atteindre le sentier de Rouman, et de là, protégé par les pentes rocheuses du mont Gouraïa, d'arriver jusqu'à l'enceinte de la ville (quartier du Grand Ravin).

Tous les témoins de ce combat ont évalué les forces des assaillants à 8 ou 9,000 hommes. Environ 200 cavaliers, une nombreuse musique et trois drapeaux rouges ou verts entouraient le cherif, qu'on nous fit reconnaître à son cheval noir et à la blancheur de ses burnous. Cette cohue, animée par la ferveur d'enthousiasme oriental qui

fait courir au-devant de la mort, marchait toujours, poussant des cris frénétiques et chantant la profession de foi musulmane, *la Allah il-Allah ;* la musique jouait par saccades et excitait encore la vivacité naturelle des Kabiles.

La petite garnison de Bougie, qui ne peut mettre en ligne que six cents hommes, est divisée en trois colonnes : deux compagnies sont envoyées au pas de course dans la direction du fort Clauzel pour arrêter le mouvement de l'ennemi ; deux autres compagnies protégent l'aile gauche, pendant que le commandant et le reste de son monde se dirigent droit sur le gros des Kabiles. A hauteur du blockaus Salomon, les chasseurs d'Afrique et les quelques mekhazni restés fidèles (une vingtaine, les kaïds compris) reçoivent l'ordre de charger : ils abordent les goums du cherif sur le plateau de l'oasis de Sidi Yahïa. La canonnade commence à tonner; quelques obus arrivent fort heureusement au milieu des goums ; on s'acharne surtout à pointer sur le groupe qui entoure le cherif. Bientôt enfoncés et refoulés par trois charges successives de nos braves chasseurs, ces goums tournent bride et fuient pêle-mêle par les sentiers du col de Tizi. Les contingents kabiles, voyant disparaître les drapeaux et les cavaliers de Bou Bar'la, commencent à hésiter ; notre infanterie, qui vient d'entrer en ligne, met le comble à leur déroute. Ils battent enfin en retraite, dans le plus grand désordre, en suivant la direction de Kenenna. Mais, là, les attendait une vive fusillade des Mezzaïa, qui fit mordre la poussière à beaucoup de ces fanatiques. Les Mezzaïa, accroupis sur leurs talons, en avant du village de Kenenna, jusqu'alors spectateurs indifférents du combat qui se li-

vrait à leurs pieds, se déclarèrent enfin. Ils avaient reçu, dans la matinée, un cadeau de quelques milliers de cartouches qui auraient peut-être servi contre nous, si la fortune nous eut été contraire, qui sait? — L'instinct national, qui leur défendait de se battre contre des frères, et la crainte de se compromettre, les firent rester neutres, pour se prononcer ensuite en faveur du plus fort; c'était une politique kabile toute naturelle, dictée par la prudence. La poursuite n'en continua pas moins de notre côté ; les chasseurs d'Afrique et une section de volontaires armés de grosses carabines, commandés par le lieutenant Philebert, poussèrent vivement l'ennemi fuyant à la débandade dans les sentiers du djebel Sidi bou Derhem.

Les honneurs de la journée appartiennent au sous-lieutenant de chasseurs d'Afrique Gilet, qui, abordant le premier les goums ennemis, contribua puissamment à les mettre en déroute. Cet officier avait déjà tué deux cavaliers, lorsqu'un troisième, l'arme haute, vint le charger impétueusement. Gilet, courbé sur l'encolure de son cheval, le reçut à la pointe de son sabre, le coup porta en pleine poitrine; mais il fut atteint à son tour, à la main droite par le yataghan ennemi. Ne pouvant plus faire usage de ses armes il allait être écharpé par le groupe qui l'enveloppait, lorsque trois de ses chasseurs parvinrent heureusement à le dégager. L'interprète militaire Ahmed Khatri fit également preuve d'énergie en chargeant en tête des Mekhazni ; son cheval fut mis hors de combat à coups de sabre. Nous n'eûmes à déplorer que la mort de deux chasseurs d'Afrique, tués raides pendant la première charge, et une dizaine d'hommes blessés légèrement. On

s'arrêta à Kenenna même, alors que le dernier burnous ennemi eut disparu à travers la broussaille. A 4 heures du soir, les troupes rentraient en ville, emportant un grand nombre de fusils, de sabres, de burnous et deux chevaux pris à l'ennemi. — Les Kabiles étaient complètement expulsés de la plaine; mais les quelques maisons de campagne et les plantations de nos colons étaient devenues la proie des flammes ou dévastées sous les pieds des chevaux.

La haine nationale, aiguillonnée pas l'appât du pillage, avait poussé les insurgés à croire aux promesses du cherif et à choisir Bougie comme principal point de mire de leur cupidité. Le partage des maisons, des biens et des femmes des chrétiens, était déjà réglé entre eux. Les rebelles laissèrent une centaine de cadavres dans la plaine ou dans les sentiers du Sidi bou Derhem. Le 11 mai, au point du jour, le commandant de Wengi se rendit avec tout son monde au col de Tala-Imdra pour remercier les Mezzaïa de leur conduite de la veille. Ce mouvement, insignifiant en apparence, rassura les esprits et obtint surtout le résultat de faire éloigner le cherif campé en ce moment sous le village d'Amadan.

Cependant Bou Bar'la, culbuté devant Bougie, rallia les fuyards dans la plaine de l'oued R'ir, et se vanta sans scrupule d'avoir battu les chrétiens. Il prétendit avoir tué de sa main le commandant de Wengi; en témoignage de ce qu'il avançait, il montra à la foule stupide de ses prosélytes les quelques trophées de sa victoire : c'étaient les armes des deux chasseurs d'Afrique tués, le cheval de l'un d'eux et une paire d'épaulettes de voltigeur, perdue le matin, en évacuant le camp de Bou Keffou. Ses gens passè-

rent la nuit dans la plaine de l'oued R'ir, faisant main-basse, pour se nourrir, sur les champs de fèves et pillant les bourgades des environs, Le campement du cherif se composait de quatre tentes de pauvre apparence; dans l'une d'elles était une négresse, ayant appartenu, disait-on, à Si El-Mihoub, kaïd de l'Harrache. — L'intention de Bou Bar'la était de ramener son monde à Bougie, en traversant le pays des Mezzaïa; la vue de nos baïonnettes à Tala-Imdra mit la panique parmi ses gens, dont l'humeur belliqueuse commençait à se refroidir, et le força à faire une marche rétrogade vers le haut de la vallée.

L'avantage obtenu le 10 mai nous donna un nouvel ascendant sur quelques tribus; l'*aman* était déjà demandé; mais ce succès eût été annihilé si, prenant l'offensive, nous avions éprouvé le moindre échec. On se borna donc à défendre la plaine de Bougie, et les troupes campèrent sous le fort Clauzel, prêtes à tout événement. Un bataillon fut enfin envoyé d'Alger. Avec ce renfort, nous pûmes nous porter au-delà des Mezzaïa et attaquer partiellement les contingents des Beni Mimoun, des Beni bou Msaoud et des Djebabra gardant les gués de la Soummam. Quelques jours plus tard, nous eûmes à déplorer la mort de l'un de nos plus fidèles alliés, le kaïd des Mezzaïa, Si Saïd ou-Azgar'. Au début de l'insurrection, beaucoup d'indigènes, d'un esprit faible, ajoutèrent foi aux prétendus prodiges du cherif, et la crainte seule d'un châtiment surnaturel leur fit suivre le tourbillon de la révolte. On assurait que le cherif, armé d'un sabre à proportions gigantesques, atteignait ses adversaires à des distances fabuleuses. Si Saïd fut un exemple frappant de cette crédulité irréfléchie et de cet éblouissement de la

pensée : son caractère, jadis énergique et hardi, s'altéra subitement; tous nos raisonnements ne produisirent aucun effet sur un moral abruti par la superstition. Aussi, lorsque le cherif parut sous Bougie, le vîmes-nous trembler et, comme atteint d'aliénation mentale, se blottir dans une chambre du bureau arabe, en disant que le *Moul-Saâ* était venu (1). Après la déroute de Bou Bar'la, Si Saïd reprit courage; mais il parut honteux de la faiblesse qu'il avait montrée. Se mettant alors à la tête de notre goum, il poussa une reconnaissance bien au-delà des limites fixées par le commandant supérieur, et parvint à razier quelques troupeaux aux insurgés. Mais, poursuivi à son tour, il fut blessé mortellement en traversant le petit col de Taourirt el-Arba. Ses cavaliers, croyant avoir le cherif lui-même à leurs trousses, prirent la fuite et l'abandonnèrent ainsi que les troupeaux raziés.

Bou Bar'la, apprenant l'approche de la colonne française qui revenait de Gigelli, laissa livrées à elles-mêmes les tribus voisines de Bougie qu'il avait entrainées à la révolte, remonta la vallée de l'oued Sahel, puis se rapprocha du Guergour. Il réunit des contingents très considérables dans la forte position d'Aïn Anou, prêt à descendre de là sur le Guergour, à faire une trouée dans le Tell, et, enfin, à donner la main à ses partisans de la chaîne du Bou Taleb, où son khalifa, El-Hadj Moustafa, tâchait de lui gagner des amis. Le 1er juin, les troupes françaises, sous les ordres des généraux Camou et Bosquet, arrivaient près d'Aïn Anou. Bou Bar'la accepta le

(1) *Moul-Saâ*, le maître de l'heure, celui qui, d'après les prédictions des marabouts fanatiques, doit jeter tous les chrétiens à la mer.

combat ; mais fut mis en déroute et écrasé de la manière la plus complète. Nos troupes poursuivirent les rebelles pendant plus de deux heures, ne leur laissant ni trève ni repos. Les drapeaux, tentes, mulets de bagages, musique et armes qu'abandonnaient les soldats du cherif tombèrent entre nos mains : il laissa sur le terrain plus de 300 morts.

Peu de jours après, les généraux Camou et Bosquet parcouraient l'oued Sahel dans tous les sens, châtiaient sévèrement les insurgés et faisaient tout rentrer dans l'ordre. L'expérience venait de démontrer l'urgence d'établir un poste avancé, destiné à surveiller la vallée de la Soumam. La construction d'une maison de commandement fut donc décidée, et les projets mis aussitôt à l'étude. Deux points également convenables, l'un sur la rive gauche (Taourirt el-Arba), l'autre sur la rive droite (Bou Sbâa Ir'iden), furent proposés ; des raisons stratégiques firent opter pour ce dernier (1).

Le cherif Bou Bar'la, battu dans diverses rencontres, obligé, après des combats opiniâtres, à donner lui-même le signal de la retraite, ou plutôt d'une fuite précipitée, avait été cacher sa honte et méditer de nouvelles impostures dans les montagnes inaccessibles du Jurjura,

(1) Cette maison est située sur la rive gauche de l'oued Amizour, affluent oriental de la Soumam. Elle a pris son nom de la fontaine dite Tala bou Sbâa Ir'iden (la fontaine du marabout aux sept chevreaux), qui coule à une centaine de mètres plus bas. La tradition rapporte que, là, existait jadis la tombe d'un marabout kabile ; sept chevreaux montèrent sur la toiture qui abritait les cendres du saint homme et en brisèrent les tuiles ; les hardis quadrupèdes tombèrent foudroyés.

Le bordj est occupé actuellement par notre kaïd des oulad Abd el-Djebbar, Si Ou-Rabah.

accusant de ses revers la foi chancelante encore de ses trop crédules prosélytes.

« Vous avez laissé, leur écrivait-il, l'incrédulité entrer dans vos cœurs, et Dieu vous en punit en vous livrant au fer des Infidèles. Vous n'avez pas cru à ma parole, et le Prophète, qui m'avait envoyé à votre secours, vous a abandonnés à vos propres forces. — Ayez la foi. — Purifiez-vous. — Dieu, alors, vous soutiendra. »

Mais son heure fatale semblait être arrivée ; ses accents prophétiques n'avaient plus d'écho, et ses paroles tombaient stériles au milieu de ses coreligionnaires. La panique répandue parmi les siens après le combat d'Aïn Anou fut si grande, au dire même de plusieurs cavaliers qui combattaient à ses côtés, que des Kabiles, pour fuir plus rapidement, jetaient, non seulement leurs armes, mais encore tous leurs vêtements. A l'appui de ces faits, nous avons souvent entendu, plus tard, des femmes kabiles répondre malicieusement à leurs maris, demandant un burnous ou une gandoura :

« Va chercher celle que les cavaliers chrétiens (*imenaïen iroumïen*), t'ont lavée à l'oued Sebtia (non loin d'Aïn Anou). »

Au commencement de l'année 1852, une assez grave mésintelligence éclata entre diverses fractions des Aït Ameur : elles n'attendaient que le moment favorable pour combattre entre elles. Cette lutte eut pour résultats de pousser les habitants du village de Tizi el-Korn à demander l'appui de Bou Bar'la, qui n'avait pas renoncé à nouer de nouvelles intrigues dans notre cercle. Abd el-Kader el-Boudouaouï, lieutenant du cherif, vint d'abord sonder les esprits. Bou Bar'la quittait les Beni Sedka le

3 janvier, arrivait chez les marabouts de Tifrit le 8, et faisait enfin son entrée chez les Aït Ameur, amenant à sa suite une quarantaine de cavaliers et plus de 400 fantassins des Zouaoua et des Aït Idjer. Le 10 au matin, les goums et les contingents de nos tribus allaient prendre position sur le plateau de Taourirt-Ir'il, prêts à soutenir nos partisans.

Le 14, Bou Bar'la, ayant reçu de nouveaux renforts, se lança sur le village d'Aguemoun, par la route qui suit les crêtes. Les contingents de notre cercle furent d'abord très-mous; puis, saisis de panique à la vue des cavaliers du cherif, ils se jetèrent en désordre dans toutes les directions. Nos cavaliers, stimulés par l'interprète et par les kaïds, tinrent pied un instant; mais, débordés par les ennemis couronnant les crêtes, ils furent obligés de se replier à leur tour, après avoir perdu six des leurs. Le kaïd Ou-Rabah et ses frères soutinrent la retraite. Poussant simultanément une charge, ils dégagèrent deux des nôtres dont les chevaux s'étaient abattus, et tuèrent même un des principaux cavaliers du cherif, le plus acharné à la poursuite. Bou Bar'la, maître du terrain, livra aussitôt au pillage la dachera d'Aguemoun.

Les Chorfa, Iksilen et Aït Ahmed Garetz, Aït Mansour et Tifrah, trop faibles pour résister, se soumirent au cherif. Le 20, les troupes de Setif et de Bougie, sous les ordres de M. le général Bosquet, campaient à El-Ksar, au pied des Fenaïa. L'arrivée de Bou Bar'la, avec ses nombreux contingents des Zouaoua, avait intimidé les Beni Our'lis ; ils lui avaient même déjà envoyé une députation, lorsque l'apparition de la colonne suspendit les pourparlers et leur donna à réfléchir. Le cherif, con-

trarié par cette hésitation, lança son monde sur le village d'Aourir (Beni Our'lis Açammer), défendu par El-Mohoub, fils du kaïd El-Hadj Hammiche; mais il y trouva une résistance à laquelle il était loin de s'attendre et y perdit treize hommes.

Notre colonne campait, le 22 janvier, près du Tnin des Fenaïa. Les villages des Aït Mansour et des Oulad Sidi Moussa ou-Idir, insurgés, étaient en notre pouvoir le 24. Bou Bar'la, entouré de ses cavaliers, parut un instant sur les crêtes, et disparut bientôt, sans accepter le combat. On ne le revit plus depuis dans les tribus du cercle de Bougie. Il se retira chez les Beni Mellikeuche, où les regrets des Kabiles ne le suivirent pas, attendu qu'il avait commis bien des crimes et des exactions, qui, mieux que tous les raisonnements, prouvèrent aux indigènes que ces hommes qui se disent envoyés du Très-Haut n'ont ni religion, ni foi, ni parole.

La colonne se portait, le 4 février, sur le plateau de Taourirt Ir'il, à 13 lieues environ de Bougie, où les troupes ouvrirent une route stratégique entre Ksar Kebouche et cette ville. Toutes les tribus de ce pâté montagneux furent de nouveau soumises à notre autorité et réorganisées sur des bases solides.

— Quelques jours plus tard, les troupes campées à Taourirt Ir'il, où elles avaient joui, jusque là, d'une température printanière, furent assaillies par un terrible ouragan que l'on croirait impossible en Algérie. Le 19 février au soir, le ciel était pur, le temps très calme; tout à coup, à une heure du matin, la neige tomba par légers flocons et continua jusqu'au grand jour. La température restait toujours douce; nous devions croire que

cela fondrait comme d'habitude et, en effet, la journée se passa sans aucune appréhension et sans que le froid devint trop intense. Mais, la nuit suivante, le vent se leva successivement par rafales, et bientôt la neige tomba dense et affreuse, avec accompagnement de grêle, d'éclairs et de coups de foudre.

Vers midi, il y eut quelques éclaircies qui nous donnèrent de l'espoir; mais, peu après, le vent devint froid et glacé; la tempête se déchaîna dans toute sa fureur et, en quelques heures, les petites tentes les plus exposées sur la cime du plateau, furent abimées par la neige. Le sol était nivelé; il fallut aviser à faire courir les hommes et les chevaux dans l'intérieur du camp, pour les dégourdir, tant le froid était devenu violent et la neige tout à fait extraordinaire. Les petites tentes de la troupe étaient complètement cachées sous la neige ; celles de l'état-major, beaucoup plus hautes, montraient à peine leur sommet. Comme la tempête continuait très fort et menaçait de durer longtemps encore, et de tout détruire dans le camp, l'ordre du départ fut donné pour le lendemain, 22 février. Les convois de vivres, qui nous arrivaient régulièrement trois jours avant que le sac du soldat ne fut vide, nous firent justement défaut. Le convoi de ravitaillement de Bougie, attendu le 20, ne put pénétrer dans la gorge de Torcha ; il alla coucher aux Fenaïa, pour nous rejoindre le 21; mais la tempête renversa les mulets qui devaient marcher contre le vent, et le convoi ne parut pas. Or, il n'y avait plus de vivres au camp que pour le lendemain, 22.

La nuit du 21 au 22 fut terrible; la plupart des tentes étaient englouties, une pluie torrentielle nous inondait;

nous n'avions d'autre abri que nos vêtements glacés; la position n'était plus tenable. Au point du jour, la colonne se met en marche pour Bougie, abandonnant son matériel de campement; mais la neige, d'une hauteur de près d'un mètre au-dessus du sol, a effacé les chemins. Le capitaine du génie Faidherbe (1), avec ses sapeurs, marche en tête, et, après des efforts inouis et périlleux, s'enfonçant et roulant à chaque pas, trace sur la neige une piste que les troupes vont suivre. La fatigue, le défaut d'alimentation, le froid intense, abattent le courage des soldats; le trouble et la démoralisation sont dans les rangs. Le colonel de Wengi, qui devait arrêter la tête de colonne à Torcha, au pied de la montagne, ne peut se faire écouter; une sorte de vertige, qui fait oublier même les devoirs sacrés de la discipline, s'est emparé des hommes qui, devenus sourds, marchent toujours devant eux... vers Bougie; puis, la nuit arrive apportant de nouvelles difficultés à la marche; dans la montagne, il faut lutter contre la neige; en plaine, on enfonce dans la terre détrempée; tous les ravins sont devenus des torrents impétueux; la nuit est noire, les hommes s'y engagent, plusieurs disparaissent entraînés par le courant.

Il est difficile de bien faire comprendre à qui ne les a point vus et supportés, les effets de la fureur de la tourmente qui nous assaillit pendant cette désastreuse retraite : des hommes tombèrent asphyxiés, des animaux devinrent perclus et beaucoup de matériel fut perdu. Le général Bosquet, qui commandait la colonne, fut admirable de sang-froid et d'énergie; de même que le capitaine d'un navire naufragé, il n'abandonna le camp que

(1) Depuis général et gouverneur du Sénégal.

le dernier, à l'extrême arrière-garde, faisant relever tous les hommes que la neige n'avait pas asphyxiés; prodiguant des paroles encourageantes à tous ceux qu'il voyait faiblir et leur donnant ainsi un surcroît de courage. Ce fut un sauvetage glorieux pour les troupes, qui déployèrent beaucoup d'énergie et de dévoûment; un sauvetage contre une tempête terrestre que personne ne pouvait prévoir.— Dans la nuit du 22 au 23, la masse de la colonne s'arrêta autour du village d'Amadan, chez les marabouts Amokran.

Dès que la nouvelle de nos souffrances fut connue à Bougie, la population civile accourut au devant de nous et fit preuve d'un élan généreux que personne n'a oublié, et qui mérite bien d'être rapporté ici. Tout ce qui possédait un cheval, un mulet, ou une charette arrivait avec des torches à la rencontre des troupes, jusqu'à plusieurs lieues dans l'intérieur, prodiguant les soins les plus empressés aux écloppés, et leur apportant à boire et à manger; chaque habitation particulière devint une ambulance, pendant que les plus souffrants furent transportés à l'hôpital. Le lendemain, beaucoup manquaient à l'appel; 300 hommes se présentaient avec des signes de congélation plus ou moins graves; un nombre à peu près égal était resté sous la neige ou dans les eaux des torrents. Les victimes du désastre furent ensevelies à l'ombre d'un grand caroubier, au pied du mamelon de Taourirt el-Arbâ, sur la rive gauche de la Soumam. Une plate-forme recouvre leurs cendres, que surmonte une croix en pierre sur laquelle est gravée cette simple date néfaste :

22 et 23 février 1852.

Quelques jours après, la neige ayant disparu du som-

met des montagnes et les troupes s'étant bien remises de leurs fatigues, on retourna au camp de Taourirt Ir'il, d'où l'on put retirer le matériel de campagne abandonné pendant la tourmente ; puis, un bataillon de zouaves nous fut envoyé d'Alger pour combler les vides causés par le désastre (1).

Un jeune industriel européen établi à Bougie, profitant du succès de nos armes, partit vers, la fin du printemps, avec quelques ouvriers européens, et s'implanta dans la tribu des Beni Aïdel pour y créer une usine à huile. Malgré les dangers de la localité, malgré les vingt lieues qui séparaient ces ouvriers de tout centre européen, les travaux marchaient rapidement et l'usine s'élevait au pied du village de Tamsaout, sur le bord de l'oued Bou-Selam, ayant pour horizon des forêts d'oliviers que la main kabile se plaît à soigner avec un art qui ne laisse rien à désirer. Maçons, charpentiers, mécaniciens, tous rivalisaient d'ardeur pour activer les travaux, quand il plut à Bou Bar'la, éveillé par la cupidité et la haine, de venir jeter un moment l'alarme au milieu du petit camp industriel.

Par une nuit sombre d'orage, le cherif, à la tête d'une trentaine de cavaliers et de quelques fantassins kabiles, quittait les Beni Mellikeuche pour aller égorger les ouvriers et distribuer, selon sa promesse, les *douros* du *marcanti* aux malandrins qui le suivaient. Trois heures lui suffisaient pour atteindre sa proie, l'immoler à sa rage frénétique, et chasser notre industrie, pour longtemps peut-être, de la Kabilie, si une force inattendue

(1) Ce bataillon, sous les ordres du commandant Dubos, resta dans la province et forma le noyau du 3e régiment de zouaves.

n'était venue à leur secours. Une jeune Kabile de 18 ans fut l'ange de salut chargé d'envoyer cette force ; dans la soirée qui avait précédé la nuit du coup de main, la jeune fille avait eu, dans son village, une entrevue avec son amant, espion du cherif. Celui-ci, préoccupé sans doute de son amour et oubliant la foi du secret, lui confia le projet de son maître. Dès que l'amant indiscret se fut retiré, la Kabile prévint son frère de ce qui allait arriver et l'engagea, en raison des services que lui avait rendus le marcanti, chez qui il était employé, à l'avertir et à lui faire prendre la fuite. Ici se présente un de ces faits rares en Algérie, et qui prouve qu'on peut trouver chez les Kabiles non-seulement de la reconnaissance, mais même du dévouement. En effet, dès que le jeune homme eut appris le danger que courait son bienfaiteur, il fait appel aux siens, s'arme avec eux et vole à la défense des ouvriers européens. Près de deux cents Kabiles de Tamsaout et des environs vont se poster, le soir, autour de l'usine, attendant l'arrivée du cherif qu'ils précédèrent d'une heure à peu près. La lutte ne fut pas longue : Bou Bar'la et les siens, accueillis dans l'obscurité par une fusillade vive et bien nourrie, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, s'enfuirent épouvantés, après avoir eu dix à quinze blessés.

— Pendant que les généraux de Mac-Mahon et Bosquet opéraient entre Collo et Gigelli, une colonne d'observation, sous les ordres du général Maissiat, s'établit au Drâ el-Arbâ des Guifsar, et exécuta les premiers travaux d'une route carrossable entre Bougie et Setif.

Vers la même époque, le pays fut encore mis en émoi par l'apparition, chez les Beni Mahammed, tribu insou-

mise du littoral, d'un nouveau cherif nommé Yahia ben Yahia. Tous les goums des oulad Ou-Rabah et les contingents des Mezzaïa et des Beni Mimoun, sous les ordres de l'interprète militaire Ahmed Khatri, se portèrent chez les Beni *Amrous* envahis. La rencontre eut lieu près de la plage, et les insoumis furent refoulés après avoir perdu beaucoup de monde. Quand au cherif Yahia, il fut, dit-on, assommé quelques jours après, par ceux-là même qu'il avait voulu entraîner contre nous.

Le cercle de Bougie jouit encore une fois de la paix ; un goum de cavaliers indigènes, commandé par le lieutenant Philebert, adjoint du bureau arabe, stationnait dans la plaine de Tabouda, au haut de la vallée, pour garantir la sécurité des routes et protéger ainsi le commerce entre les Kabiles et les Européens. La ville profitait de cette heureuse situation pour se repeupler et s'embellir. L'expédition du général Randon dans les Babors, en 1853, et la soumission de toutes les tribus qui habitent ces montagnes, ramenèrent définitivement le calme dans la partie orientale du cercle. Le nouveau commandant supérieur, M. Augereaud, par de fréquentes visites dans les tribus, faisait disparaître les derniers sentiments d'hostilité qui pouvaient encore exister chez les Kabiles ; des officiers, constamment en tournée, écoutaient les réclamations et réglaient, sur place, les affaires à la satisfaction de chacun. On fit comprendre à ces populations que, dans l'intérêt même de leur commerce, il convenait de créer des voies de communication commodes. Dès lors, de nombreux chantiers de travailleurs indigènes s'organisèrent, et, d'un bout à l'autre du cercle, chaque tribu rivalisa de zèle pour sillonner le pays de routes

muletières à travers des fouillis de montagnes jusque-là impénétrables. On fit, même à cette époque, une exploration nautique, dans l'oued Sahel, dans le but de reconnaître la possibilité de canaliser cette rivière et de l'utiliser comme jadis au transport des bois. Les tribus riveraines s'empressèrent de fournir, chaque jour, pendant toute la durée de l'exploration, un certain nombre d'hommes pour haler la barque remontant le cours de la rivière, depuis Bougie jusqu'au Bou Sellam, à vingt lieues dans les terres (1).

La situation politique du cercle de Bougie était des plus satisfaisantes, lorsque se connut la nouvelle de la guerre d'Orient. Le cherif Bou Bar'la, qui, après ses nombreux échecs et faute de partisans, était réduit à vivre dans l'obscurité chez les Zouaoua, où il s'était réfugié, recommença en mars 1854, à s'agiter et à fomenter de nouvelles intrigues. Les commentaires les plus absurdes étaient répandus : le sultan de Constantinople, disait-on chez les Kabiles, nous avait ordonné d'abandonner l'Algérie, que l'on avait consenti à nous laisser garder quelques années et à la rendre ensuite aux musulmans. On ajoutait aussi que nous allions en Orient pour combattre ce même sultan, et que le moment était venu de faire un suprême effort pour nous chasser du pays. Tous ces bruits étaient propagés par des émissaires du cherif, qui parcouraient secrètement les tribus; les populations semblaient préoccupées, dans l'attente d'un événement extraordinaire; une inquiétude générale se manifestait; les arrivages à Bougie étaient suspendus, les marchés étaient en

(1) Je fus chargé de faire cette exploration nautique, dont j'ai publié le compte-rendu dans la *Revue africaine* (voir t. 2, p. 372).

quelque sorte transformés en clubs en plein vent, où chacun, les partisans du désordre surtout, venaient aux nouvelles politiques.

Le commandant supérieur de Bougie fit surveiller activement les deux rives de l'oued Sahel. Pendant qu'un officier parcourait les villages du côté des Fenaïa et des Beni Our'lis, par où arrivaient les émissaires du cherif, un autre était placé au Drâ el-Arba, chez les Guifsar, afin d'intercepter les communications de ces derniers avec les populations du Babor. Ces différentes mesures obtinrent le résultat que l'on espérait. Un émissaire, qui s'intitulait khalifa de Bou Bar'la, ayant réussi à franchir le premier cordon de surveillance établi aux Fenaïa, fut surpris, par l'interprète du commandant supérieur, chez les Berbacha, au moment où il inscrivait ceux qui adhéraient à une nouvelle prise d'armes. Cet émissaire arrêté à l'instant même, fait appel à la résistance ; ses affidés accourent à son aide, on ne prévoit que trop le sort réservé au représentant de l'autorité, escorté de deux cavaliers indigènes seulement, au milieu de gens fanatisés, et à douze lieues de Bougie. Dans le tumulte, une balle cassa heureusement la tête de l'énergumène, et cette fin tragique d'un homme qui, comme son maître, passait aux yeux des crédules comme invulnérable, calma subitement les plus exaltés et lorsque, peu de jours après, une petite colonne d'observation, commandée par M. le colonel Boudville, arrivait sur les lieux, elle ne trouva que des gens humbles et soumis.

Cependant, les montagnes du Jurjura, où se réfugiaient tous les mécontents, avaient accueilli le cherif agitateur, cause de tous les troubles qui régnaient particulièrement

dans le pays de Bougie. Il importait de montrer, d'une manière éclatante, à ces populations si fières de leur indépendance traditionnelle, que, si réduite qu'elle l'était par les besoins de la guerre d'Orient, l'armée d'Afrique savait encore défendre avec énergie la fidélité des tribus soumises et réprimer les imprudents défis des rebelles. Au mois de mai 1854, les troupes de la division de Constantine, sous les ordres du général de Mac-Mahon, venaient camper sous Bougie et, de là, passant par le Ksar Kebouch, allaient faire jonction dans le Sebaou à la colonne du général Randon, destinée à pénétrer dans le Jurjura. Cette campagne, et, quelque temps après, la mort du cherif Bou Bar'la, tué dans un combat par Si Lakhdar Mokrani, mirent fin aux intrigues et aux attaques que les habitants des montagnes rebelles faisaient habituellement dans la vallée de Bougie. Le calme le plus complet régna depuis dans cette vallée, le commerce protégé s'y développa, les Européens purent sans crainte parcourir le pays et y créer des établissements industriels.

Les événements qu'il nous reste à raconter pour terminer cette monographie, déjà bien longue, se rapportent à des faits qui se sont passés à la limite du cercle, il est vrai, mais qui ont contribué à donner encore plus de stabilité à notre influence dans la contrée. En effet, nous voyons ces mêmes Kabiles qui, pendant quinze ans, nous tinrent bloqués dans la ville, prendre les armes à notre appel et nous aider à détruire les derniers symptômes d'agitation chez les voisins récalcitrants; les cavaliers des Oulad ou-Rabah et ceux des tribus voisines, jadis si fanatiques, et aujourd'hui d'un dévouement exemplaire, servir de guides à nos colonnes, d'escorte à nos

convois de vivres et de blessés, faire avec ponctualité le service de la correspondance (1).

Vers le mois de septembre 1854, furent entrepris les premiers travaux d'une maison de commandement à Akbou destinée à surveiller le haut de la vallée; en même temps, un autre établissement était créé dans le même but à Taourirt Ir'il, dans la région des crêtes, en face du pays des Beni Idjer.

En 1857, une nouvelle et décisive expédition contre les Zouaoua fut décidée. Le maréchal Randon, gouverneur général, pénétrait au cœur du pays avec trois divisions, et, après de rudes combats, obligeait les habitants des montagnes, dites *invincibles,* à reconnaître enfin l'autorité de la France. Les troupes de la division de Constantine, sous les ordres du général Maissiat, appelées à prendre part à cette conquête, en abordant le pays du côté de l'Est, traversaient la vallée de l'Oued Sahel et s'emparaient du col de Chellata et des positions environnantes après trois jours de poudre.

Ce que les Romains, les Arabes et les Turcs n'avaient pu faire en plusieurs siècles de domination, notre armée d'Afrique l'accomplit en deux mois de campagne. Le Jurjura, qui donnait asile à tous les agitateurs et d'où partait le signal de chaque levée de boucliers contre le repos du pays de Bougie, est resté depuis soumis et impassible devant tout entraînement; il vit content de son sort, et ne songe qu'à profiter des libertés et de la pro-

(1) Nous devons signaler surtout Si Mohammed el-Arbi ou-Rabah, fils cadet du cheïkh Sâad, qui, en toutes circonstances, à la tête des goums, a fait preuve d'une grande bravoure et d'une fidélité exemplaire. Ce jeune homme, doué d'une belle intelligence, est entièrement initié à nos mœurs.

tection que nous donnons à son commerce et à son industrie. Au moment où s'écroulait tout un ordre de choses consacré par des traditions séculaires, un barde du pays composa un chant commémoratif de la soumission de sa patrie. En voici la traduction textuelle plus expressive que tout autre commentaire (1):

Le maréchal allant combattre a fait arborer son étendard;
Les soldats qui le suivent, munis de toutes armes, sont habitués à la guerre.
Infortunés Kabiles qui n'ont pas écouté les conseils, ils vont être asservis.
Les Aït Iraten surtout étaient prévenus depuis longtemps.
Le Kabile n'avait obéi ni à l'Arabe ni au Turc;
Mais le Français, guerrier puissant, est venu s'établir dans son pays;
Il y a construit le Fort du Sultan (2), c'est là qu'il habitera.
Aït l'Hassen a été enlevé de force : tant mieux pour lui,
Car les enfants de Paris (*sic*) font toujours ce qu'ils promettent.

L'étendard des généraux éblouit d'éclat;
Tous marchent pour une même cause et vers un même but;
Chacun d'eux porte les insignes du grade sur les épaules.
Les Zouaoua vaincus se sont soumis;
Les colonnes étaient campées sous Tizibert (3).
Le canon tonnait. — Les femmes fuyaient épouvantées.
Les chrétiens, ornés de décorations, avaient ceint leurs sabres.
Lorsque le signal a été donné, ils ont marché au combat.
Mezian (4) a été rasé jusqu'aux fondements.
Que ceux qui comprennent réfléchissent !

— Vers la fin de 1864, quelques mécontents, profitant

(1) Ce chant kabile, que l'on a attribué à tort à Ben Ali Cherif, fut composé en ma présence, et sous ma tente, au camp de Chellata, en juin 1857, par le nommé Si bel-Kacem ou-Touati.

Voir, dans la *Revue africaine*, année 1857, page 500, ce qui a été écrit à ce sujet.

(2) Fort-Napoléon, au centre du pays des Zouaoua.

(3) Tizibert, rocher dominant le col de Chellata, où la colonne du général Maissiat prit position.

(4) Mezian ou Mezeguen, gros village des Illoul ou-Malou, pris et brûlé par la même colonne, le 29 juin 1857.

du retentissement qu'avait eu dans le pays la révolte du sud de la province d'Oran, fomentèrent des intrigues dans les montagnes du Babor. La rebellion gagna de proche en proche quelques tribus, et inquiéta bientôt les chantiers de travailleurs établis sur la route de Bougie à Setif, par le Chabet el-Akhera, qu'il fallut protéger en établissant des camps d'observation. Dans le courant de mars 1865, l'insurrection menaçait d'atteindre les tribus de la partie orientale du littoral de Bougie. A ce moment, un grand chantier de travailleurs civils était occupé à tailler une large corniche sur le flanc du cap Aokaz, pour le passage de la route. Les Beni Hoceïn, sur le territoire desquels étaient établis nos ouvriers, occupent la rive gauche de l'oued Aguerioun. De temps immémorial, cette tribu est en relations constantes avec celles des Babor et, en particulier, avec les Beni Meraï de l'annexe de Takitount, alors en insurrection. Sans s'être déclarés hostiles, il était évident que, le jour où il faudrait encore combattre pour l'indépendance de leurs montagnes, les Beni Hoceïn feraient cause commune avec les insurgés. Ceux-ci, craignant d'avoir à supporter seuls le poids du châtiment, cherchèrent à mettre les tribus environnantes dans leur parti. Pour arriver à ce résultat, elles commencèrent un système d'intimidation qui, jusque là, n'avait pas encore été employé. Ils se rendirent, en bandes nombreuses, successivement chez les tribus qui ne voulaient pas prendre part au mouvement, dépouillant surtout les quelques hommes qui semblaient vouloir nous rester fidèles. L'amour du pillage mit bientôt à la suite de ces bandes tous les hommes qui n'avaient rien à perdre, et qui, au contraire, rapporteraient du butin chez eux.

Le 3 mars, le lieutenant-colonel Bonvalet, commandant supérieur de Bougie, reçut avis qu'on devait tomber sur le camp d'ouvriers civils employés au cap Aokaz. Il partit aussitôt avec ce qu'il put réunir de troupes, formant un effectif de 450 hommes. Le 12 mars, le 12e bataillon de chasseurs à pied arriva pour augmenter les forces du cap Aokaz, et l'effectif des troupes présentes s'éleva ainsi à 1,200 hommes environ. Tous les soins du colonel Bonvalet furent employés à pousser activement les travaux de la route du cap et à étudier les environs, afin de protéger efficacement les ouvriers civils dans le cas d'une attaque. Il se mit en relation avec les tribus voisines pour être, chaque jour, au courant des mouvements des insurgés, et pour maintenir celles qui n'avaient pas encore été entraînées dans la révolte. De leur côté, les rebelles continuaient leurs incursions, pillant et ravageant ceux qui restaient dans le parti de l'ordre; ils se rendaient aussi chez les Beni Sliman, qui avaient résisté, jusque là, à toutes leurs sollicitations. Le 12 avril, au point du jour, tous les contingents ennemis, qui avaient couché (au nombre de 4 à 5,000) la veille chez les Beni Melloul, attaquèrent les grand-gardes du cap Aokaz. Ils trouvèrent chacun prêt à la résistance; mais la ligne à défendre était très étendue; elle avait plus de deux kilomètres de longueur. Alors commença une vive fusillade sur les grand-gardes et sur le camp; mais les balles arrivaient sans force, et celles des chasseurs tenaient l'ennemi à distance. La fusillade continua ainsi jusque vers une heure de l'après-midi. A ce moment, le poste de grand-garde placé sur la montagne fut obligé de se replier, malgré tous les efforts de bravoure de nos soldats. Du point que venait

d'occuper l'ennemi, il pouvait tirer sur le camp à une distance d'environ trois cents mètres. Enhardis par ce succès, la masse des insurgés, auxquels s'étaient joints tous les gens des tribus environnantes, descendit dans la vallée de l'oued Djemâa pour attaquer le camp. Le lieutenant de Beaumont, chef du bureau arabe, et l'interprète militaire Ahmed Khatri, firent alors avec les cavaliers indigènes (les Oulad ou-Rabah, entre autres), une charge rapide qui culbuta les Kabiles dans la rivière, où, le lendemain, on trouva une quantité de cadavres et de fusils. Le commandant supérieur, prenant avec lui deux compagnies de chasseurs, monta par le ravin de Tatouïa à la rencontre de l'ennemi, dont le gros des forces occupait les sommets des mamelons qui forment, sur la rive droite, le bassin de l'oued Djemâa. Pendant ce temps, une section de chasseurs escaladait aussi, par un sentier difficile et couvert de hautes broussailles, pour reprendre la position d'une grand-garde abandonnée et s'emparer de deux drapeaux que l'ennemi y avait plantés. Ce poste fut repris et ceux qui l'occupaient massacrés dans les retranchements que nous y avions construits. Le colonel Bonvalet, qui, avec les deux compagnies de chasseurs, abordait de front et à la baïonnette la masse d'insurgés qu'il avait devant lui, les mit en fuite, et plus de deux cents Kabiles restèrent sur place ou allèrent mourir dans les fourrés où ils cherchaient un refuge quand leurs blessures ne leur permettaient pas de fuir. Pendant ce temps, les deux autres grand-gardes atteignaient, avec leurs armes à longue portée, les fuyards qui traversaient l'oued Zeitoun pour remonter de l'autre côté du contre-fort qui se termine à la mer, par le promontoire du cap Aokaz. La déroute fut

complète; l'ennemi, en fuite, ne put pas même emporter ses morts, que l'on fut obligé d'enterrer. Sans les mesures de précaution, prises à la hâte par le colonel Bonvalet, les insurgés, descendant de leurs montagnes comme une avalanche, auraient surpris les travailleurs civils isolés et sans défense, sur leurs chantiers; c'eût été, dans ce cas, une horrible catastrophe, au lieu d'un brillant succès, que nous aurions eu à enregistrer dans les annales de Bougie.

Cependant, la révolte du Babor ne devait pas être de longue durée. Les troupes de la division de Constantine, sous les ordres du général Périgot, commandant la province, gravissaient, au mois de mai, les étages successifs de ce massif de montagnes et détruisaient rapidement le foyer de l'insurrection.

Le 2 juin, au bivouac d'Ir'il Abahari, sur la cîme du Babor, le général Périgot annonça à ses troupes une nouvelle, accueillie par tous avec enthousiasme : l'Empereur, après avoir visité les trois provinces algériennes, allait s'arrêter à Bougie et, en même temps, passer en revue la colonne expéditionnaire. Les bataillons, mis aussitôt en marche, tracèrent des sentiers à travers les précipices vertigineux d'Irzer ou-Fetis, où jamais être humain n'avait mis les pieds, et descendirent, en une seule journée, jusqu'au fond de la vallée de l'oued Aguerioun; puis, longeant la plage, chaque brigade alla prendre son campement dans la plaine, sous Bougie (1).

(1) La colonne du général de division Périgot, d'un effectif d'environ 12,000 hommes, se composait de 4 brigades:

1re brigade, général de Lacroix;
2e — colonel Nayral;
3e — colonel Augeraud ;
4e — colonel Guiomar.

Partie de Bône dans la soirée du 6 juin, l'escadre cuirassée de l'Empereur entrait dans le port de Bougie le lendemain matin à sept heures. La ville, en fête, avait déployé toutes ses ressources pour recevoir dignement son souverain : les rues étaient pavoisées, trois arcs de triomphe, rivalisant d'élégance, étaient dressés par les Européens, les Musulmans et les Israélites.

A huit heures, l'Empereur débarqua ; ses premières paroles s'adressèrent au colonel Bonvalet, qu'il félicita de la belle conduite de ses troupes défendant les ouvriers civils du cap Aokaz. Après s'être entretenue avec les notables et les divers fonctionnaires, Sa Majesté monta en voiture et traversa la ville ; la population formait la haie sur son passage et saluait de ses acclamations. En arrivant dans la plaine, M. Niocel, maire de Setif, assisté de son conseil municipal, reçut Sa Majesté, sous un arc de triomphe, improvisé à la hâte, à mi-chemin du campement de la colonne (1).

Une tribune pavoisée, sous laquelle se placèrent l'Empereur et le Maréchal de Mac-Mahon, pour assister au défilé des troupes, avait été dressée dans la plaine à côté du camp. Le spectacle était imposant, le compte-rendu des journaux n'en a donné qu'une idée bien imparfaite. Ces longues lignes d'infanterie et de cavalerie, encore couvertes de poussière, hâlées par le soleil pendant deux mois d'expédition, marchaient fièrement sous la fatigue en acclamant le souverain.

Du haut des montagnes, était descendue une avalanche

(1) L'Empereur n'ayant pu se rendre à Setif, la population de cette ville envoya, en députation, son conseil municipal le complimenter à son passage à Bougie.

de population kabile; des plaines de Bou-Sâda, de Bordj-bou-Arreridj et de Sétif, s'était hatée d'accourir une nuée de cavaliers arabes qui, tous, voulaient voir le sultan des Français et lui rendre hommage; des masses vivantes se déroulaient ce jour-là dans la plaine, se laissant aller à l'ivresse de l'enthousiasme. La colonne expéditionnaire, en arrivant sous Bougie, n'avait eu que le temps d'élever, à l'entrée de son camp, un grand arc de triomphe en feuillage, orné d'un écusson où se lisaient ces mots, en français et en arabe :

A l'Empereur Napoléon III.
Sire, nos cœurs et nos épées sont à vous !

Mais, si ces préparatifs étaient des plus modestes, la satisfaction qui se peignait sur toutes ces figures bronzées exprimait une émotion indicible. Du reste, cette fête militaire, éclairée par un soleil radieux, avait pour cadre le sujet le plus grandiose qu'un peintre puisse rêver. D'abord, le camp sur le premier plan, puis la ville de Bougie, au pied du Gouraïa, avec ses antiques murailles sarrasines et ses forts espagnols, qui parlent à la pensée et font songer aux siècles passés; plus loin, le rideau diapré de mille couleurs des montagnes de la Kabilie, du haut desquelles venaient de descendre les troupes expéditionnaires; enfin, dans le golfe, l'escadre cuirassée, pavoisée et fumante comme un volcan, qu'entourait un essaim de barques pleines de curieux aux costumes hétérogènes.

Sa Majesté, émerveillée du splendide spectacle qu'elle avait sous les yeux et de la richesse de cet incomparable pays, témoigna, à plusieurs reprises, son admiration e le bonheur qu'elle éprouvait, en terminant son voyage en

Algérie, d'emporter avec elle un si merveilleux souvenir.

Après la revue, l'Empereur remonta à bord de l'*Aigle*, laissant à l'armée d'Afrique cette belle proclamation :

« Soldats de l'Armée d'Afrique !

» Je veux, avant de retourner en France, venir vous remercier de vos travaux et de vos fatigues. En visitant tous ces lieux, paisibles aujourd'hui, mais témoins depuis trente-cinq ans, de luttes héroïques, j'ai ressenti une vive émotion. Sur cette terre, conquise par vos devanciers et par vous, se sont formés ces généraux illustres et ces soldats intrépides qui ont porté nos aigles glorieuses dans toutes les parties du monde. L'Afrique a été une grande école pour l'éducation du soldat ; il y a acquis ces mâles vertus qui font la gloire des armées et sont les plus fermes appuis d'un empire. En apprenant à affronter le danger, à supporter les privations, à mettre l'honneur et le devoir au-dessus de toutes les jouissances matérielles, il a senti son âme s'ouvrir à tous les nobles sentiments. Aussi, jamais, dans vos rangs, la colère n'a survécu à la lutte ; parmi vous, aucune haine contre l'ennemi vaincu, aucun désir de s'enrichir de ses dépouilles ; vous êtes les premiers à tendre aux Arabes égarés une main amie et à vouloir qu'ils soient traités avec générosité et justice, comme faisant partie désormais de la grande famille française.

» Honneur soit donc rendu à ceux qui ont versé leur sang sur cette terre, dont la possession, depuis tant de siècles, a été disputée par tant de races différentes ! — Soldats de Staouéli, de Mouzaïa, de Constantine, de Ma-

zagran, d'Isly, de Zaatcha, commes vous tous qui venez de combattre dans les plaines arides du désert ou sur les cîmes presque inaccessibles de la Kabilie, vous avez bien mérité de la patrie, et par ma voix, la France vous remercie !...

» Fait à Bougie, le 7 juin 1865.

» NAPOLÉON. »

Depuis ce jour mémorable pour les annales de la ville de Bougie, la paix continue à régner dans le pays ; les grands travaux de route sur Setif et sur Hamza, que réclamaient impérieusement les intérêts du commerce et de l'industrie, se poursuivent avec activité et ne tarderont pas à être achevés. Les avantages que Bougie et Setif sont appelés à tirer de ces routes, ne sauraient être douteux ; elles doteront ces deux villes d'éléments multiples de travail et de prospérité ; prévoir, dès à présent, les résultats de ces nouveaux stimulants de commerce, est au-delà de tout calcul. Au sein du calme et de la prospérité, l'extension des voies de communication dans l'intérieur changera la face du pays ; elle exercera une influence immense sur les mœurs des Kabiles, qui adoptent volontiers beaucoup de nos usages.

Le port marchand de Bougie est également en voie d'exécution ; déjà, des bateaux à vapeur, venus directement de Marseille, y ont trouvé des chargements aussi riches que variés. Cette seule circonstance contribuera puissamment à la création d'un centre maritime, qui deviendra, en quelques années, le foyer d'un commerce considérable ; et, comme les environs offrent toutes les ressources propres à l'établissement d'une grande ville, on

ne tardera pas à y voir s'élever de nombreuses et élégantes constructions. Alors, en effet, comme l'a dit l'Empereur au moment de se rembarquer : *Bougie sera, en vérité, l'une des plus charmantes villes de l'Algérie.*

Constantine, le 31 mai 1869.

Note A.

En terminant ce travail, nous donnerons les noms des chefs qui se sont succédé dans le commandement de Bougie :

Prise de la ville, le 29 septembre 1833, par le général Trézel;

Novembre 1833, commandant Duvivier;

Juin 1835, M. Lemercier, colonel du génie (par intérim);

Juillet 1835, M. Girot, lieutenant-colonel d'état-major (par intérim);

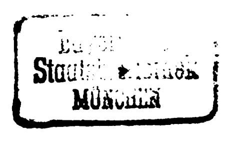
Octobre 1835, M. de la Rochette, lieutenant-colonel du 63e de ligne;

Avril 1836, M. Salomon de Musis, commandant du 2e bataillon d'Afrique;

Août 1836, M. Lapène, chef d'escadron d'artillerie (par intérim);

Octobre 1836, M. Chambouleron, lieutenant-colonel d'état-major;

Mai 1838, M. Bedeau, lieutenant-colonel de la légion étrangère;



Octobre 1839, M. de Tussac, lieutenant-colonel d'état-major;

Décembre 1839, M. Dubarret, colonel d'état-major;

Août 1840, M. le colonel comte de Polignac;

Décembre 1840, M. le lieutenant-colonel Daugustin;

Décembre 1841, M. Gaulier, lieutenant-colonel d'état-major;

Mai 1842, M. Ducourthial, chef de bataillon de l'état-major des places;

Mai 1846, M. Morlot de Wengi, chef d'escadron d'état-major;

Mai 1852, M. Martineau des Chesnez, chef de bataillon (par intérim);

Juillet 1852, M. Chalon, colonel du 8e de ligne (par intérim);

Aout 1852, M. Périgot, lieutenant-colonel au 16e léger;

Décembre 1852, M. Dieu, lieutenant-colonel d'état-major;

Septembre 1853, M. Augeraud, chef d'escadron d'artillerie;

Septembre 1862, M. Bonvalet, lieutenant-colonel d'artillerie.

Note B.

En 1806, notre illustre savant François Arago, secrétaire du bureau des longitudes, était adjoint à Biot pour vérifier la mesure du globe. En exécutant ce travail, il fut arrêté comme espion par les Espagnols; rendu à la liberté et déjà en vue de Marseille, un coup de vent poussa son navire vers Bougie, où il arrivait le 5 décembre 1808. Mais le séjour, dans ce port, des bâtiments européens, n'était

pas sans dangers ; pendant que notre voyageur se promenait sur le pont, un coup de fusil, parti de la côte, venait frapper le bordage du navire.

Arago, dans l'*Histoire de sa jeunesse,* raconte son entrevue avec le kaïd de Bougie, auquel il demande à se rendre à Alger par terre, la saison ne permettant pas alors d'entreprendre ce voyage par mer. Le kaïd, n'ayant rien autre à lui prendre, juge à propos de s'emparer de sa cravate, puis, après maintes difficultés qu'il soulève, à cause du peu de sûreté de la route, l'autorise enfin à partir avec un marabout. Pendant son voyage, Arago est exposé à mille dangers ; tantôt, il rencontre des Kabiles à mine rébarbative et semblables, dit-il, à des soldats de Jugurtha ; plus loin, il faut parlementer avec les habitants des villages, petites républiques, dont on ne peut traverser le territoire sans obtenir la permission du marabout *président.* Une autre fois, *une femme blonde, d'une blancheur éclatante et fort jolie,* faillit l'assommer à coups de perches. Reconnu pour un *Roumi* et sur le point d'être massacré, il n'échappe à ce nouveau danger qu'en prononçant les paroles sacramentelles de la profession de foi musulmane. Enfin, Arago arrive à Alger, à la grande stupéfaction de l'autorité turque, qui ne veut pas croire à ce voyage, que le pacha lui-même n'oserait entreprendre, tant il présente de difficultés et de dangers.

TABLE

Pages.

Avant-propos 5
Description de la ville de Bougie 13
Temps primitifs : Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins 43
Invasion arabe 55
Occupation espagnole 145
Domination turque 190
Tribus des environs de Bougie 220
Domination française 237

CONSTANTINE. — TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE L. ARNOLET.